



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07580856 2



Berlin
NKV

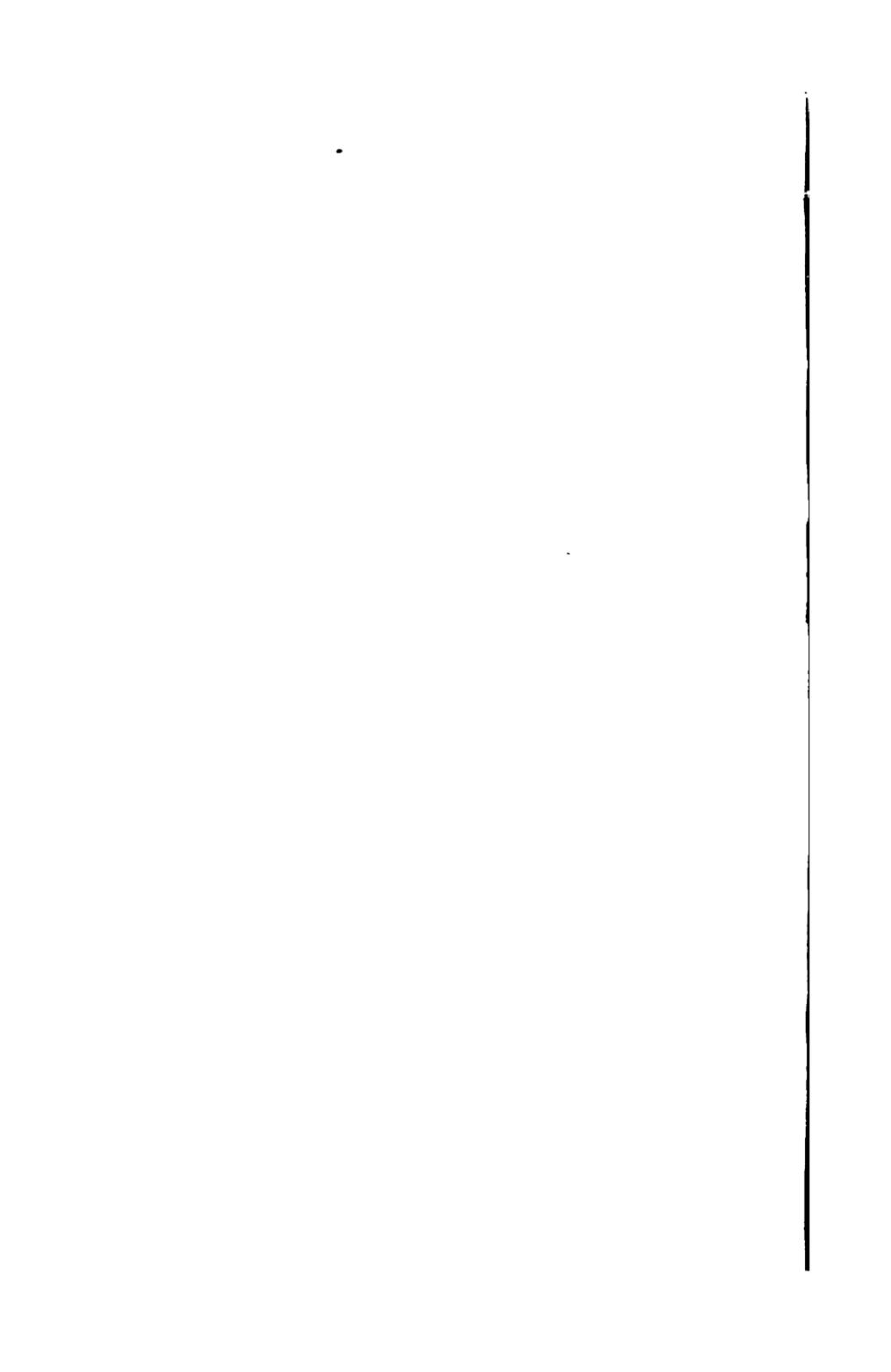






K"

()
NKV



LA FEMME DU FOU



LA FEMME DU FOU

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

<i>Le Monde inconnu</i> , 1 vol. illustré.....	4	»
<i>La Fontaine de la fidélité</i> , 1 vol.....	3	»
<i>L'année du grand hiver</i> , 1 vol.....	3	»
<i>Les Cagnards de l'Hôtel-Dieu</i> , 1 vol.....	3	»
<i>La Famille Savigny</i> , 1 vol.....	3	»
<i>Le Gouffre</i> , 1 vol.....	3	»
<i>L'Incendiaire</i> , 1 vol.....	3	»
<i>L'Œil de diamant</i> , 1 vol.....	3	»
<i>Maître Bernard</i> , 1 vol.....	3	»
<i>Les Oreilles du Banquier</i> , 1 vol.....	3	»
<i>Le Sauvage</i> , 1 vol.....	3	»
<i>Le Martyre de la Boscotte</i> , 1 vol... ..	3	»
<i>Le Charlatan</i> , 1 vol.....	3	»
<i>Le Sac de Laramée</i> , 1 vol.....	3	»
<i>La Marchande de Tabac</i> , 1 vol.....	3	»
<i>Le Brocanteur</i> , 1 vol.....	3	»
<i>Richard de Fauconnier</i> , 1 vol.....	1	»
<i>Le Crime de Pierrefitte</i> , 1 vol.....	1	»
<i>L'Ami du Château</i> , 1 vol.....	1	»

1/21/21
E.F.

LA FEMME
2
DU FOU
3

PAR

o. c.

ÉLIE BERTHET

261982



~~SOLE AGENTS BY THE~~
~~MERCANTILE LIBRARY ASSOCIATION~~
~~NEW YORK CITY~~

PARIS.

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19. — GALERIE D'ORLÉANS

1884

Droits de traduction et de reproduction réservés

RC

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
291713A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1927/ L



LA FEMME DU FOU

I

LA FAMILLE TRISTE

Dans une de ces vieilles rues qui existent entre l'église Saint-Sulpice et le jardin du Luxembourg, on voit une maison noire et croulante, qui, après avoir été une demeure aristocratique au siècle dernier, n'est plus habitée aujourd'hui que par de petits bourgeois peu fortunés. Elle a seulement quatre étages, mais chacun vaut deux de nos étages actuels, et le quatrième se trouve au niveau du sixième des maisons voisines. Ce quatrième, quoique mansardé, est pourvu d'un maigre balcon, qui donne sur la rue étroite, presque déserte, et, pendant la belle saison, quelques capucines aux couleurs éclatantes, quelques grêles pois de senteur enroulent leurs vrilles autour des barreaux, comme pour en cacher la rouille et la vétusté.

Au commencement du printemps de l'année 187..., les gens du quartier apercevaient parfois sur ce balcon les habitants de la mansarde dont il dépendait. C'était

une petite famille, toujours vêtue de deuil, aux allures mornes et taciturnes, et que, pour cette raison, on appelait dans le voisinage « la famille triste ».

Elle se composait de trois personnes, une-vieille dame qui paraissait atteinte d'une maladie de langueur, une charmante demoiselle d'une vingtaine d'années, qui conservait sous sa pauvre robe noire une distinction extrême, et enfin un garçon de quinze ou seize ans, de physionomie sympathique ; évidemment la mère, la fille et le fils.

Ils apparaissaient souvent le soir sur leur terrasse aérienne, se reposant de leurs fatigues et de leur souffrances, aspirant l'air embaumé des marronniers du Luxembourg, qui leur arrivait par-dessus les toits. La mère occupait d'habitude un fauteuil, fort usé et fort dur, qui semblait être le meuble le plus confortable du ménage. La jeune demoiselle prenait place sur une chaise de paille, et aux derniers rayons du jour, elle s'escriyait de ses doigts agiles pour remettre en état de vieux vêtements. Quant au jeune homme assis à l'extrémité du balcon, il tenait d'ordinaire un livre à la main, ce qui ne l'empêchait pas de suivre des yeux avec distraction le dernier vol des martinets ou des hirondelles. Quoique la mère et les enfants parussent s'aimer beaucoup, la conversation ne consistait qu'en rares paroles. Il semblait qu'on ne pût se regarder les uns les autres sans pleurer ; et peut-être n'avait-on à échanger aucune pensée agréable sur le passé, sur le présent, ou sur l'avenir.

Les gens du voisinage savaient fort peu de choses au

sujet des humbles locataires du quatrième, qui ne logeaient là que depuis quelques mois et qui, quoique très pauvres, étaient très réservés et très fiers.

La mère s'appelait Mme Bordier. Son ton et ses manières annonçaient qu'elle avait connu de meilleurs jours ; mais, en raison de la maladie qui la minait, sa fille, Mlle Clémence, était l'âme de la maison. Mme Bordier sortait très rarement et pour des courses très courtes, vu la cruelle difficulté qu'elle éprouvait ensuite à remonter ses quatre étages. C'était donc Clémence qui était chargée surtout des soins de l'intérieur et qui peut-être aussi devait pourvoir aux dépenses de la famille. Le matin, elle trottnait dans le quartier pour faire les acquisitions indispensables ; mais dès dix heures, elle couvrait ses épaules rondes, d'un mantelet noir, se coiffait d'un chapeau de crêpe qu'elle avait confectionné elle-même, et, un rouleau de papiers ou des livres sous le bras, elle quittait la maison pour ne rentrer souvent qu'assez tard dans la journée. Où allait-elle ? Les uns supposaient qu'elle donnait des leçons de piano et de chant, les autres des leçons de langue étrangère. Toujours est-il que Clémence, revenue parfois bien fatiguée, ne quittait plus sa mère malade, et c'était alors qu'elle figurait sur le balcon, dans ce groupe navrant que l'on appelait « la famille triste ».

On croyait que sa profession, quelle qu'elle fût, était la seule ressource de Mme Bordier et de ses enfants. Paul, le frère de Clémence, paraissait trop jeune, en effet, pour être d'aucun secours à sa mère et à sa sœur aînée. Dans les commencements, il portait encore la tunique et le

képi des lycéens, d'où l'on pouvait conjecturer qu'il avait récemment quitté le collège. Du reste, personne n'ignorait qu'en ce moment il était commis surnuméraire dans une librairie du voisinage, et il venait chaque jour prendre ses repas à la maison maternelle.

Certainement une gêne douloureuse régnait dans cette maison ; mais il s'agissait d'une de ces misères décentes, estimables, qui inspirent le respect même aux esprits les plus vulgaires. On ne faisait pas pour un centime de dette chez les fournisseurs, et, si on achetait peu, on payait toujours comptant. Aussi se montrait-on froid, circonspect, presque hautain, avec quiconque voulait se familiariser ou témoigner, à l'occasion, une insultante pitié. De même, quand Clémence errait dans le quartier, sa beauté hors ligne, son élégance modeste, ses grâces naturelles, avaient plus d'une fois attiré l'attention de ces hommes, jeunes ou vieux, qui font profession de « suivre » les femmes. Si ces manèges devenaient trop importuns ou si les chercheurs d'aventures se permettaient d'adresser la parole à Clémence, la jeune fille, habituellement si douce et si timide, se redressait tout à coup ; son teint pâle se colorait, ses grands yeux noirs lançaient des éclairs. Il y avait dans son attitude tant d'indignation, tant d'honnêteté chaste et sincère, que, bien qu'elle n'eût pas prononcé une parole, le rôdeur⁶² plus effronté, l'étudiant le plus audacieux demeurait interdit. Souvent il s'éloignait en touchant son chapeau et en disant avec embarras :

— Ah ! pardon ! mademoiselle... Je me trompais.

La belle saison était arrivée, et, sous l'influence des

chaleurs printanières, Mme Bordier se trouvait un peu moins souffrante. Quand le temps était favorable et quand Clémence ne rentrait pas trop tard de ses courses quotidiennes, la mère et la fille se rendaient au jardin du Luxembourg, peu éloigné, comme nous savons, pour y faire une promenade. Paul, qui sortait de sa librairie vers les sept heures, venait d'ordinaire les rejoindre, et tous ensemble ne retournaient à la maison qu'aux approches de la nuit.

Un soir de mai, Mme Bordier et Clémence erraient ainsi à pas lents dans le voisinage de la pépinière. La température était tiède; le soleil couchant lançait comme des flèches d'or à travers le feuillage immobile des grands arbres. Les acacias, les aubépines, les syringas tout en fleurs, mêlaient leurs parfums à ceux des orangers qui, dans leurs caisses vertes, étaient rangés autour du palais. La musique militaire se faisait entendre à l'autre extrémité du jardin, et, comme la foule s'était portée de ce côté, les environs de la pépinière restaient déserts. Sauf quelques mamans qui travaillaient sur des pliants, sauf quelques jolis enfants jouant au cerceau, les deux promeneuses mélancoliques étaient presque seules dans ce coin du Luxembourg.

Elles ne s'inquiétaient nullement de cette solitude. Les femmes en deuil, la mère pâle et souffrante, la fille modeste et les yeux baissés, avaient, comme nous l'avons dit, un air si respectable, que personne ne pouvait songer à abuser de leur isolement. Mme Bordier, éprouvant quelque fatigue, prit place, avec Clémence, sur un banc à dossier.

Or, depuis quelques instants, Clémence, si elle n'eût été tout occupée de sa mère, aurait pu remarquer un jeune homme qui rôdait sous les arbres, non loin d'elles, et semblait les observer à la dérobée. Il n'avait pas les allures turbulentes de certains promeneurs qu'on est exposé à rencontrer au Luxembourg ; quoique robuste et de haute taille, ses traits étaient d'une douceur presque enfantine, et ses yeux bleus exprimaient plus de mélancolie que de hardiesse. Ses vêtements, quoique très convenables et d'une exquise propreté, n'annonçaient pas l'opulence et peut-être le sentiment de sa pauvreté était-il pour quelque chose dans la timidité de ses manières.

Clémence, pourtant si timorée dès qu'elle devenait l'objet de l'attention, avait à peine jeté un regard sur cet admirateur muet. L'état de Mme Bordier commençait à lui donner de sérieuses alarmes. Soit que la pauvre femme eût excédé ses forces dans cette promenade, soit qu'elle éprouvât une atteinte plus grave de sa maladie ordinaire, elle pâlisait, et sa tête oscillait sur ses épaules. Clémence, assise auprès d'elle, lui passa le bras autour de la taille pour la soutenir, en lui adressant à demi-voix des paroles encourageantes. Malgré ces soins et ces caresses, Mme Bordier finit par se renverser sur le dossier du banc, et perdit connaissance.

La jeune fille, habituée peut-être à de pareils accidents, se montra affligée mais non surprise de celui-ci. Elle tira de sa poche un flacon et le fit respirer à sa mère, qui sembla devoir revenir bientôt de son évanouissement. Néanmoins, Clémence était dans un mortel em-

barras, et sans cesser de soutenir la malade, elle dit tout haut, comme à elle-même :

— Mon Dieu ! que faire ? Et Paul qui n'arrive pas !

Le jeune homme, qui rôdait sous les arbres, s'approcha avec hésitation, le chapeau à la main.

— Mademoiselle, dit-il, cette pauvre dame se trouve mal... Ne saurais-je lui être utile en quelque chose ?

Sa voix était si pleine d'aménité, sa contenance si humble, que Clémence osa l'envisager. Sa figure, aux traits purs et corrects, avait une expression de franchise, qui devait inspirer la confiance. Il portait une courte redingote noire, un peu râpée, un peu rougie aux coutures, et boutonnée sur la poitrine, afin, peut-être, de cacher son linge. Tel qu'il était, il ne parut pas trop effaroucher Clémence, et elle répondit avec distraction :

— Je vous remercie, monsieur... Cette crise va passer sans doute... J'attends d'un moment à l'autre mon frère, qui nous aidera à regagner la maison.

— Ne pourrais-je vous aider aussi ? voulez-vous que je vous cherche une voiture ?

— Encore une fois merci, mais nous demeurons dans le voisinage. Ces crises ne sont jamais longues, et celle-ci va cesser tout à l'heure... Tenez ! elle cesse déjà.

En effet, Mme Bordier, après s'être agitée faiblement, rouvrit les yeux. Une nouvelle insistance pouvant devenir importune, le jeune homme à la redingote noire salua et regagna l'ombre des arbres. Cependant, il s'arrêta bientôt, supposant peut-être que ses bons offices allaient se trouver nécessaires.

Mme Bordier, qui s'était redressée peu à peu, échan-

gea quelques mots avec sa fille. L'une et l'autre promenaient autour d'elles des regards anxieux. Enfin, la malade, tout à fait ranimée, s'appuya sur le bras de Clémence, se souleva péniblement et se mit en marche.

A peine eut-elle fait quelques pas, que ses jambes fléchirent de nouveau, les tournoiements de tête revinrent ; elle serait tombée peut-être, malgré les efforts de sa fille, si le jeune homme, qui était aux aguets, ne fût accouru. Il prit l'autre bras de Mme Bordier et dit avec précipitation :

— Vous le voyez, mademoiselle, la nécessité parle. Cette dame ne saurait marcher sans être soutenue des deux côtés... Permettez-moi de vous accompagner, au moins jusqu'à la sortie du jardin.

Clémence, en dépit de sa répugnance, sentait qu'elle ne pouvait refuser cette offre. La malade elle-même ne crut pas devoir montrer de scrupules.

— Vous êtes bien bon, monsieur, répliqua-t-elle ; réellement, ma fille seule n'aurait pas la force... Soutenez-moi donc, puisque vous le voulez, jusqu'à la rue de Vaugirard... Nous n'abuserons pas de votre complaisance.

On s'avança à pas lents vers une grille voisine. La bonne dame était obligée de s'arrêter souvent ; parfois même, il lui fallait s'asseoir quelques minutes sur les bancs que l'on rencontrait en chemin. Le jeune homme à la redingote noire montrait une patience merveilleuse, adressant des encouragements à Mme Bordier, qui répondait par des protestations de gratitude.

Dans une de ces haltes, Clémence, qui éprouvait un

véritable embarras à accepter les services de l'inconnu, disait en regardant toujours autour d'elle :

— Mon Dieu ! que fait donc mon frère ? Il n'est jamais en retard comme aujourd'hui !

— Il aura été retenu à la librairie, répondit Mme Bordier avec indulgence ; ne t'inquiète pas, mon enfant ; Paul ne peut tarder à nous rejoindre... Et puis, il est fort bien suppléé par cet excellent monsieur !

On atteignit une des grilles donnant sur la rue de Vaugirard. Dès qu'on l'eut franchie, l'inconnu, par discrétion, fit mine de se retirer, non sans proposer encore de se mettre en quête d'une voiture de place.

— Ce n'est pas la peine, interrompit Mme Bordier ; nous ne demeurons qu'à deux pas, là, dans la rue Servandoni... et, si vous voulez bien m'accorder encore votre aide jusqu'à la maison, je serai capable de marcher.

— Madame, je me mets entièrement à vos ordres.

Et il reprit le bras de la malade. Clémence ne dit rien, mais adressa au jeune homme un regard si éloquent, si plein de reconnaissance, qu'il en rougit de plaisir.

Quoique le trajet de la grille à la rue Servandoni, où demeurait « la famille triste », fût réellement très court, Mme Bordier avait beaucoup de peine à marcher, et il lui fallut encore faire plusieurs haltes. Toutefois, sentant le besoin de dire un mot amical au complaisant inconnu, elle lui demanda avec effort :

— Vous êtes étudiant sans doute, monsieur ?

Le jeune homme à la redingote noire sourit.

— Pas dans le sens qu'on donne à ce titre, répliqua-

t-il ; j'étudie, en effet, et je suis des cours pour mon instruction, quoique je n'aspire à aucun diplôme de docteur.

— Vous êtes de la province, peut-être ?

— Non, madame, j'habite Paris depuis ma naissance. Par malheur, je suis en disgrâce auprès de mes parents, et j'ai souvent de mauvais jours à passer.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton bas et contraint. Mme Bordier comprit qu'elle ne devait pas poursuivre ses questions, et peut-être l'aveu du jeune homme qu'il était « en disgrâce » auprès de ses parents ne produisait-il pas sur elle une impression favorable. Elle se tut donc, et on continua d'avancer. Peu de minutes plus tard, on se trouva devant la maison où demeureraient la mère et la fille.

Mme Bordier paraissait à bout de forces et il lui eût été absolument impossible de faire un pas de plus. Elle s'appuya contre le montant de la porte, qui était ouverte, et l'inconnu se disposait à prendre congé quand Clémence, en proie à une inquiétude nouvelle, s'écria :

— Mon Dieu ! Comment remonter maintenant nos quatre étages ?... Pauvre chère maman, te voilà épuisée... Je vais voir si Mme Carignon, la concierge, ne pourrait nous procurer quelqu'un pour te porter.

Et elle entra dans une loge enfumée, à l'angle du vestibule. Il s'en éleva bientôt des plaintes, des lamentations, et Clémence reparut, suivie de la concierge, qui agitait les bras d'un air de désespoir. Cette concierge, qui était vieille et perclue de rhumatismes, aurait eu elle-même besoin d'appui pour atteindre le quatrième,

et il n'y avait dans la maison nulle personne capable de prêter assistance en pareil cas.

— Eh bien, dit Mme Bordier avec résignation en s'asseyant sur la première marche de l'escalier, je vais attendre le retour de Paul, et quand je serai un peu renuise, peut-être parviendrai-je à remonter chez nous, soutenue par lui et par ma fille.

Clémence se désolait et la portière avait l'air de se désoler encore plus fort. Le jeune homme à la redingote noire, qui était resté attentif sur le seuil de la porte, s'approcha de nouveau.

— Madame, dit-il, votre fils peut tarder à venir... Si vous le permettez, j'essayerai de vous porter chez vous.

— Y pensez-vous, monsieur ? Nous demeurons tout en haut de la maison... au dernier étage !

— Je me reposerai en chemin.

L'inconnu paraissait vigoureux et d'autant plus capable d'accomplir une pareille tâche, que Mme Bordier était de petite taille, frêle, amaigrie par l'âge et la souffrance. Comme elle hésitait à accepter la proposition, sa fille s'écria avec entraînement :

— Ah ! monsieur, combien nous vous serions tous reconnaissants si vous nous rendiez encore ce service ! Ma mère ne saurait attendre sur cet escalier, où l'air est humide et froid... Je suis forte aussi ; je vous aiderai de mon mieux et, en y mettant le temps, tout ira bien sans doute.

Cet assentiment chaleureux de Clémence confirma l'inconnu dans sa détermination.

Il enleva dans ses bras la vieille dame, et commença

de monter l'escalier. Clémence voulut soutenir sa mère, quoique son assistance fût plus nuisible qu'utile, tandis que la concierge, demeurée en bas, se répandait en éloges pour le généreux ami de ses locataires.

Le premier étage fut gravi assez lestement ; mais on se souvient que les étages de cette ancienne demeure étaient énormes et, dès le second, le jeune homme, sur les instances de Clémence et de Mme Bordier, dut faire une halte. Quand on atteignit le haut du quatrième et dernier, le pauvre garçon paraissait à peine moins souffrant que la malade elle-même. Ses os craquaient, son haleine était sifflante, une sueur abondante coulait sur son visage devenu pâle.

Clémence, qui marchait en avant, venait d'ouvrir la porte de l'appartement et l'inconnu, toujours chargé de son fardeau, entra après elle. Il déposa Mme Bordier dans le fauteuil, qui semblait être la place habituelle de la mère de famille. Comme on ne pouvait, après avoir accepté un pareil service, lui témoigner trop d'égards, on l'engagea poliment à se reposer.

II

LE FILS DE L'USURIER

La pièce, où l'on venait d'entrer, était mansardée et meublée de la manière la plus pauvre, quoique tout y fût d'une propreté scrupuleuse. Elle servait de salle à manger, de salon et aussi de chambre à coucher, car, dans un coin un petit lit de fer, sans rideaux, était destiné à Paul Bordier. La mère et la fille couchaient dans une seconde pièce, qui, comme on pouvait le constater par l'ouverture d'une porte, n'était pas plus confortable. La fenêtre donnait sur ce balcon, enjolivé de capucines, où « la famille triste » se montrait parfois aux gens du voisinage.

Les meubles, ainsi que nous l'avons dit, étaient pauvres, disparates, et achetés sans doute un à un chez les brocanteurs. Le seul objet de luxe était un portrait en pied, avec une riche et large bordure dorée. Ce portrait devait être, pour la mère et les enfants, une précieuse relique ; mais il déconcertait la curiosité des étrangers, vu qu'un crêpe noir l'enveloppait du haut en bas.

Le jeune homme à la redingote râpée s'était assis et, tout en épongeant avec un mouchoir son front baigné de sueur, promenait autour de lui des regards furtifs. Clémence, qui installait Mme Bordier et lui préparait une boisson fortifiante, disait, sans cesser d'aller et de venir :

— Ah ! monsieur, jamais mon frère Paul, encore bien jeune, n'aurait été capable de rendre ce service à notre pauvre mère... Vous paraissez fatigué ; n'accepteriez-vous pas quelque rafraîchissement ?

Cette proposition était faite avec un embarras qui laissait deviner qu'on n'avait pas grand'chose à offrir.

L'inconnu s'empessa de refuser.

— Merci, répliqua-t-il, je n'ai besoin de rien... J'es-père, mademoiselle, que cette indisposition de madame votre mère n'aura aucune suite. La maladie s'est-elle déclarée depuis longtemps ?

— Depuis six mois environ qu'un immense malheur est venu nous frapper tous... Aujourd'hui, maman était fort souffrante et elle n'aurait pas dû aller au Luxem-bourg... Mais, ainsi que vous le dites, mon frère et moi, nous voulons croire qu'à force de soins et de tendresse, nous parviendrons bientôt à la guérir.

Mme Bordier adressa au jeune homme un sourire navrant, comme pour lui exprimer combien peu elle partageait l'espérance de sa fille.

L'inconnu était ému de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. Néanmoins, craignant de paraître indiscret s'il prolongeait sa visite, il se leva pour se retirer.

— Madame, dit-il à la malade, je n'oserais me pré-

valoir de l'humble service que le hasard m'a fourni l'occasion de vous rendre ; me permettrez-vous cependant de venir quelquefois m'informer de vos nouvelles ?

— A quoi bon, répliqua Mme Bordier avec abattement ; je vous rends grâce, mon brave garçon, mais mes nouvelles ne sauraient avoir beaucoup d'intérêt pour vous qui ne nous connaissez pas... Nous sommes pauvres, tristes, solitaires, et nous n'avons plus d'amis... Oubliez notre rencontre, et puissiez-vous être moins à plaindre que nous !

— Madame, je ne suis moi-même ni riche, ni gai, ni heureux. Brouillé avec ma famille, comme je vous l'ai avoué, je vis seul, livré à mes propres ressources, et des chagrins particuliers rendent mon existence encore plus misérable.

— Quels que soient les procédés de votre famille envers vous, reprit Mme Bordier d'un ton austère, les torts ne peuvent être que de votre côté, j'en suis sûre... quoique je ne sache même pas votre nom !

— Je m'appelle Georges de Varigny.

Ce nom produisit un effet extraordinaire sur la mère et la fille. Clémence recula en pâlisant ; Mme Bordier se souleva brusquement dans son fauteuil.

— Varigny ! répéta-t-elle ; seriez-vous parent de M. de Varigny, banquier et agent d'affaires, rue Lamartine ?

— Je suis son fils unique.

Clémence ne put retenir un cri et se cacha le visage dans ses mains. La malade se redressa tout à fait.

— Si vous êtes le fils du banquier Varigny, reprit-elle

en se contenant d'une manière visible, ne restez pas chez nous un instant de plus... Votre respect filial s'y trouverait exposé à de trop rudes épreuves !

— Que voulez-vous dire, madame ? demanda Georges de Varigny avec étonnement ; bien que je sois en défaveur auprès de mon père et qu'il m'ait à peu près chassé de sa maison, je ne peux comprendre...

— Vous ne comprenez pas, monsieur, que vous êtes chez les plus touchantes victimes de cet homme sans cœur, que vous n'entendez ici que des paroles d'indignation, de mépris et de haine contre lui... Clémence, ajouta-t-elle en se tournant vers sa fille, découvre le portrait... Il est impossible que M. Georges de Varigny n'ait pas vu ton père autrefois, et ce portrait lui en apprendra plus que nos plaintes et nos reproches.

Mlle Bordier enleva le voile noir qui enveloppait le tableau.

Ce portrait, exécuté par une main habile, était celui d'un homme âgé d'environ soixante ans, à figure placide, ayant l'apparence d'un riche bourgeois. A la vue de ces traits, qui leur rappelaient de douloureux et chers souvenirs, la mère et la fille fondirent en larmes. Georges de Varigny jeta un regard sur la peinture et détourna aussitôt les yeux.

— Je suis toujours demeuré étranger aux affaires de mon père, reprit-il, et j'étais trop jeune, naguère encore, pour avoir beaucoup connu ses commettants ou ses amis... Cependant, je ne crois pas me tromper en affirmant que ce portrait est celui de M. Bordier... un négociant honorable de la rue des Jeûneurs.

— Je savais bien que vous aviez dû voir mon mari chez vous, quand il allait implorer votre père et lui demander des secours, qu'on lui accordait aux conditions les plus dures !.. Oui, monsieur, vous êtes chez la veuve et les enfants de ce pauvre Bordier, si honnête, si laborieux, qui, par trente ans de scrupuleuse probité, avait acquis la considération de tout le haut commerce parisien. Longtemps ses affaires ont paru prospères et brillantes ; nous passions pour riches, mes enfants et moi, nous vivions dans le bien-être. Comment cette prospérité s'est-elle changée en ruine et en déshonneur ? Celui dont vous portez le nom pourrait vous le dire.

Georges de Varigny était au supplice.

— Madame, balbutia-t-il, mon père a pu subir des nécessités inexorables. Un homme d'affaires est soumis à des obligations souvent cruelles...

— Le croyez-vous, Georges de Varigny ? Êtes-vous certain que votre père, parti de rien, comme je l'ai entendu affirmer bien des fois, ait acquis sa fortune présente, évaluée à plusieurs millions, par des moyens avouables ? Du jour où Bordier s'est trouvé en rapport avec lui, ses affaires n'ont cessé de déchoir. En voyant mon mari sombre et taciturne, je soupçonnais bien qu'il était en proie aux plus mortelles inquiétudes ; je ne soupçonnais pourtant pas qu'une catastrophe fût imminente, surtout qu'elle pût être si complète et si effroyable, quand, un jour, Bordier désespéré m'annonça que non seulement il était ruiné, mais encore que l'honneur de son nom se trouvait compromis. Il m'expliqua par suite de quelles manœuvres infâmes, de quels prêts

usuraires, de quelles responsabilités perfides il avait été conduit à cette extrémité, et c'était au banquier Varigny seul qu'il attribuait sa chute. La faillite fut déclarée... et, au moment où les huissiers pénétraient dans notre demeure, pour saisir tout ce que nous possédions, mon mari, le père de mes enfants, se brûla la cervelle devant sa caisse vide...

Les sanglots empêchèrent la pauvre femme de continuer et elle faillit retomber en faiblesse. Clémence pleurait de son côté ; Georges de Varigny n'essayait plus de disculper son père, ni de renier toute solidarité avec lui ; il restait morne, silencieux, les yeux baissés.

Après une assez longue pause, Mme Bordier reprit :

— J'ai tort peut-être, monsieur, de vous rappeler un désastre dont vous êtes certainement innocent. Mais il fallait bien vous apprendre pourquoi votre nom produit ici un effet si répulsif. A la suite de la catastrophe, mes enfants et moi, nous avons renoncé sans hésiter à nos droits dans la succession du chef de la famille. Nous avons abandonné à d'inexorables créanciers tout ce que nous pouvions revendiquer d'après la loi. En partant de la demeure où nous avons passé tant d'années tranquilles et heureuses, c'est à peine si nous avons emporté quelques vêtements. Un ami de mon mari m'a prêté une petite somme, au moyen de laquelle j'ai acheté ce mobilier, et nous sommes venus nous cacher dans ce quartier peu fréquenté, où l'on nous appelle « la famille triste ». Mon fils Paul a quitté le lycée, où il faisait ses études, pour entrer comme commis dans une

maison de commerce. Clémence, habituée jusqu'ici à la richesse, donne des leçons de musique, de piano et même de langue italienne, à des jeunes filles qui étaient autrefois ses compagnes et ses égales. Toute la journée, elle court d'une extrémité à l'autre de Paris pour gagner un maigre salaire, et nous vivons des produits de son travail. Quant à moi, brisée et malade, je ne puis plus être utile à ces chers enfants, je le sais ; mais ma maladie paraît être incurable, et bientôt sans doute je ne serai plus une charge pour eux...

Clémence, éperdue, se jeta dans les bras de Mme Bordier, en lui reprochant ces cruelles paroles ; un moment elles confondirent leurs larmes et leurs baisers.

Georges de Varigny, toujours debout au milieu de la chambre, ne cherchait pas à dissimuler sa douleur et sa honte. Dès que la mère et la fille parurent plus calmes, il s'approcha et dit d'une voix altérée :

— Je ne sais, madame, si mon père a vraiment les torts que vous lui attribuez ; il est naturel pourtant que ma présence, le nom seul que je porte, vous causent une impression pénible. Recevez donc mes adieux, et sans doute vous ne me reverrez jamais. Vous me permettrez bien, toutefois, puisque le hasard nous a réunis un moment, de vous assurer que j'éprouve, pour votre famille et pour vous, la plus sincère, la plus respectueuse sympathie et que, du fond de mon âme, je vous souhaite de meilleurs jours !

— Bien, jeune homme ; la désunion, qui existe entre vous et votre père, me fait supposer que vous n'avez ni ses goûts, ni ses idées et que peut-être... Allons, je ne

veux rien dire qui vous blesse... J'en ai sans doute déjà trop dit... Adieu, à votre tour, et oubliez-nous.

— Oublier, madame ! répliqua Georges de Varigny en jetant un regard sur Clémence éplorée, est-il sûr que je le puisse !

Il allait partir, quand un pas leste et précipité se fit entendre dans l'escalier. Un jeune homme, d'une quinzaine d'années, à la physionomie franche, à la mise simple et peu coûteuse, s'élança dans la chambre ; on a deviné Paul Bordier.

Il était haletant, tout en nage d'avoir couru, et la joie rayonnait sur son visage. Sans voir l'étranger, il s'écria :

— Chère maman, Clémence, je suis bien en retard, mais ne me grondez pas ; j'apporte de bonnes nouvelles. J'ai lieu de croire que nos malheurs vont finir... Je viens de causer avec une personne...

Il s'arrêta, bouche béante, en apercevant Georges de Varigny.

— Qui donc, mon enfant ? demanda Mme Bordier.

Paul ne répondit pas et continua d'examiner cet inconnu, dont la présence chez sa mère lui semblait inexplicable. Georges de Varigny, persuadé qu'il gênait, s'inclina de nouveau, et dit avec une grâce touchante :

— Laissez-moi croire, madame Bordier, que mes souhaits vous ont porté bonheur. Voilà un messenger d'heureuses nouvelles qui vous arrive sous les traits de votre fils... Puissent toutes vos espérances se réaliser... et adieu encore une fois !

Il lança un dernier regard à Clémence et sortit.

III

L'ARTISTE

Après le départ de Georges de Varigny, Paul demanda distraitemment à sa mère qui était « ce monsieur ». Mme Bordier se borna à lui dire comment elle avait été prise d'une faiblesse au Luxembourg et comment un promeneur obligeant s'était offert à la reconduire chez elle. Elle ne prononça pas le nom de Varigny, ne fit aucune allusion à la scène qui venait de se passer.

Paul écoutait à peine.

— Un bon garçon ! reprit-il ; j'ai regret de ne pas lui avoir donné une poignée de main, et, si je le rencontre un jour... Eh bien, maman, poursuivit-il avec explosion, je viens de voir une personne à laquelle vous pensez plus que vous n'en avez l'air, toi et Clémence !

— Qui donc ? mon enfant.

— Raymond Lalande.

— M. Lalande ! Il est donc revenu de Rome ?

— Et il se souvient encore de nous ? demanda Clémence avec amertume.

— Il s'en est toujours souvenu, répliqua Paul, de toi

surtout, Clémence... Là bas, il n'a appris que très tard notre malheur, et il s'est empressé d'écrire, à notre ancienne adresse, des lettres qui ne sont pas parvenues... Mais le voici de retour, et, comme la plupart de nos connaissances d'autrefois ignorent notre domicile actuel, il nous cherchait vainement, quand il a su par hasard que j'étais employé à la librairie Bérillon. Il est venu me demander aujourd'hui, m'a amené dans un café, et nous avons causé longuement... comme deux frères, ajouta Paul avec emphase.

Ce récit semblait produire des impressions différentes sur la mère et sur la fille. Pendant que Mme Bordier montrait une satisfaction sincère, les traits de Clémence exprimaient la froideur et la réserve.

— Et sans doute, demanda Clémence en pinçant les lèvres, M. Lalande va retourner à l'école de Rome ?

— Pas du tout. Son temps d'études est fini et il ne doit plus quitter Paris. Tu te souviens qu'il y a cinq ans il a obtenu le premier grand prix de peinture, par suite duquel il est devenu pensionnaire de l'école française à Rome. C'était le temps où il faisait ce portrait de notre excellent père, et, quoique il n'eût pas encore la réputation qu'il a acquise par ses succès, il paraît que certains projets existaient entre notre famille et lui... Ces projets, j'étais trop jeune alors pour qu'on m'en fit la confidence, aujourd'hui je leur donne mon entière approbation.

Paul, bien qu'il ne fût guère encore qu'un enfant et qu'il ne pût être d'aucun secours à sa mère et à sa sœur,

prenait, avec une affectation parfois risible, les airs de chef de famille. Clémence rougit.

— Ces projets, quels qu'ils soient, répliqua-t-elle sèchement, ne peuvent exister à cette heure. Ils ont été annulés par notre désastre effroyable et aussi par l'indifférence que nous a témoignée M. Raymond Lalande, ces derniers temps.

— Bah ! tu est trop susceptible, ma sœur. Puisque Raymond affirme qu'il a écrit plusieurs fois sans recevoir de réponse !.. D'ailleurs, il est déjà un grand artiste et il a des habitudes excentriques. Ces artistes ne font rien comme les autres !.. Il t'aime plus que jamais.. Voilà ce qui est certain.

— Clémence s'assit dans un coin en silence.

— Il nous est impossible, reprit Mme Bordier, de ne pas accueillir M. Lalande en ami.... Et tu dis, Paul, ajouta-t-elle, qu'il a réussi pleinement dans sa carrière ?

— Je crois bien ! Il m'a énuméré les tableaux qu'il a vendus à l'État ou à de riches amateurs ; les commandes lui arrivent de toutes parts.... Il est en passe de parvenir promptement à la gloire et à la fortune.

— Alors il ne se pressera pas de nous faire visite, dit Clémence aigrement. Le malheur est contagieux... M. Lalande craindrait que nos misères et nos hontes ne rejailissent sur lui.

— Que dis-tu donc là, ma sœur ? s'écria Paul ; il a, au contraire, le plus ardent désir de vous voir, maman et toi, quoique je ne lui aie pas caché notre situation actuelle. Il serait déjà ici, s'il n'avait voulu me laisser le temps de vous annoncer sa visite, et puis, il avait à pas-

ser chez lui pour chercher quelque chose... Mais il va venir d'une minute à l'autre... Tenez n'est-ce pas lui qui monte l'escalier ?

En effet, on montait avec une vitesse qui annonçait autant d'impatience que de légèreté, celui que l'on attendait apparut dans l'encadrement de la porte, restée entr'ouverte.

Raymond Lalande, âgé de vingt-six ans environ, était grand, mince, élancé, avec des traits fins et intelligents, quoique ses yeux eussent parfois une expression vague, d'un caractère particulier. Sa physionomie était vive et enjouée ; un sourire de bonne humeur ne quittait presque pas ses lèvres. Il avait une mise élégante, dont l'originalité fixait l'attention. Ses mouvements étaient impétueux ; on devinait en lui une nature exubérante, pleine d'élan et de spontanéité.

Il s'arrêta un moment à l'entrée de la chambre et promena autour de lui un regard rapide ; puis il courut vers Clémence les yeux brillants.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il, je vous ai enfin retrouvée !

Et avant que la jeune fille eût pu s'en défendre, il l'embrassa sur les deux joues. Elle essaya de se dégager, toute confuse ; il la retint et se mit à l'examiner d'un air d'admiration.

— Que vous êtes belle ! ajouta-t-il ; encore plus belle qu'autrefois ! Mon imagination n'a jamais pu rêver cette perfection idéale.

Puis, se tournant vers Mme Bordier qui venait de se lever avec effort, il l'embrassa à son tour.

— Pauvre maman ! dit-il, comme vous avez souffert !... Et je sais par Paul que vous êtes encore malade... Je connais ces maladies-là ; ça se guérit avec du bonheur et, maintenant que vous avez un fils de plus, vos enfants s'arrangeront pour que le bonheur ne vous manque pas.

Il était impossible de rester insensible à tant de franchise, à tant de cordialité. Mme Bordier exprima affectueusement à Raymond Lalande le plaisir qu'elle avait à le revoir. Clémence elle-même lui tendit sa petite main aux doigts effilés, et lui dit d'un ton où il n'y avait plus ni raideur, ni colère :

— Ainsi, monsieur Lalande, vous ne nous avez pas oubliés ?

— Moi ! vous oublier ! s'écria l'artiste avec feu ; depuis mon départ de Paris, ma pensée n'a été occupée que de vous ; votre gracieuse image était toujours devant mes yeux, et j'essayais de la reproduire dans mes tableaux, dans mes études. Mes camarades de la villa Médicis prétendent que toutes mes madones se ressemblent, et réellement toutes ne sont que la reproduction de vos traits angéliques... J'ai appris fort tard, comme votre frère a dû vous le dire, la fin tragique du digne homme qui me faisait autrefois si bon accueil, et je me suis empressé de vous écrire. D'ailleurs, je n'avais plus que quelques mois à passer à Rome et j'attendais avec impatience l'heure de mon retour. Arrivé ici, depuis une quinzaine, je vous ai cherchés vainement, et si le hasard ne m'avait fait découvrir la maison où Paul a un emploi... Enfin, nous sommes réunis, nous allons essayer de réparer les malheurs passés !

Il embrassa de nouveau la mère, peut-être pour avoir occasion d'embrasser aussi la fille ; puis, promenant autour de lui un long regard, il dit avec une sorte de colère :

— Quel taudis !... Est-ce là une demeure convenable pour ma bien-aimée Clémence ? Il faut au plus vite quitter cet appartement, madame Bordier ; il est indigne de vous et de nous tous.

Il tira d'une poche de sa jaquette écourtée un portefeuille, qu'il posa sur les genoux de la mère de famille.

— Voici, reprit-il, ma part contributive pour les dépenses de la maison. Il y a là dix mille francs en billets de la Banque de France ; c'est le prix de mes deux tableaux au dernier Salon... Oh ! ajouta-t-il en voyant Mme Bordier faire mine de se récrier, ne croyez pas que je me dépouille complètement ! J'ai garde à carreau, et mon autre poche contient un porte-monnaie tout gonflé d'or... De plus, j'ai pour vingt mille francs de commandes, qui, je l'espère, seront terminées avant un an d'ici... et l'eau n'est pas près de manquer au moulin !

Cette simplicité, ce désintéressement, cette affection naïve touchèrent jusqu'aux larmes la mère et les enfants. Néanmoins, Mme Bordier dit avec vivacité :

— A quoi pensez-vous, monsieur Lalande ? Je ne saurais, aux termes où nous en sommes, accepter cet argent. Reprenez-le, je vous en prie...

— Le plus souvent ! s'écria l'artiste en fourrant ses deux mains dans ses poches ; n'a-t-il pas été convenu autrefois avec votre bon et malheureux mari, qu'à mon retour de Rome, je deviendrais votre gendre ? Je me

considère comme étant de la famille, et j'apporte mon contingent au bien-être commun. Vous acceptez tout de ma chère fiancée Clémence, qui s'est mise si noblement et si courageusement au travail ; pourquoi n'accepteriez-vous pas aussi de moi, qui viens réclamer l'exécution d'une promesse sacrée ?

— Monsieur Lalande, dit Clémence avec une profonde émotion, depuis que ces projets ont été arrêtés entre vous et ma famille, il est arrivé de grands, de terribles changements. Autrefois, nous étions riches, heureux, considérés ; au lieu qu'aujourd'hui..

— N'en sommes-nous pas moins, mademoiselle, engagés l'un envers l'autre ? reprit l'artiste avec véhémence ; quand nos paroles ont été échangées, tous les avantages n'étaient-ils pas de votre côté ? Moi, je n'avais alors que des espérances, et pourtant, sur la foi de mon avenir, votre famille et vous, vous m'avez accueilli avec bonté. Cet avenir s'est réalisé, tandis que, de votre côté, vous avez éprouvé des revers ; qu'y a-t-il là qui doive rompre nos engagements réciproques ? Est-ce à dire que vous retirez votre parole, et qu'après avoir tant désiré le moment où nous sommes, je dois renoncer au bonheur qui m'était promis ?

Clémence se taisait ; Mme Bordier répliqua :

— Vous allez trop vite et trop loin, monsieur Lalande ; nous verrons plus tard, avec réflexion, quelle suite nous devons donner à ces anciens pourparlers. Ne songeons en ce moment qu'au plaisir de nous retrouver ensemble.., et reprenez cet argent pour en faire tel usage qu'il appartiendra.

— Si vous me le rendez, ce serait une preuve que, Clémence et vous, vous reniez votre parole, et je ne veux pas le croire... Clémence ! Clémence ! dites-moi que je ne dois pas le croire !

— Monsieur Raymond, répliqua la jeune fille, extrêmement troublée, je ne sais encore... Les volontés de mon père sont sacrées pour ma mère et pour moi : mais laissez-nous le temps de nous assurer que vous ne cédez pas à un sentiment exagéré de délicatesse.

— Je ne cède qu'à un sentiment d'amour pour vous, Clémence... Enfin, les convenances exigent peut-être que je n'insiste pas dans une première entrevue... Excusez-moi ; je ne suis pas un homme du monde, je ne suis qu'un artiste... Nous reviendrons sur tout ceci... plus tard. Quant à cet argent, gardez-le, madame Bordier ; il était destiné à ma famille. Or, ma famille, c'est vous, car toute ma parenté consiste en une pauvre vieille sœur, valétudinaire, qui habite depuis longtemps une maison de santé aux environs de Paris... Vous me tiendrez compte de cette somme, si vous voulez ; mais, de grâce, n'en parlons plus.

Raymond avait prononcé ces derniers mots d'un ton d'impatience, presque de colère. Mme Bordier retournait toujours le portefeuille d'un air d'hésitation ; Paul s'écria avec son assurance habituelle :

— Allons ! maman, tu sais combien Raymond est original ! Il ne faut pas le contrarier... Garde-lui cette somme, puisqu'il l'exige, et on verra quel usage on en devra faire.

— Je ne la considérerai que comme un dépôt, répli-

qua Mme Bordier, en plaçant le portefeuille dans le tiroir d'un meuble.

Lalande se détourna vivement, comme si ce sujet de conversation lui était odieux, et il s'assit à côté de Clémence. Celle-ci comprenait trop la conduite loyale et généreuse de l'artiste, pour ne pas se départir de la froideur qu'elle avait montrée d'abord. La conversation devint générale. Raymond raconta avec beaucoup de gaieté ses aventures en Italie, ses voyages ; il exposa ses projets de gloire et de fortune pour l'avenir. La mère et les enfants l'écoutaient, bouche bée.

La soirée s'écoula ainsi. La nuit était venue, et Mme Bordier semblait fatiguée. Raymond Lalande se leva pour se retirer ; mais il annonça qu'il reviendrait tous les jours. Il était en train d'organiser son atelier à Paris et se disposait à reprendre ses travaux ; il comptait passer auprès de la famille les instants dont il pourrait disposer. Il adressa à tous les paroles les plus amicales, les plus encourageantes, et prit congé comme à regret.

Après son départ, la mère et la fille étaient pensives ; Paul, seul, laissait voir une joie exubérante.

— Un brave cœur, ce Lalande ! dit Mme Bordier avec réflexion ; oui, un cœur d'or, bien que l'esprit soit un peu exalté et que la fantaisie prenne souvent la place de la raison.

— Ces défauts, chère maman, dit Clémence, passeraient aux yeux de beaucoup de gens pour des qualités... C'est vraiment un honnête jeune homme, et je crois qu'il m'aime.

— Toi, ma fille, demanda Mme Bordier en baissant la voix, l'aimes-tu ?

— Je ne sais, maman ; j'ai pour lui une estime qui va jusqu'à l'admiration. Ses procédés envers nous sont si pleins de loyauté, de désintéressement...

— Suffit ! s'écria Paul en se frottant les mains ; les choses s'arrangeront pour le mieux... Quant à moi, j'approuve tous les plans de Raymond... un garçon charmant et qui me va pour beau-frère !

Clémence ne répondit pas, et se mit, toute rêveuse, à préparer le repas du soir.

IV

LE MARIAGE

A partir de ce jour, la « famille triste » eut, aux yeux des gens du quartier, des allures moins mystérieuses et moins lugubres. Il y avait maintenant des allées et des venues dans l'humble logement du quatrième étage ; souvent, le soir, on y voyait des lumières, on y entendait des sons de piano et même des rires.

Cependant rien n'était changé dans la manière d'être de la mère et des enfants. Chaque jour, à des heures fixes, Paul se rendait à sa librairie. Clémence avait conservé ses habitudes laborieuses ; vêtue de sa simple robe noire et le visage à moitié couvert d'une voilette, elle trottait une partie de la journée sur le pavé parisien, pour aller donner ses leçons, et ne rentrait qu'épuisée de fatigue. D'un autre côté, les fournisseurs de la maison auraient pu dire que l'ordinaire n'était pas plus luxueux qu'autrefois et que la frugalité la plus scrupuleuse continuait de régner dans le logis.

La plupart des personnes qui venaient de temps en temps chez Mme Bordier étaient des artistes, amis de

Raymond Lalande, et on jugeait à leur tenue sévère, à leurs manières réservées, que Raymond avait choisi les plus graves, les moins capables d'effaroucher sa douce et honnête fiancée. Quant à Georges de Varigny, l'obligé promeneur du Luxembourg, il avait tenu sa promesse de ne pas se présenter rue Servandoni ; et si, en secret, il ne restait pas indifférent au sort des malheureuses victimes de son père, du moins rien ne pouvait le leur faire croire.

Trois mois s'écoulèrent ainsi ; on commençait dans le voisinage à ne plus s'occuper de « la famille triste », lorsque éclata une grande nouvelle. Mlle Bordier, « la jolie maîtresse de piano », comme on l'appelait, était sur le point d'épouser M. Raymond Lalande, ancien premier grand prix de l'École des beaux-arts, ancien pensionnaire de Rome, un artiste déjà célèbre. Les bans avaient été publiés à l'église Saint-Sulpice ; et, à la mairie voisine, étaient affichés, derrière un grillage, les noms et prénoms des futurs époux.

Toutefois, nous le répétons, aucun changement dans le genre de vie de la mère et des enfants, dans leurs habitudes et dans leur extérieur, n'annonçait encore la révolution que leurs existences devaient subir bientôt. Jusqu'au dernier moment, ils restèrent fidèles à leur simplicité, à leur économie. La veille même du jour fixé pour le mariage, Clémence donnait ses leçons de musique ; Paul, dans ses vêtements usés, s'acquittait à la librairie Bérillon de ses fonctions ordinaires. On savait pourtant que la mansarde de la rue Servandoni était à louer et qu'un appartement coquet, ainsi qu'un

vaste atelier de peintre, venaient d'être retenus dans la rue d'Assas par Raymond Lalande, pour lui et pour sa nouvelle famille.

Le jour solennel arriva et, dès le matin, plusieurs voitures de remise, dont une était attelée de chevaux blancs, stationnaient devant la maison ; les habitants du quartier se mettaient aux fenêtres pour contempler ces splendeurs, qui contrastaient avec l'ancienne humilité de « la famille triste ».

Dans la première pièce de la mansarde, le marié, Paul et les principaux personnages de la noce attendaient Clémence et sa mère, qui achevaient de s'habiller dans l'autre chambre. Les invités n'étaient pas nombreux. Nous savons que Lalande avait pour toute famille une sœur plus âgée que lui, qui vivait dans une maison de santé aux environs de Paris. Les Bordier étaient en brouille avec la plupart de leurs parents, qui ne leur avaient pas montré beaucoup de sympathie dans leur infortune, et très peu de ces parents avaient répondu à leur appel. L'assistance se composait donc surtout des deux demoiselles d'honneur, charmantes jeunes filles qui, après avoir été les amies de Clémence, étaient devenues ses élèves, et des garçons d'honneur, deux artistes amis du marié. Du reste, c'était surtout à l'église voisine, où allait avoir lieu la cérémonie, qu'on devait trouver les personnes invitées au mariage.

En attendant que la reine de la fête parût, Lalande et Paul faisaient les honneurs de la maison. Lalande, avec son costume noir, sa cravate blanche, et une décoration étrangère qui ornait déjà la boutonnière de son habit,

rayonnait de bonheur. Il donnait à tout le monde des poignées de main fiévreuses, il riait aux éclats et ne pouvait se tenir en place. Paul Bordier, avec ses vêtements non moins noirs et sa chemise empesée, qui bombait démesurément hors de son gilet en cœur, partageait la joie de son beau-frère ; mais il parlait d'un ton majestueux qui contrastait avec son extrême jeunesse ; et son aplomb de « chef de famille » faisait sourire à l'écart les jeunes demoiselles.

Enfin, la porte de la seconde chambre s'ouvrit et la mariée, appuyée sur Mme Bordier, qui portait une robe de soie de couleur sombre, entra, toute parée pour la cérémonie. Elle était vêtue de blanc, selon l'usage, drapée dans un ample voile de gaze et coiffée de fleurs d'orange, qui tremblaient au milieu de sa magnifique chevelure d'ébène. Un léger incarnat colorait ses joues ; et ses yeux, sous ses longs cils, brillaient d'un éclat extraordinaire. Était-ce la joie, l'orgueil ou tout autre sentiment qui leur donnait cet éclat ? Nous ne saurions le dire ; mais dans cette toilette blanche, si défavorable à certaines figures, elle était d'une merveilleuse beauté, et, quand elle entra, un cri d'admiration s'échappa de toutes les bouches.

Raymond Lalande se montra plus transporté que personne ; il saisit la main de la jeune fille et s'écria avec exaltation :

— N'est-ce pas la perle des mariées ?... O mon adorée Clémence, que je voudrais vous peindre ainsi ! Je serais certain de faire un chef-d'œuvre !

Clémence détourna la tête en rougissant davantage.

et, comme tout était prêt, on se mit en devoir de partir.

Un vieux parent offrit le bras à la mariée, tandis que le marié prenait celui de Mme Bordier. En quittant le pauvre appartement où elles ne devaient plus revenir, car dès le soir même on allait occuper la nouvelle demeure de la rue d'Assas, la mère et la fille ne purent s'empêcher d'échanger un regard humide de larmes. Sans doute elles y avaient bien souffert : mais, malgré de belles apparences, étaient-elles sûres de ne pas souffrir ailleurs ?

Toute la noce descendit l'escalier obscur de la maison ; on n'y rencontra que la vieille concierge, qui, appuyée sur une béquille au bas des degrés, salua de ses bénédictions les futurs époux. En revanche, dans la rue, on voyait sur le seuil des portes, autour des voitures, bon nombre de curieux et de curieuses épiant la mariée au passage. La beauté de Clémence, sa grâce modeste excitaient une sympathie réelle et, parmi les spectateurs, il y en avait sans doute qui se réjouissaient que la légende de « la famille triste » trouvât sa fin dans cette heureuse journée.

Les voitures n'avaient pas loin à aller, car la mairie du sixième arrondissement et l'église Saint-Sulpice, où devaient avoir lieu la cérémonie civile et la cérémonie religieuse, ne sont qu'à deux pas de la rue Servandoni. On atteignit donc bientôt le palais municipal, et, comme les formalités du mariage civil ne prennent pas beaucoup de temps, tout se passa avec une rapidité surprenante ; au bout de quelques minutes, Clémence et Raymond étaient unis selon la loi

Nul incident ne marqua l'accomplissement de cette partie du programme. Les mariés, non plus que Mme Bordier, n'avaient donné aucun signe d'émotion. Restait la cérémonie à la paroisse, et on remonta dans les voitures pour traverser la place Saint-Sulpice.

Le temps était superbe ; un chaud soleil éclairait la fontaine monumentale qui s'élève entre l'église et la mairie. Un marché aux fleurs est établi sur cette place à certains jours, et, en ce moment, les étalages des fleuristes embaumaient l'air de leurs émanations. Une foule animée se pressait autour des gracieux étalages, et, lorsque les voitures passèrent, beaucoup de personnes, reconnaissant un cortège de noce, se retournèrent pour examiner la mariée.

Clémence, à qui pesaient les regards même admiratifs, s'empressa de détourner la tête, pas assez vite cependant pour n'avoir pu distinguer sur le trottoir un grand jeune homme, assez mal vêtu, qui attachait sur elle des yeux ardents et qui, en l'apercevant, avait fait un geste de surprise et de douleur. La mariée pâlit et Mme Bordier, qui était en face d'elle, éprouva un tressaillement. L'une et l'autre venaient de reconnaître Georges de Varigny.

La voiture passa rapidement et Georges disparut.

Mais la mère et la fille n'avaient pas été seules à remarquer ce jeune homme, perdu dans la foule. Raymond, jusque-là si radieux, fronça le sourcil. Se penchant vers Clémence, il demanda d'un ton sec :

— Vous connaissez ce monsieur, ma chère ? Qui est-il ? que veut-il ? comment se trouve-t-il là ?

Clémence ne répondait pas. Mme Bordier répliqua d'une voix altérée :

— Le nom de ce jeune homme est gravé en lettres de sang dans ma mémoire, comme dans celle de mon fils et de ma fille... C'est M. Georges de Marigny.

— Ah ! dit le vieux parent qui devait conduire Clémence à l'autel, c'est le fils de l'abominable usurier cause de tous vos désastres ?

Mme Bordier fit un signe affirmatif.

Les traits crispés de Raymond se détendirent.

— A la bonne heure ! dit-il ; j'avais cru... Je m'explique maintenant votre émotion et celle de Clémence... Vous ne devez pas, en effet, le porter dans votre cœur. Toutefois, les coquinerias de son père ne semblent pas l'avoir enrichi, car il est diablement râpé !

Et il partit d'un éclat de rire.

On n'eut pas le temps de réfléchir sur cet incident ; on arrivait à Saint-Sulpice et les mariés allaient faire leur entrée dans l'église.

Raymond avait voulu que son mariage fût célébré avec toute la solennité possible. L'autel resplendissait de lumières ; des plantes fleuries étaient disposées dans le chœur. Un tapis somptueux allait du porche au sanctuaire, et quand la mariée, soutenue par son vieux parent, s'avança, précédée du suisse en grande tenue qui faisait résonner sa hallebarde sur les dalles, l'orgue la salua de ses sons les plus harmonieux.

La nef était pleine de monde. Les camarades de Raymond à l'École de Rome, de riches amateurs de peinture, des amis et aussi des curieux, occupaient les

rangées de chaises à droite et à gauche du passage. Il devait y avoir messe en musique ; un célèbre ténor, que le marié avait connu en Italie, s'était engagé à chanter le *O salutaris* ; une compagne de Clémence, douée d'une voix délicieuse, devait faire entendre l'*Ave Maria*. La maîtresse et l'orgue se disposaient à rivaliser de mélodie avec les artistes profanes.

Cette pompe, ce temple majestueux, ces cierges allumés, ces fleurs, cette musique produisirent une vive impression sur la mariée et aussi sur sa mère. Peut-être Clémence, objet de ces honneurs, songeait-elle que, peu de jours auparavant, elle vivait dans une mansarde auprès d'une malade et qu'elle était dans la triste obligation de battre le pavé, du matin au soir, pour gagner un misérable salaire. Quant à Mme Bordier, les souvenirs du passé lui revenaient sans doute, et elle se disait que son mari, mort désespéré, n'assistait pas à ce beau mariage préparé par lui-même. Clémence ne put retenir quelques larmes ; Mme Bordier, blême et tremblante, fût tombée, si son gendre, qui la tenait par le bras, ne l'eût soutenue avec vigueur.

On prit place et l'office commença.

Clémence montrait un profond recueillement et une grande piété ; mais Raymond, après avoir accompli avec convenance le cérémonial d'usage, parut s'occuper de ce qui se passait autour de lui. Plusieurs fois, il se retourna sans affectation ; ses yeux mobiles semblaient chercher dans l'assemblée quelqu'un qu'il désirait ou qu'il redoutait d'y voir. Bientôt son agitation changea de nature ; ce n'était plus de la curiosité, mais de

l'anxiété qu'il éprouvait. Son regard se fixait sur certains points de l'église, et il avait des soubresauts convulsifs, dus à l'impatience ou à la colère.

Deux personnes, placées, l'une à droite, l'autre à gauche du chœur, causaient cette préoccupation. Dans le bas-côté de droite, c'était une femme entré deux âges, très modestement vêtue de couleurs foncées, et ayant l'apparence d'une de ces dévotes dont le type est si commun dans les églises. Celle-ci, quoiqu'elle affectât beaucoup de recueillement et qu'elle tint son livre d'heures à la main, ne se montrait pas moins distraite par intervalles, et ses yeux erraient çà et là avec une sorte d'égarément. Une autre femme, plus âgée et qu'on eût pu prendre pour une religieuse de rang inférieure, était assise auprès d'elle et semblait chargée de la surveiller ou de la servir. Si elle s'abandonnait à ses distractions, l'autre lui disait quelques mots à voix basse ; aussitôt elle se remettait à lire précipitamment dans ses heures.

Le marié s'inquiétait surtout de cette femme, dont les moindres mouvements semblaient lui inspirer de véritables alarmes. En revanche, l'autre personne, qui se tenait dans le bas-côté de gauche, ne lui inspirait que de l'irritation ; et, quand son attention se portait sur elle, son visage prenait une expression de menace, presque de défi.

Elle ne pouvait pourtant pas être bien redoutable. C'était un gros homme d'une quarantaine d'années, ayant la tournure d'un bourgeois. Appuyé contre un pilier, il contemplait paisiblement la brillante assistance,

écoutant la musique, admirant toutes choses, et il n'avait même pas l'air de soupçonner que les mines furibondes du marié fussent à son adresse. De temps en temps il interrompait sa contemplation, tirait de sa poche une tabatière de corne et savourait une prise de tabac.

Telles étaient donc les deux personnes qui, dans ce moment solennel, troublaient si fort Raymond Lalande et lui faisaient oublier sa gracieuse femme. Mais, quelles que fussent ses craintes, elle se trouvèrent sans doute vaines, car la cérémonie religieuse s'acheva tranquillement, et toute la noce, selon l'usage, s'achemina vers la sacristie pour saluer les nouveaux époux.

Il y eut un moment de désordre, ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, lorsque la foule s'agite dans une enceinte trop étroite. Les mariés, debout à côté l'un de l'autre, ne savaient auquel entendre ; c'étaient des poignées de main, des embrassades sans fin, des compliments interrompus. Cependant, la plupart des invités ne tardèrent pas à quitter la sacristie pour retourner à leurs affaires, et les rangs s'éclaircirent autour des principaux personnages de la fête. Comme Clémence était absorbée par trois ou quatre de ses amies de pension, qui caquetaient en la mangeant de caresses, Raymond aperçut, à quelques pas, la dévote qui avait tant excité son attention ; elle tirait avec impatience l'espèce de gouvernante qui lui donnait le bras, et elle semblait vouloir, à son tour, s'approcher des mariés. Raymond, tout pâle et le sourcil froncé, quitta sa place et marcha vers elle.

— Toi ici, Honorine ? lui dit-il avec colère, quoique à

voix base ; que viens-tu faire ? J'avais défendu qu'on te laissât sortir.

Puis, se tournant vers la gouvernante :

— Vous direz à madame la supérieure, poursuivit-il, que je suis mécontent... très mécontent. La place d'Honorine n'était pas ici.

— Monsieur, balbutia la gouvernante, elle nous a tant priées... et elle nous avait promis d'être sage.

— Je voulais voir ta femme, tiens ! répliqua d'un ton résolu celle qu'on appelait Honorine ; elle est jolie et je désire l'embrasser... Amène-moi vers elle... Tu ne m'empêcheras pas de l'embrasser peut-être !

— C'est inutile... retire-toi... Nous irons bientôt te voir ; mais, en ce moment... Emmenez-la, dit Raymond à la gouvernante d'un ton impérieux ; emmenez-la sur-le-champ... C'est miracle qu'elle n'ait pas fait déjà quelque incartade !

— Je ne veux pas m'en aller, moi ! répliqua Honorine d'un air mutin ; je veux embrasser ta femme ; elle s'appelle Clémence, n'est-ce pas ?

— Emmenez-la donc ! répéta Raymond.

La gouvernante s'empressa d'obéir ; Honorine résista et, en se débattant, laissa échapper un cri d'un caractère étrange. La gouvernante, qui était robuste, lui posa la main sur la bouche et l'entraîna, en lui parlant tout bas avec vivacité. Elles ne tardèrent pas à disparaître l'une et l'autre par une petite porte, donnant sur une rue latérale.

Le cri poussé par Honorine s'était heureusement perdu au milieu du brouhaha de la sacristie. Raymond,

après s'être assuré du départ des deux femmes, parut plus calme, et il revenait vers Clémence, toujours entourée de ses amies, quand il se trouva en présence de l'homme à la tabatière, qui semblait vouloir, lui aussi, présenter ses compliments aux mariés.

Ce personnage ne s'était pourtant pas mis en frais de toilette et portait évidemment ses habits de tous les jours, jaquette de gros drap, gilet croisé, fortes chaussures ; il tenait à la main un chapeau, qui n'était plus neuf depuis longtemps.

Raymond marcha encore droit à lui et dit sèchement :

— Je vous remercie d'être venu, Legoff, et j'ai d'autant plus sujet de vous en remercier que je ne vous avais pas invité.

Legoff, puisque tel était le nom de l'homme à la tabatière, ne s'émut pas du ton presque insultant de Raymond. Un sourire s'épanouit sur sa large figure complètement rasée.

— Ça ne fait rien. Lalande, répliqua-t-il, n'en recevez pas moins mes souhaits de bonheur pour vous et pour votre pauvre petite femme... Vous savez ? je désire de tout mon cœur que les choses tournent bien... Mais vous vous êtes caché de moi et j'ai peur... Ensuite, il est trop tard à cette heure, pour revenir sur ce qui est accompli.

— Paix ! interrompit l'artiste ; que personne ne puisse soupçonner les sottes idées...

Il ajouta plus bas, avec exaltation :

— Je l'aime, Legoff ; que j'en vive ou que j'en meure, cet amour est plus puissant que ma volonté.

— Il y a bien de quoi, répliqua Legoff tranquillement :

elle est tout à fait charmante, et elle a la suavité d'une vierge de Raphaël... Je vois cela, moi, quoique je ne sois pas, comme vous, un élève de Rome, et que, en ma qualité de Flamand, j'apprécie mieux les reines de Rubens que les madones italiennes... Je regrette que vous n'ayez pas songé à son avenir et au vôtre ; si jamais...

— Taisez-vous donc ! interrompit Raymond en saisissant la main de Legoff, qu'il tordit convulsivement ; je vous dis que je l'aime !

Et il rejoignit Clémence, qui commençait à s'étonner de cette longue causerie.

Legoff, dans la violente étreinte de Lalande, avait eu les doigts meurtris et avait laissé échapper une prise de tabac qu'il portait à son nez.

— Quel ouragan ! grommelait-il avec son flegme habituel ; c'est un véritable salpêtre... Ensuite, il n'y a rien d'étonnant ; peut-être que déjà...

Il n'acheva pas sa pensée et secoua la tête.

La cérémonie était terminée et les nouveaux époux, appuyés l'un sur l'autre, sortirent triomphalement de l'église, aux sons de l'orgue, comme ils y étaient entrés. Devant le porche, leur voiture les attendait et Clémence, en s'y installant, trouva à sa place une superbe branche de lilas blanc, qu'une main inconnue y avait déposée en son absence.

Elle la prit machinalement, sans chercher qui pouvait être l'auteur de cette galanterie. Raymond, qui, délivré de ses inquiétudes, semblait être tout à la joie présente, lui arracha ces fleurs.

— De qui vient ceci, Clémence ? demanda-t-il, les dents serrées, les yeux hors de la tête ; qui a pu se permettre...

— Eh ! monsieur, je l'ignore, répliqua Clémence aussi surprise que blessée de ce procédé. C'est peut-être une attention d'un de vos garçons d'honneur... Dans tous les cas, elle n'a rien d'offensant pour personne.

— Je n'aime pas les bouquets anonymes, moi ! et si l'on nous épie, on pourra voir le cas que j'en fais.

Il froissa la branche de lilas entre ses mains et la lança par la portière. Puis, il se pencha au dehors, afin de s'assurer si, dans la foule des curieux, il ne découvrirait pas l'auteur du mystérieux présent. Il ne vit que les badauds qui se pressent autour des mariés en pareille circonstance, et quelques mendiants sollicitant l'aumône avec importunité.

Clémence oublia bien vite cet accès de colère ; mais Mme Bordier, qui en avait été témoin et qui venait de prendre place au fond de la voiture, se disait avec tristesse :

— *Il est jeune, beau, plein de générosité ; il a du talent, du génie peut-être... Il adore Clémence, qui l'estime et qui l'aime... Et pourtant, ce mariage donnera-t-il le bonheur à ma pauvre fille ?*

V

UNE RENCONTRE

Legoff, malgré ses allures bourgeoises, était un artiste peintre non sans mérite. Il n'avait pas la fougue, l'inspiration, le brillant coloris de l'école moderne ; cependant, sa manière consciencieuse et lente trouvait des admirateurs, et ses tableaux ne manquaient jamais d'être admis au Salon. Il était Belge d'origine ou plutôt « Flamand », comme il le disait lui-même, et il se glorifiait de continuer à Paris les traditions de l'école flamande. Il ne faisait guère chaque année qu'un seul tableau, de dimensions modestes ; en revanche, ce tableau, qui représentait d'habitude une paisible scène d'intérieur, était fini, léché, travaillé avec amour. On eût pu le regarder à la loupe comme une miniature, et Legoff se vantait d'imiter Gérard Dow, qu'il considérait comme son maître. L'œuvre était vendue d'avance à un marchand de tableaux, qui la payait deux ou trois mille francs, et avec cette somme le brave Belge trouvait moyen de vivre toute l'année.

A la vérité, ses goûts n'étaient ni bien relevés, ni bien

dispendieux. Il occupait un très petit logement dans le quartier de Clichy et n'avait pour atelier que sa chambre de garçon, toujours propre et bien rangée, quoiqu'il sût se passer de femme de ménage. Ses habits étaient confectionnés par un concierge belge, qui s'occupait beaucoup plus de la solidité du travail que de l'élégance de la coupe. Il déjeunait dans sa chambre-atelier, avec un quignon de pain et un morceau de charcuterie ; il dînait à vingt-cinq sous dans une gargote du voisinage. La seule douceur qu'il se permit était le tabac à priser, dont il faisait, nous devons le rappeler, une consommation désordonnée. Souvent aussi, le soir, il allait boire de la bière dans une brasserie de l'ancien boulevard extérieur, où l'on ne payait que vingt-cinq centimes le bock, et il se livrait à des orgies qu'on pouvait évaluer à cinquante et même à soixante-quinze centimes par soirée.

Malgré la simplicité de ses habitudes et l'exiguité de ses ressources, Legoff était obligeant, toujours prêt à payer de sa personne pour rendre service. Il ne s'émouvait jamais ; son humeur égale s'accommodait de tout. Aussi était-il sympathique à tous ceux qui le connaissaient, et il n'avait pas un ennemi.

Huit ou neuf mois après les événements que nous venons de raconter, Legoff, ou plutôt « le père Legoff », ainsi que l'appelaient les artistes, revenait un soir de la brasserie et regagnait sa demeure. Il était dix heures environ, heure avancée pour le méthodique Flamand. On se trouvait à la fin de l'hiver, par une de ces soirées pluvieuses, glaciales, comme il y en a tant dans cette

saison sous le climat parisien. Une brume humide, semblable à celle que produit le dégel, envahissait les rues : les jets de gaz, dans cette espèce de brouillard, avaient des reflets rougeâtres comme des torches funèbres. Le pavé, gras et glissant, rendait la marche difficile.

Le quartier où Legoff venait de s'engager et qui est percé sur les anciens jardins de Tivoli, était, à cette époque, assez désert et même incomplètement bâti. Des terrains vagues, enclos de planches, se rencontraient à chaque pas. Comme il n'y avait pas de boutiques, l'éclairage, réduit aux simples becs réglementaires, laissait bien des recoins dans l'ombre ; et quoique l'heure ne fût pas très avancée, une personne timide eût hésité à se hasarder dans ce quartier en formation.

Mais le vieux garçon n'était pas timide et avait des raisons pour ne pas redouter beaucoup les voleurs. Son porte-monnaie contenait seulement quelques pièces blanches et, sauf sa montre d'argent, qui n'était pas de bien gros prix, sa dépouille ne pouvait tenter les coquins. D'ailleurs, il était fort disposé à la défendre.

Bien découplé, plein de sang-froid, il tenait à la main une trique, dont il pouvait faire, le cas échéant, un excellent usage.

La solitude et l'obscurité de la rue ne lui causaient donc aucune appréhension, et il continuait d'avancer en chantonnant. Il approchait d'un endroit où plusieurs maisons consécutives étaient emmaillottées d'échafaudages, quand il entendit, dans l'obscurité, le bruit d'une altercation entre deux personnes ; puis, comme des coups

de bâton assénés avec vigueur, et enfin des cris, ou plutôt des gémissements douloureux, semblables à ceux de quelqu'un qu'on assassine.

Le Flamand s'arrêta pour écouter et bientôt, convaincu qu'il ne se trompait pas, il dit, en aspirant une prise de tabac :

— Je crois qu'on n'est pas d'accord par ici... Voyons donc ça !

Et, sans se presser, il se dirigea vers le théâtre de la querelle.

Le bruit partait d'un enfoncement, sous un échafaudage qui surplombait la rue. Une voix enrouée disait avec fureur :

— Ah ! chien maudit, tu en as trop fait, à moi et aux autres ! Il faut que je règle ton compte cette fois, et je veux avoir ta peau !... Tiens ! tiens ! tiens !

Chaque *tiens* ! était accompagné d'un coup de bâton, qui semblait résonner sur un crâne nu. La victime, bien qu'elle fût en état de crier et d'appeler au secours, ne criait pas et se bornait à gémir.

Legoff arriva enfin et, tout en faisant des moulinets avec sa canne, il dit d'un ton d'autorité :

— Hein ! qu'y a-t-il ?... On se chamaille !... Voici la police !

Ce mot de « police », bien qu'il fût seulement comminatoire, terrifia l'agresseur. Comme l'artiste essayait de voir ce qui se passait à l'ombre de l'échafaudage, il fut presque renversé par un grand et solide gaillard, assez mal vêtu, qui s'enfuyait à toutes jambes. Avant que Legoff, toujours lent dans ses résolutions, eût songé

à le saisir au collet, le malfaiteur gagna l'extrémité de la rue, non sans brandir une trique qui ne le cédaient en rien à celle du Flamand.

Legoff ne tenta pas de le poursuivre, et ne songea qu'au blessé. Le malheureux, étendu par terre sur des plâtras, semblait être en très mauvais état, et ses plaintes s'entendaient à peine.

Legoff vit, à la lueur lointaine d'un bec de gaz, un homme d'une soixantaine d'années, bien mis et paraissant appartenir à la classe riche. Son chapeau défoncé avait roulé à ses pieds ; sa tête à moitié chauve et son visage étaient inondés de sang.

— Ah ! mon pauvre monsieur, dit Legoff avec commisération, comme ce scélérat vous a arrangé ! Je vais courir après lui, le faire arrêter...

— Non, non, dit l'inconnu avec effort ; nous n'avons pas besoin de la justice... qu'il aille se faire pendre ailleurs !

— C'est un voleur pourtant... Vous ne le connaissiez pas avant cette rencontre ?

— Il s'est jeté sur moi à l'improviste, dans cette rue déserte... c'est bien un voleur, et je crois qu'il m'a emporté mon porte-monnaie et ma montre... Il m'a donné certainement le coup de la mort !

— J'espère que non... Que puis-je faire pour vous ?

— Rien ; aidez-moi seulement à me remettre sur pied, et je tâcherai de regagner ma demeure, qui n'est pas bien loin d'ici.

Legoff le souleva ; mais, quand le blessé voulut se tenir debout, il ne put y réussir et s'affaissa de nouveau.

— Pas moyen ! dit-il de sa voix gémissante ; j'ai quelque chose de cassé.

— Alors, je vais chercher les sergents de ville ; ils vous transporteront au poste, où l'on vous donnera des secours.

— Pas de sergents de ville ! répéta l'inconnu précipitamment. Si vous voulez mettre le comble à votre obligation, procurez-moi une voiture.

— C'est facile... Il y a une place près d'ici... Mais je n'ose vous laisser seul ; si l'autre revenait !

— Cela n'est pas à craindre.

Legoff lui banda le front avec son mouchoir et courut vers la place voisine, où se trouvait la station de fiacres. Il marmottait entre ses dents :

— Ce monsieur ne veut pas de sergent de ville et assure qu'on lui a enlevé sa montre, que je viens de voir avec la chaîne à son gilet... C'est bien drôle, cela ! Enfin, qu'importe ! Chacun ses affaires.

Il revint bientôt avec une voiture, dont il dirigea le cocher vers la maison en construction. Le blessé fut installé dans le fiacre, malgré ses plaintes, et on lui demanda son adresse.

— Je demeure rue Lamartine, répliqua l'inconnu ; mais, bon Dieu ! mon cher monsieur, allez-vous m'abandonner ? Si je ne suis pas soutenu, les cahots de la voiture me feront glisser au fond... Il me semble que j'ai tous les os brisés. Veuillez monter et m'accompagner jusque chez moi.

— Qu'à cela ne tienne ! dit Legoff.

Il s'assit à côté du blessé qui, en effet, paraissait in-

capable de garder l'équilibre, et il le soutint avec complaisance.

Le fiacre se mit lentement en marche, et on ne tarda pas à traverser des quartiers plus fréquentés, surtout plus éclairés, que celui où avait eu lieu l'accident. L'inconnu continuait de gémir par intervalle ; mais ses yeux qui, en dépit de sa souffrance, étaient vifs et perçants, s'attachaient sur Legoff, pour s'assurer du degré de confiance qu'on pouvait avoir en lui. Comme l'on approchait de la rue Lamartine, il demanda d'une voix éteinte :

— Ne pourrais-je, monsieur, savoir le nom de mon généreux défenseur ?

— Ce n'est pas la peine, allez ! répliqua le Flamand, qui profita de l'occasion pour savourer une prise de tabac ; ensuite, si vous y tenez, je m'appelle Legoff et je suis artiste peintre... Peut-être avez-vous vu des tableaux de moi à l'exposition de peinture...

Le blessé ne paraissait pas être un habitué des expositions.

— Un artiste peintre ! répéta-t-il.

— Mon Dieu ! oui, pas davantage, et, si peu que ce soit, j'ai l'orgueil de croire que c'est quelque chose.

L'inconnu protestait contre l'interprétation donnée à ses paroles, quand il éprouva une syncope et perdit connaissance. Au même instant, le cocher s'arrêta devant le numéro de la rue Lamartine qui lui avait été indiqué.

La maison peu élevée, vieille et noire, ne payait pas de mine. Si elle se fût trouvée dans un quartier moins peuplé et moins bruyant, on aurait même pu dire, à

voir sa porte étroite et basse, ses fenêtres du rez-de-chaussée garnies d'épais barreaux de fer, qu'elle avait un aspect sinistre. Legoff ne s'en inquiéta pas ; après avoir appuyé le blessé contre les coussins du fiacre, il sauta à bas de la voiture et alla tirer le bouton de la sonnette.

On tarda un peu à répondre. Enfin, la porte fut ouverte, non au moyen d'un cordon, suivant l'usage, mais par le concierge en personne, grand gaillard barbu, à l'œil louche, qui n'avait pas l'air commode et qui se tint en travers du passage, comme pour ne laisser entrer qu'à bon escient. Sous le vestibule, devant la loge, on entrevoyait, à la lueur d'une lanterne, une grosse femme en caraco, qui se montrait elle-même toute disposée à recevoir fort mal un visiteur.

— Qui demandez-vous ? s'écria le concierge rébarbatif ; vous vous trompez sans doute... On ne se présente pas chez nous à pareille heure.

Et il voulut refermer la porte.

— Un moment donc ! répliqua Legoff en la retenant ; n'est-ce pas ici que demeure un vieux monsieur à qui il vient d'arriver un accident et que je ramène blessé ?

— Vous vous trompez, vous dis-je. Il n'y a pas de locataires dans notre maison, et le propriétaire l'occupe entièrement.

— C'est pourtant bien ici le numéro 76 ?

— Certainement... Ah ça, en finirons-nous ?

Legoff ne savait plus que dire et que faire, quand une voix gémissante s'éleva derrière lui, du fond de la voiture :

— Pierre ! Jeannette ! appelait-on.

Le blessé était revenu à lui pendant les pourparlers. A sa vue, le portier et la portière accoururent sur le trottoir boueux.

— Miséricorde ! s'écria le mari, c'est monsieur !... Qui se serait attendu...

— Oui, c'est le maître, ajouta la femme ; je te disais bien qu'il était sorti !

On eut beaucoup de peine à tirer du fiacre le blessé. Cependant, il put faire quelques pas et lorsque, appuyé d'un côté sur le concierge, de l'autre sur Legoff, il traversa le vestibule, il balbutia péniblement :

— Que Jeannette paye la voiture et qu'elle donne au cocher un bon pourboire !

Il y avait, sans doute, dans ses paroles quelque chose de très contraire à ses habitudes, car le mari et la femme échangèrent un regard étonné. Jeannette obéit et on installa le maître de la maison dans la loge même, sur un fauteuil de cuir, en attendant qu'il fût assez fort pour gravir l'escalier du premier étage où il demeurait.

Legoff voulut de nouveau s'éloigner.

— Un moment encore, mon brave monsieur, murmura le maître, un moment, je vous en prie, j'ai quelque chose... à vous dire.

Et, épuisé par les mouvements qu'il venait de faire, il retomba dans son évanouissement.

Pierre monta prévenir les gens du logis, et le complaisant Legoff resta seul auprès du blessé. Jeannette, après avoir renvoyé le fiacre, ne tarda pas à rentrer dans la loge.

— Madame, demanda Legoff à demi-voix, qui est donc ce pauvre homme auquel j'ai eu l'occasion... le bonheur...

— Tiens ! cette question ! répliqua la concierge ; pardi ! c'est le propriétaire de cette maison et de beaucoup d'autres maisons dans Paris... M. de Varigny, banquier... un homme *qui a de quoi*... Tout le monde pourra vous le dire.

— Varigny ! répéta Legoff dont la bonne et large figure prit une expression d'ébahissement ; n'est-ce pas ce millionnaire qui n'a qu'un fils et qui l'a chassé de chez lui... si bien que le pauvre garçon tire une ficelle du diable, là-bas au faubourg Saint-Germain ?

— Quoi ! vous connaissez M. Georges ? demanda la portière très surprise à son tour.

— Un peu. Je le rencontre parfois dans une gargote où je mange, quand je suis de l'autre côté de l'eau... et il n'y va pas tous les jours, car il est tellement pané...

— Chut ! chut ! interrompit Jeannette en posant un doigt sur sa bouche ; monsieur n'aime pas qu'on parle de son fils... Et puis, voici M. Trigaut et Mlle Catiche.

Deux personnes entraient, en effet, dans la loge avec Pierre.

Celle qu'on appelait Catiche était une vieille demoiselle d'une quarantaine d'années, mince et très pâle, dont le visage trahissait la tristesse et la souffrance. Quoiqu'elle ne fut guère mieux vêtue qu'une servante, il y avait dans sa tenue une distinction véritable. Mlle Catiche, ou Catherine, était la propre nièce de M. de Varigny, une orpheline pauvre qu'il avait prise pour tenir sa

maison et qui, depuis plusieurs années, s'acquittait de cette tâche à la satisfaction de son riche et avare parent. On devinait en elle une humble créature bonne, dévouée, résignée à son sort et ayant souvent à cacher les sentiments généreux dont son cœur était plein.

M. Trigaut ne pouvait inspirer la même sympathie. De taille moyenne et déjà vieux, il conservait pourtant beaucoup de vigueur. Sa grosse tête, aux cheveux crépus et grisonnants, reposait sur un cou de taureau. Son œil, au sourcil broussailleux, était dur et perçant. Il habitait la maison avec son patron, dont il était le factotum et le confident. Il jouissait d'une grande autorité dans les bureaux du banquier, et on assurait que M. de Varigny ne faisait rien sans lui demander conseil.

Catiche, qui s'était munie de linges et de flacons pour la circonstance, jeta les hauts cris, en voyant Varigny sans mouvement et le front ensanglanté.

— Ah ! mon pauvre oncle ! s'écria-t-elle avec une douleur véritable ; dans quel état le voilà !... Mon Dieu ! est-ce que tout serait fini ?

Aidée de Jeannette, elle s'empressa de laver les plaies et d'inonder le blessé d'arnica.

Pendant qu'on prodiguait les secours au banquier, Trigaut, debout à quelques pas, le considérait avec attention, mais sans donner aucun signe de pitié.

— Hum ! dit-il comme à lui-même, il n'est pas sûr qu'il en revienne... Je gage que je sais qui a fait ce beau coup !

— Quoi ! demanda Pierre, vous savez...

Trigaut allait répondre quand la portière lui désigna

Legoff, dans un coin de la loge. Il marcha vers l'artiste :

— Qu'attendez-vous, l'ami? demanda-t-il ; on vous a remercié déjà ; s'il vous faut quelque chose pour votre peine...

Il fit mine de porter la main à sa poche. Legoff se redressa :

— Rengâinez votre compliment, l'ami, répliqua-t-il en tirant sa tabatière de corne ; je donne quelquefois, mais je ne reçois jamais... Si je reste, c'est que le maître de la maison m'a annoncé qu'il avait quelque chose à me dire... J'attends donc... En usez-vous ?

Et il présenta sa tabatière à Trigaut. Celui-ci n'eut pas l'air de s'en apercevoir et, après lui avoir jeté un de ses regards sombres, se rapprocha de Varigny qui, grâce aux soins de sa nièce et de Jeannette, venait de rouvrir les yeux. Trigaut lui adressa quelques mots par forme d'encouragement ; mais sans doute le blessé n'était pas encore en état de comprendre, car il ne répondit pas.

Seule, Catiche témoigna de la joie en voyant le banquier reprendre connaissance.

— Cela va mieux, n'est-ce pas, mon oncle? demanda-t-elle. Eh ! Jeannette, courez vite chercher le docteur Moiroud, et dites-lui qu'il vienne sur-le-champ.

— On y va, mademoiselle.

La grosse Jeannette jeta sur ses épaules un châle en tartan et sortit.

Le blessé finit par dire tous bas à Trigaut :

— Il ne m'a pas manqué cette fois... Je sens que je ne m'en relèverai plus !

— Allons donc ! monsieur, répliqua Trigaut d'un

ton rude, ce n'est pas le moment de jeter le manche après la cognée... On vous rafistolera !... Ayez du cœur au ventre !

M. de Varigny remarqua Legoff, qui prenait prises de tabac sur prises de tabac, d'un air d'impatience, et lui fit signe d'approcher :

— C'est bien à vous d'être resté, monsieur Legoff, dit-il de sa voix faible ; vous m'avez rendu un important service et, si jamais je peux à mon tour vous être utile ou agréable...

Il s'arrêta, par crainte peut-être de trop s'engager ; il reprit, après une pause :

— J'ai voulu vous adresser une prière... c'est de ne parler à personne de ce qui est arrivé ce soir. J'ai un intérêt sérieux à ce que l'on ignore cette aventure, et vous êtes trop galant homme pour en dire un mot, si vous me promettez le secret.

— Soit, monsieur, répliqua l'artiste avec bonhomie ; je ne suis pas bavard et je vois très peu de monde... Cependant il n'y aurait peut-être aucun inconvénient à ce que je contasse l'affaire à votre fils Georges, si j'avais l'occasion de le rencontrer à la gargote où nous mangeons quelquefois ensemble. C'est un brave garçon et il ne saurait demeurer indifférent...

— Georges ! s'écria M. de Varigny dans un trouble inexprimable ; vous connaissez mon fils... mon indigne fils ?

— Indigne ! répéta Legoff ; il ne me semble pas si indigne que ça !... Quand il pourrait être riche et heureux chez son père, il travaille comme expéditionnaire

chez un avoué pour vivre misérablement... Et puis, on le dit rangé, modeste, plein de cœur...

— Taisez-vous ! oh ! taisez-vous ! s'écria le banquier avec violence.

Et il se renversa dans son fauteuil.

— Bien !... merci pour mon cousin ! murmura Catiche toute rayonnante à l'oreille de Legoff.

Trigaut intervint brutalement.

— Que le diable vous emporte, vous ! dit-il à l'artiste ; n'auriez-vous pu retenir votre langue ? Il est déjà bien assez bas, sans qu'on vienne encore lui troubler la cervelle... Allons ! filez maintenant... et vite ! On n'a que faire de vous ici !

Legoff, dans sa simplicité, ne comprenait pas plus les remerciements de la vieille fille que la colère de Trigaut.

— Parbleu ! je ne demande pas mieux que de m'en aller, répliqua-t-il ; depuis une heure je devrais être au lit... Bonsoir donc, tout le monde ! Puisse l'accident de M. de Varigny n'avoir pas de suite fâcheuse !

Trigaut lui tourna le dos, sans répondre : mais Catiche lui adressa furtivement un geste de reconnaissance amicale. Pendant qu'on s'empressait de nouveau autour du blessé, Legoff se dirigea vers la porte, que Pierre lui ouvrit et qui se referma sur lui avec fracas.

Dans la rue, il s'arrêta sur le trottoir, au milieu des passants, et aspira longuement une prise de tabac.

— Hum ! pensait-il, il y a beaucoup à dire sur M. de Varigny et sur son entourage... Cette demoiselle Catiche est la seule là-dedans qui ait une bonne figure... Ma

foi ! quand on m'y repincera à ramasser les banquiers qui se « cassent la margoulette » sur la voie publique !... Mais il est plus de onze heures... Je suis rompu... Allons nous coucher !

VI

LE MOURANT

Deux jours plus tard, dans cette même maison de la rue Lamartine, au premier étage, le banquier de Variigny était alité, et son visage décomposé, ses yeux caves, attestaient la gravité de son mal. Les bureaux de la banque se trouvaient au rez-de-chaussée ; et n'eussent été trois ou quatre employés dont Trigaut était le chef ; n'eussent été quelques rares clients, la maison, qui, on s'en souvient, n'avait pas de locataires, fût restée profondément silencieuse. En revanche, la rue voisine, très passagère, engendrait toutes sortes de bruits, capables de troubler le repos du malade.

La chambre était encombrée de meubles vieux, surannés, qui n'auraient pas été d'un bon débit à l'hôtel des commissaires-priseurs. Depuis bien des années, le possesseur de cette chambre ne s'inquiétait guère du confort, du luxe et de l'élégance. Toutefois, les tiroirs et les secrétaires étaient munis de solides serrures, et on pouvait supposer que le contenu avait plus de valeur que le contenant.

M. de Varigny, la tête empaquetée de linges, était couché au fond d'une alcôve obscure ; et comme, d'autre part, on avait fermé à demi les rideaux des fenêtres, le malade, à peine visible, ne trahissait sa présence que par des plaintes.

Le médecin venait de faire sa visite quotidienne et avait rédigé une ordonnance, que la concierge Jeannette s'était empressée de porter chez le pharmacien. Catiche, restée seule auprès de son oncle, lui adressait, d'un ton affectueux, des encouragements. Varigny secouait la tête.

— Non, non, Catiche, disait-il : c'est bien fini, je le sens. Tout à l'heure, le docteur Moiroud avait, en m'auscultant, une mine peu rassurante, et je gage que si Trigaut l'a attendu au passage pour lui demander de mes nouvelles, comme il fait souvent...

— N'ayez pas de ces idées, mon oncle, répliqua la vieille demoiselle les larmes aux yeux ; à force de soins, nous vous guérirons.

— Pauvre Catiche ! Tu es une excellente fille... Pourtant, je te malmène souvent sur le chapitre de l'économie... Et tu crois, là, vraiment, que j'en réchapperai ?

— J'en suis sûre... Du moins, je ne négligerai rien pour qu'il en soit ainsi.

— Oui, oui, tu m'aimes, toi ! Il n'y a que toi qui m'aime au monde.

— Et Georges, mon oncle ; vous oubliez ce pauvre Georges, pour qui vous avez été si dur !

— Ce n'est pas moi qui me suis montré dur envers lui, c'est lui qui s'est montré insolent envers moi....

Tiens, ne parlons plus de lui ; et, si je reviens de cette crise...

La porte s'ouvrit tout à coup et Trigaut entra. Il était dans son costume de bureau, tête nue, la plume derrière l'oreille, vêtu d'une vieille redingote. Ses traits, naturellement sombres, avaient en ce moment une expression encore plus sombre que d'habitude.

Il se dirigea vers le lit du malade et dit sans façon à Catiche :

— Excusez-nous, mademoiselle ; j'ai à causer d'affaires avec le patron.

Catiche semblait être habituée à de pareils congés ; elle regarda son oncle, qui fit un signe d'approbation, et elle sortit aussitôt avec docilité.

Dès que la porte se fut refermée, Trigaut s'assit dans le fauteuil que Catiche venait de quitter, et il dit brusquement :

— J'ai causé tout à l'heure avec le docteur Moiroud, patron, et je n'irai pas par quatre chemins... Vous êtes flambé... flambé sans remède, et il s'agit de prendre vos précautions en conséquence.

Si dangereux que lui semblât son état, M. de Varigny ne put s'empêcher de tressaillir en entendant cette déclaration impitoyable. On sait que, dans les cas de ce genre, le malade le plus désespéré en apparence éprouve toujours une secousse cruelle, car il n'a exprimé ses craintes qu'afin de fournir une occasion de les combattre. Aussi le banquier balbutia-il avec effort :

— Comme vous me dites cela, Trigaut ! Je veux croire encore... Moiroud augure-t-il si mal de moi ?

— Moiroud m'a parlé franchement... Ce vaurien de Poisson-Frit a bien fait les choses : il y a des lésions dans la tête, dans le coffre, partout... La mécanique ne fonctionne plus, quoi ! et d'un moment à l'autre... C'est pour cela qu'il n'y a pas une minute à perdre si vous ne voulez pas qu'on découvre certain pot aux roses.

Le malade porta péniblement les deux mains à son front.

— C'est donc vrai ! murmura-t-il avec épouvante ; il faut tout abandonner, tout perdre... Après avoir passé sa vie à se créer un petit bien-être...

— Parbleu ! à moins de l'emporter ! Mais... pas moyen !

Cette rudesse de son confident, de son complice peut-être, éveilla la colère de Varigny :

— Vous espérez bien, dit-il, avoir votre part dans mes dépouilles, et réellement je ne puis empêcher... Mais prenez garde... Poisson-Frit vous en veut autant qu'à moi. Il m'a dit, en me portant ces coups mortels, qu'après moi vous auriez votre tour, et vous savez s'il est redoutable !

— Suffit ; on y aura l'œil et je me trouverai peut-être pour lui un morceau trop gros à avaler... Il s'agit maintenant de jouer serré. Si vous n'y mettez ordre, votre fils Georges rentrera bientôt ici comme maître souverain, et il ne manquera pas de défaire tout ce que vous avez fait.

— Il n'est que trop vrai, répliqua Varigny avec accablement ; ce malheureux enfant est un rigoriste absurde, dont les scrupules m'ont déjà causé bien du chagrin... Il

ne m'est pourtant pas permis de le déshériter ; la loi s'y oppose et il a des droits inattaquables... La moitié de tout ici lui appartient du chef de sa mère défunte, et, quand nous nous sommes brouillés, il aurait pu me demander des comptes, exiger une restitution, car il était majeur. Au lieu de cela, il s'est condamné à une existence infime ; il a dédaigné de recourir aux moyens judiciaires pour m'obliger à lui rendre ce qui lui est dû... Souvenez-vous pourtant, Trigaut, que j'ai fait un testament. Dans cet acte, je vous donne pour toute votre vie la jouissance du petit pavillon qui est au fond de la cour... Ce sera à vous de prendre vos précautions fin que rien ne cloche de ce côté...

— A la bonne heure ! reprit Trigaut, dont la figure de bull-dogue exprima le contentement ; il y a, là bas, bien des choses qui ne pourraient sans inconvénient être étalées au grand jour, et puisque vous m'en faites l'abandon...

— Je ne dis pas cela ! interrompit Varigny en s'agitant sur sacouche ; vous avez eu déjà, Trigaut, une assez belle part dans les bénéfices ; je ne peux laisser à votre disposition des valeurs de cette importance...

— Alors, qu'en fera-t-on ? Faudra-t-il les livrer à votre fils, qui est d'humeur si commode ? C'est pour le coup qu'il jetterait les hauts cris ! Vous, patron, vous vous en moquerez, quand vous serez « de l'autre côté » ; mais moi, à qui vous aurez laissé le chat par les pattes... Avec ça que M. Georges sera bien à plaindre ! Votre fortune ostensible, qu'il va revendiquer, monte à pas mal de millions ; et à supposer qu'il ait l'idée, par de

sots scrupules, d'en restituer une partie à ceux que vous avez plumés...

— Taisez-vous!... oh ! taisez-vous, Trigaut ! s'écria le banquier qui semblait éprouver d'intolérables tortures ; la pensée de ce qui peut arriver après moi me déchire l'âme... Taisez-vous ! ou les prévisions de Moiroud se réaliseront plus tôt qu'on ne pense.

— Alors, vous allez me constituer seul héritier de tout ce qui se trouve dans la cachette ?

— Non, non, ne parlez pas de cela ! Moi, renoncer à tant d'incalculables trésors !... Je verrai... je réfléchirai... Peut-être trouverai-je un moyen...

— Allons donc ! Puisque vous n'avez pas le temps... Ne vous a-t-on pas dit que ça presse ?

— Bourreau !... c'est toi... qui me tues.

Et le malade retomba sur ses oreillers.

Trigaut allait insister sans pitié pour arracher à son patron une donation en forme, quand il devint tout à coup attentif. Un timbre lointain se faisait entendre ; le bruit ne partait pas du corps de bâtiment principal, mais du pavillon, qui s'élevait au fond de la cour et où il demeurait lui-même. Les sons, qui se répétaient à des intervalles irréguliers, avaient sans doute une signification précise, car il releva vivement la tête.

— Entendez-vous, patron ? demanda-t-il ; on sonne à la porte du côté du passage, et j'ai compté les cinq coups, espacés à la manière des habitués... Ce n'est pourtant pas l'heure où l'on doit venir, car nous ne recevons que la nuit... Que diable cela peut-il signifier ?

Varigny répondit par quelques mots inarticulés. Tri-gaut haussa les épaules.

— Bon ! le voilà « qui fait la carpe ! » dit-il avec impatience ; il choisit bien son temps !... Je vais voir de quoi il retourne.

Et il sortit sans plus s'occuper de son maître. Tout en gagnant le fond de la cour, il grommelait entre ses dents :

— Bête que je suis ! qu'ai-je besoin d'une donation en règle ? N'aurai-je pas pour toute ma vie la jouissance du pavillon ?... Je ne suis pas manchot et je le prouverai.

Quand Catiche rentra, elle trouva le malade dans l'état le plus fâcheux. Une fièvre violente s'était emparée de lui, et il geignait continuellement. Il finit pourtant par se calmer un peu, grâce à une potion que sa nièce lui fit prendre, et quelques instants de sommeil lui rendirent assez de connaissance pour qu'il pût réfléchir sur les nécessités actuelles.

La vieille fille s'était réinstallée à son chevet. Varigny l'appela doucement. Elle se pencha pour écouter.

— Petite, demanda-t-il à voix basse, sais-tu où il demeure ?

— Qui donc, mon oncle ?

— Lui... Georges... mon fils.

— Georges ! vous voulez voir mon cousin Georges ?

— Pas si haut... oui, je veux le voir... tout lui révéler... Il fera ce qu'il voudra, puisque aussi bien je vais déguerpir.

— Ne dites pas cela, mon oncle ; et pourtant j'approuve de tout mon cœur que vous appeliez auprès

de vous votre fils unique, si honnête et si bon !... Par malheur, j'ignore comme vous où il demeure.

— Vraiment ! Je croyais... j'espérais...

— Attendez ! Ce monsieur, qui vous a reconduit l'autre soir, ne savait-il pas où demeure mon cousin ?

— En effet ; mais j'ignore aussi l'adresse de Legoff.

— Puisque c'est un peintre qui expose des tableaux au Salon, on pourrait trouver cette adresse sur le livret.

— C'est juste. Seulement, où trouver un livret du Salon ?

— Mme Catelat, la marchande de journaux, qui tient aussi un cabinet de lecture, là, au bout de la rue, possède une collection de livrets. Je les ai vus en allant chercher quelques volumes de romans chez elle... Je découvrirai aisément M. Legoff.

— Alors, ne perds pas de temps. Va chez le peintre, qui m'a l'air d'un brave homme, et informe-toi de la demeure de Georges.

— Je pars, mon oncle... Que faudra-t-il dire en votre nom à mon cousin ?

— Qu'il vienne sur-le-champ.

— Et s'il refuse ?... car vous m'avez fait entendre que ce n'est pas vous qui l'avez renvoyé de la maison ; c'est lui, qui a voulu en partir, à la suite d'une scène violente.

— Tu lui annonceras que je suis condamné par le médecin... que je vais mourir... que j'ai des choses importantes à lui confier.

— Bien... Je le connais trop pour ne pas être certaine qu'ils s'empressera d'accourir.

— Qu'il se hâte. Je me sens bien mal... Ce Trigaut m'a porté le coup de grâce.

— Dans une minute, je serai prête.

— Prends une voiture à l'heure... Tu marqueras la dépense sur les comptes de la cuisine.

Catiche sortit un moment et reparut bientôt, avec un chapeau en paille noire et un châle étriqué, qui lui donnaient l'apparence d'une petite bourgeoise. Elle semblait vouloir demander encore à Varigny quelques instructions, quand il lui dit avec colère :

— Quoi ! n'es-tu pas partie ?

Catiche n'osa souffler ; comme elle sortait en mettant des gants raccommodés, il ajouta d'un ton plus doux :

— Choisis une voiture à deux places... ce sera moins cher.

A peine eut-elle quitté la maison, que Trigaut, toujours avec le même sans-gêne, pénétra dans la chambre du banquier. Il avait le teint rouge ; sa figure brutale portait encore des traces de colère.

— Patron, dit-il, savez-vous qui s'est permis de venir sonner du côté du passage à pareille heure ?

— Qui donc ?

— Poisson-Frit lui-même... Il avait certainement un mauvais dessein ; mais j'étais averti et je l'ai reçu de la bonne manière. La vue de mon revolver lui a inspiré certaines réflexions, et il est parti en jurant.

— Méfiez-vous ; il reviendra sans doute... et quand vous y penserez le moins...

Le banquier ferma les yeux. Trigaut attendit qu'il

achevât sa pensée ; mais ayant attendu vainement, il dit avec impatience :

— Au diable !... Le patron ne compte plus... Alors, occupons-nous des autres.

Et il se retira, pendant que Jeannette venait, à son tour, s'asseoir au chevet du lit.

VII

CHEZ LEGOFF

Ce jour-là, Legoff, « le peintre flamand », était en train de travailler dans la mansarde qui lui servait à la fois d'atelier et de chambre. Quelques études, quelques ébauches, trois ou quatre petits tableaux sans cadre suspendus aux murs, formaient tout l'appareil artistique, au milieu de ce pauvre ménage de garçon. L'artiste lui-même ne semblait nullement viser au « chic » sur sa personne et dans son costume. Des chaussons de lisière aux pieds, il était revêtu d'un tricot de laine, qui dessinait sa taille épaisse et son ventre proéminent. Sa palette d'une main, son pinceau de l'autre, il peignait avec assiduité, ne s'interrompant que pour aspirer de temps en temps une pincée de tabac, tandis qu'un poêle de fonte, où l'on ne mettait que bien parcimonieusement du bois, ronflait dans un coin, afin de préserver de l'onglée l'assidu travailleur.

Malgré cet intérieur prosaïque et l'aspect un peu grotesque du propriétaire, le tableau qui était en ce moment sur le chevalet, et auquel Legoff mettait la der-

nière main, méritait l'attention d'un connaisseur. Le sujet, peu compliqué, n'avait pas dû exiger de longues méditations. Il s'agissait tout bonnement d'un garçon d'environ douze ans, qui venait à la provision dans la boutique d'une fruitière. La marchande, avec sa face narquoise, avait l'air de vouloir endoctriner sa jeune pratique et lui faire accepter une botte de carottes avariées, tandis que le garçon, un panier au bras, serrant dans sa main l'argent qu'on lui avait confié pour ses acquisitions, paraissait tenter une résistance embarrassée. Cette composition si simple était rendue d'une manière charmante ; les visages avaient une expression juste et vraie. Les légumes, les fruits et les fleurs qui garnissaient la boutique, se distinguaient par un coloris sobre, mais remarquablement harmonieux. Le tout, selon l'habitude des Flamands, était peint avec un soin et une finesse extrêmes. On n'avait négligé aucun détail ; c'était une œuvre de patience, autant qu'une œuvre de talent et de savoir.

Legoff lui-même ne paraissait pas mécontent de son œuvre ; il s'éloignait de quelques pas, penchant la tête à droite ou à gauche, pour l'examiner avec attention, quand on frappa délibérément à la porte.

— Entrez ! cria le maître du logis sans se déranger.

Aussitôt on tourna le bouton de la porte et on entra.

Le nouveau venu était Raymond Lalande, le mari de Clémence.

Autant Legoff, dans sa mise et dans ses manières, était vulgaire et lourd, autant l'ancien élève de Rome était vif, sémillant et vêtu avec élégance. Il avait la bar-

be et les cheveux taillés à la dernière mode. Il portait une courte redingote, bien serrée à la taille, et un pardessus de couleur claire ; sa main, finement gantée, jouait avec un stik à pomme d'or. Un sourire s'épanouissait sur ses lèvres et il présentait le type d'un parfait gentleman.

Comme Legoff, absorbé par la contemplation de son travail, n'accordait même pas un regard au visiteur, celui-ci vint se placer derrière lui et regarda le tableau par-dessus son épaule.

— Bien... pas mal, père Legoff, dit-il ; jolie peinture, quoique ce soit toujours pointillé, perlé, pignoché jusqu'à la minutie... Vous avez là des cheveux qui semblent avoir été faits un à un... Du diable si je mettrai plus de temps à broser le plafond du Louvre, qui vient de m'être commandé, que vous n'en avez mis à faire cette chevelure-là !

Legoff s'était décidé enfin à se retourner.

— Ah ! c'est vous, monsieur Lalande ? dit-il non sans un mouvement de surprise qu'il réprima aussitôt ; quant à ma peinture, chacun fait ce qu'il peut et ce qui est dans sa nature. Vous prenez Michel-Ange pour modèle, et moi je n'en suis qu'à nos vieux maîtres flamands... Quel bon vent vous amène dans mon taudis ? Il n'est pas ordinaire de vous y voir !

L'ancien élève de Rome répliqua, en se jetant sur une chaise de paille :

— Que voulez-vous, père Legoff, je suis si occupé ? Quoique j'aie « de la patte, » comme vous savez, je ne peux suffire à la besogne... Je n'en oublie pas mes amis

pour ça, et j'ai reçu ces jours-ci la visite d'un amateur étranger, qui serait disposé à vous faire une commande considérable.

— Merci, Lalande, répliqua Legoff en recourant à sa tabatière; votre démarche est d'un bon camarade; mais, moi aussi, je suis écrasé de besogne... Deux tableaux à exécuter en moins de deux ans !... Impossible de me charger d'un nouveau travail.

Raymond se mit à rire.

— Vous êtes une sorte de philosophe, père Legoff, reprit-il; et rien ne saurait vous décider à accélérer votre pas de tortue. Il vous serait facile de produire trois fois plus et de gagner trois fois ce que vous gagnez... Enfin, c'est votre affaire. Je me suis empressé de vous transmettre la proposition de ce riche amateur; vous la repoussez, qu'il n'en soit plus question.

— Je vous en remercie de nouveau, monsieur Lalande; à présent, parlez-moi un peu de votre charmante femme... Elle va bien, j'espère?

Au nom de sa femme, Raymond se redressa et ses yeux brillèrent.

— Ma chère Clémence! s'écria-t-il; toujours belle, toujours adorable... et j'en raffole.

— Vous n'êtes pas père encore? poursuivit Legoff en cherchant un ton sur sa palette avec la pointe de son pinceau.

— Pas encore, à mon grand regret.

— Bah! il est peut-être mieux qu'il en soit ainsi.

Lalande se leva d'un bond.

— Ne renoncerez-vous pas à vos sottes idées? s'écria-t-il.

avec violence ; que voulez-vous dire, monsieur Legoff ?

— Rien... sinon que les enfants sont parfois un tourment pour les pères, surtout quand les pères s'adonnent sérieusement à l'art comme vous et moi... voilà pourquoi j'ai voulu rester garçon.

— A la bonne heure ! répliqua Raymond d'un ton radouci ; c'est qu'il n'a pas tenu à vous que je restasse garçon de même... Vous vous êtes mis en tête de ridicules chimères... Ah ! ça pourquoi ne venez-vous pas, les jeudis, aux soirées de Mme Lalande ?

— Je ne suis pas un homme du monde. Je vous demande un peu quelle figure feraient ma grosse panse, ma redingote d'ancien régime et ma tabatière, au milieu de ces jeunes gens si coquets et si moqueurs !

— Des jeunes gens ! Il n'y en a plus chez moi... Plusieurs regardaient Clémence d'une façon qui ne me plaisait pas ; j'ai tout flanqué à la porte. Les beaux parleurs, les gandins, même mes meilleurs amis, ont été consignés. On peut venir me voir à l'atelier tant qu'on voudra ; mais ma femme ne reçoit pas... à moins qu'on n'ait l'âge *canonique*... et cet âge, vous l'avez, père Legoff.

En même temps, Raymond partit d'un éclat de rire.

— Vous êtes bien bon, monsieur Lalande, dit Legoff avec flegme ; ainsi, vous êtes un peu jaloux ?

— Jaloux ! allons donc !... Seulement, je me suis marié pour moi et non pour mes amis. Clémence s'offense, et elle se plaint à sa vieille bonne femme de mère qui est toujours malade, mais je tiens ferme. Pres-

que tous les maris trompés le sont par leur faute... Sacrebleu ! je ne veux pas être de ces maris-là !

Il y eut un moment de silence ; Raymond, l'œil fixe, semblait en proie à quelques méditations désagréables, et ses lèvres remuaient sans qu'il en sortit un son. Legoff reprit machinalement et comme pour dire quelque chose :

— Et votre sœur, Lalande ; comment va cette pauvre demoiselle Honorine ?

Ce nom sembla porter au comble l'exaltation du bouillant artiste.

— Ah ! ça, Flamand du diable, dit-il, vous avez donc juré de me mettre hors des gonds ? Que vous importe ma sœur ? Elle est dans un couvent, où elle ne reçoit personne, où elle ne s'occupe de personne et où personne ne doit s'occuper d'elle.

— La paix !... Pourquoi ne vous demanderais-je pas des nouvelles de Mlle Honorine, que j'ai vue dans la maison de santé où ma tante est religieuse ? Sa folie est si douce...

— Folle ! s'écria Raymond en s'élançant sur Legoff qu'il saisit à la gorge ; misérable ! prétendez-vous encore que ma sœur est folle ? Je vous le défends, je...

— Voyons ! pas de ces manières-là ! répliqua Legoff, qui se débarrassa lestement de sa palette et emprisonna les deux mains de Raymond dans les siennes. Déjà, une fois, parce que je vous avais adressé certaines représentations amicales au sujet de votre mariage, vous avez failli me disloquer le bras... Tonnerre ! je n'aime

pas les jeux de cette espèce, et ils pourraient tourner mal pour vous !

En effet, le robuste Belge n'avait rien à redouter du mince et nerveux Parisien. Celui-ci faisait des tentatives désespérées afin de se dégager, et disait en grinçant des dents :

— Osez donc dire encore que ma sœur est folle!... Vous m'en rendrez raison... Nous nous battons à mort... Je ne supporterai pas un tel outrage.

— Je ne peux dire que ce qui est, monsieur Lalande ; tenez! demeurez tranquille ou je me fâche... Sabre-de-bois! vous me donneriez à penser que, vous aussi, vous avez « un grain » comme... comme les autres !

— Ah! voilà donc votre véritable pensée! Je suis fou ou en passe de le devenir?... Menteur!... idiot!... brute flamande!

La lutte continuait: si flegmatique que fût Legoff, la pâleur qui envahissait sa figure témoignait que la colère commençait à s'emparer de lui, quand on frappa de nouveau à la porte.

Lalande s'apaisa tout à coup et prêta l'oreille.

— On vient chez vous, père Legoff, balbutia-t-il ; voyez qui c'est... il ne faut pas qu'on se doute... que nous ayons l'air...

Legoff lâcha l'impétueux Raymond, et, tout en réparant le désordre de son costume d'atelier, il cria selon son habitude :

— Entrez.

Mais on n'entra pas et, après un moment d'attente, on frappa une seconde fois. Le maître du logis, rassuré

par l'attitude pacifique de Lalande, finit par aller ouvrir.

Une personne, qui se tenait dans l'ombre du corridor, demanda d'une voix timide : « Monsieur Legoff. »

— C'est moi.

On fit quelques pas avec hésitation, et les deux artistes purent voir que la personne en question était une femme, dont la figure exprimait l'embarras et la crainte. On a deviné Catiche.

— Eh ! eh ! sournois, dit Lalande, assez haut, en poussant Legoff du coude, vous recevez des femmes !... Je ne me fierai plus à « l'âge canonique ! »

De son côté, Legoff venait de reconnaître la nièce de Varigny.

— Vous, mademoiselle ? s'écria-t-il avec surprise.

— J'aurais un renseignement à vous demander, répliqua Mlle Catiche, les yeux baissés.

— A vos ordres ; donnez-vous la peine d'entrer et veuillez vous asseoir.

Raymond Lalande ricanait.

— Je vous laisse, père Legoff, reprit-il ; je sais être discret ; aussi bien, on m'attend à l'atelier... N'oubliez pas les jours de réception de ma femme... malgré vos *déportements* !

Il salua légèrement Catiche et sortit, reconduit jusqu'à la porte par Legoff, qui ne paraissait pas fâché de se voir délivré de lui.

Le Flamand revint vers Mlle de Varigny, que les allures étranges de Lalande avaient déconcertée.

— Un drôle de garçon, n'est-ce pas ? dit-il à demi-voix ; c'est que voyez-vous, la tête... Il n'est pas tout à

fait fou encore, mais cela ne tardera pas, j'en ai peur. Ne songeons plus à lui... Avant tout, mademoiselle, pouvez-vous me donner des nouvelles de votre oncle, que j'ai eu l'honneur de secourir l'autre soir ?

— Il est très mal, répondit Catiche rappelée au motif de sa visite ; le médecin n'espérait plus le sauver.

— Diable!... Et M. de Varigny n'a pas déposé de plainte, n'a pas fait rechercher le voleur qui l'a si cruellement maltraité ?

— A quoi cela servirait-il ? Il a bien d'autres soucis!... Vous savez, monsieur Legoff, qu'il est brouillé avec son fils Georges, dont l'autre soir, vous avez rappelé le souvenir d'une manière si opportune ; eh bien ! il désire voir Georges sur-le-champ, et il m'envoie vers vous pour que ce désir puisse se réaliser.

— Comment cela, mademoiselle ?

— Nous ignorons où demeure mon cousin, et je vous prie de me donner son adresse.

— Il demeure rue Saint-Jacques ; j'ai oublié le numéro, mais la maison, que je connais bien, est la plus pauvre, la plus laide du quartier.. Pourquoi, mademoiselle, ne me permettriez-vous pas de vous accompagner ? Je vous épargnerais peut-être des recherches longues et désagréables.

— J'accepte votre offre avec reconnaissance, car l'heure presse. J'ai une voiture en bas, et puisque vous y mettez tant de bonté...

— Je ne vous demande que le temps de m'habiller... Veuillez m'attendre dans la voiture ; je vous rejoindrai bientôt.

Mlle Catherine de Varigny s'empessa de descendre et de se réinstaller dans son fiacre. Nous devons rendre à Legoff cette justice qu'il ne se fit pas beaucoup attendre, et il arriva tout essoufflé. Il avait remplacé son tricot par une ample redingote de drap gris, il avait mis un col blanc, et pour comble d'élégance, il avait glissé ses grosses mains dans des gants de coton. Du revers de sa manche, il lissait son chapeau, de fraîcheur douteuse, avant de le poser sur sa tête.

Il prit place respectueusement à côté de Catiche. Dans l'impossibilité où il était de donner le numéro de la maison de Georges, il commanda au cocher de s'arrêter rue Saint-Jacques, près du lycée Louis-le-Grand, et la voiture se remit en marche.

Pendant le trajet, on causa. Catiche était réservée et le Flamand ne brillait pas par l'esprit ; mais ils avaient l'un et l'autre tant de simplicité honnête, que la glace entre eux ne tarda pas à se rompre. D'ailleurs, on parlait de Georges, que sa cousine n'avait pas vu depuis près d'un an.

— Il a de vilains moments à passer, le pauvre diable ! disait Legoff ; vous allez le trouver dans une situation cruelle. On ne gagne pas des mille et des cent à copier des « rôles » pour les avoués et les huissiers, et si les privations que supporte Varigny sont volontaires, il a besoin de courage. Cependant, il est si fier, qu'il se croirait déshonoré de contracter la moindre obligation envers qui que ce soit. Un jour, je le rencontrai à l'heure du dîner ; il était si faible, si blême, si chancelant, que je le soupçonnai de n'avoir pas mangé

depuis vingt-quatre heures, et je l'engageai amicalement à venir partager mon repas à la gargote. Fallait voir de quel air de prince déguisé il repoussa cette invitation ! Comme j'insistais, il me tourna le dos et se sauva.

Catiche avait les yeux pleins de larmes.

— Pauvre Georges ! reprit-elle ; ainsi que vous le dites, c'est volontairement qu'il mène une pareille existence. Je ne sais ce qui s'est passé entre lui et son père, mais il a quitté la maison et n'a pas voulu y rentrer, quoi qu'on ait pu faire. Aujourd'hui encore, je ne suis pas sûre de le décider... Vous m'aidez dans cette tâche, n'est-ce pas, monsieur Legoff ? Votre loyauté, votre raison doivent exercer de l'influence sur lui.

— Nous ne nous connaissons pas beaucoup, mademoiselle. Varigny est un garçon solitaire, farouche même, avec lequel on ne se lie pas aisément... Néanmoins, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour appuyer vos dires, car ils ne peuvent être que justes, sages et dans l'intérêt de tous.

En ce moment, la voiture s'arrêtait sur la petite place, en face de Louis-le-Grand.

— Nous descendons ici, reprit Legoff ; la demeure de de Georges n'est qu'à deux pas... Pourvu que nous le trouvions chez lui !

Il ordonna au cocher d'attendre, offrit son bras à Catiche, et on s'engagea dans la rue Saint-Jacques.

Il ne fut pas nécessaire d'aller bien loin ; au bout de quelques pas, le Flamand s'arrêta, en disant à sa compagne :

— Nous y voici.

VIII

LE FILS REBELLE

Legoff avait eu raison d'annoncer que la maison où demeurait Georges de Varigny était la plus laide et la plus noire du quartier. C'était une véritable mesure, dont la façade ignorait, depuis un demi-siècle, le badigeon et qui s'élevait dans la partie la plus étroite de la rue. Catiche ne put retenir un mouvement de surprise, presque de pitié. Legoff ne lui laissa pas le temps de s'abandonner à ses réflexions, et l'entraîna dans une de ces allées longues, obscures et fétides, comme il s'en trouve encore dans certaines habitations de l'ancien Paris.

A l'extrémité de cette allée; on rencontra la loge du portier, loge qui prenait de la lumière sur une cour humide et sans air ; mais, elle en prenait si peu, que le portier, cordonnier en vieux, travaillait à la lueur d'une lampe, derrière un globe de verre rempli d'eau, quoique l'on fût en plein jour. Legoff demanda si Varigny était chez lui, et on répondit affirmativement.

— Venez, mademoiselle, dit-il à Catiche en l'en-

trainant de nouveau ; je m'en vais vous guider, car il n'est pas facile de se diriger dans cette bicoque... où l'on trouverait des motifs de tableau, pourtant !

Au lieu de la conduire vers l'escalier vermoulu et branlant du corps de logis principal, il lui fit traverser la cour et on gagna un petit bâtiment à deux étages, d'aspect encore plus hideux. L'escalier n'était guère qu'une échelle dont les marches, moitié bois et moitié briques, formaient de véritables casse-cou. Legoff se mit à le grimper sans hésitation et Catiche le suivit. On atteignit bientôt un palier exigü et on s'arrêta devant une porte basse, sur laquelle était collé un écriteau portant ces mots : *Copiste expéditionnaire*.

Legoff, après avoir laissé quelques secondes à sa compagne pour reprendre haleine, tira un pied de biche dont il ne restait plus que l'os desséché, et le bruit d'une sonnette se fit entendre à l'intérieur.

On ne répondit pas d'abord ; enfin, on cria :

— C'est vous, monsieur le clerc ? Entrez... Je n'ai pas fini... Je vous demande encore une minute.

Legoff poussa la porte, dont la fermeture n'était pas plus compliquée que la fermeture de la sienne, et entra.

Quel triste et lugubre réduit ! Il était éclairé seulement par une lucarne donnant sur un toit. Le mobilier, composé d'une maigre couchette en fer, d'une table en bois blanc et de quelques chaises de paille, ne valait pas le prix du loyer, qui devait cependant être bien modeste. Au lieu de cheminée, il y avait un poêle de fonte ; mais, ce poêle n'étant pas allumé, un froid glacial régnait dans la chambre.

Georges de Varigny écrivait sur la table, chargée de feuilles de papier timbré. Les habits, propres, quoique vieux et usés, qu'il portait en ville, étaient suspendus à un clou dans un coin. En guise de robe de chambre, il avait jeté sur ses épaules une couverture de laine et s'en enveloppait tout entier. Un vieux gant de peau, dont les doigts étaient coupés, préservait contre le froid du papier la main avec laquelle il écrivait. Dans cette grossière draperie, sa haute taille paraissait gigantesque, et la pâleur de son visage, que faisait ressortir son épaisse barbe noire, achevait de lui donner l'apparence d'un spectre, le spectre de la misère et de la souffrance.

Il retourna la tête, et, à la place du clerk d'avoué qu'il attendait, il aperçut Legoff, derrière lequel s'avancait Mlle de Varigny.

— Vous, chez moi, père Legoff ! s'écria-t-il avec étonnement.

Et presque aussitôt il ajouta :

— Ma cousine Catiche ! Qui se serait imaginé...

Il s'arrêta, honteux d'être vu en pareil costume. Catiche, tout en larmes, s'élança et lui prit la main.

— Pauvre... pauvre Georges ! dit-elle, dans quelle déplorable situation je te retrouve ! Tu n'étais pas fait pour un semblable dénuement.

Georges s'était remis tout à coup.

— Je le préfère, pourtant, répliqua-t-il avec fermeté, à l'opulence que je pourrais revendiquer autre part... Mais, voyons ! ma chère, comment se fait-il que tu viennes ici, en compagnie de cet excellent Legoff, que

j'ignorais être de tes connaissances ? Aurais-tu la prétention de me ramener... rue Lamartine ?

— Il est vrai, Georges ; je viens de la part de ton père.

— Mon père ! Alors il accepte les conditions que je lui ai posées, il y a plus d'un an ?

— Je ne sais ce que tu veux dire, cousin ; il me semble pourtant qu'un fils ne doit jamais poser de conditions à son père.

— Ne t'inquiète pas de ça, ma bonne Cendrillon, répliqua Georges avec un sourire d'indulgence ; ce qui s'est passé entre lui et moi ne regarde que nous deux... Seulement, je te demande si, lorsqu'il t'a chargée de venir me chercher, il ne t'a pas dit un mot de la cause de nos dissentiments.

— Il ne m'a rien dit ; il est malade... mourant !...

— Lui ! mourant ! répliqua Georges avec émotion ; voyons, Catiche, n'exagères-tu pas le mal ? Un homme si prudent, si sobre, si fort !

— Je n'exagère rien, Georges ; et, si tu ne te hâtes, peut-être ne trouveras-tu plus ton père en vie. Il n'y a pas plus de trois jours qu'il était, en effet, plein de santé et de vigueur... Mais un accident... une mauvaise rencontre la nuit... Tiens, M. Legoff pourra mieux que moi t'expliquer ce qui est arrivé.

Georges regarda Legoff : celui-ci, avec sa placidité ordinaire, exposa comment il avait, l'autre soir, ramené M. de Varigny grièvement blessé à son domicile.

— Je devine ce qui s'est passé, reprit Georges d'un air pensif ; il a été victime d'une de ces haines féroces, d'une de ces vengeances implacables qu'il soulève trop

souvent... Mais est-il bien... bien vrai, cousine Catiche, qu'il est en danger de mort et qu'il m'appelle auprès de lui ?

— Je te l'affirme, Georges, et je ne mens jamais.

— Oui, je sais ce que vaut ta parole. Les choses étant ainsi, mon devoir... un devoir impérieux... est de me rendre à l'appel de mon père... Je te suis.

— Partons donc ! s'écria Catiche toute joyeuse ; une voiture nous attend en bas... Habille-toi vite, et je vais t'y attendre avec cet obligeant M. Legoff, qui a bien voulu me conduire ici.

— J'en remercie Legoff... Seulement, cousine, il faut que, lui et toi, vous m'accordiez quelques instants. On va venir de l'étude chercher ces « rôles » que j'ai promis de livrer aujourd'hui même, et je tiens à remplir mes engagements envers ceux qui me donnent les moyens de vivre.

— Songes-tu à revenir ici, Georges ? demanda Catiche ; oublies-tu qu'en ce moment tu es peut-être déjà maître d'une immense fortune ?

— Cela n'empêche pas de tenir sa parole, répliqua Georges de Varigny, qui s'était remis à écrire avec rapidité, et j'ignore si je n'aurai pas encore besoin de ceux qui m'emploient... Mais voilà qui est fini... Descendez, je vous rejoindrai bientôt.

Catiche et Legoff s'empressèrent de quitter la chambre et de regagner la voiture. Ils ne tardèrent pas à entendre la voix de Georges ; il donna des instructions au concierge pour que son travail fût remis au clerc d'avoué, qui viendrait le chercher ; puis, il courut vers le fiacre.

Il n'avait ni manteau, ni pardessus, et sa redingote étriquée devait le garantir assez mal contre la bise. Cependant, en dépit de sa maigreur et de son teint pâle, il conservait une prestance qui inspirait plus de respect que de compassion.

En le voyant, Legoff sauta lourdement à terre.

— Ma tâche est finie, dit-il ; et je vais profiter de l'occasion pour visiter mes amis du quartier latin. Je vous laisse à vos affaires de famille, mademoiselle, et vous aussi, Varigny... Ces affaires tourneront aussi bien que vous le désirez, l'une et l'autre, je veux le croire.

Catiche remercia l'artiste flamand de ses bons offices ; Georges lui serra la main.

— Nous nous reverrons, Legoff, dit-il avec cordialité ; le service que vous avez rendu à mon père, votre complaisance envers ma cousine ne peuvent qu'ajouter à l'amitié que j'avais pour vous... Nous nous retrouverons, quoi qu'il m'arrive.

On donna au cocher l'adresse de la rue Lamartine et la voiture partit, tandis que Legoff s'éloignait, de son côté, en aspirant longuement une prise de tabac.

Pendant le trajet, Georges de Varigny et Catiche causèrent de la situation présente. Georges se fit mettre au courant des événements survenus pendant sa longue absence de la maison paternelle. Parfois, ses questions semblaient incompréhensibles à Catiche, mais elle y répondait de son mieux et avec une entière sincérité.

Georges savait déjà ce qu'il lui importait d'apprendre quand on arriva chez son père. Il s'empessa d'ouvrir

la portière et, pendant que Catiche payait le cocher, il pénétra dans le vestibule.

Dès les premiers pas, il put reconnaître qu'il se passait quelque chose d'insolite. Pierre, le concierge, debout devant sa loge, écoutait Trigaut qui, tout rouge, effaré, lui parlait bas avec une extrême agitation. En face, la porte des bureaux destinés au public était ouverte ; cinq ou six employés de la banque causaient d'un air d'inquiétude. Toutes les figures étaient renversées ; sans doute, à la suite de quelque fait grave, chacun s'occupait des conséquences que ce fait pouvait avoir pour soi.

Pierre, le premier, aperçut le fils de son maître. Il tourna sans façon le dos à son interlocuteur, s'élança vers le jeune homme et s'écria, en s'inclinant jusqu'à terre :

— C'est M. Georges... Ah ! monsieur Georges, que je suis content de votre retour, quoique vous reveniez... dans un triste moment !

Trigaut ne voulut pas être en reste de prévenances envers le jeune Varigny, et s'avança à son tour.

— C'est le bon Dieu qui vous ramène ici, monsieur Georges ! dit-il en adoucissant sa voix rauque. Soyez le bien venu dans cette maison, qui est la vôtre et où tout le monde vous a tant regretté.

En même temps, il tendait la main à Georges, qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

Les autres employés accoururent et firent au fils du patron l'accueil le plus amical, quoique l'on pût y voir de l'embarras et de l'anxiété. Georges ne dédaigna pas,

cette fois, de donner une poignée de main à plusieurs d'entre eux, mais il dit précipitamment :

— Excusez-moi, messieurs... vous comprenez que je suis impatient de voir mon père.

Il se fit un profond silence. Catiche s'approcha.

— Montons, Georges, dit-elle ; messieurs, savez-vous comment va mon oncle depuis mon départ ?

Personne ne répondit. Comme ce silence prolongé alarmait les nouveaux venus, Trigaut, qui avait à cœur de jouer un rôle sympathique, reprit d'un ton pleurard :

— Ça ne va pas, mademoiselle. Depuis vous, il a eu une crise... une mauvaise crise... Pierre a couru chercher M. Moiroud, qui est encore là haut et qui doit savoir de quoi il retourne.

Comme l'on allait franchir les premières marches de l'escalier, le docteur, un vieux médecin de quartier, descendait de son côté. A la vue de Georges, qu'il connaissait de longue date, il s'arrêta.

— Ah ! c'est vous, mon garçon ! dit-il ; l'enfant prodigue revient à la maison paternelle ? Ma foi ! il y revient trop tard... Tout est fini.

— Que dites-vous, docteur ? Mon père...

— Bah ! quand on est venu me chercher, l'hémorragie interne avait eu déjà lieu et... plus personne !

Sans faire aucune question nouvelle, Georges courut vers la chambre de son père. Catiche le suivit en poussant des sanglots, et les autres personnes montèrent timidement derrière eux.

Georges se précipita dans la chambre, dont la porte

était entr'ouverte. Sur le lit, au fond de l'alcôve obscure, se détachait une figure livide et immobile. Jeannette, l'air calme, allait et venait pour s'acquitter des soins divers qu'impose un décès.

Catiche s'agenouilla devant le lit, en s'écriant :

— Mon oncle !... mon pauvre oncle !

Et elle se mit à prier.

Georges s'agenouilla auprès d'elle. Après un moment de méditation, il se releva, déposa un baiser sur le front encore tiède de son père, et il gagna lentement l'autre extrémité de la chambre. Il avait des larmes dans les yeux, mais une détermination indomptable se reflétait sur son visage.

Jeannette lui dit d'un ton mielleux :

— Ah ! monsieur Georges, quel malheur que vous ne soyez pas arrivé plus tôt !... Au milieu de ses souffrances, le pauvre homme ne parlait que de vous. A chaque minute, je l'entendais dire : « Georges ne vient pas !... Où est Georges ? » C'a été ses dernières paroles.

— Je crois savoir, répliqua le jeune Varigny avec solennité, quelles étaient les intentions de mon père, et je respecterai celles qui doivent être respectées... Notre réconciliation vient de s'accomplir, quoique tardive... Maintenant, j'agirai selon ma conscience.

Tous les employés des bureaux, Trigaut en tête, s'étaient massés près de la porte et écoutaient.

— Messieurs, reprit Georges en s'adressant à eux d'une voix ferme, désormais je suis le maître ici et nul ne doit y donner des ordres que moi. Un de vous va se rendre sur-le-champ à la justice de paix, requérir en mon nom

que les scellés soient posés dans toute la maison. Les clefs des caisses, les registres de la banque, les valeurs de toute sorte me seront remis sans délai, et j'entends que rien ne me soit caché de ce qui concerne la succession de mon père... Monsieur Bernard, dit-il au caissier, vous me monterez, dans mon ancienne chambre, vingt mille francs pour les obsèques et pour les dépenses imprévues... Cousine Catiche, j'espère que tu voudras bien continuer à tenir la maison, et on t'y obéira comme à moi-même.

Catiche, au milieu de sa désolation, fit un signe d'assentiment et les autres s'inclinèrent. Seul, Trigaut dit d'un air de malaise :

— Monsieur, le défunt a laissé un testament qui doit être dans la caisse particulière, dont seul il avait la clef. Par cet acte, vous verrez qu'entre autres legs faits à diverses personnes, il m'accorde, ma vie durant, un logement dans le bâtiment, au fond de la cour.

— Un testament ne pourrait rien contre les droits que je tiens de la loi, monsieur Trigaut, et mon père ne l'ignorait pas. Aussi, je l'espère, tous ses désirs pourront-ils être réalisés... En attendant, que chacun retourne à son bureau... Cousine Catiche, conduis-moi à ma chambre.

— Tu la trouveras en ordre, répondit Catiche : moi-même, pendant ton absence, je l'ai visitée fréquemment, en prévision de ton retour, qui s'est fait attendre trop longtemps !

Les employés se retirèrent, pendant que Jeannette restait chargée de la garde du défunt. Varigny fut conduit par sa cousine à la chambre qu'il occupait autrefois dans

la maison et qui, en effet, avait été soigneusement entretenue. Là, il se jeta sur un siège et, la tête dans ses mains, il demeura longtemps rêveur. Enfin, il se redressa :

— Catiche, dit-il à sa cousine, je vais avoir de grands et de terribles devoirs à remplir... Tu m'aideras !

IX

L'AVOUÉ

Raymond Lalande, on s'en souvient, avait loué dans la rue d'Assas un magnifique atelier, approprié à l'exécution des grandes peintures. L'appartement qu'il occupait avec sa famille était contigu, si bien que le peintre avait seulement quelques marches à monter pour pouvoir, au milieu de ses travaux, aller se reposer un instant.

L'atelier était encombré de curiosités, de raretés, de choses précieuses en tous genres. Outre les tableaux et les études de Lalande, il y avait là des tableaux de ses amis, déjà célèbres comme lui pour la plupart ; puis des antiquités rapportées de Rome, des bronzes, des marbres, des tapisseries, des étoffes richement brochées, accessoires qui figuraient dans ses ouvrages. Un poêle monumental, toujours bourré de bois ou de coke, entretenait dans la pièce une température tiède, fort nécessaire aux modèles peu vêtus qui posaient souvent pendant des journées entières. Dans cet atelier, une fois par semaine, affluaient les confrères et les connaissances de Raymond.

Il y venait surtout de riches amateurs qui, selon l'usage, accablaient l'artiste d'éloges exagérés, de telle sorte que l'homme du plus mince mérite finit par se croire homme de génie, et s'exalte jusqu'à la fureur quand les juges sérieux lui contestent ce titre.

Il n'était pas aussi facile, comme nous savons, de pénétrer dans l'appartement de Raymond ; on a vu que l'artiste montrait une jalousie extrême au sujet de sa jeune femme et on n'était admis chez elle qu'à bon escient. Cet appartement, néanmoins, était décoré avec richesse. Raymond avait voulu que Clémence fût entourée de tout le confort, de tout le luxe désirables, et il n'avait pas hésité à s'endetter pour atteindre ce résultat. Le mobilier était somptueux ; ce que l'esprit le plus ingénieux peut imaginer de délicatesses avait été prodigué dans le « nid » destiné à la femme adorée. De plus, on vivait largement, on avait plusieurs domestiques, et tout dans le logis annonçait l'opulence.

Clémence trouvait-elle plaisir à ces splendeurs ? Elle ne pouvait oublier la conduite loyale de Raymond envers elle et envers sa famille ; aussi ressentait-elle pour lui une affection solide, basée sur l'estime et la reconnaissance. Cependant, bien des causes altéraient parfois la tranquillité du ménage. D'abord la jalousie injuste et déraisonnable de Raymond, qui, malgré ses précautions blessantes, voyait des ennemis de son bonheur conjugal dans tous ceux qui l'approchaient. D'autre part, si élevés que fussent les bénéfices de l'artiste, il se livrait à des dépenses exagérées, d'où résultaient des moments de gêne. Enfin, nous savons qu'il avait voulu se charger

de la famille de Clémence, c'est-à-dire de Mme Bordier et de Paul, qu'il avait recueillis dans sa maison et qui vivaient en communauté avec les jeunes époux. Mme Bordier, toujours malade, ne sortait plus ; Clémence, de son côté, ne quittait presque pas la valétudinaire. Le jeune mari s'irritait de l'affection de la fille pour sa mère, et il l'avait laissé voir dans différentes circonstances. Quant à Paul Bordier, qui était toujours petit commis dans une librairie du voisinage, il ne témoignait pas à son beau-frère les égards et la déférence auxquels celui-ci croyait avoir droit, et, avec sa prétention d'être « le chef de la famille », il excitait des querelles qui pouvaient aboutir à une éclatante rupture.

Clémence, aux prises avec ces difficultés, ne trouvait donc pas dans sa maison le calme et les satisfactions, si nécessaires pour elle après tant de secousses. Mais elle supportait ces inquiétudes et d'autres encore que nous connaissons bientôt, avec une douceur, une patience, une résignation inaltérables. Partagée entre ses devoirs envers son mari et ceux envers sa famille, elle s'efforçait de les concilier et faisait preuve d'autant de sagesse que d'abnégation.

L'hiver touchait à sa fin, et, un jour, tout se préparait chez Raymond Lalande, pour une soirée, la dernière de la saison, qui devait avoir lieu dans l'atelier du peintre. Ces réunions étaient peu nombreuses ; on y dansait au piano, quand il y avait une quantité suffisante de danseuses et surtout des danseurs. Or, les danseurs, comme nous l'avons dit, excitaient, lorsqu'ils étaient jeunes et bien tournés, la défiance de Raymond, et on n'en invi-

tait guère, si bien que les polkas étaient remplacées fréquemment par des causeries, des chants et de la musique.

Malgré tout cela, Clémence s'était beaucoup agitée pour que ses hôtes du soir fussent convenablement traités à l'atelier. Les préparatifs terminés, elle avait pris place dans le salon, à côté de Mme Bordier, qui, étendue sur une chaise longue, assistait à toutes les visites. Raymond l'exigeait ainsi, ne voulant pas que sa femme restât seule avec certains visiteurs.

Déjà plusieurs personnes étaient venues et s'étaient retirées, quand la mère et la fille entendirent dans l'antichambre le bruit d'une discussion assez vive. Impatentée, peut-être inquiète, Clémence se leva et alla s'informer de ce qui se passait. Un homme, aux manières communes, envahit insolemment le salon. Le chapeau sur la tête, il signifia à Mme Lalande qu'il ne se retirerait pas sans qu'on lui eût donné de l'argent.

C'était un marchand de meubles, qui réclamait le prix du somptueux mobilier dont la maison et l'atelier étaient garnis ; il se plaignait que Raymond, après lui avoir payé des à comptes, l'eût éconduit plusieurs fois.

Clémence, avec autant de douceur que de dignité, invita le marchand à s'adresser encore à son mari.

— Eh ! il n'est jamais visible ! répliqua le tapissier. On assure qu'il gagne gros comme lui, et il devrait bien solder ses dettes, que diable !... Il y met de la mauvaise volonté ; mais on ne se moque pas de moi, et on l'apprendra bientôt.

Mme Lalande finit par l'apaiser par quelques bonnes paroles, et le brutal créancier se retira.

Elle revint prendre place auprès de sa mère, qui avait tout entendu, et elles gardèrent un moment le silence. La malade dit enfin, avec un profond soupir :

— Voilà plusieurs fois, ma chère enfant, que de pareilles scènes se produisent. Vraiment, Raymond n'est pas assez économe, et, ainsi que disait ton pauvre père, il devrait mieux équilibrer la *recette* et la *dépense*.

— Tu as raison, maman, mais je n'ose m'en plaindre. N'est-ce pas pour moi, pour me donner du bien-être et du luxe, qu'il se lance dans ces prodigalités? Si je risque quelques observations, mon mari me répond qu'il sait mieux que personne quel usage il doit faire du produit de son travail ; il est si irascible, si impétueux...

— Oui, la moindre contradiction le pousse à de véritables extravagances... Je suis fort inquiète de savoir comment finira la discussion qui, ce matin encore, s'est élevée entre lui et ton frère Paul.

— Raymond est emporté, mais plein de cœur ; dès que sa colère est tombée, il reconnaît volontiers ses torts. Cette discussion finira sans doute, comme les précédentes, par une poignée de main entre les deux beaux-frères.

— Que Dieu t'entende ! Clémence. Je regrette souvent de ne pas posséder une petite fortune indépendante... Hélas ! je vais mourir sans avoir la satisfaction de songer que, toi et ton frère, vous serez à l'abri de certaines éventualités !

Comme Clémence allait répliquer, le timbre de l'appartement sonna, et la femme de chambre vint annoncer à Mme Bordier qu'un « monsieur » qui refusait de

dire son nom, demandait à la voir pour lui faire une communication importante.

— A moi ? dit Mme Bordier au comble de la surprise ; on se trompe sans doute... Depuis longtemps je n'ai plus d'affaires d'aucune sorte.

— Ceci est fort bizarre, en effet, répliqua Clémence ; mais pourquoi ne recevrais-tu pas ce monsieur ? Je ne serais pas fâchée de savoir...

— Curieuse !... Eh bien, reste près de moi et nous allons apprendre le motif de cette visite.

Sur un signe de Clémence, la camériste introduisit un homme d'un certain âge, de manières graves et correctement vêtu de noir. Il portait sous le bras une serviette en maroquin, qui paraissait contenir des papiers volumineux.

Il salua poliment et demanda à Mme Bordier si elle n'était pas la veuve de M. Simon Bordier, en son vivant, négociant rue des Jeûneurs. On répondit affirmativement.

— Et sans doute, poursuivit-il en se tournant vers Clémence, cette dame est Mme Raymond Lalande, fille aînée du défunt ?

Nouvelle affirmation.

— En ce cas, je me félicite de me trouver en présence de la veuve et de la fille de feu Simon Bordier, car l'affaire qui m'amène les intéresse également... Quant à Paul Bordier, comme il est mineur, Mme sa mère a qualité pour le représenter... Permettez-moi donc, mesdames, de remplir la mission dont je suis chargé.

L'homme noir s'assit devant une table, sur laquelle

il déposa ses papiers. La mère et la fille observaient tous ses mouvements. Il reprit bientôt :

— Je suis M^e Noblin, avoué près le tribunal civil de la Seine, et liquidateur de la succession de Jérôme de Varigny, en son vivant banquier, rue de Lamartine.

Mme Bordier releva brusquement la tête.

— Quoi ! dit-elle, Varigny est-il mort ? Est-il allé rendre compte à Dieu de tous ses...

Elle s'arrêta et se mordit les lèvres. L'avoué demeura impassible.

— Il est mort depuis plusieurs mois, répliqua-t-il ; et c'est, je le répète, en qualité de liquidateur de sa succession que j'ai l'honneur de me présenter devant vous.

Une vive inquiétude s'empara de Mme Bordier.

— Monsieur, dit-elle en baissant les yeux, si vous aviez à élever contre mon malheureux mari des réclamations nouvelles, je serais dans l'impossibilité absolue d'y faire droit. Vous ne pouvez ignorer que j'ai abandonné à ses créanciers, tant en mon nom qu'au nom de mes enfants, tout ce que nous possédions, même mes bijoux de famille...

— Je sais, madame, que votre conduite a été des plus honorables dans cette affaire ; aussi ne sont-ce pas des revendications que j'ai à faire valoir.

En même temps, M. Noblin, avec force termes de procédure et force explications assez peu claires pour des dames, exposa que « les héritiers » du banquier Varigny avaient voulu que l'on procédât à la révision de tous les comptes du défunt. Cette révision avait été faite par des experts scrupuleux dont lui, Noblin, était le représen-

tant ; il en résultait qu'après examen des livres de la maison Varigny, certaines sommes auraient été perçues en trop au préjudice de la maison Bordier.

— Un nouveau compte a été dressé, poursuivit-il en tirant de sa serviette de maroquin un cahier de papier timbré ; et en supputant les doubles emplois, les répétitions, les intérêts exagérés, une bonification revient aux héritiers Bordier... On en trouvera le détail dans le bordereau que voici, et la succession Varigny doit, en plus, les intérêts des sommes touchées indûment à partir du jour où elles ont été encaissées.

La mère et la fille tournèrent et retournèrent la pièce qu'on leur remettait ; elles n'y virent que de formidables colonnes de chiffres où elles ne comprenaient rien.

— Enfin, monsieur, demanda Mme Bordier avec un peu d'impatience, où voulez-vous en venir ? Puisque vous ne réclamez pas de l'argent, que je serais dans l'impuissance absolue de rendre, qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous receviez celui qui vous est dû, répliqua l'avoué avec volubilité, c'est là toute l'affaire... D'après ce compte, j'ai mission de vous verser un reliquat qui, avec les intérêts capitalisés, monte à cent sept mille trois cent quatre-vingt-dix-sept francs douze centimes... Les voici !

M. Noblin tira de sa serviette une énorme liasse de billets de banque, qui tomba sur la table avec un bruit flasque et lourd ; et il aligna des pièces d'or pour parer la somme annoncée.

La mère et la fille se regardaient avec stupéfaction, ne pouvant croire à la réalité d'une telle aventure. Ces pré-

cieux chiffons devaient être fantastiques, et surtout il était impossible qu'ils provinssent d'une pareille source. Clémence dit tout bas à Mme Bordier avec agitation :

— Chère maman, je crois comprendre... Ce jeune homme, qui nous ramena un soir du Luxembourg et auquel tu adressas d'amers reproches... Il faut réfléchir avant d'accepter cette soi-disant restitution.

M. Noblin n'entendait pas ces paroles ; mais sans doute il en devina le sens, car il reprit d'un ton ferme :

— Vous pouvez prendre du temps pour examiner ces comptes, mesdames, ou pour les faire examiner par des personnes du métier. Vous vous assurerez ainsi qu'aucune faveur ne vous est accordée et que l'on vous restitue seulement ce qui vous appartient. L'intérêt des sommes avancées par la caisse Varigny a été calculé sur le taux de six pour cent. Le surplus était contraire à la loi... C'est donc en toute sûreté de conscience que vous pouvez recevoir ce que j'ai l'ordre de vous rendre.

Mme Bordier resta un moment pensive.

— J'accepte, monsieur, dit-elle enfin ; d'après les confidences que j'ai reçues de mon mari, cette somme est, en effet, celle dont le banquier Varigny lui aurait fait tort. Si elle était rentrée en temps et lieu, elle l'eût sauvé de la ruine et peut-être serait-il encore de ce monde... Je n'en apprécie pas moins les scrupules honnêtes auxquels obéit l'héritier de M. de Varigny, et je vous prie de lui transmettre mes remerciements.

— Les choses étant ainsi, reprit l'avoué avec précipitation, comme s'il craignait que Mme Bordier ne revînt sur sa parole, je vous invite à me donner quittance...

Tenez, l'acte est tout prêt, et vous n'avez qu'à le signer.

Il exhiba une nouvelle pièce, sur laquelle Mme Bordier jeta un regard distrait.

— Peut-être, poursuivit-il, cette décharge devrait-elle être signée aussi de Mme Lalande ici présente ; mais, dans ce cas, il faudrait que Mme Lalande y fût autorisée régulièrement par son mari. Comme il s'agit d'un acte extra-judiciaire et tout de bonne foi, la signature de Mme veuve Bordier, qui s'entendra sans peine avec ses enfants, est suffisante.

Mme Bordier n'hésita plus à tracer son nom au bas de la quittance, que l'avoué serra dans sa serviette ; puis, il se leva, s'inclina cérémonieusement et se dirigea vers la porte avec rapidité, peut-être par crainte qu'on ne lui posât quelque question embarrassante.

La malade, incapable de marcher, lui fit un signe de tête ; Clémence l'accompagna jusqu'à la porte du salon, et là, comme il s'inclinait de nouveau, elle lui dit à demi-voix :

— Monsieur, *celui* qui vous a envoyé est un homme de bien... et un homme de cœur !

L'avoué sourit avec finesse ; Clémence, comme honteuse de ses paroles, salua en rougissant et revint vers Mme Bordier.

X

UN ACTE DE FOLIE

Demeurées seules devant les liasses de billets de banque, la mère et la fille semblaient croire encore qu'elles étaient le jouet d'un rêve.

— Est-il possible ! disait Clémence en passant machinalement la main sur les papiers soyeux ; maman, es-tu certaine... là, bien certaine... que cet argent est à nous et que quelqu'un, par un sentiment de générosité chevaleresque, n'a pas voulu nous faire une libéralité ?

— J'en suis sûre, ma fille ; je ne connais pas assez bien toutes les affaires de ton père pour apprécier, article par article, le compte qui nous est soumis ; mais j'y vois figurer des sommes vainement réclamées par Bordier et qui lui revenaient en toute justice. Cette exactitude scrupuleuse dans certaines parties me fait conclure à l'exactitude dans les autres... Aie donc l'esprit en repos ; cet argent est bien à nous... Par une délicatesse exagérée, tu supposes qu'on a voulu nous dédommager de cette détresse navrante, dont nous offrions naguère l'exemple.

L'héritier, M. Georges de Varigny, semble avoir honte, en effet, des fautes de son père, et désire les réparer de tout son pouvoir ; mais il s'est tenu dans les limites d'une restitution légitime, et il nous sait sans doute trop fières pour avoir songé que nous accepterions de lui un présent.

— A la bonne heure ! tu me délivres d'un grand poids... Puisqu'il en est ainsi, réjouissons-nous, car cette richesse inattendue est un véritable bienfait de la Providence.

— Tu vas pouvoir, s'écria Mme Bordier, dont le visage flétri rayonnait de joie, payer tous ces créanciers insolents qui harcèlent Raymond. Une moitié de cette somme t'appartient, l'autre à ce pauvre Paul, dont elle va faciliter la carrière commerciale... Tu as raison de dire que cet argent est un don de la Providence ! Moi qui, tout à l'heure encore, souhaitais si ardemment... Mes vœux sont comblés à cette heure, et je peux mourir en paix !

Comme elle achevait ces mots, un pas précipité se fit entendre dans l'antichambre.

— C'est Raymond, dit Clémence.

La porte s'ouvrit avec fracas, et Raymond, revêtu d'un costume excentrique qu'il portait dans son atelier, entra impétueusement.

Tout ébouriffé, tout rouge, il s'élança vers sa femme, lui donna vivement plusieurs baisers et demanda :

— Quelles visites as-tu reçues, Clémence ?... J'ai entendu deux fois sonner le timbre ; mais j'avais un riche amateur, le prince de Villa-Franca, qui prenait plaisir,

le diable m'emporte ! à regarder les modèles... Qui donc est venu ?

— Nous avons reçu, en effet, deux visites, Raymond, répliqua Clémence ; la première était celle de Girard, le tapissier, qui réclamait de l'argent, et sur un ton passablement malhonnête...

— Il fallait le jeter à la porte, s'écria le peintre ; le drôle ! pour un millier d'écus dont je lui suis encore redevable... Qu'il ne se présente pas devant moi ! Je lui ferai rentrer dans le ventre ses mauvaises paroles... Je lui casserai les reins, je...

— Il vaudra mieux le payer, mon cher Raymond, répliqua Clémence en souriant, et la seconde visite nous en a fourni les moyens... Regarde.

Elle lui montrait la somme étalée sur la table.

— Tonnerre ! s'écria Lalande, qu'est-ce que cela ?

— Cela, mon bon Raymond, c'est une somme de cent sept mille et *tant* de francs qui descend comme un rayon de soleil au milieu de nous.

— D'où vient-elle ? Voyons ! est-ce le prix de nouveaux travaux qui me seraient commandés ?

— Ne te creuse pas la cervelle pour savoir d'où provient cet argent, qui appartient d'abord à ma mère...

— Allons donc ! Clémence, interrompit Mme Bordier, ce qui est à moi n'est-il pas à mes enfants ?... Il s'agit, Raymond, d'une restitution opérée au nom de M. Georges de Varigny, le fils et l'héritier d'un homme qui fut cause de tous nos malheurs.

Le visage de Lalande s'assombrit.

— Un héritier qui restitue ! répliqua-t-il ; je n'y crois

pas... Ce Varigny n'est-il pas un grand gaillard brun, que je rencontre parfois, quand je sors avec Clémence ?

— Il est possible, en effet, répliqua Clémence, qu'il se soit trouvé deux ou trois fois, par hasard, sur notre passage... Mais il ne nous a pas adressé la parole, il ne nous a même jamais salués.

— Par hasard ! répéta Lalande en serrant les dents ; et que prouverait qu'il ne nous a jamais salués ?

— Tu es bizarre, Raymond... Tu es surtout injuste envers ce jeune homme, que nous connaissons seulement par un service rendu à ma pauvre mère malade. Depuis ce temps, il a mis la réserve la plus absolue dans sa conduite à notre égard...

— Mais il s'annonce en vous faisant un cadeau de plus de cent mille francs, répliqua Raymond avec violence ; cela lui coûte peu, car il a hérité je ne sais combien de millions... Maintenant, il va falloir aller le remercier, à moins qu'il ne vienne ici lui-même chercher des remerciements... De par tous les diables ! je ne le souffrirai pas.

Clémence ne put retenir ses larmes.

— Encore une fois, dit-elle, tu es injuste envers cet honnête jeune homme et... envers nous.

Raymond frappa du pied.

— Quant à moi, reprit Mme Bordier d'un ton austère, je ne vois nullement la nécessité d'entretenir des relations avec le fils de notre plus cruel ennemi. Il n'a fait que son devoir en nous restituant des sommes escroquées par son père, et, à la rigueur, il ne mérite aucun remerciement.

— Vous croyez cela, madame? s'écria Lalande; je suis convaincu, au contraire, qu'il s'agit non d'une restitution, mais d'un cadeau... Aussi, ne suffit-il pas d'interdire toute visite à ce M. de Varigny, il faut encore lui renvoyer son argent dans le plus bref délai... et je m'en charge.

Il s'approcha de la table et empila les liasses de billets de banque pour les mettre en paquet.

— Y pensez-vous, Raymond? dit Mme Bordier avec autorité; outre que cette somme nous appartient légitimement, j'en ai donné quittance et il ne dépend plus de nous...

— Qu'importe! répliqua Lalande en continuant sa besogne; je ne veux pas de cet argent... Il nous salirait les mains!

— Monsieur, je ne vous reconnais pas le droit...

— Mon cher Raymond, s'écria Clémence, n'est-ce pas de la folie?

Ce mot sembla porter au comble l'exaltation du peintre.

— Folie! répéta-t-il; et c'est vous, Clémence, qui m'accusez d'être fou? Mais je vous prouverai bien que je ne suis ni fou, ni aveugle!... Ce galantin, infatué de ses millions mal acquis, s'est servi de ce moyen pour s'introduire dans notre maison; le cadeau qu'il offre à votre mère s'adresse à vous en réalité... Je n'en veux pas, entendez-vous! Non, je n'en veux pas.

Et il froissait les billets de banque entre ses mains crispées.

— Raymond, reprit Clémence d'un ton suppliant, ce

que tu demandes est impossible. Cet argent nous avait été indûment soustrait... D'ailleurs, nous ne pourrions faire à Georges de Varigny, qui s'était séparé de son père et s'était condamné à une vie misérable pour ne pas partager une honteuse opulence, l'injure de lui renvoyer ce que sa conscience l'oblige à nous rendre...

— Ah ! tu le défends ! s'écria Lalandé, hors de lui ; tu l'approuves... tu l'admires... Tu acceptes ses dons... Tu l'aimes peut-être ! Tiens !... voici quel cas je fais des présents de tes adorateurs.

Il y avait, dans la cheminée, une grille en fonte, remplie jusqu'au bord de coke incandescent ; Raymond, après avoir convulsivement chiffonné les billets de banque, les lança dans le brasier, où ils prirent feu aussitôt.

Mme Bordier, que sa maladie clouait dans sa chaise longue, se démena avec tant de force qu'elle finit par se lever sur son séant.

— Retiens-le, Clémence ! s'écria-t-elle ; empêche-le d'accomplir cet acte insensé... Mon Dieu ! cette somme serait, pour ton frère et pour toi, une ressource puissante dans l'avenir... c'est votre héritage ! Ne laisse pas brûler... Retire-les ! retire-les donc !

Clémence s'élança pour arracher aux flammes les légers papiers ; mais Raymond, l'œil étincelant, se plaça devant elle. Elle essaya de passer outre ; une main de fer la força de rester immobile tandis que le feu accomplissait son œuvre.

La jeune femme ne put retenir des cris perçants ; Mme Bordier criait de son côté, en s'agitant d'une manière convulsive.

En ce moment, Paul Bordier, en costume de ville, entra dans le salon.

— Ah çà, demanda-t-il avec étonnement, que se passe-t-il ici ? Chère maman, Clémence, de quoi s'agit-il ? Je gage que c'est encore quelque tour de mon aimable beau-frère !

— De quoi te mêles-tu, toi ? s'écria Raymond en se tournant vers lui.

— Paul, dit Mme Bordier toute haletante, au secours ! Arrache bien vite au feu ces papiers qui se consomment... ce sont des billets de banque... c'est ta fortune et celle de ta sœur... Vite, vite... Mais va donc !

— Je lui défends de bouger, moi ! s'écria Lalande qui grinçait des dents.

— Hélas ! il est trop tard ! reprit Clémence en désignant les feuilles noircies qui voltigeaient autour du brasier.

Paul, excité par les appels de sa mère, voulut, sans bien comprendre encore ce qui se passait, s'avancer vers la cheminée. Raymond le saisit par le bras pour le repousser. Paul ne manquait pas lui-même d'irascibilité, et se défendit avec énergie. Il en résulta une lutte entre les deux beaux-frères.

Les pauvres femmes redoublèrent de cris. Clémence s'efforçait de séparer Paul et Raymond. La malade étendait les mains vers eux, en disant d'une voix brisée :

— La paix ! mes enfants, je vous en conjure... vous me tuez ! .. La paix ! vous dis-je... Le sacrifice est accompli, et nous ne reparlerons jamais de cette somme, sur laquelle on ne comptait pas... Par pitié ! cessez cette lutte abominable... Je n'en puis plus !

Et elle retomba anéantie.

— Voyez ! s'écria Clémence éperdue en courant vers elle, notre mère est mourante.

Telle était la fureur des deux combattants, que, malgré l'adjuration de Clémence, la lutte ne cessait pas. Paul eût désiré peut-être s'occuper de sa mère, mais Raymond, en proie à une fureur inconcevable, le mettait dans la nécessité de se défendre. L'un et l'autre avaient déjà leurs habits déchirés, le sang coulait sur leurs visages. Nul n'eût pu dire comment finirait cette scène scandaleuse quand, par la porte du salon restée entr'ouverte, apparut un nouveau personnage qu'introduisait une camériste terrifiée et tremblante.

Ce personnage était Legoff, dans ses plus beaux habits, avec ses gants de tricôt. Après de longues hésitations, il s'était décidé à faire une visite de politesse à Mme Lalande, et arrivait juste à temps pour être témoin de cette lutte.

Legoff, lent pour la parole, était souvent vif pour l'action. Un coup d'œil suffit pour lui faire comprendre la nécessité d'intervenir. Le chapeau encore sur la tête, il se jeta entre les deux jeunes gens et, avec une force supérieure, il les sépara en disant de son ton flegmatique :

— Hein ! de quoi ? deux beaux-frères !... Tenez-vous tranquille, mon petit, ajouta-t-il en s'adressant à Paul. Quant à vous, monsieur Lalande, ce que je craignais est donc arrivé ?

Cette parole fut pour Raymond comme un seau d'eau glacée qu'on eût vidé sur sa tête. Il s'apaisa brusquement.

— Que diable me chantez-vous, père Legoff ? répliqua-t-il ; il n'est rien arrivé du tout et il n'arrivera rien... Seulement je n'entends pas qu'on me fasse la loi dans ma maison, et surtout je n'entends pas être un... mari trompé... Allons ! lâchez-moi ; je pardonne à ce méchant gamin, qui m'agace toujours.

— Je suis le chef de la famille, s'écria Paul en tamponnant avec son mouchoir les égratignures de son visage, et je ne souffrirai pas qu'on me moleste. Je quitterai la maison aujourd'hui même, car je ne veux plus avoir rien de commun avec un forcené...

Clémence, qui donnait des soins à sa mère, se tourna vers eux :

— Silence ! tous, au nom du ciel ! dit-elle en se tortant les mains de douleur ; ces émotions ont porté le dernier coup à notre chère malade... Ne voyez-vous pas qu'elle se meurt ?

En effet, ce n'était pas un évanouissement qu'éprouvait Mme Bordier. Au milieu de ces effroyables secousses, le ressort de la vie s'était brisé en elle. Ses traits se crispaient, ses yeux devenaient hagards et vitreux ; elle respirait à peine.

Nul ne pouvait méconnaître ces signes redoutables ; Raymond s'écria :

— Un médecin !... Je vais envoyer mon rapin Fouinet chercher le docteur. Qui eût pu penser que la bonne dame prendrait tant à cœur une simple bousculade entre nous ?

Et il s'empressa de sortir pour donner des ordres.

— Le médecin viendra trop tard ! murmura Clémence.

Et elle continua de prodiguer à sa mère les secours que lui suggérait sa tendresse.

Mme Bordier, comme nous l'avons dit, n'avait pas perdu connaissance, bien qu'elle fût déjà secouée par les convulsions de l'agonie. Elle fit signe à ses enfants d'approcher ; ils s'agenouillèrent devant elle, et chacun d'eux lui prit la main en pleurant.

Il ne sortit d'abord de ses lèvres que des paroles inintelligibles. Enfin, pourtant, elle dit d'une manière distincte :

— Pauvres... pauvres enfants !... Pardonnez-*lui* ; sa raison, par moments... Je prévois bien des malheurs... Supportez-les avec courage... Que Dieu vous protège... ainsi que moi !

Elle ferma les yeux, un souffle léger s'échappa de sa bouche. Ses mains serrèrent celles de Clémence et de Paul dans un transport convulsif... Elle était morte.

En ce moment, Lalande rentra.

— Fouinet est parti, dit-il ; le docteur ne peut tarder à venir.

Clémence, abîmée dans sa douleur, ne répondit pas ; mais Paul dit à son beau-frère, en lui montrant ce corps inanimé :

— Voilà ce que tu as fait, Raymond... Je ne te pardonnerai jamais.

Raymond, l'accès de colère passé, avait recouvré toutes ses bonnes qualités naturelles. Au lieu de s'irriter de nouveau contre Paul, il s'agenouilla à côté de lui et fondit en larmes à son tour.

— Il pleure, pensait Legoff en observant Raymond

Lalande ; ce n'est donc pas encore la crise finale... Tout cela est bien triste et, pour une fois que j'ai voulu être homme du monde, je n'ai pas de chance !... Faites donc des visites de cérémonie !

Il se mit néanmoins à la disposition de la famille pour tous les services qu'il pourrait rendre en pareil cas.

XI

RÉVÉLATIONS ET RECHERCHES

Georges de Varigny s'était installé dans la maison de la rue Lamartine et en avait pris la direction. Il ne voulait, du reste, que terminer les opérations commerciales et, comme on dit en termes du métier, « liquider » la succession de son père. Il avait été aidé dans ce travail par l'avoué Noblin, aussi expérimenté que probe, et nous connaissons un résultat des recherches auxquelles ils se livraient de concert.

La plupart des employés de la banque avaient été congédiés avec de magnifiques gratifications ; Georges conservait seulement ceux qui étaient encore indispensables et qui lui inspiraient le plus de confiance. Quant à Trigaut, jadis le bras droit de son père, il avait nettement décliné ses services. L'ancien factotum ne paraissait plus dans les bureaux ; néanmoins, il n'avait pas quitté la maison.

On se souvient que le banquier lui avait accordé par testament la jouissance viagère du petit corps de logis, situé au fond de la cour et complètement isolé. Georges,

respectant la volonté paternelle, avait à peine jeté un regard dans le local, fort simple du reste, dont la possession était abandonnée à Trigaut, et celui-ci, qui passait pour avoir des ressources personnelles, continuait à y demeurer en toute liberté. Le jeune homme échangeait avec lui un salut froid lorsqu'ils se rencontraient par hasard, mais il n'existait entre eux aucun rapport.

Georges menait une vie très retirée et très modeste. Catiche, qui l'avait vu tout enfant et qui l'aimait comme un fils, continuait de diriger la maison. C'était, d'ailleurs, par pure affection que Catherine de Varigny restait auprès de son cousin. Son oncle lui avait laissé en mourant une rente annuelle de quinze cents francs, que Georges avait proposé de tripler et de quadrupler, afin que la vieille fille pût vivre à sa guise. Elle avait préféré ne pas se séparer de lui, et remplir à son égard une mission d'amitié et de dévouement.

Grâce à sa sollicitude et malgré certaines préoccupations secrètes, Georges, dont l'organisation avait été fortement ébranlée par les privations, avait recouvré bientôt santé et vigueur. Il sortait peu, employant de longues heures à ce travail, passablement mystérieux de « la liquidation ». Toutefois, il ne se refusait pas certaines distractions innocentes ; et notamment, il s'absentait par intervalles, pendant deux ou trois jours, afin d'aller à la chasse, plaisir pour lequel il avait toujours montré beaucoup de goût.

Un jour, après une de ces courtes absences, il se trouvait dans l'ancien cabinet de son père et compulsait de volumineuses paperasses. Noblin entra, l'air à la fois

joyeux et rêveur. Il donna une amicale poignée de main au maître de la maison, et prit place sur un siège. Georges remarqua sa préoccupation.

— Qu'avez-vous donc, mon cher Noblin? demanda-t-il; est-ce que la difficile besogne, dont vous avez bien voulu vous charger, ne marche pas?

— Au contraire, mon cher Georges, elle est finie. Tous les comptes ont été révisés, selon votre désir; toutes les restitutions ont été opérées, et je puis vous dire par francs et centimes, ce qui vous reste de la succession de feu votre père.

— Quel en est le chiffre? demanda Georges avec indifférence.

— Trois millions deux cent mille francs et une fraction... Quelque chose comme cent soixante mille francs de rente... Un beau denier pour un sobre et sérieux garçon qui, pendant plus d'une année, a eu pour unique ressource des copies d'actes à un franc le rôle!

— Et je suppose, Noblin, dit Georges avec un léger sourire, que, plus d'une fois, à votre étude, on a inventé des actes afin d'avoir l'occasion de m'en payer la copie... Si j'en avais été sûr!... Mais, voyons! est-il absolument certain que toutes les opérations usuraires, tous les bénéfices frauduleux, toutes les injustices enfin qu'on pouvait reprocher à mon père, ont été rectifiés? Me répondez-vous que toutes ses victimes ont reçu réparation, qu'aucune d'elles ne sera désormais en droit de maudire sa mémoire?

— J'en réponds, répliqua l'avoué nettement, du moins pour les affaires, anciennes ou récentes, qui ont

été soumises à notre examen... Dans toutes, comme dans celle du négociant Bordier, nous avons évalué au plus bas les bénéfiques acquis à la succession et, dans les cas douteux, nous avons toujours conclu contre elle... Nous avons ainsi remboursé quinze cent mille francs environ, que l'on pouvait croire indûment touchés par le défunt, et ceux qui ont profité de ces restitutions sont pleins pour vous de gratitude.

— Que Dieu vous entende, mon cher Noblin ! dit Georges tristement ; mais ces restitutions ne leur portent pas bonheur à tous, car la pauvre Mme Bordier, dont l'infortune m'avait tant ému, est morte, peut-être de saisissement, aussitôt après avoir reçu la somme que vous étiez chargé de lui remettre... Quant à moi, comme je l'ai dit autrefois à mon père lui-même (et cette parole fut cause de notre séparation), j'aimerais mieux la misère qu'une fortune obtenue par l'usure, le dol et l'injustice.

— Vous pouvez avoir l'esprit tranquille ; votre fortune a été scrupuleusement épurée... Et tenez, à ne vous rien cacher, il me semble qu'elle devrait être beaucoup plus élevée encore.

— Que voulez-vous dire, Noblin ?

— Les autres liquidateurs et moi, nous sommes convaincus que nous ne connaissons pas toutes les affaires de feu M. de Varigny. Nous avons constaté dans les livres des lacunes singulières ; certaines sommes ont disparu sans qu'on en retrouve trace ; nous avons rencontré de nombreuses obscurités dans lesquelles il nous est impossible de porter la lumière. Bref, s'il faut dire toute ma pen-

sée, il doit exister une autre comptabilité, et peut-être découvrirait-on quelque part, dans une cachette, des valeurs beaucoup plus considérables que celles de la fortune apparente.

— Est-il possible ? Mon père était, en effet, un trésauriseur ; mais j'ai visité tous les meubles, fouillé tous les recoins de la maison ; je n'ai pas découvert d'autres valeurs, d'autres documents que ceux dont vous avez connaissance.

— Le fait ne nous semble pourtant pas douteux, je vous le répète, et mon devoir était de vous avertir.

— Merci, Noblin ; je consulterai, je m'informerai... Il importait surtout d'imposer silence aux plaintes, aux récriminations, aux accusations qui pouvaient s'élever contre la mémoire de M. de Varigny. Grâce à votre probité, à votre intelligence, à votre haute expérience des affaires, j'ai pu atteindre ce résultat. Le reste ne me touche guère, car je me trouve déjà suffisamment riche... Cependant, je vais me livrer à des investigations plus minutieuses ; et qui sait si je n'aurai pas occasion de réparer de nouveaux torts !

Il poussa un profond soupir. L'avoué se leva.

— Souvenez-vous, mon cher Georges, reprit-il, que, s'il le faut, je serai à votre disposition pour cette tâche comme pour l'autre... Maintenant, adieu... et bon courage.

Ils échangèrent encore une poignée de mains et l'homme d'affaires se retira.

Après son départ, Georges, la tête dans ses mains, resta longtemps pensif. Il finit par se rendre dans la

chambre de son père, où il s'enferma. Là, il souleva les tentures, sonda les murailles pour s'assurer s'il existait quelque réduit secret. Il examina inutilement le plancher, et acquit la certitude que les meubles ne contenaient aucun double fond. A la suite de ces perquisitions sans résultat, il visita toutes les autres parties de la maison, où il supposait que l'avare défunt avait pu faire un dépôt d'objets précieux ; rien n'autorisait à croire fondés les doutes de Noblin.

Revenu dans sa chambre, Georges reprit l'examen de ses registres et chercha la trace de ces sommes qui, d'après l'homme d'affaires, avaient si bizarrement disparu. Catiche entra et, remarquant son air soucieux, lui en demanda le motif. Georges, qui avait en elle une confiance absolue, le lui avoua franchement.

Catiche réfléchit à son tour.

— Mon bon Georges, dit-elle, tu sais que, du temps de ton père, j'avais pris pour règle de ne m'occuper jamais des affaires de la maison. On ne m'en disait rien et je tenais à n'en rien savoir, car peut-être n'aurais-je pu m'empêcher parfois d'exprimer un blâme, que m'interdisaient ma position dépendante et mon respect pour mon oncle... Si réellement il existe ici quelque mystère, une seule personne est capable de l'expliquer.

— Qui donc, Catiche ?

— Trigaut, qui était le confident de M. de Varigny, et qui certainement a la clef de bien des secrets.

Georges fronça le sourcil.

— Je n'aime pas Trigaut, répliqua-t-il, et je ne m'adresserais pas volontiers à lui.

— Je ne l'aime guère non plus ; c'est un homme sinistre dont j'ai peur. Quoique depuis la mort de mon oncle, il se montre poli avec nous, on ne peut oublier combien il était brutal et grossier autrefois. Mon oncle lui-même ne lui parlait qu'avec une sorte de déférence... Je te le répète, Trigaut seul aujourd'hui est au courant de certaines choses... vilaines peut-être !

— Vilaines ! tu dis vrai , ma chère Catiche, répliqua Georges avec accablement ; j'ai découvert déjà, dans les affaires de mon père, bien des infamies, mais je crains d'en découvrir de plus grandes encore, et le cœur me manque pour continuer mes recherches !... Une considération pourtant m'encourage à poursuivre cette tâche : Mon père, en te chargeant de me ramener auprès de lui, éprouvait une extrême impatience de me voir ; l'idée m'est venue qu'à son lit de mort, il s'était repenti de ses agissements passés et qu'il a voulu me charger, moi dont il connaissait la sévérité à certain égard, de les réparer dans ce qu'ils avaient de réparable...

— Cela serait bien possible, cousin Georges. Ton père n'était pas foncièrement méchant ; s'il n'avait eu cette malheureuse passion de l'or qui le dominait, qui l'aveuglait, qui lui faisait perdre la tête...

— Aussi irai-je jusqu'au bout, reprit Varigny avec résolution ; il y aurait lâcheté à reculer... Ma bonne Cendrillon, garde le silence sur tout ceci. Je vais essayer d'apprendre, sans recourir à Trigaut, ce qu'il m'importe de savoir ; mais, si je suis obligé de m'adresser à lui, je lui prouverai qu'il ne m'intimide pas.

— Quoi que tu fasses, cousin Georges, tu feras toujours bien.

Sa détermination prise, Georges se mit à l'œuvre sur-le-champ. Il toucha le bouton d'un timbre, et un jeune garçon de quinze ou seize ans, qu'il avait pris depuis peu pour domestique et dont il était adoré, accourut aussitôt.

Georges lui commanda de faire monter le concierge et sa femme ; cinq minutes plus tard, Pierre et Jeannette comparaissaient devant lui. L'homme avait un air cauteleux, la grosse Jeannette une contenance inquiète et embarrassée.

— Écoutez-moi tous les deux, dit Georges d'un ton sévère. J'ignore si vous avez servi mon père fidèlement ; mais les temps sont changés, et j'entends être servi à ma guise. Répondez donc avec sincérité à ce que je vais vous demander, sinon vous aurez sujet de vous en repentir.

Ce début alarma le mari et la femme, qui échangèrent un regard furtif. Jeannette répliqua humblement :

— Vous êtes le maître, à cette heure, monsieur Georges, et on agira selon votre volonté.

— C'est bien... J'ai besoin de quelques renseignements sur le genre de vie de M. Trigaut. Quoique, par la volonté de mon père, cet homme occupe encore le bâtiment au fond de la cour, je suis en droit de savoir ce qui se passe dans ma maison... Quand il sort, laisse-t-il sa clef à la loge ?

— Jamais, répliquèrent spontanément le mari et la femme.

— Vous ne pénétrez donc pas chez lui ?

— Il fait son ménage lui-même, répliqua Jeannette, et il mange dans un restaurant du faubourg Montmartre. Une fois par semaine seulement, il me charge de nettoyer l'appartement ; mais il est toujours là quand je m'acquitte de cette besogne.

— Sort-il beaucoup ? Rentre-t-il tard ?

— Il s'absente assez souvent pendant le jour. En revanche, il est toujours rentré à huit ou neuf heures du soir et ne sort plus de la nuit.

— Ne peut-il aller et venir par la porte qui donne sur l'impasse appelée « le passage Sifflet ? »

Cette question embarrassa les deux époux.

— La porte ne sert plus depuis longtemps, monsieur, répondit Jeannette ; je ne dis pas qu'il soit absolument impossible d'entrer ou de sortir par là ; mais il faudrait traverser une espèce de magasin en ruines. Dans ce magasin sont entassées des vieilleries sans valeur aucune, au milieu desquelles on se couvrirait de poussière et on risquerait de se rompre le col.

— Vous devez avoir la clef de cette porte ?

— Non, monsieur, elle est entre les mains de M. Trigaut.

— Il ne me convient pas que l'on ait la faculté de s'introduire chez moi à mon insu... Maintenant, écoutez encore et réfléchissez bien avant de répondre : vous qui connaissez les moindres recoins de la maison, n'avez-vous pas remarqué, dans le pavillon de Trigaut, une porte donnant dans un cabinet obscur, ou tout au moins une vaste armoire, un placard dissimulé dans la mu-

raile où l'on pourrait cacher... des objets de quelque volume ?

Cette fois Pierre et Jeannette manifestèrent un étonnement qui n'avait rien de simulé.

— Jamais, répliqua la concierge, je n'ai remarqué quelque chose de pareil chez M. Trigaut, et pourtant je visite les pièces du haut en bas, quand je fais les nettoyages... Tous les meubles sont ouverts, et certainement ils ne contiennent rien de précieux.

Les réponses paraissaient sincères ; Georges, ne pouvant tirer du mari et de la femme aucun renseignement utile, allait les renvoyer à leur loge, quand il s'avisait de demander encore :

— J'entends quelquefois, assez tard dans la soirée, le bruit d'un timbre qui semble venir du logement de Trigaut ; y aurait-il une sonnette spéciale pour lui ?

Jeannette fit un mouvement et regarda son mari d'un air anxieux. Pierre, malgré son apparence lourde et inintelligente, répliqua avec vivacité :

— Non, non, monsieur ; ce timbre est celui de la sage-femme, notre voisine du numéro 7. Le jour, on ne l'entend pas, à cause du fracas de la rue ; mais le soir, quand les voitures ne roulent plus sur le pavé...

— Il suffit ; vous pouvez vous retirer. Pas un mot à personne de ce que je viens de vous dire... surtout à Trigaut. Souvenez-vous bien de mes paroles ; je prétends être maître chez moi et je vous chasse à la moindre indiscretion.

Le mari et la femme sortirent, et en descendant ils se mirent à chuchoter avec inquiétude.

Malgré les résultats négatifs de cette enquête, Georges de Varigny n'en persistait pas moins dans ses soupçons.

— Oui, pensait-il, je suis sur la trace de quelque coupable mystère. Mon malheureux père n'était pas seulement un usurier, un spéculateur véreux ; son amour effréné de l'or a dû l'entraîner dans des opérations pires encore que l'usure... Dussé-je en mourir de honte et de douleur, je saurai la vérité... Ce Trigaut, pour qui le défunt montrait tant de ménagements, ne peut avoir été employé qu'à une œuvre peu honorable ; il faut que je voie clair dans tout ceci !

XII

LE PASSAGE SIFFLET

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous devons entrer dans quelques détails topographiques sur les alentours de la maison Varigny.

Cette maison, comme l'on sait, avait sa façade principale sur la rue Lamartine, nommée autrefois rue Coquenard ; mais les derrières donnaient sur une espèce d'impasse aujourd'hui détruite, quoiqu'il soit possible encore d'en trouver des restes, et qu'on appelait le passage Sifflet. Ce passage était un cul-de-sac obscur et humide, une sorte de cour des Miracles où la police n'avait qu'une action restreinte, soit pour l'éclairage, soit pour la propreté. On y voyait fort peu de passants, et les habitants, pour la plupart, étaient de pauvres ouvriers. Sauf quelques boutiques de ferrailleurs et de cordonniers en vieux, on n'y trouvait que d'anciennes constructions, dont la façade s'élevait sur une autre rue et qui avaient seulement une sortie dérobée de ce côté.

Le soir même du jour où il avait reçu la visite de M. Noblin, Georges se glissa furtivement vers le passage

Sifflet. Sans se déguiser, il avait mis des habits fort simples et de couleur foncée. Une ample redingote, boutonnée jusqu'au col, et un chapeau à larges bords, enfoncé sur les yeux, le rendaient méconnaissable. Ainsi accoutré, il se promena en long et en large, de manière à ne pas exciter l'attention.

La chose semblait facile, car, à cette heure du soir, on ne rencontrait personne dans le passage. Les maisons n'avaient que de rares lumières, et un bec de gaz, posé à chaque extrémité de l'impasse, y laissait des lacunes sombres. N'eût été une sorte de cabaret borgne dans lequel deux ou trois ivrognes chantaient d'une voix enrourée, n'eût été le bruit sourd et prolongé venant du faubourg voisin, on se fût cru loin de Paris.

Georges, quoique né dans la maison dont il était maintenant propriétaire, connaissait fort peu ce passage. Tout petit enfant, il avait été élevé par sa mère, qui semblait redouter pour lui cet endroit assez mal famé, et ne lui permettait pas de s'y aventurer. Plus tard, il était entré comme interne dans un lycée et avait peu fréquenté la demeure paternelle. D'ailleurs, rien jusqu'à ce jour n'ayant attiré son attention sur cette partie du voisinage, il n'y avait jeté qu'un regard distrait en passant.

Il reconnut pourtant très bien la porte du bâtiment annexé à sa maison. Elle était large, massive, à double battant, et surmontée d'un cintre grillé ; les autres ouvertures de la façade étaient murées depuis longtemps. Évidemment, elle avait servi d'entrée à un magasin, maintenant abandonné, et Georges, qui savait l'âpreté de son père à tirer parti des moindres choses, ne com-

prenait pas qu'il eût renoncé à louer cette boutique. La porte était encore solide, bien close ; mais sa serrure et ses gonds rouillés, les moisissures verdâtres qui couvraient la pierre du seuil, donnaient à penser qu'elle ne s'ouvrait qu'à de très longs intervalles.

Georges se demandait si le rez-de-chaussée de ce corps de logis pouvait être considéré comme une dépendance du logement de Trigaut. Le testament de son père était muet sur ce point, et il y avait là matière à contestation entre lui et l'ancien employé de la maison de banque. Toujours est-il qu'il en était, comme le premier venu, réduit aux conjectures sur la destination possible de cette partie du bâtiment.

Il rôda assez longtemps dans le passage, s'éclipsant au moindre bruit. Qu'attendait-il ? Lui-même eût été embarrassé de le dire. Cependant, un vague instinct l'avertissait qu'il ne pouvait manquer de faire d'intéressantes découvertes.

Dix heures avaient sonné ; le passage devenait de plus en plus désert. Les échoppes s'étaient fermées ; plusieurs des pratiques du marchand de vin étaient parties en titubant, tandis que d'autres dormaient la tête sur la table. Une pluie fine et glaciale commençait à tomber, et Georges, tout grelottant, les pieds dans la boue, résistait à la tentation de se retirer de même, quand il vit une forme noire se glisser le long des murailles et se diriger vers lui. Cette espèce d'ombre n'avait pas la légèreté proverbiale, car, quoiqu'elle essayât de marcher avec précaution, de gros souliers résonnaient bruyamment sur le pavé.

Georges, caché dans l'enfoncement de la porte, demeura immobile. L'inconnu, sans le voir, s'approcha d'un air cauteleux, s'arrêta devant la maison et allongea le bras comme pour heurter et sonner, bien que l'on ne vit ni heurtoir ni bouton de sonnette. Tout à coup, il remarqua le jeune homme, blotti dans l'encoignure ; il fit volte-face et reprit sa marche vers l'extrémité du passage.

Il n'alla pas loin et ne tarda pas à revenir sur ses pas. Georges n'avait pas bougé, et à la lueur du gaz, il chercha à reconnaître le rôdeur nocturne. C'était un homme de mauvaise mine, aux vêtements délabrés, qui semblait dissimuler sous son vieux paletot un paquet peu volumineux.

Le rôdeur, à son tour, darda un regard pénétrant sur Georges de Varigny. Peut-être voulait-il vérifier s'il n'avait pas affaire à quelque familier de la police. Il fut rassuré sur ce point par la mine ouverte et la jeunesse de Georges.

— Hein ! petiot, dit-il à voix basse, toi aussi tu viens chez le *franc* ?... Eh bien ! il est dix heures, et l'on peut entrer.

Georges, dans son ardent désir d'apprendre ce qui se passait de ce côté de sa maison, demeura impassible et répondit avec beaucoup de présence d'esprit :

— Oui, je viens... comme vous sans doute... Mais je suis encore nouveau et je ne sais trop comment il faut s'y prendre.

— Nouveau !... j'ai vu ça... Pas malin, quoi !... On a dû pourtant t'indiquer le truc pour être admis dans la cassine.

— Certainement, certainement... Néanmoins, je ne m'y reconnais pas et je ne peux trouver...

— Bon ! tu ne peux trouver là tête du clou qui sert de bouton de sonnette ? Le sixième à gauche... On ne s'y trompe plus, quand on a le maniement de la chose.

En même temps, il désignait la porte, dont toute la surface était parsemée de gros clous à tête carrée.

— Tiens ! celui-ci, poursuivit-il en posant la main sur un bouton de fer qui avait la même forme que les autres ; on appuie un peu fort... Et tu sais sans doute combien de fois tu dois presser sur le bouton ?

— Oui, répliqua Georges qui se souvenait du timbre mystérieux qu'il avait entendu sonner plusieurs fois le soir dans l'intérieur de la maison ; d'abord trois coups précipités, puis deux autres assez longtemps après.

— C'est cela ; le temps de compter vingt entre le troisième et le quatrième... Décidément, tu es au courant de la mécanique... Ah ! ça, ajouta-t-il en baissant la voix et en clignant des yeux, qu'est-ce que tu apportes chez le *franc*, toi ?... Montre un peu.

Georges affecta une extrême défiance.

— On le verra quand on y sera, répliqua-t-il.

Le rôdeur se mit à rire.

— Eh ! eh ! pas trop bête, le petit ! répliqua-t-il ; tu as tort de prendre la mouche... C'est pas à un camarade que je voudrais faire voir le tour... Allons ! tu peux entrer ; c'est *la* véritable quart d'heure !

— Pourquoi pas vous le premier ?

— Voyez-vous ce morveux qui se donne des airs ! dit le rôdeur sans toutefois se fâcher encore des soupçons

qu'il semblait inspirer ; puisque c'est comme ça, pour-quoi n'entrerions-nous pas ensemble ? Voici la première fois que tu viens chez le *franc* et il faut connaître un tas de manivelles ; je te piloterai là dedans... S'il faut te dire, ajouta-t-il d'un ton confidentiel, je ne sais pas trop comment je serai reçu. J'ai eu, n'y a pas bien longtemps, une histoire avec l'*autre*, l'ancien, le patron, qui m'avait « fait une crasse », et le commis a voulu m'étrangler un jour que je m'étais aventuré dans sa souricière. Mais quand on a de la marchandise à placer et qu'on n'en trouve pas le débouché ailleurs... Hein ! est-ce dit ? emboîtons-nous le pas ?

Cette proposition agréait parfaitement à Georges ; il se croyait sûr ainsi d'apprendre quel négoce mystérieux on pratiquait dans sa propre maison. A la vérité, un conflit pouvait éclater entre lui et son introducteur suspect ; mais il était brave et, en cas de lutte, sa haute taille, sa vigueur lui donnaient quelques avantages. Il feignit pourtant de ne céder qu'à regret.

— Je n'aime pas ça, répliqua-t-il ; chacun ses affaires... Enfin, pour ne pas vous désobliger, nous entrerons ensemble. Ce sera vous qui commencerez, et je me tiendrai derrière vous pendant que vous conclurez votre marché avec... l'homme. Comme ça, je verrai de quelle manière on doit s'y prendre.

Le rôdeur se mit à rire silencieusement.

— Eh ! eh ! petiot, reprit-il, serais-tu un surnois ? Il faudra que nous nous connaissions mieux... Enfin, soit ! ajouta-t-il avec insouciance ; je ne crains personne, après tout, et si l'*autre* me montre les dents, j'ai de

quoi lui répondre... Tu feras ton apprentissage en me regardant... Maintenant, allons-y !

Il posa la main sur le bouton secret et le pressa trois fois précipitamment. On n'entendit aucun bruit de sonnette ou de timbre ; mais l'inconnu savait sans doute qu'il en serait ainsi, et il se mit à compter à demi-voix de un jusqu'à vingt. Alors il appuya deux fois encore sur le bouton et attendit.

Comme la porte ne s'ouvrait pas et que tout demeurait silencieux à l'intérieur, la nouvelle connaissance de Georges dit avec inquiétude :

— Tonnerre ! y aurait-il quelque chose de changé depuis que le maître « a cassé sa pipe ? »

Il fut interrompu par un craquement sec. La porte venait de s'ouvrir au moyen d'un de ces « cordons » en usage chez les concierges parisiens. Le rôdeur eut pourtant besoin d'un effort pour l'écarter suffisamment, car elle opposait une certaine résistance. Il passa et fit passer son compagnon ; aussitôt la porte, poussée sans doute par de lourds contre-poids, se referma derrière eux.

Georges cherchait à voir où il se trouvait ; mais l'obscurité était à peu près complète. Seulement, à l'extrémité du magasin, on apercevait une vague lueur sur le plafond. Le bas était encombré de meubles hors de service, de planches, de tonneaux vides, au milieu desquels il semblait fort difficile de se frayer une route. Georges, en étendant les bras pour éviter un choc au milieu des ténèbres, rencontra des surfaces rugueuses, couvertes de poussière et de toiles d'araignées.

Son compagnon, qui semblait connaître très bien les êtres du lieu, lui dit à voix basse :

— Prends le pan de mon paletot et marche derrière moi ; je te conduirai.

Georges obéit, et tous deux s'avancèrent en tâtonnant. Le guide faisait de nombreux détours, au milieu des débris de toutes sortes ne laissant passage que pour une personne à la fois.

Enfin pourtant, on atteignit l'extrémité du magasin et on put voir d'où partait le reflet lumineux qui dominait l'entassement de caisses et de solives. On était devant une clôture, faite de madriers et de barres de fer, assez semblable à celle de certains bureaux de banque ou de certaines prisons. Pour plus de sûreté, les barres étaient renforcées d'un épais treillage en fil de cuivre. Derrière le treillage, brûlait une lampe dont l'abat-jour était posé très bas ; et les mailles métalliques étaient si serrées, que cette lumière voilée rendait seulement les ténèbres visibles.

Georges, toutefois, avait entrevu une forme humaine qui se tenait immobile auprès de la lampe, et il s'empressa de se cacher derrière une pile de tonneaux vides, pendant que son compagnon s'avancait seul vers la barrière.

La voix rauque et dure de Trigaut s'éleva de l'autre côté de la grille :

— Qui diable vient là ? demanda-t-il.

— *Turlututu, chapeau de paille !* répliqua le rôdeur.

C'était évidemment un mot de passe que devaient prononcer les initiés. Trigaut reprit :

— C'est bon...Avancez à l'ordre, qu'on vous dévisage et que l'on sache ce que vous apportez.

Un guichet s'ouvrit, et la lampe, brusquement soulevée, projeta un rayon brillant sur la figure du nouveau venu.

L'effet de cet examen ne se fit pas attendre. Trigaut s'écria d'un ton furieux :

— Comment ! misérable Poisson-Frit, est-ce encore toi ? Après ce qui s'est passé, as-tu l'audace de te présenter ici ? Tiens, file bien vite... Tu sais que je suis armé... Sors, te dis-je ; tout ce que je peux faire de mieux pour toi, c'est de te laisser sortir !

Poisson-Frit, qui devait ce surnom à son visage brun et comme rissolé, ne bougea pas.

— Voyons, voyons, monsieur le commis, reprit-il humblement, ne nous fâchons pas... Ce qui est passé est passé. Nous avons besoin les uns des autres, pas vrai ? On m'avait joué un tour, en me payant comme bijoux faux des bibelots qui étaient de *la bonne or*... Moi, je suis vif comme la poudre : j'ai trouvé ma belle pour cogneter, et, ma foi ! j'ai cogné... Si la chose a tourné si mal, ce n'est pas ma faute. Il faut avoir de la conscience, que diable !... Voyez plutôt ce que je vous offre... Ah ! c'est du chenu, cette fois, et on ne me reprochera plus d'apporter du *toc* !

En même temps, Poisson-Frit tira de dessous son paletot déchiré un gros écrin qu'il ouvrit. L'écrin contenait un collier de diamants, dont les pierres précieuses projetaient, malgré l'obscurité, un éclat incomparable.

Sans doute, derrière son grillage, Trigaut voyait très bien de quoi il s'agissait, car il s'écria :

— Bon ! c'est, je parie, la rivière en diamants qui a été soustraite, ces jours derniers, à un joaillier du Palais-Royal et dont parlent tous les journaux !... Gredin, c'est donc toi qui as fait le coup ?... Mais je n'achèterai pas un objet si connu ; on ne pourrait en mettre en vente une seule pierre sans s'exposer à être pincé ! D'ailleurs, je te l'ai dit, je ne veux plus de marchés avec toi... Garde tes diamants et montre-moi les talons.

— Mon aimable monsieur, reprit Poisson-Frit d'un ton suppliant, ne soyez pas si coriace ; s'il faut le dire, je vous donne l'article pour mille *balles*... Non, pour cinq cents... cent *roues de derrière*, quoi !... C'est-y ça, un marché !... Il faut manger, voyez-vous ! Et chacun doit vivre de son état.

— Oui, dit Trigaut, et si j'acceptais tes conditions, un de ces jours tu irais m'attendre dans les endroits que je fréquente et tu me casserais les os à coups de trique, comme tu l'as fait déjà pour quelqu'un de ma connaissance... Allons ! détale ; je ne veux avoir rien de commun avec toi.

Georges frissonnait d'horreur. Depuis un moment, il soupçonnait que Poisson-Frit était l'assassin de son père, et les dernières paroles de Trigaut ne lui laissaient aucun doute à cet égard. Dans un transport d'indignation, il leva son poing sur la tête du scélérat, et il se sentait de force à la lui briser d'un seul coup. La réflexion, un effort de volonté l'empêchèrent de donner suite à ce premier mouvement ; ce n'était pas ainsi qu'il devait venger

son père, sauver son nom du déshonneur. Il laissa donc retomber son bras et redevint immobile.

Poisson-Frit ne soupçonnait pas le danger qu'il venait de courir. Impatient de mener à bien sa négociation, il avait complètement oublié la présence de Georges.

— Mais, triple tonnerre ! s'écria-t-il, que vous faut-il donc ? Si j'ai assommé l'autre, n'est-ce pas vous qui en avez profité ? Vous n'étiez que commis, vous voilà patron !... Tenez ! cent *balles*... je ne demande que cent *balles* pour cette rivière qui en vaut, dit-on, plus de cinquante mille !... Et nous resterons bons amis pourtant... que le diable me brûle, si nous ne restons pas bons amis !

Trigaut paraissait fortement tenté. Acquérir pour quelques pièces d'argent un magnifique joyau qui représentait une fortune ! Néanmoins, il répondit brutalement :

— Rien... pas un sou. Crève de faim, si tu veux, ou mange tes diamants... et puissent-ils t'étouffer !

Le malfaiteur était exaspéré ; ses yeux scintillaient dans l'ombre comme ceux d'un chat en colère.

— Ah ! c'est ainsi ! dit-il en serrant les dents, alors, voilà pour toi !

Le guichet, pratiqué dans le treillage, laissait une place assez large pour qu'on pût y introduire le bras, et pendant la conversation précédente, Trigaut, confiant dans la solidité de la clôture, s'était accoudé sur la tablette. Tout à coup, un couteau avait brillé dans la main de Poisson-Frit ; le receleur fut atteint à la base du col, et comme il n'était pas en garde contre cette attaque, l'arme aurait porté plus juste, si deux mains vigou-

reuses n'eussent saisi Poisson-Frit par les épaules et ne l'eussent vivement ramené en arrière.

Trigaut, se sentant blessé, poussa un effroyable juron et gagna l'extrémité du réduit qui lui servait de bureau. Il s'assit sur la première marche d'un petit escalier conduisant à l'étage supérieur, et se mit à éponger le sang qui coulait de sa blessure.

Pendant ce temps, Georges et Poisson-Frit luttèrent dans l'ombre. Georges essayait de désarmer son adversaire, qui disait en grinçant des dents :

— Ouais ! on se tourne contre les camarades, à présent ! De quoi te mêles-tu, petiot ? T'es donc un mouchar ?... Je devais ça à ce mufler... Si on ne matait pas ces gens-là, le métier ne serait plus tenable... Ah çà, me laisseras-tu, à la fin ?

— Je ne vous ferai pas de mal, répliqua Georges avec fermeté ; mais vous allez me remettre votre couteau et sortir d'ici sur-le-champ... Quant au reste, nous verrons plus tard et vous ne perdrez rien pour attendre.

— Mon couteau !... le plus souvent ! c'est un ami ! Encore une fois, de quoi te mêles-tu ?

La lutte devenait de plus en plus inégale. Outre que Georges de Varigny avait une force supérieure, il conservait l'avantage de la position et maîtrisait les mouvements du vaurien qui essayait en vain de se dégager.

Trigaut, malgré la douleur que lui causait sa blessure, se releva et s'écria avec anxiété :

— Qui est là ?... Morbleu ! est-ce qu'ils étaient deux ?

— C'est moi, Trigaut, répondit à voix haute Georges de Varigny, qui ne cherchait plus à se cacher : nous au-

rons à causer ensemble; en attendant, aidez-moi à chasser ce coquin.

La surprise de Trigaut domina un moment tous ses autres sentiments et toutes ses souffrances.

— Vous, monsieur Georges! répliqua-t-il; qui pouvait supposer?... Comment se fait-il?... Je suis blessé et incapable de vous donner un coup de main... Vous, ne ménégez pas ce scélérat. Voici un revolver; tuez cet homme... C'est lui qui a assassiné votre père!

— Je le sais, dit Varigny d'un ton sombre; mais l'heure de son châtement n'est pas encore venue... Elle viendra plus tard... Pour le moment, je désire seulement le renvoyer d'ici.

— Prenez du moins cette arme.

Et s'appuyant contre le grillage, Trigaut lui tendait par le guichet un revolver à six coups.

Georges n'en avait déjà plus besoin. Il était parvenu, non sans se couper un peu les doigts, à s'emparer du couteau de Poisson-Frit qui, ne se sentant plus la force de continuer la lutte, se bornait à se tenir sur la défensive.

— Pour lors, vous vous connaissez, grommelait-il, et paraît que vous êtes tous deux du même bord!... Allons! je file, puisque l'on ne fait plus de commerce dans cette baraque... Mon petit monsieur, rendez-moi mon couteau.

— Voilà pour le prix de votre couteau, répliqua Varigny en prenant dans sa poche quelques pièces d'argent qu'il posa sur la tablette: maintenant décampez... Vous avez entendu ce que l'on disait tout à l'heure! Ne me

poussez pas à bout, car je suis en droit de vous tuer sans pitié.

Pendant que Poisson-Frit se jetait sur l'argent, Georges fit disparaître le couteau, et se saisit du revolver que lui présentait le commis d'une main mal assurée.

— Marchez devant moi, dit-il à Poisson-Frit; je vais vous conduire jusqu'à la porte de la rue... Et songez bien que si, dans le trajet, vous vous retournez, si vous faites le moindre mouvement suspect, je lâche la détente et je vous brûle la cervelle... Trigaut, tirez le cordon, afin que cet homme puisse s'en aller.

— Oui, monsieur, répliqua Trigaut avec empressement.

On entendit le bruit sec, annonçant que la porte venait de s'ouvrir.

Poisson-Frit s'était mis en marche sans nouvelle résistance.

— Eh ! eh !... un gaillard à poil ! grommelait-il.

Grâce au respect que la force physique impose à ses pareils, il s'engagea docilement dans le passage, au milieu des caisses et des tonneaux entassés. Georges le suivait, le revolver à la main, et ils atteignirent bientôt la porte qui était entr'ouverte, comme nous savons. Poisson-Frit la tira avec effort et ce fut seulement quand il l'eut franchie qu'il s'arrêta et se retourna.

Georges, sans rien dire, lui posa le bout de son pistolet sur le front.

— Bah ! ne nous fâchons pas, reprit le voleur humblement; vous êtes le fils de la maison, à ce que je vois, et je comprends que nous ne puissions pas être ensemble

comme les deux doigts de la main... Mais vous m'avez donné de l'argent et ceci vous appartient... D'ailleurs, ce serait pour moi dangereux à garder.

En même temps, il présentait à Varigny l'écrin qui contenait la rivière de diamants.

— Je n'ai que faire d'un objet volé ! répliqua Georges.

Et il repoussa l'écrin, qui tomba par terre et se brisa.

A la lueur du gaz, les diamants jetèrent des feux éblouissants sur la dalle boueuse qui formait le seuil du magasin. Georges les écarta du pied, et rentrant aussitôt, il laissa retomber la porte qui se referma toute seule.

Il lui sembla entendre Poisson-Frit l'interpeller du dehors, mais il ne s'en inquiéta pas et s'engagea de nouveau dans le labyrinthe de meubles. En raison de l'expérience qu'il avait acquise déjà, il n'eut pas trop de peine à se diriger et fut bientôt en face du guichet.

La lampe continuait de brûler à l'intérieur. Trigaut, quoique souffrant cruellement de sa blessure, venait d'ouvrir dans le grillage une porte basse et étroite qui servait de communication entre le bureau et le magasin. Georges s'y glissa et, sans se démunir du revolver, examina l'endroit où il se trouvait.

C'était un réduit assez exigü, contenant seulement une mauvaise chaise et un coffret de fer, destiné sans doute à renfermer de l'argent ou des objets de prix. Au fond, comme nous l'avons dit, un petit escalier conduisait à l'étage supérieur de la maison,

Le jeune Varigny craignait que Trigaut, revenu d'un premier moment de trouble et de surprise, ne tentât quelque résistance. Ses craintes étaient vaines. Trigaut,

épuisé, avait repris sa place sur la première marche de l'escalier et épongeait avec son mouchoir le sang qui s'échappait de sa blessure.

Cependant, il dit d'un ton farouche :

— Pourquoi avez-vous laissé partir ce coquin, monsieur Georges ? Dans votre intérêt comme dans le mien, il fallait le tuer...

— Ce n'est pas ici et de cette manière, répliqua Georges, qu'il devait recevoir son châtement... Ne nous occupons plus de cet homme. Je sais maintenant, monsieur Trigaut, à quel trafic abominable cette partie de ma maison est employée et j'aurai des explications sérieuses à vous demander ; mais vous êtes blessé, il importe d'abord de vous donner les secours que votre état réclame. Nous allons monter chez vous, car je suppose que cet escalier y conduit... Seulement, comme je n'entends pas que ma maison continue à être un lieu de recel pour les voleurs et les assassins de Paris, je vais prendre certaines mesures.

Au moyen du couteau de Poisson-Frit, il coupa le cordon de la porte, puis le fil métallique du timbre, afin de rendre impossible toute communication avec le dehors à l'avenir. Trigaut le regardait faire et disait avec humeur :

— C'est votre père lui-même, monsieur Georges, qui a machiné tout cela. Il croyait n'avoir négligé aucune précaution pour notre sûreté ; mais on ne pense pas à tout, et il y a des vauriens si redoutables... Enfin, voilà bien du bruit au sujet d'un simple bureau de « prêts sur gages » !

— Un bureau de prêts sur gages ! Appelez-vous ainsi un endroit où l'on ne pénètre qu'à certaines heures de la nuits en échangeant des signaux mystérieux et des mots de passe ?

— Vous en penserez ce que vous voudrez, répliqua Trigaut d'un ton bourru ; pour moi, j'ai continué le commerce de mon patron... Encore avez-vous pu voir que je refuse certaines affaires, ce qui a exaspéré cette canaille de Poisson-Frit. Je suis disposé à les interrompre complètement, et vous ne faites que prévenir une résolution arrêtée déjà dans ma tête... N'oubliez pas que mes intérêts sont tellement mêlés à ceux de votre père, et par conséquent aux vôtres, qu'on ne saurait les séparer.

— Je ne l'oublie pas, sans cela... Mais, encore une fois, ce n'est pas le moment de discuter ces matières. Vous perdez du sang, hâtons-nous de monter.

— En effet, je souffre beaucoup. Je croyais n'avoir qu'une égratignure et je commence à craindre... Ah ! pourquoi n'avez-vous pas logé une balle dans la tête de ce bandit ?

Georges prit la lampe d'une main ; de l'autre il soutint Trigaut, qui n'eût pu gravir les marches sans aide. Au bout de quelques minutes, ils furent dans le logement de l'ancien commis.

XIII

LA CACHETTE

Georges de Varigny, tout en installant le blessé sur une couchette de fer, examina avec attention la chambre de Trigaut, où il n'était entré que deux ou trois fois quand il était très jeune et dont il avait oublié les détails. Cette chambre, d'une simplicité extrême, ne semblait pouvoir renfermer aucune cache secrète. Le plafond était en plâtre, le plancher en voliges de chêne ; les murailles étaient couvertes uniformément d'un papier peint, aux couleurs passées. Les meubles, en petit nombre, n'avaient que des dimensions exigües. Seule, une lourde armoire en noyer, qui garnissait tout un pan de la chambre, eût été capable de renfermer des objets volumineux ; mais les deux battants, ouverts par hasard, permettaient de constater qu'elle ne contenait que le linge et les effets, assez peu luxueux, de Trigaut.

En traversant une première pièce qui servait de salon, Georges n'avait rien vu non plus qui justifiait ses suppositions au sujet d'un dépôt de marchandises pré-

cieuses dans cette partie de la maison paternelle. Là encore, plancher, murailles et meubles ne semblaient nullement prêter au mystère. Tout était bourgeois, sans agencement suspect. Or, le salon et la chambre formaient tout le premier étage du pavillon. Au dessous, il y avait le vieux magasin que nous connaissons ; au-dessus, des greniers ouverts à tous les vents. Où donc le défunt banquier, et plus tard son confident Trigaut, serraient-ils les nombreux objets qu'on leur apportait le soir avec tant de précautions ?

La solution de ce problème n'occupait pas Georges d'une façon exclusive. Humain avant tout, il songeait à soulager le blessé, si peu d'estime qu'il eût pour lui. Après l'avoir aidé à se coucher, il banda provisoirement la blessure afin d'arrêter l'écoulement du sang ; puis, prenant un flambeau, il courut à la loge.

Pierre et Jeannette furent stupéfaits quand ils virent leur maître, sorti quelques heures auparavant par la porte principale, descendre du logement de Trigaut. Cependant, ils n'osèrent lui adresser aucune question, et en apprenant que Trigaut était blessé, Pierre s'empressa d'aller chercher le docteur Moiroud, tandis que sa femme se rendait auprès du malade.

Georges ne jugea pas à propos de prévenir Catiche, qui eût été d'un grand secours en pareille circonstance ; mais, lorsque le concierge revint avec Moiroud, il voulut assister à la visite du médecin.

Trigaut était étendu sur son lit, dans un état de prostration qui contrastait avec son activité ordinaire. Le

docteur, après avoir enlevé les bandages, examina attentivement la plaie.

— On m'avait parlé d'une contusion, dit-il, et c'est d'un coup de couteau qu'il s'agit... Hum ! on doit voir d'assez mauvais monde par ici !

Trigaut, malgré son accablement, riposta avec vivacité :

— Il s'agit d'un accident, monsieur ; en me servant de mon couteau, je m'en suis porté un coup par mégarde. Qu'on n'aille pas faire des histoires à perte de vue... Je suis un maladroit, voilà tout.

Cela semblait être dit non seulement pour le docteur, mais encore pour le concierge et sa femme qui étaient présents.

— C'est bon, répliqua Moiroud avec un sourire narquois ; vous vous êtes donné ce coup de couteau comme certain vieux monsieur, que j'ai soigné ici, s'était donné à lui-même les coups de bâton dont il est mort... Enfin, cela ne me regarde pas ; mon affaire, à moi, est de vous panser et de vous guérir, si je peux... Essayons.

Il procéda au pansement et se retira, en annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Georges l'accompagna jusqu'à la porte de la rue.

— Docteur, lui demanda-t-il quand ils furent seuls, cette blessure est-elle mortelle ?

— Je l'ignore ; il n'y a rien de très grave pour le moment, mais on ne peut jamais répondre des suites d'une blessure... Que ce garçon se tienne tranquille, suive exactement mes prescriptions, et sans doute les choses tourneront bien.

— Vous ne croyez pas à un accident involontaire, reprit Georges en baissant la voix, et peut-être avez-vous raison... Mais Trigaut désire que l'on ne sache pas l'origine de sa blessure, et, à mon avis, sa volonté doit être respectée.

— C'est le secret professionnel, répliqua Moiroud, et je connais les devoirs qu'il m'impose. Je les remplirai jusqu'à nouvel ordre... Bonsoir.

Le lendemain, le blessé avait une fièvre ardente, parfois accompagnée de délire. Georges, craignant que, dans ses accès, Trigaut ne laissât échapper devant Pierre et sa femme certaines paroles révélatrices, ne le quittait presque pas et inventait des prétextes pour éloigner les personnes dont il redoutait la curiosité. Cela ne l'empêchait pas d'aller et de venir dans le logement de Trigaut, et de continuer ses perquisitions.

Déjà il était retourné au rez-de-chaussée, et, ne voulant se fier à qui que ce fût en pareille affaire, il avait achevé lui-même de mettre hors de service les appareils de communication avec l'extérieur. Le ressort de la porte avait été brisé, les fils de transmission avaient été arrachés ; la porte était assujettie par un solide cadenas, dont il conserva la clef. Il était parvenu à renverser une partie du treillage qui formait le bureau, et il ne restait plus que fort peu de chose des anciennes installations. Ainsi, non seulement on n'avait rien à craindre des gens du dehors, mais encore il était impossible de deviner à quel usage avait été employé longtemps ce vieux magasin.

Trigaut n'ignorait peut-être pas les changements opérés par le véritable maître du logis, mais il ne sem-

blait pas s'en inquiéter. En revanche, quand Georges était dans la chambre, il suivait des yeux chacun de ses mouvements et éprouvait une anxiété visible. Georges remarqua cette particularité et en conclut que la cache secrète, dont il soupçonnait l'existence, devait se trouver dans la chambre même, quoique rien, d'autre part, ne justifîât cette supposition.

Deux jours et deux nuits se passèrent encore. La situation du blessé n'empirait pas et le docteur Moiroud, qui venait chaque matin, recommandait toujours un calme complet autour de lui. Le concierge et sa femme, le petit domestique, Georges lui-même, se relayaient auprès de Telegut, qui demeurait habituellement morne et taciturne. On n'avait pu empêcher que Catiche, compatissante pour toutes les souffrances, ne vint parfois offrir ses services ; mais Georges la renvoyait et il semblait attendre avec impatience, de son côté, que l'humanité lui permit de ne plus remettre le pied dans cette partie de la maison.

Un soir, il avait ainsi congédié sa cousine ; en se retirant, elle lui dit avec distraction :

— Comme il fait sombre dans cette chambre ! Pourquoi a-t-on bouché l'espèce de lucarne dont on distingue du dehors la forme dans la muraille ? Elle eût donné un peu de lumière ici.

— Quelle lucarne ? demanda Georges.

— Tu peux voir de la cour son ancien emplacement... Ab çà, décidément, tu ne permets pas que je passe la nuit auprès de... ce malheureux ?

— Non, non, ma chère Cendrillon ; ce ne serait pas

convenable... c'est moi qui veillerai... Aussi bien, la blessure va mieux, et demain, sans doute, il ne sera plus nécessaire de veiller.

Tout en parlant, il descendait l'escalier avec sa parente et, dans la cour, il se mit à examiner l'extérieur du pavillon. Aux dernières lueurs du jour, il reconnut facilement le dessin plus clair d'une petite fenêtre qui devait avoir été murée depuis peu de temps, et il demeura pensif, tandis que Gatiche, oubliant déjà sa remarque, remontait chez elle.

Georges retourna prendre son poste au chevet du blessé. Trigaut, très abattu, conservait à peine conscience de lui-même ; par intervalles, il avait des redoublements de fièvre, puis il retombait dans une prostration somnolente. D'heure en heure, il fallait lui administrer une cuillerée d'une potion prescrite par le médecin, et le garde-malade s'aquittait de ce devoir avec ponctualité.

Une partie de la nuit s'écoula. Georges, un livre à la main, s'absorbait dans sa lecture, quand le blessé fut pris d'une agitation plus forte que les précédentes. Il se retournait fréquemment sur sa couche, quoique chaque mouvement lui arrachât une plainte. Sa poitrine oppressée, ses joues rouges, ses yeux brillants, annonçaient que la fièvre augmentait.

Il finit par prononcer avec volubilité des paroles sans suite. Georges, croyant qu'on lui parlait, se pencha pour écouter. Peu à peu la voix de Trigaut devint plus distincte.

— Patron, disait-il, mettez bien vite la rivière en dia-

mants dans la *Caisse-Noire*... La police est sur pied et nos pratiques ordinaires sont si imprudentes !... Sur-tout, que votre grand nigaud de fils ne soupçonne pas... S'il savait !...

Trigaut avait un violent délire et prenait Georges pour le banquier défunt. Il poursuivit :

— Ah ! le jeune homme ne serait pas fâché de connaître l'endroit où nous serrons notre butin ! Depuis votre mort, il me guette pour dépister la *Caisse-Noire* !... Bernique ! on est plus malin que lui.

Georges n'osait prononcer un mot, de peur que le son de sa voix ne suffît pour rendre la raison au fiévreux.

Après une pause, Trigaut reprit avec impatience :

— Je vous dis de mettre en sûreté ce collier en diamants que nous a apporté votre assassin Poisson-Frit... Il nous devait bien cela !... Tenez ! le collier est là, sur la table... Comme il brille ! Nous en avons peu d'aussi beaux !

Et il désignait du doigt une cuiller d'argent, qui reflétait un rayon lumineux de la lampe. Georges, pour se prêter à sa fantaisie, se leva et prit la cuiller.

— A la bonne heure... A présent, placez-le dans la *Caisse-Noire*.

Varigny, sa cuiller à la main, restait immobile au milieu de la chambre, ne sachant ce qu'il devait faire. Il tournait le dos à la lumière et continuait de garder le silence, de crainte que la moindre maladresse ne mît fin tout à coup à l'égarément passager du malade.

Cette inaction irrita Trigaut ; il se démena sur sa couche en gémissant.

— Tonnerre ! à quoi pensez-vous ? reprit-il ; pourquoi tant lanterner ?... Faites tourner l'armoire sur son pivot, et servez-vous du truc qui ouvre la Caisse... Sacrebleu ! avez-vous déjà oublié les combinaisons dont vous êtes l'inventeur ? A-t-on si peu de mémoire dans l'autre monde ?

Comme une hésitation prolongée pouvait tout perdre, Georges se dirigea vers l'armoire et se mit à la pousser dans divers sens, ne supposant pas qu'il y eût moyen même d'ébranler ce meuble massif et pesant.

A sa grande surprise, l'armoire tourna sans effort et sans bruit sur un de ses pieds, comme sur un pivot, et démasqua tout le pan de muraille qu'elle cachait d'habitude.

Ce résultat obtenu, Georges n'en était guère plus avancé. Bien que Trigaut eût annoncé l'existence d'un « truc » qui devait permettre d'ouvrir la Caisse-Noire, on n'apercevait pas trace de porte ou de ressort secret. Le mur était uni, lisse, recouvert du papier de tenture qui tapissait le reste de la chambre. Vainement passa-t-il la main sur cette surface plane, il ne rencontra aucune aspérité révélatrice.

Désirant, quoi qu'il pût arriver, poursuivre l'aventure jusqu'au bout, il alla prendre la lampe sur la table, afin d'examiner à loisir l'état des choses.

Le blessé fit entendre un rire douloureux :

— Ah ! patron, dit-il, vous aimez à contempler les bibelots que contient la Caisse !... Je sais que vous vous y enfermez parfois pour en régaler vos yeux... Cependant, n'oubliez pas que tout m'appartient à cette heure... Ah ! mais, je saurai défendre mon bien !

Sans l'écouter, Georges, armé de la lampe, reprit ses minutieuses investigations ; toujours rien qui décelât une serrure, un mécanisme quelconque. Néanmoins, en promenant les doigts sur une plinthe qui encadrait le papier de tenture, il sentit une légère saillie. On eût dit d'un clou à tête arrondie, couvert d'une couche de peinture comme la plinthe, dans les moulures de laquelle il se dissimulait. Georges appuya fortement sur cette pointe métallique, ainsi qu'il avait fait sur le bouton de la porte extérieure, mais rien ne bougea. Il se mit à la tourmenter en tous sens, et, la saisissant avec l'extrémité de ses doigts, il finit par la tirer à lui.

Aussitôt se produisit l'effet cherché si longtemps. Un petit craquement eut lieu ; une porte, dont les jointures étaient dissimulées avec une habileté merveilleuse dans les rayures du papier peint, s'ouvrit tout à coup.

Georges, impatient et joyeux, la poussa vivement. Il entra dans une petite pièce qui, même le jour, devait être tout à fait obscure et qui autrefois sans doute avait servi de cabinet de toilette ou de débarras. C'était à cette pièce que correspondait la lucarne murée dont il avait constaté l'existence du côté de la cour, et dont on voyait aussi très bien l'emplacement à l'intérieur.

Il regarda autour de lui avec stupéfaction. Le cabinet était garni, du haut en bas, de rayons sur lesquels s'étagaient les objets les plus rares et les plus précieux. Il y avait là des bijoux de la plus grande valeur : statuettes, vases, ornements en or, en argent, en ivoire, des parures en perles et en brillants, des pièces d'orfèvrerie d'une

splendeur royale, et jusqu'à des ostensoirs, enrichis de pierreries et dérobés sans doute dans des églises. Beaucoup de ces objets d'art, par leur magnificence même, par la perfection du travail, devaient avoir une célébrité européenne et ne pouvaient manquer d'être reconnus dès qu'on les montrerait au grand jour. Ne voulant pas les briser pour en fondre le métal et en vendre séparément les pierres précieuses, on les conservait dans ce réduit inconnu, en attendant qu'on pût s'en défaire avec sécurité. Il eut été facile de retrouver là bon nombre de chefs-d'œuvre disparus à Paris depuis plusieurs années. Cependant, la plupart des richesses réunies dans la Caisse-Noire n'étaient pas mises en vue. Certaines cassettes, disposées sur les rayons, devaient être pleines de choses précieuses ; et quelques toiles, enroulées sur elles-mêmes dans un coin, étaient peut-être des tableaux de maîtres découpés par une main parricide dans les musées nationaux.

Ce qui demeurait visible suffisait pour former un ensemble féérique. Malgré la poussière qui les ternissait, cristaux, émaux, ciselures d'or et d'argent, garnitures de perles, d'émeraudes, de rubis et de saphirs, reflétaient la lumière de la lampe et lançaient des feux éblouissants. Jamais boutique de lapidaire n'avait offert tant et de si splendides trésors. Aussi, Georges de Varigny, peu préparé à une semblable découverte, dit-il, dès que la première impression d'étonnement fut passée :

— Grand Dieu ! comment un pareil bouge peut-il contenir de telles richesses !

Un cri de rage s'éleva derrière lui, tandis que Trigaut

s'agitait violemment sur sa couche. Georges avait parlé très haut, et sa voix venait de produire, sur l'ancien employé de son père, la révolution prévue : Trigaut avait recouvré toute sa connaissance.

— Monsieur Georges, c'est vous ! s'écria-t-il ; que l'enfer vous consume ! Comment êtes-vous entré là ?... Ne touchez à rien... tout m'appartient ; votre père m'a donné sa part, car il n'ignorait pas ce que vous en feriez... Ne touchez à rien, vous dis-je, ou vous seriez un voleur ! Sortez... sortez donc, mille tonnerres !

Georges ne bougeait pas. Réellement, ces trésors amoncelés exerçaient sur lui une sorte de fascination.

— Ah ça, de par le diable ! allez-vous sortir ? reprit Trigaut ; je vous répète que tout m'appartient... D'ailleurs, ces beaux bibelots ont été volés... là... puisque vous voulez le savoir ! Les réclamerez-vous maintenant ? Nous avons l'air de prêter sur gages ; mais, en réalité, nous achetions pour peu de chose aux voleurs des marchandises de grand prix, dont ils ne trouvaient pas à se défaire... Et c'était moi qui, presque toujours, concluais les marchés, car votre père craignait de se compromettre en personne, ce qui n'a pas empêché... Hein ! à présent, demanderez-vous à partager ? ... Ne touchez donc à rien... et sortez vite !

— C'est bon, Trigaut ; tranquillisez-vous, répliqua Georges froidement ; mais je désire juger par moi-même...

— Ah ! est-ce ainsi ? reprit Trigaut en grinçant des dents ; vous maintenez vos prétentions ? ... On a beau vous dire que ces choses sont le produit du vol, de l'as-

sassinat... Tenez ! il y a des bijoux sur lesquels j'ai essuyé des taches de sang... Vous ne voulez pas en dé-mordre ? Vous êtes devenu rapace comme votre père?... Eh bien, nous allons voir.

On sauta péniblement à bas du lit, on traversa la chambre en chancelant ; puis, comme Georges continuait son inventaire rapide, un grand corps, à demi nu, se jeta sur lui à l'improviste. Le jeune homme fut renversé du coup ; la lampe qu'il tenait s'éteignit.

Une lutte acharnée ne s'engagea pas moins. Trigaut était tombé avec Georges et s'efforçait de le mordre, de l'étouffer entre ses bras. Varigny, malgré les ménagements que lui imposait la situation, dut faire usage de toute sa vigueur pour se dégager. Trigaut avait recouvré subitement ses forces et on se souvient qu'il était robuste. Ils se roulaient par terre dans l'obscurité.

Un choc avait renversé une boîte de diamants, posée sur un rayon, et les deux adversaires étaient couverts de petits objets ronds et durs, qu'ils faisaient voler en tous sens, comme du gravier.

En se défendant, Georges disait d'une voix haletante :

— Voyons ! voyons ! Trigaut, revenez à vous !... Je vous promets de ne rien réclamer de ce qui est ici. Vous aviez raison de penser... Lâchez-moi donc !

Ces paroles conciliantes ne semblaient pas être entendues de Trigaut, qui était en proie à une véritable furie.

— Tout pour moi ! grondait-il entre ses dents ; tout m'appartient... tout..., tout. Je veux te tuer... t'ouvrir le ventre... t'arracher l'âme !

Georges avait mille peines à repousser ses attaques, et, en dépit de lui-même, il dut plusieurs fois riposter énergiquement. Enfin, les étreintes de Trigaut devinrent moins vives ; ses bras se relâchèrent et il resta étendu sur le sol, en faisant entendre une espèce de râle qui, au milieu des ténèbres, avait un caractère sinistre.

Georges profita de l'occasion pour se relever prestement et aller allumer une bougie dans la pièce voisine.

Quand il revint avec de la lumière, un spectacle effrayant s'offrit à ses yeux. Son adversaire, vêtu seulement d'une chemise, était toujours étendu par terre, souillé de sang, les yeux clos, la poitrine soulevée par des spasmes. L'appareil de sa blessure ayant été arraché dans la lutte, la cicatrice mal formée s'était rouverte. Le malheureux ne semblait plus avoir que peu d'instants à vivre. Georges, lui-même, avait ses vêtements déchirés, souillés par l'huile de la lampe, et ses nombreuses contusions commençaient à devenir cuisantes.

Il ne s'occupa pas de lui-même. Sa première besogne fut de prendre Trigaut dans ses bras et de le porter sur le lit. Il replaca du mieux possible les bandages de la blessure, et, laissant le malade se reposer, il retourna dans le cabinet qu'on appelait « la Caisse-Noire. »

Là, il releva les débris de la lampe, remit dans leur boîte les diamants renversés ; puis, sans donner un dernier regard aux richesses fabuleuses entassées dans cet étroit espace, il attira la porte, qui se referma d'elle-même, il fit tourner la grande armoire sur son pivot ; et les choses se retrouvèrent dans le même état qu'avant la découverte.

Pendant ces allées et venues, Trigaut n'avait pas fait un mouvement ; ses râlements étaient de plus en plus faibles. Georges, lui ayant donné sans résultat les secours d'usage, comprit que l'assistance du médecin était indispensable. Aussi, après avoir réparé d'une manière sommaire le désordre de ses vêtements, descendit-il à la loge pour éveiller Pierre et l'envoyer chercher le docteur Moiroud, qui ne demeurait qu'à deux pas.

Il était pourtant presque jour lorsque le docteur arriva. En voyant le changement qui s'était opéré dans son malade depuis la veille, Moiroud demanda des explications.

Georges, sans faire aucune allusion au mystérieux cabinet, dit que le blessé avait eu un violent accès de délire et que ce délire était devenu promptement de la frénésie. Trigaut s'exaltant s'était élancé sur son garde-malade ; il en était résulté une lutte, dans laquelle le fiévreux avait déployé une énergie étonnante et qui n'avait cessé que par l'épuisement de ses forces.

Le docteur savait combien ces faits étaient naturels ; néanmoins, il demanda encore :

— Ne l'avez-vous pas irrité par quelque contradiction, monsieur de Varigny ?

— Il parlait tout seul, et semblait s'adresser à une personne invisible...

— Je comprends... et sans doute, continua le docteur avec une légère ironie en remarquant les égratignures des mains et du visage de Georges, vous n'avez pas été tout à fait vainqueur dans la bataille ! Quoi qu'il en

soit, je ne pense pas que la pauvre diable puisse se remettre de cette effroyable crise... Ensuite, ajouta-t-il plus bas en clignant des yeux, la perte ne sera pas grande, je crois !

Les pronostics du vieux praticien ne tardèrent pas à se réaliser. Malgré ses potions et ses médicaments, malgré les soins que prodiguèrent au malade toutes les personnes de la maison, y compris la bonne Catiche, Trigaut expira avant la fin de la journée, sans avoir pu prononcer une parole.

Le médecin, chargé de la constatation légale des décès, exigea quelques détails au sujet de la blessure dont le résultat avait été si fatal. Le témoignage du docteur Moiroud, celui du concierge Pierre et de sa femme, devant lesquels Trigaut avait affirmé s'être blessé lui-même, ne permettaient pas de supposer qu'il pût s'agir d'un crime, et le médecin, après une enquête sommaire, se borna à mentionner sur la pièce officielle le « tétanos traumatique » comme cause du décès.

Trigaut n'avait pas de famille et ne laissait aucun héritier. Georges pourtant crut ne devoir rien négliger pour mettre à couvert sa responsabilité. Sur l'avis de son ami l'avoué Noblin, un inventaire fut dressé de ce qui appartenait en propre au défunt, en cas de réclamations futures ; puis, Trigaut fut enterré sans pompe, et il sembla que son nom et son obscure existence dussent bientôt tomber dans l'oubli.

XIV

LE PRÉFET

Une grave préoccupation restait à Georges de Varigny ; que ferait-il des trésors accumulés dans la Caisse-Noire ? Il en répudiait, sans hésiter, la possession ; mais alors à qui les restituer et comment les restituer sans couvrir de honte le nom de son père ?

Le problème paraissait insoluble ; Georges resta, pendant plusieurs jours, plongé dans ses méditations. Enfin, il se décida à écrire à un haut fonctionnaire, pour lui demander audience, et ayant jeté lui-même la lettre à la poste, il attendit le résultat.

Le surlendemain, dans la matinée, Catiche fut tout étonnée de voir son cousin, correctement vêtu de noir, se disposer à sortir et envoyer chercher une voiture de place.

— Bon Dieu ! Georges, lui demanda-t-elle en riant, est-ce que tu vas à une messe de mariage ?

— Non, ma chère Catiche, à moins que ce ne soit à la tienne.

— Mauvais plaisant ! Je coiffe sainte Catherine, ma

patronne, et tu n'iras jamais à cette messe-là ; mais, moi, j'espère un jour aller à la tienne, quoique tu aies dans le cœur une passion malheureuse...

— Une passion malheureuse ! répéta Georges avec embarras ; d'où te viennent, ma pauvre Cendrillon, ces idées saugrenues ?

— Saugrenues tant que tu voudras, je sais ce que je sais. M. Legoff m'a dit des choses...

— Legoff radote. Je ne lui ai jamais fait de confidences, bien qu'il m'ait fourni certains renseignements...

— C'est bon ; écoute, cousin Georges : que Legoff ait dit vrai ou non, si un jour tu as certains chagrins, il faudra me les conter. Nous autres, vieilles filles, nous pouvons tout comprendre... même ce que nous n'avons pas éprouvé ; et cela soulage de songer qu'il y a quelqu'un qui souffre avec nous.

— Tu es une excellente créature, Catiche. Peut-être, en effet, ai-je éprouvé de ces sentiments auxquels quiconque est jeune ne peut se soustraire d'une façon complète ; mais il n'y a pas d'amour sans espoir, ma chère, et comme tout m'éloignait de la personne vers laquelle me portaient les aspirations de mon cœur, j'ai voulu oublier... et j'oublie.

Il poussa un profond soupir.

— En es-tu bien sûr, Georges ? Je crains, au contraire...

En ce moment le domestique vint annoncer que la voiture attendait à la porte. Georges prit son chapeau.

— Laissons cela, cousine, reprit-il brusquement, et tu m'obligeras de ne jamais revenir sur ce sujet... S'il

faut l'avouer, je suis occupé, actuellement, d'une affaire qui n'a rien de commun avec les affaires de cœur.

Et il sortit.

Moins d'une heure plus tard, il arrivait à la préfecture de police, et, sur le vu de sa lettre d'audience, il était admis dans le cabinet du préfet.

M. Z***, alors préfet de police, était un homme d'une cinquantaine d'année, au sourire fin, à l'œil inquisiteur; ses manières civiles ne pouvaient dissimuler une certaine brusquerie, la brusquerie de l'homme actif, qui sait le prix du temps et ne veut pas le gaspiller. Il accueillit Georges avec distinction et le fit asseoir dans un fauteuil en face de son bureau, bien en vue, pendant que lui-même demeurait un peu dans l'ombre.

Georges ne pouvait entièrement surmonter son embarras. La tâche qu'il avait à remplir était délicate; il craignait, par quelque gaucherie, par une parole maladroite, d'en compromettre le succès. Comme le personnage officiel semblait attendre qu'on lui fit connaître l'objet de cette entrevue, Georges, pour entrer en matière, le remercia de l'empressement qu'il avait mis à lui accorder audience.

— Oh ! nous vous connaissons, monsieur de Varigny, dit le préfet avec aménité en regardant un papier déposé sur son bureau, et vous avez droit à des égards. Ce n'est pas tous les jours que les héritiers de grandes fortunes, plus ou moins mal acquises, s'ingénient à réparer les torts de leurs pères, à restituer les bénéfices illicites. En général, ils trouvent beaucoup plus agréable de profiter de l'opulence qu'on leur laisse et de la gaspiller assez

vilainement... Vous avez eu d'autres scrupules ; les honnêtes gens doivent vous en féliciter.

Ces éloges, si honorables qu'ils fussent, ne causaient aucune satisfaction à Georges ; ils impliquaient la connaissance de certains faits qu'il eût désiré laisser dans l'ombre. Il se borna donc à balbutier quelques mots de politesse, puis il se tut, ne sachant comment aborder une question délicate.

Le préfet eut peine à retenir un mouvement d'impatience.

— Monsieur, dit-il assez sèchement, j'attends qu'il vous plaise de m'apprendre le motif...

Georges se décida tout à coup.

— Excusez-moi, monsieur le préfet, reprit-il ; vous comprendrez bientôt mes hésitations... Mon intention est de vous annoncer une découverte, qui doit faire rentrer en la possession de leurs maîtres légitimes une quantité considérable d'objets précieux. Seulement, qu'il me soit permis, avant tout, d'invoquer votre indulgence en faveur des coupables...

— Ah ! des conditions ! interrompit le fonctionnaire en fronçant le sourcil ; je n'en saurais accepter... Il faut que la loi ait son cours.

— Même contre des morts ? dit Georges avec vivacité. Les deux coupables, s'il y en a réellement deux, ont été victimes de leur faute. Ils ont voulu jouer avec des matières éminemment explosibles, et l'explosion les a tués. Pour la mémoire de l'un d'eux, je réclame....

— S'il ne s'agit que de personnes mortes, nous verrons... Je ne promets rien... Expliquez-vous, monsieur ;

ma bienveillance personnelle vous est acquise ; c'est tout ce que je peux vous dire jusqu'à nouvel ordre.

Georges alors exposa les singulières découvertes qu'il avait faites quelques jours auparavant. Sans nommer Poisson-Frit, il raconta comment, à la suite d'un individu suspect, il avait pu pénétrer dans une partie abandonnée de sa maison, du côté du passage Sifflet ; comment, une discussion s'étant élevée entre l'inconnu et Trigaut qui refusait l'acquisition d'un collier en diamants volé sans doute, Trigaut avait été frappé à l'improviste d'un coup de couteau, et comment enfin, dans un accès de délire, le blessé avait révélé lui-même l'existence d'un cabinet, plein d'objets du plus grand prix.

Peut-être, dans son récit, Georges chargea-t-il Trigaut au bénéfice de son père, qui avait été pourtant le premier créateur de cette ténébreuse agence, et fit-il porter sur l'employé la responsabilité qui devait peser sur le patron ; mais il n'omit aucun fait essentiel. Le préfet, qui l'avait d'abord écouté avec distraction, finit par prendre le plus vif intérêt à ses paroles. Il l'interrompit même plusieurs fois par des questions, auxquelles Georges répondit avec toute la sincérité désirable.

Ces communications étant terminées, le fonctionnaire reprit :

— Mon devoir, monsieur de Varigny, sera de faire vérifier vos dires. Réellement, quoique dans ma position on entende parfois d'étranges histoires, celle-ci les dépasse toutes... Est-ce que les choses précieuses, contenues dans ce cabinet, ont autant d'importance que vous l'annoncez ?

— Je ne suis pas grand connaisseur en ce genre ; mais, d'après un examen rapide, il y a, tant en bijoux qu'en pierreries et en objets d'art, une valeur qu'on peut évaluer à cinq ou six millions... peut-être davantage.

Le préfet tressaillit.

— Cinq ou six millions ! s'écria-t-il, chez un prêteur sur gages... un recéleur ! C'est certainement une exagération.

— Je n'exagère pas ; je suis plutôt, je vous le répète, au-dessous de la vérité... Il vous sera, du reste, facile d'en juger, car je désire mettre le tout à votre disposition aujourd'hui même, et je vous prie de donner des ordres en conséquence.

— Par ma foi ! voilà du nouveau !... Mais cette affaire est grave et je ne saurais en accepter seule la responsabilité.

Le préfet sonna et dit quelques mots à un huissier ; peu d'instants après, le secrétaire général de la préfecture entra. M. Z*** lui apprit rapidement de quoi il s'agissait.

Le secrétaire général ne put retenir un mouvement lorsqu'on prononça le nom du passage Sifflet.

— Ah ! s'écria-t-il, je savais bien qu'il se passait par là quelque chose de suspect. Malheureusement les coquins étaient si habiles qu'il n'y avait pas moyen de les prendre !

Le préfet cligna des yeux pour inviter son surordonné à ne pas trop insister sur les « coquins » du passage Sifflet, et il finit par annoncer que M. de Varigny, ici présent, comptait faire la remise immédiate à l'administration du trésor trouvé chez lui.

Cette annonce embarrassa le secrétaire général, comme elle avait déjà embarrassé son chef. Tous les deux discutèrent à voix basse, et on jugeait à leur mine qu'ils étaient en présence d'un cas des plus épineux. Enfin, le préfet dit à Georges :

— J'ai décidé, avec M. le secrétaire général, que nous nous occuperions personnellement de cette affaire, et nous allons nous transporter sur-le-champ à votre demeure. Nous ne serons pas seuls ; d'autres personnes, nécessaires au service, s'y rendront en même temps que nous.

— Monsieur le préfet, répliqua Georges en baissant les yeux, je demande avec instance que le plus profond secret couvre toutes les opérations indispensables. J'ai un intérêt du premier ordre à ce que l'on ignore...

— Vous obéissez à un sentiment de respect filial, et j'éviterai l'éclat, si c'est possible... Mais je vous ai parlé de responsabilités sérieuses pour tout le monde, et nous ne saurions nous entourer de trop de garanties... Les personnes dont il s'agit viendront en fiacre de leur côté. Quant à vous, monsieur de Varigny, je vous offre, ainsi qu'à M. le secrétaire général, une place dans ma voiture... Je vais être prêt à l'instant.

Et, sans attendre de réponse, le préfet passa dans son appartement particulier, afin de se disposer au départ.

Georges se demanda s'il n'y avait pas un peu de défiance dans la faveur apparente qu'on lui accordait et si cet acte de civilité n'avait pas pour but de prévenir de sa part quelque retour en arrière. Néanmoins, il ne vou-

lut voir qu'un procédé obligeant dans la proposition du haut magistrat et se tint prêt à en profiter.

Il n'attendit pas longtemps ; on vint le chercher et il trouva dans la cour une voiture fort simple, où le préfet et le secrétaire général avaient déjà pris place. Il monta, et, quand on sortit de la préfecture, il put voir un fiacre, dans lequel s'étaient installés quatre fonctionnaires subalternes, se mettre en devoir de suivre la voiture à distance.

On se dirigea vers la rue Lamartine. Pendant le trajet, le préfet et le secrétaire général continuaient de causer d'un air soucieux. Georges se tenait discrètement à l'écart, laissant errer son regard sur la foule qui s'agitait dans les rues.

Comme l'on approchait de sa demeure, il aperçut un homme de mauvaise mine qui, arrêté sous une porte cochère, semblait observer la maison. Dans cet individu, Georges reconnut sans hésiter Poisson-Frit, le scélérat qui avait frappé mortellement son père et Trigaut.

Le saisissement lui ôta sa présence d'esprit, et ce fut seulement lorsque la voiture eut passé, qu'il se pencha à la portière pour examiner le vaurien dont le stationnement si près de chez lui pouvait donner à penser. Mais sans doute Poisson-Frit l'avait vu, de son côté ; peut-être même savait-il qui étaient les deux éminents compagnons de Georges. Quoi qu'il en fût, pendant le temps que les chevaux avaient mis à faire quelques pas, le malfaiteur avait disparu.

Varigny ne songea pas à signaler sa présence ; du reste, il n'en aurait pas eu le temps. La voiture s'arrêtait

devant sa porte, et comme, dans l'étroite rue Lamartine, l'équipage du préfet de police eût pu attirer l'attention, Georges mit pied à terre pour faire ouvrir par le concierge la porte cochère. La voiture pénétra dans la cour et fut bientôt suivie du fiacre. Alors, sur un mot du maître, la porte fut refermée, ce qui dut déconcerter la curiosité des oisifs du quartier.

Celle de Pierre et de Jeannette n'en était pas moins vive; mais, parmi ceux qui venaient de descendre du fiacre, il y avait une ou deux personnes dont la figure les intimida, et ils rentrèrent tout effarés dans la loge.

On se rendit à l'ancien appartement de Trigaut. Georges semblait ne vouloir y admettre que le préfet et le secrétaire général; l'un et l'autre demandèrent que les autres fonctionnaires, au nombre desquels se trouvaient le chef de la sûreté et un commissaire en écharpe, ne se séparassent pas d'eux, et leur désir était un ordre.

L'intérieur de ce corps de logis n'était pas luxueux, on s'en souvient, et, en entrant dans la chambre, les commissaires et leurs chefs éprouvèrent un certain désappointement. Georges, après avoir allumé plusieurs bougies et fait tourner la grande armoire sur son pivot, s'empressa de tirer le ressort de la porte secrète, ressort qui, par son défaut d'habitude sans doute, ne jouait qu'avec difficulté.

Enfin, il eut raison de ce mécanisme compliqué. La porte s'ouvrit et, armé de deux flambeaux, il pénétra dans le cabinet, où tout le monde le suivit.

Quoique prévenus, la plupart des assistants ne purent retenir des gestes d'admiration. Les pièces d'orfèvrerie

ancienne et moderne, les garnitures de pierreries, les ors des émaux conservaient aux lumières leur éclat éblouissant.

L'étonnement fut à son comble, lorsque Georges, ayant soulevé le couvercle des écrins ou des coffrets qui étaient accumulés en quantité considérable sur les rayons, montra qu'ils étaient pleins de bagues splendides, de boucles d'oreilles, de bracelets en diamants, sans compter des pierres démontées, remarquables par leur pureté et leur grosseur.

— Sur ma foi ! monsieur de Varigny, dit le préfet, vous n'avez pas exagéré la valeur de ces merveilles... C'est une honte pour notre administration, messieurs, poursuivit-il en s'adressant à ses subordonnés, que de pareils trésors aient pu s'accumuler dans cette cachette sans que nous en ayons eu connaissance !

— Je vois ici, dit le chef de la sûreté, bien des objets après lesquels je cours depuis longtemps. Voici d'abord le saint-ciboire et le reliquaire de la cathédrale de N***, qui ont été dérobés, il y a plus de trois ans, dans la sacristie de l'église. Voici encore la parure en perles noires de la duchesse de B***, et les plats en or émaillés du prince russe Samiloff. Nous retrouverons sans doute, au milieu de tout cela, beaucoup d'autres choses dont la disparition a fait grand bruit. Selon moi, on n'a caché ici que les bijoux dont il eût été dangereux de se défaire immédiatement, et on attendait qu'ils fussent assez oubliés pour essayer de les vendre à leur valeur.

— C'est probable, dit le préfet ; toutefois, cette découverte n'a pas coûté beaucoup d'efforts à nos agents...

Le plus pressé maintenant, est de mettre ces objets précieux à l'abri des malversations et de les restituer, s'il y a lieu, à leurs propriétaires. Aujourd'hui même, je nommerai des experts pour en dresser un inventaire exact, après quoi, ils seront transportés à la préfecture. En attendant, M. le commissaire va mettre les scellés sur la porte du cabinet noir, et un poste de police veillera nuit et jour dans cette chambre, jusqu'à ce que ces richesses aient été inventoriées et portées au Dépôt.

On exécuta cet ordre sur-le-champ. Le cabinet du trésor ayant été fermé, le commissaire apposa le cachet officiel, non seulement sur les jointures de la porte, mais encore sur celles de l'armoire, afin d'en rendre l'accès impossible; puis, on rédigea un procès-verbal, que toutes les personnes présentes devaient signer, car, dans une affaire de cette importance, on voulait multiplier les précautions pour prévenir des abus.

Le préfet s'approcha de Georges, qui s'était assis à l'écart d'un air indifférent.

— Monsieur de Varigny, lui dit-il, vous avez accompli un acte louable, et montré une probité bien rare de nos jours. Selon toute apparence, la plupart des objets retrouvés ici seront reconnus, comme on l'a dit tout à l'heure, et restitués à qui de droit. Cependant, il en est beaucoup qui, par leur nature même, ne pourront être revendiqués de personne, et malgré votre désintéressement, je ne vois pas pourquoi, après un délai raisonnable, ils ne redeviendraient pas votre propriété.

— Monsieur le préfet, répliqua Georges vivement, je n'ai rien à réclamer dans le trésor dont j'ai révélé l'exis-

tence. Quoique je sois propriétaire de la maison, la jouissance de ce corps de logis appartenait à Trigaut, et ce sont les héritiers de Trigaut, s'il en a, qui peuvent seuls revendiquer le contenu du cabinet noir.

— Le croyez-vous ? Songez qu'il s'agira peut-être encore de plusieurs millions !

— Je n'en veux pas... et si, en dépit de moi-même, on me reconnaissait des droits sur eux, je déclare m'en désister au profit des bureaux de bienfaisance de la ville de Paris : je vous prie, monsieur le préfet, de faire prendre acte de ma déclaration.

— Vous l'entendez, messieurs ? dit le préfet en se tournant vers ceux qui rédigeaient le procès-verbal ; M. Georges de Varigny est vraiment l'homme le plus honnête que je connaisse !

Et il serra la main à Georges. Celui-ci en profita pour dire tout bas au puissant magistrat :

— Ainsi, il m'est permis d'espérer que la mémoire de mon père ne sera pas entachée ?

— Nous vous devons bien cela, pauvre enfant... Peut-être réussirons-nous à laisser dans l'ombre certains faits, dont la divulgation ne serait pas de votre goût. Si votre père existait encore, une pareille œuvre serait impraticable ; mais devant la mort, l'action de la justice s'éteint, l'action administrative peut bien s'éteindre de même. Je donnerai des ordres pour que le secret soit gardé sur cette affaire.

Georges remercia avec effusion, et, comme le procès verbal était terminé, il fut un des premiers à le signer.

Le préfet et le secrétaire général se retirèrent, tandis

que les subalternes se concertaient pour assurer la garde du bâtiment.

— Veillons bien, messieurs, dit le chef de la sûreté; beaucoup de coquins doivent savoir que cette maison renferme des objets bons à prendre, et ils seraient capables de tenter un coup... Pas plus tard que tout à l'heure, j'ai vu près d'ici une de nos pratiques ordinaires, un gremlin des plus dangereux, qui est en rupture de ban et qui est connu sous le sobriquet de Poisson-Frit. Sans doute il se passait quelque chose qui ne lui plaisait pas, car il détalait au galop; mais ce n'était sans doute pas pour rien qu'il venait rôder dans le voisinage.

— Ah ! Poisson-Frit ! dit un agent de grade inférieur ; on le soupçonne fort d'avoir pris part au vol de diamants chez le joaillier du Palais-Royal !

— C'est bien ; nous le repincerons.

Georges entendait tout cela et gardait le silence. Certes, l'assassin de son père lui inspirait une profonde horreur et il souhaitait que le misérable fût mis promptement hors d'état de nuire. Mais, en le nommant, il eût fallu entrer dans des détails que, pour la mémoire du défunt banquier, il importait de laisser dans l'ombre. Georges ne sourcilla donc pas, certain que Poisson-Frit ne pourrait échapper longtemps au châtement de ses crimes.

Bientôt il ne resta plus dans la chambre de Trigaut que deux agents de police, préposés à la garde des scellés. Sur le soir, arrivèrent trois messieurs, envoyés par la préfecture, pour procéder à l'inventaire et à l'estimation du trésor. La besogne dura plus de vingt-quatre heures, après quoi, un fourgon de la banque vint pren-

dre le contenu de la Caisse-Noire et le transporta au bureau affecté aux dépôts de ce genre.

Cette découverte de beaucoup d'effets précieux provenant de vols, fit le plus grand honneur à l'administration de la police ; néanmoins, suivant la promesse du préfet, personne dans le public ne sut ni où, ni comment elle s'était opérée. Les reporters les plus audacieux, les plus fureteurs, y perdirent leurs peines. L'affaire, après avoir agité un moment l'opinion, ne tarda pas à s'assoupir, et Georges s'applaudit d'avoir satisfait sa conscience, sans charger la mémoire de son père d'une souillure plus ineffaçable que les autres.

En revanche, la police ne put, malgré ses efforts, découvrir les traces de Poisson-Frit. Le malfaiteur avait sans doute quitté Paris, ou bien, grâce à son habileté pour se cacher, il s'y était ménagé une retraite sûre.

XV

JALOUSIE

Six mois se sont écoulés depuis la mort de Mme Bordier, et nous retrouvons Clémence Lalande dans le joli appartement qu'elle habitait rue d'Assas, au-dessus des ateliers de son mari.

Elle portait encore le deuil de sa mère, et une tristesse continuelle était empreinte sur ses traits ; ses mouvements avaient une langueur malade. Elle n'avait jamais été aussi belle, et cette beauté, épurée par la souffrance, excitait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient.

Le jour dont nous parlons, elle vaquait aux préparatifs d'un prochain départ. Sous sa direction, une femme de chambre empilait dans des malles les habillements qui pouvaient être nécessaires pendant une absence assez longue. Comme Clémence donnait toute son attention à cette besogne, on frappa doucement à la porte de l'appartement, et la cuisinière vint lui dire quelques mots à voix basse.

— Mon frère ! répliqua-t-elle avec inquiétude ; allons !

je ne peux refuser de le recevoir... faites-le entrer dans ma chambre... Je le rejoins à l'instant.

Au bout de quelques minutes, en effet, elle passa dans sa chambre où Paul l'attendait.

Paul Bordier, devenu grand, avait à cette heure l'apparence d'un homme. Il embrassa sa sœur et lui dit affectueusement :

— J'ai appris, ma bonne Clémence, que tu allais partir pour la campagne avec ton... tigre, et je me suis risqué dans l'ancre où il te garde.

— Ne parle pas si haut ; Raymond peut monter d'un moment à l'autre, et s'il te rencontrait ici...

— Ah ça ! je ne peux plus causer avec ma sœur, maintenant ? Je suis le chef de la famille, après tout ! Depuis l'acte de fureur auquel Lalande s'est livré et qui nous a privés de notre héritage, j'ai quitté sa maison, et je n'ai voulu rien avoir de commun avec lui... Mais, sacrebleu ! il ne m'empêchera pas de te voir et de te protéger au besoin.

— Paix ! je t'en conjure... Je te répète qu'il peut venir.

— Qu'il vienne ! je n'ai pas peur de lui... Où t'emmène-t-il, ma chère Clémence ?

— A Saint-Germain, dans une belle maison de campagne qu'il a louée près de la forêt... Tu sais, Paul, que mon pauvre Raymond travaille beaucoup ; ce travail continu lui fatigue les nerfs et le cerveau ; telle est la cause de cette exaltation qui nous inquiète si fort. Les médecins l'envoient à la campagne. Là-bas Raymond travaillera encore, mais il aura de l'exercice, du grand air, du soleil, et sa santé se rétablira vite.

— Dieu le veuille ! Ce n'est pas sans inquiétude que je te vois aller t'installer dans une solitude avec ton mari... Sur ma parole ! on pourrait parfois croire qu'il est fou... ou bien près de le devenir.

— Il est seulement original, un peu emporté ; cela tient à sa magnifique organisation d'artiste... Il vient de recevoir une nouvelle commande du gouvernement, et il sera sans doute décoré à l'exposition prochaine... Parle-moi un peu de toi, mon cher Paul... où en es-tu à ta librairie ? As-tu besoin de quelque chose ?

— Merci, Clémence ; on a augmenté mes appointements ; je compte désormais me suffire à moi-même. Je ferai mon chemin et un jour peut-être...

— Tu sais que Raymond, honteux de l'emportement dont les suites ont été si funestes, se propose de t'indemniser plus tard pour la perte qu'il t'a causée personnellement. Lorsqu'il sera question de t'établir, il espère être en mesure...

— Cela rendra-t-il la vie à notre pauvre mère, morte de saisissement, de douleur et d'effroi ? Je ne demande rien à ton mari, Clémence, pourvu que tu sois heureuse... et je crains fort que tu ne le sois pas !

— Pourquoi, mon Paul ? Malgré ses originalités, il est si bon ! Quand ses accès sont passés, il me témoigne tant d'égards, tant de tendresse ! Il a pour moi une affection sans bornes.

On entendit le claquement d'une porte à l'étage inférieur ; puis quelqu'un monta l'escalier d'un pas rapide. Clémence tressaillit.

— C'est Raymond, dit-elle avec inquiétude. De grâce,

Paul, cache-toi... là, dans le cabinet de toilette... Selon l'ordinaire, il ne restera que quelques minutes, car il a un tableau à finir avant notre départ. Entre vite, je t'en supplie... Aux termes où vous êtes, s'il te voyait...

— Me cacher devant mon beau-frère... Te moques-tu de moi ?

— Si j'avais eu le temps de le prévenir, peut-être... Il est si vif !... Paul, mon cher Paul, le voici qui monte.

— Et tu trembles de tous tes membres, femme heureuse !... Tiens, je fais ce que tu veux ; mais, vrai, c'est bête !

Et Paul Bordier se précipita dans le cabinet de toilette.

Il était temps. Raymond, en costume d'atelier, arrivait comme une trombe.

— Où es-tu, Clémence ? s'écriait-il avec impatience ; je n'ai qu'un instant pour t'embrasser, car l'ouvrage presse... Que fais-tu donc ?

— Mon ami, répliqua la jeune femme toute troublée, il faut bien que je songe à nos malles, puisque nous partons ce soir !

— Tiens ! c'est vrai, dit Raymond ; quel plaisir ! Tu m'accompagneras quand j'irai faire des études dans la forêt et je te mettrai dans tous mes tableaux... tantôt en marquise, tantôt en paysanne, tu en seras le plus bel ornement... Ah ! par exemple, tu changeras ce vilain costume noir qui produirait un fâcheux effet dans la verdure !

— Raymond, mon deuil n'est pas fini...

— Allons ! sous ce costume, comme sous les autres,

tu es toujours ravissante... Mais de par tous les diables ! s'écria-t-il d'un ton différent, qu'est-ce que ceci ?

Un chapeau d'homme était resté sur un fauteuil. Raymond le saisit et le retourna dans ses mains crispées.

— A qui est ce chapeau ? ajouta-t-il d'une voix tonnante.

— Raymond, balbutia Clémence, c'est celui d'une personne... que tu n'aimes pas... et qui a craint...

— Ainsi, s'écria l'artiste en faisant un mouvement comme pour s'élançer sur elle, tu me trompes... tu reçois des hommes en mon absence ? Mais c'est de l'autre qu'il faut d'abord que je me venge... Qui est le maître de ce chapeau ? Où est-il ?

Ses yeux étincelaient, et la pauvre jeune femme reculait en tremblant, sans pouvoir parler. La porte du cabinet de toilette s'ouvrit tout à coup ; Paul s'avança, en disant avec fierté :

— Ce chapeau est à moi... Qu'on me le rende !

Il arracha le chapeau des mains de son beau-frère et le posa sur sa tête, afin de prouver qu'il lui allait bien.

Une détente se produisit dans l'esprit de Raymond quand il reconnut son beau-frère ; une joie immense succéda instantanément à sa fureur.

Il partit d'un éclat de rire :

— C'est Paul Bordier ! s'écria-t-il ; que le diable l'emporte ! Il peut se vanter de m'avoir causé une frayeur... Pardonne-moi, ma Clémence adorée... Aussi, pourquoi ces cachotteries ? Ton frère et moi, nous ne nous entendons pas, la chose est sûre ; mais je ne prétends pas t'empêcher absolument de le recevoir.

— Ah ! Raymond, dit Clémence en se jetant dans un fauteuil et en se cachant le visage dans les mains, vos soupçons outrageants me feront mourir de douleur et de honte !

— Allons ! allons ! ne m'accable pas. Je suis jaloux, parce que je t'aime... Qui se serait imaginé que ce chapeau était celui de ton frère ? ... Tiens ! pour te montrer combien je regrette mon emportement ridicule, je te laisse avec M. Paul. Je retourne à mon atelier, et je ne reviendrai que quand il sera parti... Hein ! j'espère que je suis bon enfant et que j'y mets du mien autant que possible ! A bientôt, chérie !... Au revoir, monsieur Paul !

Et il sortit en courant, tandis que Paul touchait cérémonieusement le chapeau campé sur sa tête.

Après son départ, Clémence, sombre et abattue, se taisait. Paul lui dit avec tristesse :

— Pauvre sœur ! voilà comme on te traite !... Vraiment, je m'effraye de penser que tu vas rester pendant une saison en tête à tête avec ton jaloux, là-bas, à Saint-Germain.

— Tu rêves, Paul, répliqua Clémence avec empressement ; as-tu vu comme Raymond est revenu vite en apprenant que ce chapeau était le tien ? Encore une fois, son cœur est excellent. Dans la solitude où nous allons vivre, il n'aura occasion de s'irriter contre personne. Ses idées se rassérèneront ; la vie calme et monotone rétablira l'équilibre dans ses facultés...

— Tu as beau dire, Clémence, ton mari, malgré tout son talent, n'a pas la cervelle bien saine.

— Encore une fois, tu rêves, interrompit la jeune femme avec trop de chaleur pour qu'elle n'eût pas elle-même quelques appréhensions de même nature ; comment oses-tu penser semblable chose ? Cette exaltation malade de Raymond est produite par l'excès de travail, par la fréquentation du monde, par les agitations de l'existence parisienne. Après huit jours de campagne, il n'y paraîtra plus... Quant à moi, poursuivit-elle en affectant une assurance gaie, non seulement je ne redoute rien de notre réclusion prochaine, mais encore je me réjouis à la pensée que je vais être l'unique objet des soins, des égards, de la tendresse de mon bien-aimé Raymond !

— Soit donc, dit Paul en se levant ; puisque tu es si satisfaite, je n'ai aucun motif d'être moins satisfait que toi. Qui vivra verra !... Il ne me reste qu'à te faire mes adieux. Peut-être irai-je à Saint-Germain m'assurer par moi-même que tes espérances se sont réalisées. En attendant, n'oublie pas que, si tu as besoin de mon secours pour quoi que ce soit, tu n'auras qu'à m'appeler.

Il embrassa cordialement sa sœur et se retira.

A peine Clémence fut-elle seule, qu'elle se rejeta dans son fauteuil et donna libre cours à ses sanglots.

Cependant, lorsque Raymond rentra, il la trouva tranquille et souriante comme à l'ordinaire, et les préparatifs de voyage étaient achevés. Pour faire oublier ses injustices et ses violences, il redoubla de cajoleries, de paroles tendres, de témoignages affectueux. L'impression pénible qu'elle avait éprouvée ne tarda donc pas à s'effacer ; et, quand l'on monta dans le fiacre,

pour se rendre au chemin de fer de Saint-Germain, la jeune femme, en voyant son mari joyeux comme un écolier qui va en vacances, se montrait presque aussi joyeuse que lui.

XVI

TERREURS

La maison de campagne, que M. et Mme Lalande avaient louée pour la saison, s'élevait à l'entrée de l'avenue des Loges, dans une situation riante, à portée de la ville de Saint-Germain et de la forêt. C'était un petit bâtiment à l'italienne, avec fronton et colonnes, comme Raymond en avait tant vu en Italie, bien que ces constructions aient, de l'autre côté de Alpes, un tout autre caractère. Une grille, à laquelle était adossée la logette du jardinier, séparait cette villa de la voie publique ; par derrière s'étendait un jardin d'agrément, bien muni d'ombrages et entouré de murailles, avec une porte donnant dans les bois. Le tout avait l'aspect d'un véritable nid d'amoureux, et on comprenait que, dans cette délicieuse retraite, autour de laquelle chantaient les oiseaux et voltigeaient les papillons, l'intelligence la plus malade dût recouvrer sa sérénité.

Les premiers jours que les jeunes époux y passèrent furent un véritable enchantement. Raymond et Clémence elle-même ne pouvaient se rassasier d'air par-

fumé et de soleil, de verdure et de silence. L'artiste ne travaillait presque pas, donnant à peine çà et là un coup de crayon sur son album. La plupart du temps, il demeurait couché sur le gazon, au pied d'un vieil arbre au fond du jardin, tandis que sa femme, coiffée d'un ample chapeau de paille, était assise à son côté, sur un pliant et brodait ; parfois, ils sortaient par la petite porte et allaient se promener dans les bois. Ils ne recevaient aucune visite de Parisiens, car ils n'avaient voulu donner leur adresse à personne. Grâce à ce genre de vie, Raymond avait repris son humeur égale, bienveillante et gaie ; il emplissait la maison de ses chants et de ses rires. Clémence, de son côté, recouvrait ses fraîches couleurs ; le sang recommençait à circuler sous son épiderme satiné, ses yeux brillaient de leur ancien éclat. Il lui semblait qu'une ère de bonheur s'ouvrait enfin pour elle.

Une semaine s'écoula ainsi. On était au commencement de septembre et le temps demeurait exceptionnellement beau. La forêt n'avait rien perdu de ses teintes vertes ; seules, quelques espèces d'arbres montraient des touffes de feuilles jaunissantes dans les massifs. Aucun des oiseaux d'été ne songeait encore à abandonner les retraites bocagères ; les fauvettes, les loriots chantaient avec les merles, les mésanges et les pinsons, tandis que les geais et les pies jetaient au vent leur note discordante. Un matin, Raymond et Clémence revenaient de faire une promenade. Leurs bottines étaient humides de rosée, et ils étaient chargés de fleurs sauvages, cueillies au bord des sentiers. Jamais Raymond Lalande ne s'é-

tait montré aussi heureux, aussi expansif, et sa joie avait un reflet sur le visage rose de sa compagne.

Le soleil commençait à prendre de la force ; ils suivirent une allée herbeuse et ombragée qui longeait l'avenue principale. Ils ne se trouvaient plus qu'à quelques pas de leur demeure, et le jardinier, qui les avait aperçus de loin, s'était empressé d'ouvrir la grille. Ils se disposaient à entrer, quand, en jetant les yeux par hasard sur la voie publique, ils virent venir à eux un jeune et élégant cavalier, monté sur une bête de race ; un domestique en livrée, également bien monté, le suivait à une vingtaine de pas en arrière.

Le mari et la femme regardèrent machinalement le cavalier qui, de son côté, releva la tête et fixa les yeux sur eux. Il tressaillit visiblement ; après une courte hésitation, il porta la main à son chapeau et s'inclina ; puis, donnant un coup d'éperon à sa monture, il partit au grand trot et ne tarda pas à disparaître avec son domestique.

Les promeneurs s'étaient arrêtés sur le seuil de la porte. Mme Lalande avait rougi et éprouvait un léger tremblement.

— Vous connaissez ce monsieur, Clémence ? demanda Raymond d'une voix aigre ; il le faut bien, puisqu'il s'est permis de vous saluer !

— Eh ! mon ami, répliqua Clémence en s'efforçant de surmonter son émotion, vous pouvez le connaître aussi, et il n'y a pas de mystère... C'est M. Georges de Varigny, le fils de ce banquier qui a été si impitoyable pour ma famille...

— Mais le fils, je crois, ne vous inspire pas la même répulsion que Je père. Il a rendu à Mme Bordier je ne sais quel service de portefaix, et il a feint de vous restituer l'argent que le vieux vous avait volé. Je l'ai toujours soupçonné d'avoir déposé dans la voiture, le jour de notre mariage, cette insolente branche de lilas blanc... Vous l'avez vu plusieurs fois depuis, car il se multiplie devant nos pas, et je me souviens qu'il assistait aux obsèques de votre mère, quoiqu'il n'y eût pas été invité... Tenez ! tout-à-l'heure vous étiez rouge ; à présent vous voilà pâle comme une morte... Que signifie cela, je vous prie ?

— Eh ! monsieur, vos observations sont blessantes... Je n'ai pu me défendre d'un saisissement bien naturel, en rencontrant ainsi tout à coup le fils d'un homme qui a exercé sur ma famille une si fatale influence.

— C'est bon, rentrez... Espérez-vous donc qu'il va revenir sur ses pas, afin de renouer connaissance avec vous ?

La pauvre Clémence leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de l'injustice qu'elle subissait. Au moment où Raymond refermait la grille, le jardinier-concierge qui, posté derrière les barreaux, avait vu le cavalier saluer les locataires de la villa, leur dit avec familiarité :

— Pour lors, vous êtes des amis de ce beau monsieur ? On dit qu'il est riche à millions.

— Est-ce qu'il demeure dans le voisinage ? demanda brusquement l'artiste.

— Il a acheté, au printemps dernier, le château de

Sans-Souci, là-bas du côté de Conflans. Il aime beaucoup la chasse, à ce qu'il paraît, et passe devant notre porte quand il se rend à sa propriété où il fait de grands travaux.

— Assez ! interrompit Raymond ; ce que fait ce monsieur ne m'intéresse guère... qu'il aille au diable... ainsi que vous !

Il prit Clémence par le bras et l'entraîna vers la maison, laissant le jardinier interloqué de cette boutade inattendue.

Un changement complet s'était opéré dans Raymond Lalande. Sa gaieté bruyante avait disparu. Pendant le déjeuner, il fut taciturne. Clémence s'efforça vainement de le distraire ; il ne répondait que par monosyllabes.

Dès qu'on eut quitté la table, il prit un livre et se rendit au fond du jardin. Il ne se coucha pas sur l'herbe, ainsi qu'il en avait l'habitude ; et ne songea même pas à ouvrir son livre. Clémence, qui l'observait de loin par une fenêtre du salon, le voyait aller et venir en gesticulant. Par moments, il restait immobile et regardait fixement le ciel, tandis que ses lèvres remuaient et qu'il semblait adresser à quelqu'un une véhémence apostrophe.

Clémence éprouvait de nouvelles inquiétudes. Voulant arracher son mari à ses noires préoccupations, elle essaya plusieurs fois de l'aborder, le sourire sur les lèvres. Il la renvoyait avec colère. Une fois même, il ne lui parla pas ; il lui lança un regard tellement égaré, tellement chargé de haine et de menace, qu'elle s'enfuit toute tremblante et courut s'enfermer dans sa chambre.

La journée s'écoula ainsi. Sur le soir, Clémence ayant fait sonner la cloche qui annonçait les repas, Raymond se dirigea vers la maison d'un pas lent, automatique, comme s'il n'avait pas conscience de ses actes. Il alla s'asseoir à sa place, et, sans regarder Clémence, il mangea avec son appétit habituel. Mais toutes les tentatives pour entamer la conversation n'attirèrent encore à la jeune femme que des rebuffades cruelles.

Le soir vint et on avait pris l'habitude de se coucher de bonne heure. M. et Mme Lalande montèrent dans leur chambre. Raymond ne semblait nullement disposé à dormir. Il ouvrit la fenêtre, qui donnait sur la campagne, et se mit à se promener à pas précipités.

La pauvre Clémence ne savait plus que dire ni que faire. Elle était tombée dans un fauteuil, et attendait qu'il plût à son mari de manifester sa volonté.

Plusieurs heures se passèrent. La bougie se consuma et finit par s'éteindre. La chambre ne fut plus éclairée que par un rayon de lune, qui y pénétrait à travers les branches d'une vigne vierge, Clémence se leva pour disposer une autre bougie et fit détoner une allumette phosphorique. A peine la flamme eut-elle brillé, qu'une main se posa sur la sienne et une voix rauque lui dit d'un ton de menace : Non... non !

L'allumette tomba par terre et s'éteignit. Clémence, terrifiée, regagna sa place.

Raymond ne se coucha pas de toute la nuit. A certains moments il ne bougeait pas et on pouvait le supposer endormi dans un coin ; mais bientôt il se remettait à marcher et la respiration s'échappait sifflante de sa poi-

trine. Vers le matin, Clémence, malgré ses appréhensions, succomba à la fatigue. Elle était à un âge où le sommeil a d'impérieuses exigences. Elle s'endormit dans son fauteuil, d'un sommeil léger et pénible.

Quand elle ouvrit les yeux, il était déjà jour et son mari, penché au-dessus d'elle, semblait la regarder dormir. La physionomie de Raymond présentait un caractère si bizarre que Clémence se leva d'un bond et s'écria :

— Mon ami, qu'avez-vous donc ?

Il répondit par un éclat de rire et alla prendre place sur un siège, où il s'endormit à son tour, la tête appuyée sur le lit.

Son sommeil dura une heure environ ; à son réveil, il paraissait plus calme. Le soleil pénétrait à flots dans la chambre, que parfumaient les senteurs matinales. Clémence, un peu rassurée, laissa son mari à lui-même, et passa dans une pièce voisine, où elle s'abandonna librement à ses larmes.

— Mon Dieu ! que faire ? murmurait-elle ; je suis ici sans conseils, sans amis, sans protecteurs ! ... Si cette affreuse crise ne cesse pas, que va-t-il arriver ?

Les premières heures de la matinée se passèrent néanmoins tranquillement. Comme Clémence demeurait triste et accablée dans la salle à manger, Raymond rentra. Il était habillé pour sortir et avait un album sous le bras. Il serrait dans la poche de sa jaquette quelque chose, que sa femme supposait être des crayons à dessin.

— Je vais faire des études dans la forêt, dit-il ; viens avec moi.

Ses traits avaient je ne sais quelle expression sardonique et sournoise ; une espèce de sourire dilatait ses lèvres, et son œil était hagard.

— Mon ami, répliqua Clémence timidement, excuse-moi si je ne t'accompagne pas aujourd'hui ; je suis brisée de fatigue... Tu sais que nous n'avons guère dormi la nuit dernière !

— Il faut venir pourtant... Mille millions de diables ! crois-tu donc que je te laisserai seule, pour que tu reçoives en mon absence ton amoureux Georges de Varygny ?

— Encore ces absurdes imaginations ! Je t'ai dit déjà....

— Viendras-tu !

— Oh ! mon ami, ne te mets pas en colère ; puisque tu l'exiges, je te suis... Accorde-moi seulement le temps de changer de robe.

— Hâte-toi ; je vais t'attendre.

Et il se posta dans le vestibule de la maison, qu'il se mit à arpenter rapidement.

Clémence ne se pressa pas d'achever sa toilette. Elle envisageait avec épouvante la nécessité d'accompagner son-mari, et frissonnait à la pensée de se trouver avec lui, pendant plusieurs heures, dans une complète solitude.

Comme elle tardait trop à descendre, il lui cria d'en bas, d'un ton menaçant :

— Ah ça, tonnerre ! vas-tu me faire faire le pied de grue ?

La pauvre Clémence ne put s'empêcher de songer qu'en ce moment elle se trouvait dans la situation de la

femme de Barbe-Bleue, avec cette différence qu'elle n'avait pas deux frères, l'un mousquetaire, l'autre dragon, pour lui venir en aide le cas échéant.

Un second appel se fit entendre et, celui-là, si impatient, si furieux, qu'elle n'osa différer davantage.

— Me voici, mon ami ! répondit-elle, éperdue.

Elle ajusta son chapeau, saisit son ombrelle, et descendit.

Raymond s'élança au-devant d'elle, s'empara de son bras qu'il passa sous le sien et qu'il pressa assez fort pour la faire crier ; puis, sans rien dire et sans lui permettre d'adresser un mot à la cuisinière, qui les regardait tous deux d'un air effaré, il l'entraîna dans le jardin et ils sortirent par la porte des bois.

XVII.

LA CATASTROPHE

Clémence, incapable de résister, s'abandonnait à l'impulsion reçue. Il ne lui restait presque plus de doutes que Raymond n'eût l'esprit dérangé ; mais, la moindre contradiction pouvant exaspérer son mari, elle comptait le désarmer par sa douceur et sa résignation.

Tandis qu'on s'enfonçait dans la forêt, elle jeta un regard oblique sur l'artiste, qui continuait de la retenir fortement par le bras. Toujours sur son visage ce sourire étrange qui ressemblait à un rictus ; dans son regard brillait une étincelle de mauvais augure. Clémence détourna la tête en frémissant.

Bientôt elle fut hors d'haleine et dit à demi-voix :

— Raymond, tu vas trop vite ; je ne saurais te suivre.

— Bah ! tu te reposeras... longtemps... lorsque nous serons arrivés... à l'endroit où nous allons.

— Et où allons-nous ?

— Je cherche une place favorable.

— Tu veux dessiner sans doute, et tu as découvert un sujet de tableau ?

Raymond ne répondit pas.

On s'enfonçait toujours dans le bois. On avait quitté les larges allées pour suivre des sentiers perdus, serpentant au milieu des cépées. Le silence régnait autour des promeneurs. Comme la chaleur devenait accablante, les oiseaux eux-mêmes se taisaient dans le feuillage. On n'entendait plus que le bourdonnement des insectes qui voltigeaient sur les fleurs sauvages. Seulement, par intervalles, quelques coups de fusil lointains annonçaient que des chasseurs ou des gardes étaient à la poursuite du menu gibier.

Clémence se sentait à bout de forces. Sa respiration devenait haletante ; ses cheveux, dérangés par les branches basses, flottaient en désordre sous son chapeau de paille et on ne lui laissait pas le loisir de les rajuster. Ses bottines et le bas de sa robe étaient trempés de rosée.

— Raymond, Raymond ! disait-elle, nous allons trop loin... Je ne peux plus marcher... Je t'en conjure, aie pitié... Laisse-moi du moins respirer un moment.

— Je te répète que tu auras tout le temps de te reposer. Je n'ai pas encore trouvé le paysage qui convient au tableau dont j'ai l'idée... Un tableau dramatique !... Tu comprends, ma chère, qu'il faut que je fasse un chef-d'œuvre... comme à l'ordinaire !

Et on continuait d'avancer. Bientôt Mme Lalande fut incapable de parler et de se plaindre ; elle ne pouvait que gémir ; sa poitrine était soulevée par des spasmes convulsifs. Elle trébuchait à chaque pas et se heurtait

aux racines saillantes, tandis que les roncés lui arrachaient des lambeaux de son voile. Enfin, elle tomba, à demi évanouie, sur le gazon. Son bourreau essaya de la relever, de l'obliger à marcher encore : comme il ne pouvait y réussir, il cessa de la tourmenter, et regardant autour de lui, il dit avec insouciance :

— Eh bien, autant ici qu'ailleurs !... L'effet sur ces massifs de verdure sera très puissant... et voilà des touffes de houx et de sureaux qui serviront de repoussoirs.

On se trouvait dans une espèce de clairière, entourée d'arbres de haute futaie. Le sol était couvert de bruyères aux fleurs pourpres ; çà et là s'élevaient quelques bouquets d'arbustes. Le soleil y versait des torrents de lumière et de chaleur, pendant que les sous-bois voisins demeuraient pleins d'ombre.

Clémence fut plusieurs minutes étendue sans mouvement. Ses yeux étaient clos, elle paraissait anéantie. Son mari la contemplait avec tranquillité.

— Elle est superbe ! murmurait-il, et la pose ne laisse rien à désirer... Ma foi ! l'endroit conviendrait aussi bien à une scène d'amour qu'à une scène de drame... Mais, sacrebleu ! ajouta-t-il aussitôt, c'est bien d'amour qu'il s'agit !... Assez d'idylle et de bucoliques comme ça !

Il jeta son album sur le gazon ; puis il chercha dans sa poche l'objet que sa femme l'avait vu y serrer et qu'elle supposait être un étui à crayons.

Madame Lalande, comme nous l'avons dit, était presque sans connaissance ; mais l'instinct d'un danger la ranima un peu, et elle regarda.

Ce n'était pas un étui à crayons que Raymond tenait à la main ; c'était un couteau chinois, enfermé dans une gaine en émail cloisonné, du plus précieux travail. Il lui avait été donné par un officier de marine, qui se l'était procuré à la suite du pillage du Palais d'Été. La lame était longue, fine, acérée, et de trempe excellente.

L'artiste, l'ayant tirée du fourreau, la fit briller au soleil. Clémence recouvra subitement une vigueur nerveuse et se redressa.

— Mon ami, demanda-t-elle d'une voix étranglée par la terreur, que veux-tu faire de ce couteau ?

— C'est assez clair, répliqua Raymond en ricanant ; tu es la maîtresse de ce M. de Varigny... Le droit d'un mari, en tous pays, est de tuer la femme qui le trompe... Je vais te tuer.

Clémence, par un mouvement machinal, se trouva debout.

— Raymond, balbutia-t-elle, reviens à toi, je t'en conjure... Tu sais bien que je n'ai jamais aimé que toi... toi, le bienfaiteur de ma famille et le mien !

— Ouiche ! fiez-vous-y ! La femme est une charmante créature, mais fausse et artificieuse en diable !... Voyons, pas de simagrées !. . L'endroit n'est décidément pas mal choisi. Ces massifs de feuillage, cette lumière éblouissante, ces ombres portées, tout cela forme un excellent fond de tableau... Moi, je ne fais pas bien avec ce costume de coutil gris, qui me donne un air gringalet, et je ne ressemble guère à Othello ; mais tu es magnifique, malgré ta robe foncée.... Rejette donc ce vilain chapeau de paille et laisse flotter tes cheveux sur tes épau-

les... Tu es pâle, ton œil exprime l'épouvante... parfait.

Il arracha lui-même le chapeau, qu'il lança au loin. Alors, tenant le couteau entre ses dents, il éparpilla convulsivement les tresses noires et lustrées de sa femme. Elle essayait de le repousser.

— Laisse-moi, laisse-moi ! murmurait-elle ; tu ne parles pas sérieusement de tuer ta pauvre Clémence que tu as tant aimée... Clémence ta compagne, ton amie !

— Puisque tu me trompes, il n'y a pas moyen de faire autrement... Allons ! il faut en finir.

Il avait repris son couteau à la main et l'agitait d'un air mélodramatique. Il avait la lèvre pendante, la bouche écumeuse ; ses yeux étaient tournés vers le ciel.

La pauvre créature se sentait perdue. Toute lutte semblait impossible contre cet homme jeune et plein de vigueur. Elle eut une inspiration subite.

— Raymond, dit-elle en joignant les mains, auras-tu le courage de déchirer celle que tu admirais tant... de la voir couverte de sang et de blessures... défigurée par la souffrance et par la mort ?

Clémence avait frappé juste en s'adressant au sentiment artistique de son mari.

— Tiens ! c'est vrai, reprit-il ; il ne faut pas « t'abîmer »... ce serait dommage ; tu es si belle ! . . . Comment faire alors ? Il s'agit de trouver une mort qui ne te détériore pas... quelque chose qui te laissera blanche, paisible, bien posée... Cherchons ensemble !

Et il continua de regarder dans le vague, comme s'il réfléchissait.

Clémence, trompée par son air calme, commençait à se rassurer, quand il lui dit avec son éternel sourire :

— Que penserais-tu d'un genre de mort pratiqué dans certaines peuplades sauvages de l'Amérique ? La femme adultère est étranglée avec une liane fleurie... Cela ne fait pas couler le sang, ne défigure pas un joli visage. Si l'on pouvait... Tâchons donc de découvrir une de ces lianes, qui sont si communes dans les forêts vierges du Nouveau Monde.

Et il se mit à examiner consciencieusement les broussailles environnantes. Il n'y avait pas lieu de redouter beaucoup le succès de ses recherches ; cependant il trouva une plante sarmenteuse, aux tiges flexibles et tenaces, dont il expérimenta la solidité.

— Ça ira bien ! dit-il d'un ton joyeux ; voilà sans doute la liane en question !... Elle n'a pas de fleurs, mais elle est préférable aux branches de saule ou d'osier, qu'on a jadis employées dans certains pays de l'Europe en pareille circonstance... Allons, Clémence, ma chère, pas tant de façons ! On ne te détériorera pas.

Tout en parlant, il tordait plusieurs tiges de la plante sarmenteuse, de manière à en former une sorte de corde très capable de servir comme une corde de chanvre. Clémence le regardait d'un air hébété, ne pouvant se mettre dans l'esprit qu'il voulût donner suite à son horrible dessein. Ses frayeurs se réveillèrent et elle s'écria :

— Réfléchis donc, Raymond... Tu me feras cruelle-

mentsouffrir, sans atteindre le résultat que tu désires... Je t'en supplie, renonce à ces extravagantes inventions et retournons chez nous.

— Non pas, dit Raymond avec impatience, et en développant l'espèce de cordage qu'il venait de fabriquer ; cette liane fonctionnera aussi bien que le cordon des muets au sérail de Constantinople... Voyons ! ne m'irrite pas ; voilà un collier de verdure, une guirlande de feuillage qui convient tout à fait à une jolie femme.

En même temps il essaya de passer le tortis de feuilles autour du cou de Clémence.

Mais celle-ci, que quelques minutes de repos avaient un peu ranimée, se dégagea vivement et repoussa Raymond de toute sa force.

Il ne s'attendait pas à cette résistance ; il faillit tomber et poussa un rugissement de fureur. Profitant de ce désarroi, elle se mit à fuir en criant :

— Au secours !... que Dieu me protège !... Mon mari a perdu la raison !

L'insensé, car il n'y avait plus de doutes possibles sur la folie de Raymond Lalande, changea brusquement d'attitude. Au lieu de cette tranquillité moqueuse qu'il avait montrée jusque-là, il éprouvait un véritable accès de rage. Sa face s'était crispée comme celle d'un lion furieux. Il laissa tomber sa torsade d'herbes, dont il avait essayé de faire un lacet, s'arma du couteau chinois, qui était resté sur le gazou à ses pieds, et courut après sa femme.

— Ah ! coquine, grondait-il, tu ne veux pas qu'on punisse les abominations dont tu n'as aucun repentir ! Tu m'insultes... Tu feins de croire que je suis fou ! Eh bien,

nous allons voir... D'une manière ou d'une autre, tu recevras ton châtiment !

Clémence, comme nous savons, avait profité de la surprise de son mari et s'était jetée à corps perdu dans un buisson qui bordait la clairière, espérant se dérober à ses regards. Mais en vain se lançait-elle à travers les arbustes épineux, qui lui déchiraient les mains et la figure ; toujours elle entendait derrière elle la respiration haletante, les grondements sourds de Raymond, qui de son côté, trouait les broussailles comme le sanglier blessé.

Cette poursuite se continua pendant plusieurs minutes, et on pénétrait de plus en plus dans le taillis. Clémence, épuisée, hors d'haleine, pouvait à peine pousser par intervalles, un cri aigu ; la terreur la paralysait ; sa robe légère était en lambeaux ; ses longs cheveux, qu'elle n'avait pas le temps d'écarter, retombaient sur son visage couvert de sang. Enfin, pantelante, incapable d'émettre un son ou même de se mouvoir, elle se blottit sous de hautes fougères, supposant que son mari, qui s'était empêtré dans des ronces, aurait perdu sa trace.

Sa ruse sembla d'abord devoir réussir. Raymond, tout en grondant et en jurant, s'était dégagé non sans peine des épines et il chercha inutilement des yeux la pauvre fugitive. Forcé lui fut de demeurer immobile et d'écouter avec la pensée qu'un frôlement du feuillage lui ferait reconnaître quelle direction elle avait prise.

On entendit alors, dans l'intérieur du fourré, les jappements si connus d'un chien de chasse sur la piste du gibier. Raymond ne parut pas remarquer cette circons-

tance ; mais la jeune femme, dont toutes les facultés étaient en éveil, songea que des chasseurs se trouvaient à portée. Elle ne bougeait pas et demeurait tapie dans sa cachette, tandis que Raymond errait çà et là en l'appelant avec un accent de rage.

Elle se tenait donc cachée dans la fougère, la bouche contre le sol, quand il se fit un frémissement à son côté, au milieu des herbes ; c'était le lièvre de chasse, non moins fatigué et non moins effrayé qu'elle-même, qui rusait devant les chiens. Par malheur, Clémence ne le voyait pas, et, fort peu expérimentée en pareille matière, elle s'imagina que son mari l'avait découverte. Elle s'écria d'une voix éclatante :

— Au secours ! au secours !... *Il* va me tuer !

Cette imprudence attira l'attention du fou ; il s'élança dans la direction de la voix, en disant avec un mélange de joie et de colère :

— Te voilà donc, gredine ! Tu vas me payer le tour que tum'as joué !... A nous deux !

Un coup de fusil partit à l'extrémité du fourré. Clémence, de plus en plus sûre que les chasseurs étaient proche, ne put se contenir et s'écria dans un dernier effort :

— A moi ! à moi !... au secours !

Elle parlait encore, que déjà Raymond était auprès d'elle, grondant, riant, rugissant, et brandissant son couteau.

— Ma foi ! dit-il avec son ricanement idiot, que je t'abîme ou non... il faut en finir !

Le couteau allait s'abattre sur la jeune femme, inca-

pable de toute résistance, lorsque plusieurs personnes se montrèrent au milieu des cépées et accoururent, suivies de quelques chiens. Une d'elles s'élança par derrière sur Raymond, qu'elle désarma sans lui donner le temps de se reconnaître.

Raymond se retourna furieux. Celui qui venait de lui arracher son arme était un jeune chasseur équipé avec luxe et accompagné de deux gardes forestiers, en uniforme, le couteau de chasse au côté. Un peu en arrière, un jeune domestique, faisant fonctions de portecarnier, tenait encore par les oreilles le lièvre qui venait d'être tué d'un coup de feu.

Raymond s'occupa seulement de l'homme qui s'opposait à son acte de frénésie. Il l'examina avec une sorte de stupeur; puis, ses traits prirent une expression terrible :

— Toi ! toi ! s'écria-t-il, c'était donc un rendez-vous ?...
Je vais commencer par toi.

Et il se rua sur le chasseur, dans lequel on a deviné Georges de Varigny.

Georges, grand et vigoureux, ne devait pas redouter beaucoup un pareil adversaire. Ils étaient également sans armes, car Varigny, pour mieux courir, avait confié son fusil à l'un des gardes forestiers, et ils se prirent corps à corps. Ils ne tardèrent pas à tomber tous les deux, mais Raymond avait le dessous, et Georges s'efforçait de maîtriser ses mouvements.

Peut-être n'y aurait-il pas réussi s'il eût été seul. Le fou se tordait sur le gazon, égratignant, mordant, poussant des cris surhumains. On eût dit d'un de ces possédés du démon dont parle la Bible. La bave, le sang, les dé-

bris de feuilles, souillaient son visage et le rendaient presque méconnaissable.

Les gardes forestiers, le domestique lui-même, vinrent en aide à Varigny. Tous ensemble continrent le forcené ; au bout de quelques minutes, il fut solidement garrotté avec les cordes provenant de la laisse des chiens et avec les ceinturons des gardes.

Il ne cessait de se tordre par terre, de pousser des hurlements sauvages. Mais il suffisait d'une personne pour le surveiller, et les autres ne songèrent plus qu'à Clémence qui, pendant cette lutte, était étendue sans connaissance sur l'herbe.

Des soins intelligents la rappelèrent à la vie. En reprenant ses sens, elle aperçut Georges, qui, penché au-dessus d'elle, épiait son visage avec anxiété. Se croyant peut-être dupe d'une hallucination, elle referma les yeux. Quand elle les rouvrit, l'apparition était toujours présente ; Clémence balbutia, tandis qu'une légère rougeur reparaisait sur ses joues :

— Vous ! monsieur de Varigny?... Comment se fait-il... comment est-il possible...

— Madame, répliqua-t-il, depuis quelques mois, je suis adjudicataire du droit de chasse dans cette partie de la forêt de Saint-Germain. Tout à l'heure, comme je chassais un lièvre, les gardes et moi nous avons entendu des cris déchirants de ce côté. Nous sommes accourus et j'ai la douleur de rencontrer dans ce misérable état une personne... que j'estime, que j'honore... que je plains de toute mon âme.

— Et sans vous, monsieur de Varigny, je touchais à

ma dernière heure, répliqua Clémence qui se souleva péniblement; mon pauvre mari a perdu la raison; et, dans un accès de délire...

— Ce malheur était prévu, dit Georges avec tristesse, et il doit plus vous affliger que vous surprendre. Depuis longtemps, on parlait d'une exaltation d'esprit malade dont était atteint le grand artiste Raymond Lalande, et je savais par des amis communs... C'est une perte pour l'art... Ensuite, peut-être son mal n'est-il pas inguérissable.

Clémence était surprise de voir le fils du banquier si bien au courant de ce qui concernait son mari. Elle répondit avec vivacité:

— Oui, oui, on peut le guérir, ce n'est qu'un accès passager... Il m'aime et je lui rends son affection de tout mon cœur. J'espère, à force de soins et de tendresse...

Pendant cette conversation, Raymond, que l'on croyait réduit à l'impuissance, continuait de se rouler sur l'herbe. Dans ses mouvements désordonnés, il s'était rapproché de sa femme et de Georges jusqu'à les toucher. Comme Clémence exprimait l'espoir d'une guérison prochaine, elle fut violemment tirée par le bas de sa robe; le fou, en essayant de la mordre à la jambe, avait saisi l'étoffe avec ses dents et en avait arraché un morceau, qu'il mâchonnait avec une sorte de délice.

La jeune femme se rejeta vivement en arrière; les gardes forestiers accoururent pour s'assurer que Raymond était hors d'état de nuire sérieusement aux autres et de se nuire à lui-même.

— C'est une triste chose, reprit Georges, qu'un homme d'un caractère si doux et de tant d'intelligence en soit réduit à cet abaissement... Il y aurait péril pour vous, madame, à rester auprès de lui sans vous être assurée d'une protection suffisante... Voyez comme il m'a traité moi-même !

Il déroula un mouchoir taché de sang, dont il avait enveloppé sa main gauche, et montra une affreuse morsure que lui avait faite l'insensé pendant la lutte précédente.

— Monsieur de Varigny, s'écria Clémence, il faut vous faire panser ; il faut...

— Bah ! ce n'est rien, répliqua Georges en enveloppant sa main de nouveau ; j'ai voulu seulement vous prouver, madame, qu'il importe de prendre quelques précautions envers... M. Lalande.

— Peut-être bien, dit d'un ton goguenard un des gardes forestiers, que la folie ne se communique pas par la morsure comme la rage... Et pourtant ce brave monsieur est un véritable enragé !

Il s'agissait de prendre un parti, tant à l'égard de Raymond qu'à l'égard de Clémence. L'un et l'autre étaient incapables de marcher, et il devenait urgent de les transporter à leur demeure. Georges se concerta avec les gardes ; l'un d'eux dit enfin :

— Je ne vois qu'une chose à faire. Le fermier de la Garenne a une carriole avec un bon petit cheval ; je vais aller les lui emprunter et je serai de retour avant une heure d'ici. Nous mettrons le fou au fond de la voiture ; la jeune dame sera sur le devant, et comme ça nous les

ramènerons à l'avenue des Loges... Ensuite, notre devoir est de dresser, dans le plus bref délai, un procès-verbal qui sera transmis à qui de droit.

Varigny n'avait rien à objecter contre ces arrangements et il invita le garde à les exécuter au plus tôt. Cet homme partit donc, et Georges resta, avec l'autre garde et le domestique, auprès de l'insensé et de sa victime.

Une heure se passa. Georges eût voulu ne pas quitter Clémence; mais, chaque fois qu'il s'approchait d'elle, Raymond était pris d'un redoublement de fureur et faisait de tels soubresauts qu'on pouvait craindre qu'il ne finit par briser ses liens. D'ailleurs, Mme Lalande semblait éprouver de l'humiliation, de la douleur et de l'effroi. Il se tint donc assez loin d'elle, derrière une cépée, tandis que la jeune femme adressait par intervalles à son mari des paroles amicales, auxquelles il ne répondait que par des imprécations et des injures.

Le garde revint enfin avec la carriole et le cheval: mais, quand on voulut transporter Raymond Lalande jusqu'à l'allée où se trouvait la voiture, il recommença une résistance désespérée. Les quatre hommes eurent peine à le maintenir; il poussait des cris qui devaient s'entendre jusqu'aux limites de la forêt. Il était presque nu, ses vêtements ayant été déchirés; et, avec sa bouche écumante, ses yeux hagards, ses cheveux souillés de sang et de poussière, il présentait un aspect hideux. Clémence le suivait, en se cachant le visage.

On atteignit néanmoins sans accident la villa occupée par les époux Lalande. Là, on dut encore employer la violence pour tirer Raymond de la voiture et pour l'en-

fermer dans sa chambre. Quoiqu'il fût toujours garrotté, il ne cessait de se démener, de vociférer ; il fallut le garder à vue, car il se serait brisé la tête contre les murailles. La présence de Varigny et celle de Clémence semblaient particulièrement l'exaspérer : seules, les personnes inconnues de lui pouvaient le décider à une apparence de tranquillité.

Sur le soir, Paul Bordier et Legoff, mandés par dépêche télégraphique, arrivèrent à la villa ; leur vue ne fit qu'irriter Raymond, renouveler ses terribles accès. On se réunit dans une sorte de conseil de famille, auquel assistait Georges Varigny, et on se consulta sur ce qu'il y avait à faire, tant dans l'intérêt de l'insensé que dans celui de la malheureuse Clémence. On reculait encore devant les mesures extrêmes, quand le commissaire de police de Saint-Germain, escorté de quelques agents, se présenta. Averti de l'événement par un rapport des gardes forestiers, il venait prendre des informations et s'assurer s'il n'y avait pas danger, pour la sûreté publique, à laisser Raymond Lalande en liberté. Une visite de quelques minutes au fou furieux suffit pour l'éclairer sur ce point ; un ordre fut signé. La nuit suivante, les employés d'une maison de santé, située à Passy, vinrent à la villa, avec une voiture de l'établissement, et Raymond, revêtu de la camisole de force, fut mis dans cette voiture, malgré ses rugissements et ses résistances.

Le lendemain, tous les journaux de Paris annonçaient que le célèbre peintre Raymond Lalande était atteint d'aliénation mentale.

XVIII

NOUVELLES ANGOISSES

Trois mois s'écoulèrent.

Clémence avait quitté la villa de Saint-Germain pour revenir habiter l'appartement de la rue d'Assas, où se trouvait l'atelier de Raymond. Tout y restait dans le même état qu'autrefois, vu la possibilité, encore bien incertaine, que l'artiste recouvrât la raison.

Mme Lalande, que son mari avait toujours tenue à l'écart de ses brillantes relations, vivait fort solitaire. Pendant les premiers temps, beaucoup de personnes étaient venues s'informer du malade ; mais, peu à peu, on avait cessé de venir. On s'était dit : « C'est un homme à la mer », et on n'y avait plus pensé ; le monde est ainsi fait.

Clémence ne voyait donc d'habitude que son frère Paul Bordier, et l'excellent « flamand » Legoff, qui s'était logé dans son voisinage. Legoff, dont la peinture se vendait à merveille depuis quelque temps, ne passait guère de journée sans faire visite à Mme Lalande. Les visites de Georges de Varigny étaient beaucoup plus rares : mais évi-

demment une réserve délicate l'empêchait seule de les multiplier. Du reste, il n'ignorait rien de ce qui se passait chez la femme du peintre. Outre que Legoff pouvait le renseigner, sa cousine Catiche s'était liée, depuis les derniers événements, avec Clémence, à qui elle venait, presque chaque jour, tenir compagnie pendant de longues heures.

Une circonstance nouvelle aggravait la situation, déjà si affreuse, de Mme Lalande. Peu de temps après l'événement de la forêt de Saint-Germain, Clémence s'était aperçue qu'elle était enceinte, et les quelques mois écoulés n'avaient laissé aucun doute à cet égard. Un pareil fait qui, une année auparavant, eût comblé de joie les deux époux, était maintenant pour la jeune femme un cruel sujet de torture. Ne se pouvait-il pas que cette maladie héréditaire, dont Raymond était atteint, se transmet d'une manière fatale au pauvre enfant à naître ? C'était l'opinion commune. Clémence le savait ; et ce chagrin par moments dominait tous les autres.

Par une sombre journée de décembre, elle se trouvait dans son salon de la rue d'Assas, en compagnie de sa nouvelle amie Catiche. Étendue sur une chaise longue, la tête penchée sur sa poitrine, elle était plongée dans de tristes méditations. La vieille fille, bien qu'elle fût venue dans un joli coupé appartenant à son cousin, restait fidèle à ses habitudes bourgeoises et travaillait à un tricot qu'elle avait tiré de sa poche. Toutes les deux étaient attentives aux moindres bruits qui se produisaient dans la maison.

Catiche vit des larmes sur les joues pâlies de la jeune femme.

— Qu'avez-vous, chère petite ? demanda-t-elle affectueusement ; vous ne montrez guère de courage aujourd'hui !

— Ah ! mademoiselle, répliqua Clémence dans un transport de douleur, je voudrais mourir !

— Mourir ! allons donc ! vous si jeune et si charmante ? Patience ! il y aura encore des jours heureux pour vous... Et tenez, ces messieurs qui reviennent de... là-bas, vont sans doute nous annoncer quelque chose de bon.

En effet, on montait l'escalier ; Paul Bordier et Legoff entrèrent. Paul, selon son habitude, affectait un air grave qui contrastait avec sa jeunesse. Quant à Legoff, vêtu maintenant avec une sorte d'élégance relative, rien n'était capable de troubler le calme de ses manières, et on ne pouvait juger par son attitude s'il était porteur de bonnes ou de mauvaises nouvelles.

En les voyant, Clémence se souleva et leur tendit la main.

— Eh bien ! Paul, demanda-t-elle avec vivacité, comment va-t-il aujourd'hui ?

— Il nous a reçus dans sa chambre, répliqua Paul, et il paraît aller de mieux en mieux. Il nous a très bien reconnus et ne nous a pas montré mauvais visage.

— Oui, dit Legoff, mais il avait un sourire qui pouvait donner à réfléchir...

— Alors, demanda Clémence avec empressement, il me sera permis de le voir aussi ?

— Hum ! ma pauvre sœur, il ne serait peut-être pas prudent de te presser trop... Tu sais quel accueil il t'a fait la première fois que tu es allée à la maison de santé !

Il est entré dans une telle colère, que, si on ne l'avait retenu...

— Mais puisqu'il est mieux ! Il m'aime, et aussitôt qu'un peu de bon sens lui reviendra... Vous avez pu causer avec lui sans témoins ?

— Sans témoins ! répéta Legoff en aspirant lentement une prise de tabac ; il y avait là deux solides employés de la maison, qui observaient ses moindres gestes et se tenaient prêts au besoin... On dit qu'il est « sournois » et qu'il faut se méfier... Ne vous hâtez pas de le visiter, madame ; pour vous comme pour lui, cette entrevue pourrait avoir des inconvénients.

— M. Legoff a raison, ma petite amie, dit Catiche ; il est encore trop tôt pour que vous risquiez de vous trouver en présence du... malade.

— J'attendrai donc... On espère toujours le guérir, n'est-ce pas ? On ne croit pas que son cas soit désespéré ?

— Non, répliqua Paul en détournant la tête.

— On ne sait, ajouta Legoff.

Clémence hésitait à exprimer une demande, dont elle appréhendait peut-être la réponse.

— Paul !... Monsieur Legoff, dit-elle enfin, je vous avais chargés de faire à mon pauvre mari une communication qui peut exercer sur son esprit l'influence la plus favorable. Depuis longtemps, il désire être père ; lui avez-vous annoncé, ce qui avait été impossible jusqu'à présent, que d'ici à quelques mois ses vœux seront comblés ?

Et elle baissa la tête en rougissant.

L'embarras de Paul et du peintre ne fut pas moindre ; ni l'un ni l'autre ne se pressait de répondre.

— Vous n'avez pas négligé, je suppose, ajouta Clémence, de lui apprendre cette nouvelle d'une si haute importance pour lui ? La joie aura peut-être sur son intelligence une action bienfaisante...

— Eh bien ! répliqua Paul avec effort, nous avons tenté l'expérience... et elle n'a pas réussi.

— Comment ! n'était-il pas ravi de savoir...

— Écoutez, madame, reprit Legoff avec son flegme ordinaire ; le voyant bien tranquille, nous avons cru l'occasion favorable, et M. Paul lui a glissé gentiment la chose.

— Enfin, comment a-t-il reçu cette nouvelle ?

— Il s'est tu d'abord ; puis, il s'est mis à rire... d'un rire particulier... et il s'est écrié : « L'enfant n'est pas de moi !... Je tuerai la mère... je tuerai le père... je tuerai l'enfant ! »

Clémence se renversa dans son fauteuil, en se couvrant le visage de ses mains.

— Grand Dieu ! murmura-t-elle ; il ne manquait plus que cela !

Après un silence, elle reprit :

— Dès que la raison lui sera revenue complètement, il aura d'autres idées... A-t-il éprouvé un de ses accès de fureur habituels ?

— Hum ! je n'en sais rien, répondit Legoff ; comme M. Paul lui remontrait, avec beaucoup de modération, l'odieux de pareils sentiments, les gardiens, qui ne perdaient pas de vue ce pauvre Lalande, ont remarqué peut-

être certains symptômes significatifs, car un d'eux nous a dit tout à coup : « Il faut vous retirer, messieurs ; il est temps. » Et il nous a presque poussés dehors... A peine la porte s'était-elle refermée, que nous avons entendu derrière nous le bruit d'une bousculade et des sons inarticulés.

La douleur et la consternation de Clémence étaient navrantes.

— Autre chose, ma sœur, dit Paul à son tour ; l'économiste de la maison de santé m'a réclamé, comme au chef de la famille, le trimestre de la pension de Raymond. Tu sais que cela se paye d'avance, et cette pension est assez élevée, car il faut deux gardiens pour veiller incessamment sur le malade...

— C'est bon, Paul, j'y pourvoirai.

Paul attribua uniquement au rapport qu'on venait de faire sur l'état mental de Raymond, la prostration où il voyait sa sœur. Comme il était dans l'obligation de retourner à sa librairie, il embrassa Clémence, prit congé de Catiche, donna une poignée de main à Legoff et sortit en courant.

Clémence était littéralement anéantie. Elle ne pleurait plus ; elle ne semblait même plus avoir la force de penser.

Catiche et Legoff ne savaient quelles consolations lui offrir. La vieille fille l'embrassait de temps en temps sans rien dire : le peintre aspirait prises de tabac sur prises de tabac, ce qui était chez lui la preuve d'une violente préoccupation. Enfin, il dit à Clémence :

— Du courage ! madame Lalande. Beaucoup de choses

que j'avais prévues depuis longtemps arrivent, mais ce n'est pas une raison pour désespérer. M. Raymond, revenu à la santé... s'il y revient... ne persistera pas dans ses absurdes idées ; s'il n'y revient pas, quelle importance peuvent avoir les billevesées d'un cerveau à l'envers ?

— Pauvre misérable enfant ! s'écria Clémence dans un transport de douleur ; renié par son père, même avant sa naissance, il est condamné à porter un jour le fardeau d'une hérédité fatale... Ah ! ne vaudrait-il pas mieux que Dieu, dans sa miséricorde, exterminât dès à présent et l'enfant et la mère ?

— Clémence, chère petite, dit Catiche d'un ton de reproche, sont-ce là les sentiments d'une chrétienne ? Comptez sur la miséricorde divine, et ne blasphémez pas !

Legoff, toujours positif, reprit bientôt :

— Avec votre permission, madame, ne nous occupons que des réalités présentes... On a réclamé à Paul le prix de la pension de votre mari ; êtes-vous en mesure de la payer sans trop de gêne ? Lalande n'a jamais brillé par l'économie, et il a dû vous laisser des affaires très embarrassées... Or, il se trouve que, pour le quart d'heure, je suis riche comme un Crésus. Je ne sais comment cela est arrivé, mais, depuis une année ou deux, mes tableaux se vendent des prix extravagants. Si j'avais la verve endiablée de votre mari, qui brossait une toile en huit jours, je deviendrais millionnaire... En attendant, j'ai mis en réserve une douzaine de mille francs ; les voulez-vous ?

Legoff présentait cette proposition avec bonhomie, comme la chose la plus simple du monde. Il ne remarquait pas un fin sourire sur les lèvres de Catiche, qui savait sans doute d'où provenait la richesse de l'honnête « flamand ». C'était, en effet, son cousin Georges qui, voulant ménager les susceptibilités de Legoff, faisait racheter pour son compte par différents marchands, et à des prix trois ou quatre fois plus considérables qu'autrefois, tous les tableaux que Legoff pouvait produire. Cependant, elle dit avec vivacité :

— Gardez vos économies, monsieur Legoff ; si Mme Lalande devait recourir à la bourse de ses amis, je demanderais la préférence pour Georges, c'est-à-dire pour moi, car Georges s'en remet à moi de toutes choses... N'oubliez pas, chère petite, ajouta-t-elle avec un certain embarras, que nous avons les torts de *quelqu'un* à réparer envers vous, comme envers votre famille, et on nous permettra bien, j'espère...

— Ces anciens torts, répliqua Clémence, ont été réparés dans la mesure du possible. Je vous remercie tous les deux, mes bons amis ; mais, vous et M. de Varigny, vous m'avez donné déjà assez de preuves d'affection, pour que ma fierté m'interdise d'accepter de vous aucun service d'argent. Je travaillerai plutôt, comme autrefois, pour subvenir aux dépenses de mon malheureux mari, du pauvre enfant qui va naître... Mais nous n'en sommes pas encore là. L'atelier de Raymond regorge d'études, d'esquisses, de dessins que les amateurs couvriraient d'or dans une vente publique... et c'est une vente que je désire faire.

— Il est vrai, madame, répliqua Legoff ; les amateurs seraient nombreux pour les œuvres de Lalande, qui a déjà tant de renommée ; mais si, après cela, il recouvrerait la santé, comment pourrait-il travailler ? Le chagrin d'avoir perdu des matériaux précieux, des études dont il devait se servir pour exécuter des chefs-d'œuvre, ne serait-il pas capable de lui causer une rechute ?

— Mon Dieu ! vous avez raison.

— Il y a un autre moyen ; Lalande, malgré ses bizarreries, est aimé autant qu'estimé de tous les artistes en réputation et ils ont pris part au malheur qui le frappe. Aucun d'eux certainement ne refusera une toile, une aquarelle, ou même un simple dessin pour faire les lots d'une loterie, dont la population parisienne se disputera les billets. On pourra y joindre quelques ouvrages de votre mari, de ceux qui lui seraient le moins utiles plus tard ; moi-même, je fournirai un tableau où je mettrai tout ce dont je suis capable... Voyons, madame, ne serait-ce pas là une ressource précieuse pour Lalande, pour son enfant, pour vous-même ? Dites un mot, et, dès demain j'entre en campagne afin d'organiser cette loterie. Nous obtiendrons aisément l'autorisation nécessaire, et tout ne peut manquer de marcher à souhait.

Il y avait, dans la proposition de Legoff, quelque chose qui blessait l'orgueil de Clémence. Elle reprit, après un moment de réflexion :

— Peut-être, monsieur Legoff, une nécessité inexorable m'obligera-t-elle un jour d'accepter vos bons offices et ceux des amis de Raymond ; mais attendons encore. Si, comme vous paraissez vous-même le croire, mon

mari recouvrait la raison, il s'offenserait certainement de la précipitation que nous aurions mise dans tout ceci. Je ferai face aux nécessités présentes... N'en recevez pas moins, encore une fois, mes remerciements, et sans doute Raymond vous en adressera bientôt à son tour.

Clémence, épuisée, avait besoin de repos ; Catiche et Legoff prirent congé d'elle.

Deux jours plus tard, Mme Lalande était parvenue à se procurer, Dieu sait au prix de quels efforts, la somme nécessaire pour payer le trimestre de la pension de son mari, et elle s'empressa de l'envoyer par son frère à la maison de santé. Là Paul apprit avec étonnement que quelqu'un s'était présenté la veille, au nom de Mme Lalande, et avait soldé la pension, non pour trois, mais pour six mois d'avance. Paul voulut savoir qui s'était servi du nom de sa sœur sans y être autorisé ; mais on n'y avait pas regardé de si près avec une personne apportant de l'argent, et tout ce qu'on put lui dire, fut que cette personne était un homme, de manières distinguées, ayant l'apparence d'un homme d'affaires. Force fut à Paul Bordier de se contenter de ces explications, et comme l'on refusait de recevoir son argent, il dut le restituer à Clémence, convaincu que cette libéralité était l'œuvre de quelque ami riche et généreux tel que Raymond en avait plusieurs.

Au moment même où il rentrait dans la maison de la rue d'Assas, on remettait à Mme Lalande une lettre, arrivée par la poste et contenant le reçu de la pension. On n'y avait pas ajouté un mot explicatif, et l'adresse était d'une main inconnue.

Le frère et la sœur se perdirent en suppositions.

— C'est Legoff ! disait Paul ; un si brave homme !

-- C'est Catiche ! disait Clémence ; elle a pour moi tant d'affection et de dévouement !

Legoff et Catiche nièrent avec énergie d'être pour quelque chose dans cette intervention mystérieuse.

XIX

LA MAISON DE SANTÉ

Quelques mois s'étaient écoulés encore, et les prévisions les plus favorables au sujet de Raymond Lalande semblaient devoir se réaliser. On parlait d'une guérison complète et prochaine ; on assurait que bientôt le brillant artiste pourrait retourner à son atelier.

Raymond, en effet, quoique toujours retenu à la maison de Passy, se montrait aussi calme, aussi raisonnable qu'il l'avait jamais été. Legoff et Paul Bordier, dont la vue autrefois le surexcitait outre mesure, passaient souvent une heure auprès de lui sans qu'il leur adressât la moindre parole insultante ou amère. Il s'entretenait avec eux de ses travaux, de ses projets futurs ; il paraissait convaincu qu'une maladie d'ordre purement physique avait nécessité son admission dans « la maison de santé. »

A la vérité, on ne lui permettait pas de recevoir sa femme, dont la présence eût pu l'émotionner trop fortement et compromettre les résultats obtenus par la science. Mais, quand même cette entrevue eût été per-

mise, Clémence n'aurait pas profité de la permission. Pendant les derniers temps de sa grossesse, à raison sans doute des violentes secousses morales qu'elle avait éprouvées, elle ne quittait presque plus sa chaise longue ; toute sortie, en voiture aussi bien qu'à pied, lui était interdite. Elle écrivait parfois à son mari des lettres affectueuses, et quoiqu'elle lui parlât d'elle, de l'enfant à naître, des sujets les plus capables de l'émouvoir, il répondait par des billets laconiques, un peu confus, mais en définitive fort convenables, qui la comblaient de joie.

A mesure que ces heureux résultats étaient acquis, la surveillance active exercée sur Raymond Lalande se relâchait. La camisole de force, les cabinets matelassés, n'étaient plus en usage à son égard. Un des deux gardiens, chargés de ne le perdre de vue ni le jour ni la nuit, avait été supprimé. On lui permettait d'aller et de venir dans le parc de la maison, où se promenaient les malades « non agités ». A la vérité, de hautes murailles qui entouraient le parc rendaient toute fuite impossible, et Raymond était suivi à distance par son gardien qui, à la moindre incartade, l'eût fait rentrer dans le devoir ; mais le peintre ne paraissait pas songer à une de ces frasques dont les fous, même en convalescence, sont souvent capables ; et, d'habitude, il passait le temps à dessiner, à croquer au crayon ses médecins et ses compagnons d'infortune.

Le gardien, maintenant chargé de le surveiller et qui ne le quittait pas plus que son ombre, n'était pas de ceux qui avaient d'abord rempli cette tâche auprès de

lui. Nouvellement entré dans la maison, il avait un air soupçonneux et contraint qui ne prévenait pas en sa faveur. Quoiqu'il fût âgé d'une quarantaine d'années au plus, sa figure était rugueuse, ridée, écailleuse comme celle d'un vieux paysan. Sans doute on n'avait pas manqué, en l'admettant dans ses fonctions, de prendre sur lui des informations précises, et ces informations ne s'étaient pas trouvées défavorables. D'habitude, pourtant, on ne se montre pas bien difficile à l'égard des hommes qui se présentent pour exercer le rude métier de gardiens de fous. Ce que l'on exige d'eux surtout, c'est beaucoup de douceur et de patience, jointes à beaucoup de force corporelle. Or, Marsaud, ainsi s'appelait celui-ci, avait des poings solides et se disait disposé à recevoir un mauvais coup sans éprouver le besoin de le rendre ; il n'en fallait pas davantage pour qu'on acceptât ses services, et il avait été attaché à la personne de Raymond Lalande.

Raymond affectait de le traiter comme un domestique ordinaire. Il cédait sans trop de peine à ses injonctions, et Marsaud, de son côté, évitait de le rudoyer. On eût dit que le gardien, en montrant tant de modération, nourrissait une arrière-pensée qui devait se manifester tôt ou tard.

Il était donc sérieusement question de renvoyer Lalande dans sa famille, quand Paul Bordier et Legoff se présentèrent un jour à la maison de santé. Ils avaient mission d'annoncer au peintre une nouvelle importante. Mais, comme cette nouvelle était de nature à l'impressionner d'une manière dangereuse, ils jugèrent à propos

de se faire assister par un des médecins de la maison.

Ce médecin aliéniste, qui s'appelait le docteur B***, était un des plus expérimentés dans l'exercice de sa mission délicate. Jeune encore, il avait fait des études approfondies sur les affections mentales. Son diagnostic infailible reconnaissait les symptômes les moins appréciables ; son œil puissant pénétrait jusqu'à l'âme des insensés.

Raymond ne l'aimait pas, quoique B*** lui parlât toujours avec douceur, et, en l'apercevant, il fronça le sourcil. Il accueillit néanmoins les visiteurs avec politesse dans sa chambre et leur offrit des sièges, tandis que Marsaud se tenait discrètement près de la porte.

Lé docteur B*** voulut faire lui-même les premières ouvertures.

— Monsieur Lalande, dit-il d'un ton amical mais en fixant sur lui son regard perçant, ces messieurs ont à vous annoncer un événement heureux ; j'espère que vous l'apprendrez avec sang-froid et philosophie.

Raymond partit d'un éclat de rire.

— Parbleu ! docteur, répliqua-t-il, je le devine votre événement !... Ma femme m'a rendu père, n'est-ce pas ? Eh bien ! qu'on ne me laisse pas languir... Est-ce d'un garçon ou d'une fille ?

Le ton était tout à fait naturel ; cependant, il y avait dans le rire quelque chose qui ne plut pas au docteur. Comme B*** tardait à répondre, Paul s'écria :

— C'est un garçon, mon cher Lalande, un beau garçon, on peut le dire... et, pour employer la formule ordinaire, « la mère et l'enfant se portent bien ».

— A la bonne heure ! répliqua Lalande ; j'ai toujours souhaité un garçon... J'aimerai l'enfant et la mère d'une tendresse égale... Hein ! docteur, ajouta-t-il avec une sorte d'ironie, vous voyez que je reçois les bonnes nouvelles en vrai philosophe !

Et il s'informa de la santé de sa femme, des affaires de sa maison. Son beau-frère et Legoff lui fournirent tous les détails qu'il pouvait désirer.

— Ah ! ça, reprit Raymond, quand sera le baptême de... de mon fils, et qui aurons-nous pour parrain et marraine ?

— Le parrain ce sera moi, si vous le voulez bien, répliqua Paul ; c'est mon droit, comme proche parent et comme chef de la famille. Quant à la marraine, on ne peut, il me semble, se dispenser de choisir Mlle Catiche, bien que Clémence ne soit pas décidée encore...

— Catiche ! demanda Lalande avec un étonnement très réel ; qu'est-ce que cela ?

— On vous a parlé d'elle assez souvent... Une excellente demoiselle, qui aime Clémence comme une sœur et qui l'a soignée, ces temps derniers, avec le plus admirable dévouement... Rappelez vos souvenirs... Je vous ai conté bien des fois les procédés de cette digne personne, qui veut réparer les torts de sa famille envers la nôtre. Quant à moi, je raffole d'elle... oh ! en tout bien tout honneur, vu que M^{lle} Catiche, c'est-à-dire M^{lle} Catherine de Varigny, a passé la quarantaine... quoi qu'en dise M. Legoff.

Et Paul jeta un regard moqueur sur le Flamand.

— Varigny ! répéta Raymond qui, en dépit de son

pouvoir sur lui-même, n'avait pu s'empêcher de faire un soubresaut.

Pour comprendre les paroles du jeune Bordier, il faut savoir qu'il ne connaissait, pas plus que Legoff, les soupçons absurdes de son beau-frère à l'égard de Georges de Varigny. Clémence, par un sentiment de réserve facile à expliquer, n'avait jamais fait allusion à cette circonstance, qu'elle attribuait uniquement à la folie de Raymond ; d'ailleurs, elle ne supposait pas que son mari, revenu à la raison, persistât dans des opinions si contraires à la vérité et au sens commun.

Lalande partit d'un nouvel éclat de rire.

— Vraiment, ce sera une fête charmante, reprit-il, et je voudrais bien en être !... Vous allez donc enfin, monsieur le docteur, me signer mon *exeat*, et il me sera permis de me livrer sans contrainte à mes joies de famille !... La méningite, car c'est ainsi que vous appelez ma maladie, je crois, est guérie depuis longtemps, et ma foi ! je suis impatient de me retrouver dans mon atelier, où la commande presse.

Il était impossible de s'exprimer avec plus de simplicité, de naturel et de bon sens ; Paul et Legoff se tournèrent vers le docteur B***, convaincus qu'il ne pouvait manquer d'accéder à ce vœu. Le docteur, qui pendant la conversation précédente n'avait cessé d'étudier la physionomie de Raymond, répondit tranquillement :

— J'espère que bientôt nous vous donnerons satisfaction, monsieur Lalande ; vous êtes beaucoup mieux, mais nous devons prendre garde aux rechutes... La fête de famille à laquelle vous désirez assister ne saurait avoir

lieu avant quelques jours. D'ici là, votre santé se raffermira encore, et sans doute rien ne s'opposera à ce que vous rentriez chez vous.

Malgré le pouvoir que Raymond, comme nous l'avons dit, semblait avoir sur lui-même, il ne réussit pas à dissimuler une violente contrariété. Il n'eut pas le temps de l'exprimer.

— Messieurs, dit le docteur à Legoff et à Bordier, une conversation trop prolongée pourrait fatiguer notre cher malade, et il convient de lui laisser faire sa promenade habituelle dans le parc.

Il se leva pour se retirer ; les visiteurs prirent affectueusement congé de Raymond, qui demeurait comme hébété, et sortirent avec le médecin.

Pendant que l'on traversait les cours et les longues galeries de la maison de santé, les deux amis, qui s'étaient placés de chaque côté du docteur B***, l'interrogèrent sur l'état réel de l'artiste.

— Messieurs, répliqua le docteur d'un ton sec qui contrastait avec ses formes habituellement si douces et si insinuantes, M. Raymond Lalande, malgré l'amélioration que nous constatons dans son état, est loin d'être guéri. Sa maladie a pris une autre forme, elle n'en est peut-être que plus redoutable. J'ai reconnu à des signes certains qu'il y aurait péril, pour le moment, à lui rendre sa liberté d'action et à le faire rentrer dans le monde.

— Est-il possible ! dit Paul Bordier ; à la manière dont vous lui parliez, je ne doutais pas...

— Nous avons pour principe de ne pas heurter de front nos malades, quoique nous ne cédions jamais à leurs ca-

prices parfois dangereux. Je n'aurais garde de manquer à cette règle envers M. Raymond Lalande ; mais je ne permets pas qu'il quitte la maison, car, je vous le répète, il n'est pas guéri.

— Monsieur le docteur, dit Legoff, on a obtenu des résultats fort importants et Lalande se montre tout à fait sensé. Peut-être, s'il reprenait ses habitudes, les derniers vestiges de son mal disparaîtraient-ils promptement. A cette heure, sa folie — si folie il y a — est paisible comme celle de sa sœur Honorine, que je vois quelquefois et qui obéit avec la docilité d'un enfant.

— Et le mal de sa sœur, répliqua le docteur, mal héréditaire ainsi que le sien, est complètement incurable, je m'en suis informé... Cette tranquillité apparente, à la suite du délire furieux d'autrefois, ne prouve rien du tout. M. Lalande est ce que nous appelons « un dissimulé », les gardiens disent « un sournois ». Ou je me trompe fort, ou il est atteint de délire partiel ; il a une monomanie, une idée fixe, comme vous voudrez appeler cela, et c'est un cas très grave. Les malades de cette catégorie peuvent se montrer longtemps raisonnables, jusqu'au moment où éclate une catastrophe. Ils sont assez maîtres d'eux-mêmes pour ne pas trahir une pensée, un plan ; ils poursuivent un but caché avec une énergie tout à fait extraordinaire. C'est cette monomanie qui produit des crimes monstrueux, exécutés souvent avec autant de prudence que de cruauté...

— Quoi ! monsieur, interrompit Paul, croiriez-vous mon beau-frère capable d'un crime de ce genre ?

— Je ne dis pas cela... On ne saurait être bien affir-

matif en pareille matière... Mais les précédents de M. Raymond Lalande ne sont pas d'une nature rassurante. Oubliez-vous quel danger a couru sa femme dans la forêt de Saint-Germain ? Si l'on n'y veillait, peut-être notre malade recommencerait-il ou ferait pis.

Pendant cette conversation, on était arrivé à la première cour, où se trouvait la porte de sortie. Au moment de se séparer du docteur, Paul lui demanda encore :

— Ainsi, monsieur, Raymond ne sera pas libre de sitôt ?

— Je ne sais, répliqua le médecin aliéniste ; mais, de mon consentement, il ne quittera pas la maison, tant que certains symptômes n'auront pas disparu.

Il salua et rentra dans le corps de logis affecté à la direction, tandis que les deux amis se retiraient consternés.

— Je crois, dit Paul avec humeur, que l'on ne se soucie pas ici de perdre la grosse pension que paye Lalande ; jamais il ne m'a semblé aussi bien, et pourtant on ne veut pas le lâcher.

— Moi, répliqua Legoff, je suis convaincu que le docteur a raison ; et pour la mère comme pour l'enfant, il sera sage de ne pas agir à la légère.

— Oh ! vous, monsieur Legoff, vous êtes tenace dans vos préventions... Qu'allons-nous dire à ma sœur ? Elle est pleine d'espoir et cette nouvelle fâcheuse pourrait lui porter un coup funeste dans sa position.

— Rien ne presse de la lui apprendre.

Tandis que Paul et Legoff se rendaient à la rue d'Assas, Raymond, accompagné de son gardien, était descendu

dans le parc de la maison de santé pour y faire la promenade réglementaire. A présent, il était rêveur, taciturne ; son regard prenait une expression farouche. Marsaud, qui avait déjà une certaine expérience des fous, se tenait sur la réserve et l'observait de loin pour prévenir quelque excentricité.

Il existait pourtant, comme nous l'avons dit, une sorte de familiarité entre Raymond et son valet-surveillant. Le peintre, plein de mépris pour les autres fous, ses compagnons d'infortune, ne dédaignait pas de causer souvent avec Marsaud et de lui demander les informations dont il avait besoin.

La température était froide et pluvieuse ce jour-là ; la plupart des pensionnaires de la maison n'avaient pas quitté leurs cellules pour descendre au parc. Raymond l'engagea dans une allée solitaire qu'il affectionnait, et, ne se sentant plus surveillé ou ne se défiant pas de Marsaud, il se laissait aller à faire des gestes de colère, à prononcer des paroles sans suite, qui témoignaient d'une violente agitation d'esprit.

Le gardien, qui le suivait pas à pas, finit par s'approcher de lui et, adoucissant sa voix peu harmonieuse, il dit cauteusement :

— M'est avis, mon bon monsieur Lalande, que vous vous êtes laissé tarabuster par cet hypocrite de docteur B***. Il ne veut pas vous signer votre exeat pour que vous alliez voir votre femme et votre mioche, n'est-ce pas ? Le gremlin n'en fait jamais d'autres, et tout le monde ici l'abomine.

Raymond lui jeta d'abord un coup d'œil furibond ;

mais, comme les paroles du gardien correspondaient à ses sentiments secrets, il répliqua :

— Oui, oui, vous avez raison, Marsaud ; ce docteur B*** est un vilain homme ; j'ai des envies de le souffleter, de l'étrangler, de...

— Doucement, mon bon monsieur, interrompit Marsaud en jetant un regard rapide autour de lui ; ne vous emportez pas, car si l'on vous voyait et si l'on vous entendait, cela gênerait vos affaires. Prenez patience plutôt ; le docteur B*** n'est pas le seul maître et ne peut vous retenir prisonnier comme les... comme ceux qui ont passé aux assises. Ma foi ! si vous quittez la maison, je n'y resterais pas longtemps après vous. On est en vue ici plus que je ne voudrais ; la vie y est aussi dure que dans les bagnes... J'en ai assez, et je ne demanderais pas mieux que de déguerpir.

Raymond lui posa vivement la main sur le bras.

— Eh bien ! Marsaud, dit-il, pourquoi ne nous sauvons-nous pas ensemble ? Les moyens ne vous manquent pas pour sortir, et si vous pouviez m'en faire profiter...

— Vous, en effet, monsieur Lalande, vous avez une maison, vous avez une famille et des amis pour vous y accueillir ; une fois que vous seriez hors d'ici, il pourrait ne pas être facile de vous rattraper... Mais moi, où irais-je ? Il me reste bien peut-être d'anciennes connaissances à Paris ; seulement, il ne serait pas prudent de les fréquenter... Et puis, comment vivrais-je ? Pas le sou... et il y a des choses auxquelles je ne me soucie pas de m'exposer désormais.

— Bah ! Si vous parveniez à me tirer de cette infernale

souricière, je vous récompenserais magnifiquement. Je gagne des sommes énormes et tous ceux qui m'approchent en prennent leur part.

— Ouiche ! Une fois libre, vous ne vous soucieriez guère de moi !... Pas de ça, mon brave monsieur... En supposant que j'aie un moyen de vous contenter, je ne risquerais pas de me compromettre, à moins d'argent comptant et payé d'avance.

— Où voulez-vous que je trouve de l'argent comptant, Marsaud ? Vous savez bien qu'il ne nous est pas permis de posséder la moindre monnaie ?

— On a des parents, des amis riches ; on s'adresse à eux... Tenez, monsieur Lalande, je n'irai pas par quatre chemins... Je voudrais vous obliger, car vous êtes un digne homme, et l'on m'a tout l'air de vouloir vous laisser pourrir ici. Procurez-vous, d'une manière ou d'une autre, une somme de mille *balles*..., je veux dire mille francs, dont j'ai besoin pour décamper de Paris et aller chercher fortune ailleurs... Je vous fiche ma parole que lorsque vous m'aurez remis cette somme, vous ne resterez pas vingt-quatre heures avec les fous.

— Mille francs ! répéta Raymond : encore une fois, où voulez-vous que je les trouve ?

— Cela vous regarde... Donnant donnant... Tenez, tout à l'heure, en écoutant sans le vouloir, n'ai-je pas entendu dire que vous connaissiez « un quelqu'un » du nom de Varigny ?

— Varigny ! répéta Lalande dont les yeux étincelèrent de haine ; oui, je connais quelqu'un de ce nom.

— C'est le fils de l'ancien usurier, n'est-ce pas ? l'hé-

ritier d'une vieille canaille qui a fini mal ? Eh bien ! il peut vous foncer le gousset celui-là, car on dit qu'il a des milliasses de millions.

Raymond se taisait, mais le plissement de ses sourcils témoignait du travail de sa pensée.

— Oui, dit-il enfin avec un sourire hideux, ce serait un véritable coup de maître ! Lui faire payer à lui-même....

Et un de ses éclats de rire habituels acheva sa pensée.

Il reprit bientôt :

— Peut-être ce... Varigny ne consentirait-il pas à donner l'argent ; et puis, j'ignore sa demeure actuelle.

— Ce ne doit pas être bien malin de découvrir où demeure un gaillard si riche... et j'imagine que, dans cette maison même, on pourrait le savoir.

— Comment cela ?

— Il y a deux ou trois jours, j'ai vu votre gandin entrer dans le cabinet du directeur.

— En êtes-vous sûr, Marsaud ? Est-ce bien Georges de Varigny que vous avez vu ?

— Je connais sa figure, allez... et peut-être connaît-il la mienne, ce qui ne me rassure guère, car il est au mieux avec les gros bonnets de la préfecture...

— S'il vient ici en secret, s'écria Lalande, s'il cause avec le directeur, c'est certainement de moi qu'il s'occupe ! Il est envoyé par l'autre pour recommander qu'on me retienne indéfiniment, et pendant que je reste prisonnier, on mène une vie joyeuse, on se divertit, on se moque du mari jobard... De par tous les diables ! poursuivait-il en grinçant des dents et en serrant les poings, je veux les exterminer tous... je veux...

— Chut ! chut ! monsieur Lalande, interrompit Marsaud avec inquiétude ; si l'on vous voyait en cet état, on vous mettrait dans le quartier « des agités », et il pourrait ne pas être commode de vous en tirer... Rentrons plutôt, car l'heure de la promenade est passée... Vous réfléchirez sur tout ceci ; mais sacrebleu ! tenez-vous tranquille, ou ça tournera mal.

Raymond, par un effort de volonté, domina les sentiments tumultueux qui grondaient en lui.

— Vous avez raison, Marsaud, répliqua-t-il en reprenant son air patelin, il faut que je réfléchisse à loisir sur tout cela... Mais je veux sortir... je sortirai !

Pendant le reste du jour, il fut plongé dans de silencieuses rêveries. Il semblait méditer un de ces projets que les fous exécutent souvent, comme nous l'avons dit, avec un sang-froid, une perspicacité, une suite dont on les croirait incapables.

XX

LE DINER DE BAPTÊME

Les espérances que la famille Lalande avait conservées, ces derniers temps, ne se réalisèrent pas. Raymond n'avait pu obtenir son *exeat* à la maison de santé, et quoique, dans l'attente de sa libération, on eût retardé le baptême, il fallut procéder en son absence à cette cérémonie.

Ce fut un cruel crève-cœur pour Clémence, qui désirait par tous les moyens rattacher le père à l'enfant, et qui redoutait qu'un éloignement prolongé ne les rendît étrangers l'un à l'autre. Une petite fête intime devait avoir lieu, et la présence de Raymond, redevenu maniable et affectueux, eût resserré sans aucun doute les liens de la famille. La jeune mère, quoiqu'elle ne sortît pas encore, était déjà debout et pouvait surveiller les apprêts de la modeste fête. En dépit du passé et des sombres pronostics qu'on pouvait en tirer pour l'avenir, un peu d'espoir était rentré dans son cœur, et elle se désolait de penser que son mari, dont le retour prochain lui paraissait sûr maintenant, ne prendrait aucune part à ces innocentes joies.

Raymond, de son côté, protestait contre les influences tyranniques qui le retenaient loin de chez lui. Il répondait aux lettres pleines de tendresse que lui écrivait sa femme, par des doléances où perçait une extrême amertume. Quoique ses réponses fussent toujours courtes et un peu obscures, elles n'attestaient aucun dérangement d'esprit apparent, et Clémence voulait y voir une affection sincère pour elle et pour le nouveau-né. Aussi, conjointement avec son frère Paul Bordier, avait-elle écrit au directeur de la maison de santé, afin de réclamer la libération immédiate de son mari.

Le directeur s'était empressé de répondre en style administratif, que « le malade » Lalande ne pouvait, sans de graves inconvénients pour tout le monde, interrompre son traitement ; et cette décision était souveraine. En revanche, on commençait à parler, dans l'entourage du frère et de la sœur, de « séquestration coupable, » de « spéculation odieuse, » et les rumeurs ordinaires sur les abus existant, dit-on, dans certaines maisons de fous, circulaient déjà parmi le public, à propos de Raymond Lalande.

Toutefois, Clémence, qui était pieuse et à qui sa conscience reprochait d'avoir trop attendu, n'osa pas retarder davantage le baptême de son fils, et la cérémonie religieuse eut lieu à l'église Saint-Sulpice.

Outre le parrain et la marraine, c'est-à-dire Paul Bordier et Catiche de Varigny, Clémence n'avait invité que le bon Legoff, cet ami fidèle des mauvais jours ; le prince de Villa-Franca, un vieil Espagnol, grand amateur de peinture, dont elle souhaitait faire un protecteur plus

tard pour son fils ; enfin, le cousin de Catiche, Georges de Varigny.

Ce n'était pas sans de longues hésitations qu'elle s'était décidée à prier Georges d'assister à cette réunion. Si absurdes que fussent les soupçons de Lalande, elle sentait la nécessité de ménager les imaginations du malheureux fou. Mais, d'autre part, elle ne pouvait se dispenser d'inviter le plus proche, l'unique parent de la marraine. Elle se souvenait des immenses services que Georges lui avait rendus, et n'ignorait pas qu'il veillait sans cesse, comme une Providence invisible, sur elle et sur les siens. D'ailleurs, dans leurs rares relations, il se montrait si délicat, si respectueux, qu'il ne pouvait y avoir d'inconvénient à lui donner une place parmi les amis de la famille.

A la suite du baptême, dont tous les assistants avaient signé l'acte à l'église, un dîner recherché fut servi dans l'atelier même de Raymond, au milieu des tableaux, des études, des ébauches, qui rappelaient sa présence.

Clémence, vêtue d'une robe de soie noire, faisait avec grâce les honneurs de chez elle, et, malgré la teinte de mélancolie empreinte sur son visage, elle s'efforçait d'exciter la gaieté des invités. Ils répondaient de leur mieux à son désir, mais on ne s'étonnera pas qu'ils éprouvassent une sorte de contrainte, vu la singularité des circonstances.

Vers la fin du repas, une nourrice morvandaise, qui devait allaiter l'enfant dans la maison, sous la surveillance de la mère, entra portant le nouveau-né ; il était encore vêtu de sa robe de cachemire blanc, garnie de

.....

.....

dit-elle en soupirant, combien cette réunion joyeuse si Raymond y assistait, ainsi que nous l'espérer un moment ! Mais il n'est pas venu, quand il sera libre !

On ne sait pas, dit Catiche, qui, serrée dans quelque robe de satin gris, paraissait nerveuse et regardant fréquemment du côté de la porte depuis le commencement du diner.

Mais, poursuivit Mme Lalande, qu'il est victime d'une indigne menée... Enfin me voilà sur pied, je partirai en voiture d'ici à quelques jours. J'irai à cette fois, je ne souffrirai pas qu'on m'empêche de partir. Nous nous concerterons ensemble pour surmonter nos résistances.

Et être M. Lalande reviendra-t-il auparavant, dit-elle avec rapidité ; on ne peut le garder indéfiniment, suppose !

Paul Bordier d'un air calme et assuré, répliqua : « En qualité de chef de la famille, j'y mettrai

les convives se turent et échangèrent des regards.

Lagoff dit enfin, en tortillant sa tabatière, qui, qu'elle était autrefois, était devenue d'argent :

« Vous, madame Lalande, personne plus que vous, le retour de votre mari, mais il faut que

il ait lieu dans de bonnes conditions. On assure qu'il pourrait éprouver une rechute, et tant qu'il y a un doute à cet égard... »

Lagoff a raison, s'écria Georges de Varigny, qui ne peut se contenir avec peine ; j'ai eu moi-même l'oc-

riches dentelles, et semblait venir remercier par sa présence les personnes réunies à son intention. Il fut présenté tour à tour à chacun des convives, qui déposèrent un baiser sur son front délicat. C'était un joli enfant, frais, rose, bien portant, et l'on s'extasiait sur sa ressemblance avec son père.

Clémence observait avec émotion ces démonstrations affectueuses.

— Oui, il ressemble à son père, dit-elle les yeux pleins de larmes, et puisse-t-il ne lui ressembler que par les côtés brillants de mon cher Raymond !... Le pauvre petit vient au monde sous de bien tristes auspices !... Oh ! je vous en conjure, vous tous, mes amis, prêtez-lui votre secours, plus tard, si le malheur veut qu'il en ait besoin... Vous l'aimerez, vous le soutiendrez, car peut-être l'affection, le dévouement, la pitié, lui seront-ils plus nécessaires qu'à d'autres.

Ses sanglots lui coupèrent la parole ; et les assistants, qui savaient à quelles éventualités terribles elle faisait allusion, étaient eux-mêmes vivement émus. Néanmoins ou n'osa trop paraître la comprendre ; on l'assura d'une manière vague qu'un enfant, aussi bien doué en apparence, ne pouvait manquer de réussir dans le monde, et qu'on l'y aiderait au besoin. Clémence n'insista pas, sûre d'avoir été comprise ; elle finit par sourire à travers ses larmes, baisa à son tour l'enfant et le renvoya avec la nourrice.

Après leur départ, la gaieté ne se ranima pas ; une sorte de gêne semblait toujours peser sur les invités. Clémence, sans y songer, exprima les idées qui l'obsédaient.

— Ah ! dit-elle en soupirant, combien cette réunion serait plus joyeuse si Raymond y assistait, ainsi que nous avons pu l'espérer un moment ! Mais il n'est pas venu, et qui sait quand il sera libre !

— Bah ! on ne sait pas, dit Catiche, qui, serrée dans une magnifique robe de satin gris, paraissait nerveuse et agitée, regardant fréquemment du côté de la porte depuis le commencement du dîner.

— Je crois, poursuivit Mme Lalande, qu'il est victime de quelque indigne menée... Enfin me voilà sur pied, je pourrai sortir en voiture d'ici à quelques jours. J'irai à Passy, et, cette fois, je ne souffrirai pas qu'on m'empêche de le voir. Nous nous concerterons ensemble pour briser ces odieuses résistances.

— Peut-être M. Lalande reviendra-t-il auparavant, reprit Catiche avec rapidité ; on ne peut le garder indéfiniment, je suppose !

— Certainement, répliqua Paul Bordier d'un air capable ; en ma qualité de chef de la famille, j'y mettrai bon ordre.

Les autres convives se turent et échangèrent des regards obliques. Legoff dit enfin, en tortillant sa tabatière, qui, de corne qu'elle était autrefois, était devenue d'argent :

— Voyez-vous, madame Lalande, personne plus que moi ne désire le retour de votre mari, mais il faut que ce retour ait lieu dans de bonnes conditions. On assure que Lalande pourrait éprouver une rechute, et tant qu'il restera un doute à cet égard..,

— Legoff a raison, s'écria Georges de Varigny, qui semblait se contenir avec peine ; j'ai eu moi-même l'oc-

casation d'aller depuis peu à la maison de santé, de causer avec son éminent directeur, et peut-être les scrupules des médecins sont-ils plus respectables qu'on ne pense... Ah ! madame, poursuivit-il avec entrainement, n'avez-vous pas sujet de redouter plus que personne des scènes terribles comme celle de la forêt de Saint-Germain ?

Clémence ne put s'empêcher de frissonner à ce souvenir. Cependant elle répondit :

— Elles sont devenues impossibles, monsieur de Varigny. La maladie paraît domptée... J'en atteste les lettres charmantes que m'écrit maintenant Raymond.

Georges n'eut pas le courage d'insister et baissa la tête. Catiche, qui était à son côté, lui dit tout bas :

— Crois-tu vraiment, cousin Georges, que si M. Lalande revenait, il serait capable...

— S'il revenait, Catiche, répliqua Georges de même, il faudrait s'attendre aux plus grands malheurs.

— Est-il possible ! murmura la vieille fille troublée : moi qui m'imaginai... Le chagrin de Clémence me déchirait le cœur... Mon Dieu ! qu'ai-je fait ?

Comme Georges, surpris, allait lui demander l'explication de ces paroles, le prince de Villa-Franca qui, tout en mâchonnant des confitures sèches, avait écouté la conversation générale, dit avec un accent espagnol :

— Peut-être, madame Lalande, convient-il de vous mettre en garde contre les intrigues de certaines gens ; on veut exploiter les sympathies qu'inspire le grand artiste. Ces jours derniers, un homme, d'assez mauvaise tournure, s'est présenté à mon hôtel de l'avenue des

Ternes, et a demandé à me remettre en personne une lettre provenant, disait-il, d'un de mes meilleurs amis.

« Je n'ai fait aucune difficulté de le recevoir, et il m'a remis la lettre annoncée. Ce n'était qu'un billet laconique, d'une écriture tremblée, et signé Raymond Lalande. Votre mari m'invitait à confier au porteur une somme de mille francs dont lui, Lalande, avait un besoin immédiat et dont, à notre première entrevue, il m'expliquerait l'usage.

« On sait, poursuivit le prince avec un sourire de grand seigneur, si je suis avare de mon argent ; quand il s'agit des personnes que j'aime et que j'honore, toute ma fortune leur appartient. Cependant, je demandai à cet homme qui il était et à quel titre il avait été chargé de cette mission de confiance. Il me répondit avec embarras que le prêt de cette somme aurait pour résultat de procurer à Lalande sa sortie immédiate de la maison de Passy.

« Tout cela ne me paraissant pas clair, j'ai insisté et j'ai menacé le messenger de faire appeler la police pour l'obliger à donner certaines explications. A ce seul mot de « police », mon coquin s'est sauvé, sans que j'aie songé d'abord à le retenir. Par malheur, il a remporté la lettre, que je désirais conserver, afin de m'assurer en temps et lieu si elle était vraiment de Lalande.

« Vous voyez, ajouta le prince, la conclusion que l'on peut tirer de cette petite aventure. Il y a sans doute autour de notre ami des fripons, qui se jouent de sa crédulité ou qui se servent de son nom pour extorquer de l'argent aux personnes de son intimité... Tous ceux qui m'entendent pourront profiter de l'avertissement.

Et l'Espagnol se mit à siroter un verre de malaga.

— Etes-vous sûr, prince, demanda Clémence, que la lettre était de mon mari ?

— Je connais fort bien l'écriture de Lalande, et celle de la lettre avait de la ressemblance avec la sienne ; mais la précaution prise par l'aigrefin d'emporter le papier me donne le soupçon que cette lettre était fausse.

— Alors, demanda Catiche, si quelqu'un avait été assez faible pour remettre les mille francs au messenger, on aurait tout simplement été la dupe d'un fripon ?

— Je n'oserais l'affirmer ; le plus sage serait de consulter Lalande lui-même sur ces manœuvres.

Pendant que les convives commentaient le récit de M. de Villa-Franca, Catiche se pencha de nouveau vers son cousin :

— Georges, lui dit-elle tout bas, je crains d'avoir fait une sottise... Cet homme dont parle le prince s'est aussi présenté chez nous avant-hier, pendant que tu étais à Saint-Germain. Comme il s'agissait, disait-il, d'une lettre importante et pressée, j'ai pris cette lettre et je l'ai ouverte, ainsi que tu m'y autorises pendant tes absences. Elle était signée de M. Lalande, qui te demandait, en qualité d'ami de la famille, l'avance d'une somme de mille francs. J'ai questionné à mon tour le commissionnaire, et il m'a assuré qu'au moyen de cet argent le mari de Clémence ne pouvait manquer d'être mis en liberté sans retard.

« J'ai pris mille francs dans le portefeuille que tu m'as confié et je les ai donnés au messenger ; il s'est empressé de partir, en m'assurant que M. Lalande serait

libre aujourd'hui même. Mais M. Lalande n'est pas venu et, d'autre part, tu supposes qu'il y aurait danger...

— Catiche, interrompit Georges, peut-être en effet as-tu commis une grosse imprudence. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt de cette affaire ?

— Depuis un instant seulement, j'ai conçu certains doutes... Je voulais procurer une agréable surprise à Mme Lalande, qui désire tant revoir son mari.

— Dieu veuille que nous en soyons quittes pour la perte d'une somme insignifiante, car, dans le cas contraire...

— Georges, tu me fais frémir... mais voici la nuit, et il n'y a plus à craindre l'arrivée de M. Lalande.

L'obscurité commençait, en effet, à se répandre dans l'atelier, et Clémence venait de commander qu'on allumât les lampes.

— Rassure-toi, ma chère Catiche, reprit Georges en voyant la vieille fille toute tremblante ; demain j'irai moi-même à la maison de santé pour causer avec le directeur et chercher le mot de cette énigme. En attendant, aie l'esprit en repos, et ne laisse pas soupçonner à Clémence...

Pendant cette conversation, on n'avait pas entendu une voiture s'arrêter devant la maison. Tout à coup, la porte de l'atelier s'ouvrit bruyamment et, dans la demi-obscurité qui régnait déjà, apparut un homme, les vêtements en désordre, tête nue, les cheveux ébouriffés. Ses yeux brillaient comme ceux d'un chat sauvage et semblaient lancer des éclairs. On a deviné Raymond Lalande.

Comme les invités demeuraient frappés de stu-

peur, il s'arrêta une seconde sur le seuil de la porte ; puis il partit d'un éclat de rire.

— Bon appétit, tous ! s'écria-t-il d'une voix discordante ; vous ne m'avez pas attendu pour commencer le festin ! Mais, tonnerre ! j'arrive encore à temps.... Nous allons folâtrer ensemble !

Et il s'élança vers la table, autour de laquelle étaient réunis les convives.

XXI

L'ÉVASION

Expliquons en peu de mots l'apparition subite et menaçante de Raymond.

On sait que, cédant aux suggestions de Marsaud, il avait résolu de recourir à la bourse de ses amis, afin d'obtenir la somme exigée par l'infidèle gardien. D'abord, il avait voulu, par un raffinement de haine et de vengeance, s'adresser à Georges de Varigny ; mais Marsaud, qui comptait, dans une des sorties, présenter lui-même la lettre au destinataire, avait des raisons spéciales pour ne pas se montrer à Georges, et il détermina Raymond à écrire au prince de Villa-Franca. Nous savons comment le prince, dont la défiance était excitée, avait répondu à ce message, et alors Marsaud s'était chargé d'un billet pour Georges. Seulement, avant de le porter, il avait eu la précaution de s'assurer que Varigny était absent depuis plusieurs jours, et qu'en son absence il aurait affaire à Catiche, dont il croyait n'avoir rien à craindre, dont il pressentait l'honnête crédulité.

Cette fois, tout avait réussi, et Marsaud était rentré à la maison de santé, nanti de la somme. Dès qu'il s'était

trouvé seul avec Lalande, il lui avait appris son succès.

— Faites-moi donc sortir bien vite, s'écria Raymond impétueusement ; c'est demain le baptême, et il faut que je sois à cette fête... Je veux y être... j'y serai !

— Patience ! patience ! monsieur, répliqua Marsaud ; on ne sort pas comme ça d'une maison de ce genre, où les murailles sont élevées et les serrures solides... Laissez-moi le temps de tout préparer. Je ne serai que demain en mesure de tenir ma promesse.

— Vous voulez me jouer... me trahir... Si je le croyais !

✓ Marsaud promit formellement à Raymond qu'il serait libre le lendemain, vers la fin de la journée, à une heure où la réunion ne serait pas encore finie.

— Écoutez, poursuivit-il avec brutalité, ce n'est pas seulement de vous que je dois m'occuper, c'est aussi de moi... Quand vous partirez, je partirai de même, car il pourrait m'en cuire si je restais après vous avoir donné la clef des champs... Chacun ses affaires, que diable !... D'ici là, tâchez de prendre votre air de sainte nitouche ; vous le pouvez quand vous voulez... Si l'on soupçonnait de quoi il retourne, on s'arrangerait pour nous donner du fil à retordre.

Raymond se calma subitement et réclama du gardien les billets de banque provenant de Catiche.

— A quoi vous serviraient-ils d'ici à demain ? reprit Marsaud qui ne se souciait pas de se dessaisir de ce qu'il tenait déjà ; d'après les règlements de la maison, il ne vous est permis de posséder aucun argent, et si,

comme il arrive souvent, on faisait la visite des poches... Fiez-vous à moi ; tout ira bien.

Raymond, si réellement il était fou encore, avait ce que l'on appelle la *folie raisonnante*, qui n'exclut ni la réflexion, ni l'intelligence des moyens pour arriver à un but. Il ne persista donc pas à réclamer la remise de l'argent, de peur de s'aliéner l'homme dont il avait besoin.

Marsaud, au moment de se retirer pour commencer les préparatifs de l'évasion, dit à l'artiste avec un accent singulier :

— Ah ça, monsieur, espérez-vous rencontrer dans votre maison ce M. de Varigny, qui vient ici sans doute à cause de vous ?

— Oui, répliqua Lalande dont la figure prit une expression sinistre ; sans lui, la fête ne serait pas complète.

— Vous ne paraissez pas l'aimer beaucoup... Voyons ! est-ce que si vous le trouviez auprès de votre femme et de votre petit, vous seriez disposé à lui montrer bon visage ?

Les traits de Raymond s'assombrirent encore ; mais tout à coup il partit d'un de ses éclats de rire ordinaires, sans répondre autrement.

— Je comprends, reprit Marsaud qui cligna des yeux, s'il vous tombe sous la patte, il passera un mauvais quart d'heure, n'est-ce pas ? Ma foi, je n'y vois pas de mal. Ce Varigny est un ami des gros messieurs de la police, et si je le rencontrais au coin d'une rue, le soir, comme quelqu'un a rencontré son père... Hier, j'avais

bien raison de me défier en entrant dans son superbe hôtel !

— Ah ! vous le haïssez donc aussi ? reprit Raymond sans cesser de rire ; eh bien, ayez l'esprit en repos. *Elle et lui...* et puis *l'autre*, vous savez bien ! une omelette, quoi ! une véritable omelette... on verra, morbleu !... on verra si je suis un mari trompé... et content !

Marsaud sourit à son tour.

— C'est bon ! dit-il ; quand vous serez lâché, je tâcherai de me mettre à couvert... C'est entendu ; le coup est pour demain... Jusque-là, soyez sage, car ce satané docteur B*** a des yeux de lynx, et, rien qu'à vous entendre rire, il vous enverrait au quartier des « agités ».

Pendant le reste de la journée et pendant la matinée suivante, Raymond fut très calme, et, à l'heure de la visite du médecin, il avait remis sur son visage ce masque de dissimulation qui pouvait tromper les praticiens les plus exercés.

Dans l'après-midi, même jeu. Le peintre paraissait trouver grand plaisir à crayonner sur son album la caricature des fous et des folles qu'il rencontrait dans le parc, celle des gardiens, des médecins, du directeur lui-même. La « charge » du docteur B*** était particulièrement bien réussie, et tous ceux à qui il la montra s'en amusaient fort. Pendant qu'il se livrait à ce divertissement artistique, Marsaud lui dit tout bas :

— Tenez-vous prêt... A cinq heures, lorsque les autres malades quitteront le parc, ayez l'air d'achever un de vos dessins, et rapprochez-vous du jardin du directeur... J'y serai et la chose sera lestement menée.

— Cinq heures ! répliqua Raymond : ce sera bien tard... J'aurai tout Paris à traverser... et les invités seront partis.

— Bah ! bah ! quand on est si bien ensemble, on ne se sépare pas comme ça.. On mange, on boit, on rit, on chante, et on n'est pas pressé de se quitter... Vous arriverez à temps.

A l'heure indiquée, Lalande exécuta ponctuellement les instructions du gardien. Tandis que les autres fous rentraient dans leurs pavillons respectifs, il alla s'asseoir sur le gazon, à quelques pas de la porte du jardin réservé. Son album sur les genoux, il avait l'air de dessiner. Un surveillant, que l'on redoutait beaucoup à cause de sa sévérité, vint à lui et dit avec rudesse :

— Pourquoi, monsieur, n'êtes-vous pas rentré ? N'avez-vous pas entendu la cloche ?

— Oh ! ne bougez pas, monsieur Dauville ! s'écria gaiement Raymond en cherchant un feuillet blanc dans son album ; je veux faire votre charge. Vous êtes magnifique ! Votre nez surtout vaut son pesant de diamants... Il tient de la pomme de terre et de l'ananas ! C'est le vrai *nasus bulbosus* des botanistes... Ne bougez pas, vous dis-je ! ce sera terminé en un tour de main.

Dauville, assez peu plaisant par son caractère et par la nature de ses fonctions, se détourna pour ne pas se prêter à la fantaisie du peintre. Il allait interpellé de nouveau Lalande, qui s'escrimait déjà avec son crayon, quand Marsaud apparut et lui dit quelques mots à voix basse.

— Il suffit, répéta le surveillant d'un ton radouci

mais il faut se conformer au règlement... Arrangez-vous pour que M. Lalande rentre au plus vite.

Et craignant peut-être que l'artiste ne persistât à faire de lui un portrait grotesque, qui eût excité les risées de toute la maison, il s'éloigna rapidement.

Marsaud, après l'avoir vu disparaître, dit à Raymond :

— Allons ! monsieur, ne songez plus à ces bagatelles et venez avec moi.

Raymond glissa son album dans sa poche et suivit le gardien.

Ils se dirigèrent vers une porte massive et solide, qui donnait accès, comme nous l'avons dit, dans le jardin particulier du directeur. Cette porte était toujours fermée et on assurait que le chef de l'établissement seul en avait la clef. Cependant, Marsaud en tira une de sa poche — une fausse clef sans doute — et elle s'adaptait si bien à la serrure que la porte tourna sur ses gonds avec facilité.

— Passez vite ! murmura Marsaud.

Lalande s'empressa d'obéir et le gardien referma la porte derrière lui.

Le jardin était cultivé, moitié en potager, moitié en parterre d'agrément. Il n'y avait pas beaucoup à craindre d'y rencontrer quelque fâcheux ; mais on n'en était pas plus avancé, car des murs hauts de vingt pieds l'entouraient aussi de toutes parts, et ces murs étaient lisses, soigneusement crépis, en bon état sur tous les points.

Lalande fit la grimace. Sans paraître s'en apercevoir, le gardien alla prendre, dans une touffe de groseillers, une petite valise qu'il y avait cachée le matin, car on se

souvent qu'il ne devait plus lui-même rentrer à la maison de santé. Dès qu'il fut en possession de son bagage, il longea le mur un moment et s'arrêta devant une porte basse, à moitié cachée par des espaliers, qui servait à débarrasser le jardin des décombres et des mauvaises herbes.

— Vous avez aussi la clef de cette porte ? demanda Raymond.

— Non ; mais celle-là n'est pas à triple tour comme la première... ça me connaît... vous allez voir !

Marsaud exhiba un crochet de fer et se mit en devoir de crocheter la serrure. Sa dextérité et son expérience en pareille besogne étaient telles, qu'au bout d'une minute la serrure céda.

Raymond s'élança dehors et si précipitamment qu'il faillit renverser son compagnon.

On était maintenant dans une sorte de ruelle, bordée par des murs de clôture et des haies de jardin. Comme Raymond, joyeux d'être libre, riait aux éclats et voulait s'enfuir à toutes jambes, sans savoir exactement de quel côté tourner, Marsaud le retint.

— Voyons ! monsieur Lalande, dit-il avec une certaine autorité, modérez-vous, sinon vous serez repincé avant dix minutes. Écoutez-moi ; vous m'avez donné de l'argent pour que je vous fasse sortir ; vous voilà en plein air et nous sommes quittes... Mais j'en agirai honnêtement avec vous. Je vais vous conduire à la station des voitures, qui est à l'entrée du bois de Boulogne ; vous prendrez un fiacre, et, comme vous n'avez pas d'argent, je payerai d'avance le cocher...

— Tiens ! c'est juste, dit Raymond, en tâtant ses poches ; ensuite, qu'importe ! Chez moi, rue d'Assas, je possède des millions.

— Des millions ! répéta Marsaud d'un ton goguenard ; si l'on vous croyait... Enfin, ne lanternons pas. La nuit approche et chacun de nous a ses affaires... Un mot pourtant encore, tandis que nous sommes seuls : votre évasion ne sera pas connue avant demain matin ; mais demain matin on se mettra certainement à vos trousses et on ira vous relancer rue d'Assas. Arrangez-vous pour faire d'ici là ce que vous avez à faire... vous m'entendez ?

— Oui, oui, répliqua Lalande en riant selon son habitude ; ça ne trainera pas, allez !... L'omelette ! la fameuse omelette !

Tout en causant, ils s'étaient remis en marche et s'étaient engagés dans les rues un peu solitaires de Passy. Marsaud tenait Raymond par le bras, et il cessa de le faire parler, de peur que ses gesticulations et ses éclats de voix n'attirassent l'attention sur eux.

Ils atteignirent la lisière du bois de Boulogne, où se trouvait une station de voitures. Marsaud choisit un petit coupé dans lequel il installa Lalande ; puis, il paya le cocher, donna l'adresse de la rue d'Assas et ajouta tout bas quelques mots, qui firent dresser l'oreille à l'automédon. L'ancien gardien ne s'en inquiéta pas et dit à Lalande :

— Adieu, monsieur ; bonne chance !

Raymond répondit par un geste bizarre et la voiture partit.

Marsaud la regarda s'éloigner.

— A la bonne heure ! murmura-t-il ; maintenant il peut faire toutes les bêtises qu'il voudra ; je m'en lave les mains... Hum ! s'il rencontre le Varigny, il y aura du grabuge... Qu'ils s'arrangent ! Il faut que je songe à moi-même. Demain matin, quand on se mettra aux troussees du fou, on pourrait bien se mettre aussi aux miennes... Veillons au grain ! Je ne me soucierais guère de retourner *là-bas* !

Raymond, de son côté, s'était penché à la portière et prenait plaisir au spectacle animé des rues de Paris, spectacle dont il était privé depuis huit ou dix mois. La vue de certains passants excitait sa gaieté et il ne se gênait pas pour les interpeller, quoique sa voix fût couverte par le bruit des roues sur le pavé. Le cocher, qui avait hâte de gagner le prix de sa course, ne retournait pas la tête et allait bon train.

Le trajet s'accomplit sans encombre, sinon qu'en traversant un pont Lalande perdit son chapeau, emporté par un coup de vent. Il ne songea pas à faire arrêter la voiture pour le ramasser, et il riait encore de sa mésaventure, quand on arriva rue d'Assas.

La vue de son quartier et d'une foule d'objets familiers à son regard donna un nouveau cours à ses pensées. Comme le cocher, en cherchant le numéro indiqué, ralentissait l'allure de ses chevaux, Raymond s'impatienta et poussa quelques exclamations inintelligibles ; puis il ouvrit la portière, sauta à bas du fiacre et courut vers sa demeure, devant laquelle stationnaient plusieurs voitures de maître.

Le cocher, qui le voyait détalé, ne s'émut pas autrement de cette fugue. Peut-être n'ignorait-il pas que son voyageur avait des habitudes excentriques, et, d'ailleurs, il était payé.

Après avoir refermé philosophiquement la portière, il se dirigea au pas vers la station la plus voisine.

Quant à Raymond, trouvant grande ouverte la porte de la maison, il passa rapidement devant la loge du concierge. C'était ainsi qu'il tombait, comme une bombe, au milieu des personnes réunies dans l'atelier pour fêter la naissance de son fils.

XXII

UN PÈRE

On se souvient qu'après avoir prononcé quelques paroles avec une ironie menaçante, Raymond Lalande s'élançait vers la table, quand Clémence, d'abord interdite ainsi que les autres assistants, se leva vivement et courut vers lui, les bras ouverts.

— Est-ce toi, mon cher Raymond? s'écria-t-elle transportée. Nous n'osions plus compter pour aujourd'hui... Que Dieu soit loué! te voilà revenu parmi nous.

Et elle couvrait son mari de baisers.

Raymond ne s'attendait pas à une pareille réception, qui, de la part d'une femme aimée, ne pouvait manquer de l'impressionner. Tout ahuri, il balbutiait des paroles sans suite. Clémence se multipliait autour de lui, le comblait de caresses et ne lui laissait pas le temps de s'occuper des invités, ni même de les reconnaître.

Elle le conduisit ainsi à une place vide, où il s'assit machinalement. Sans lâcher sa main, dont elle s'était emparée, elle reprit d'un ton joyeux :

— On voit que j'avais raison de ne pas désespérer !
Ils se sont enfin décidés à nous le rendre!... Pauvre Raymond ! tu es bien impatient d'embrasser ton fils, n'est-ce pas ? Tu verras, il est si beau ! Il te ressemble tant !... Je vais l'envoyer chercher... Mais tu parais troublé et fatigué.. Repose-toi, calme-toi... Te voilà dans ta maison, dans ta famille, au milieu de tes amis !

Lalande était littéralement fasciné par le charme irrésistible qu'exerçait cette belle et touchante créature. Le contact de sa main satinée, le son enchanteur de sa voix, le parfum qui s'exhalait de ses cheveux, tout réveillait en lui les souvenirs les plus doux. Dans ce premier moment, il oubliait ses haines et ses colères passées, ses soupçons injurieux, ses projets de vengeance ; il ne voyait que cette Clémence qui avait été son unique amour. Il la contemplait avec admiration et souriait, d'un sourire franc où il y avait de la tendresse, de l'orgueil et du bonheur.

Les personnes présentes étaient loin de partager la confiance absolue de la maîtresse de maison. Les paroles que Lalande avait prononcées en entrant ne permettaient pas de douter qu'il ne fût encore sous le coup de sa redoutable maladie. Tout le monde s'était levé, mais on ne s'approchait pas de lui ; on ne lui adressait pas la parole, comme si l'on voulait respecter ces premiers épanchements des deux époux ; en réalité, chacun se tenait sur la défensive et se demandait, avec une secrète inquiétude, de quelle manière finirait cette scène singulière.

L'attente ne fut pas longue. Raymond, d'abord ébloui,

subjugué par les démonstrations affectueuses de Clémence, se dégagea de ses étreintes et examina les invités. Plusieurs lampes, qu'on venait d'apporter, répandaient maintenant une vive lumière. Tout à coup ses traits eurent l'expression farouche qu'ils prenaient parfois.

— La femme est trompeuse comme l'onde, dit-il en repoussant Clémence tout à coup. Ève fit manger à Adam la pomme fatale ; à la place d'Adam, je la lui eusse renfoncée dans le gosier... Il suffit ; nous verrons tout à l'heure... Eh bien, et ceux-là, poursuivit-il en se tournant vers les convives, que font-ils chez moi, dans mon atelier ? Ils se divertissent à mes frais et courtisent ma femme ! Que l'on détale lestement ; je n'ai pas besoin de parasites... Filez tous, excepté un, ajouta-t-il en regardant fixement Georges de Varigny.

Personne ne bougea. Il n'y avait pas d'illusion possible ; non seulement Raymond Lalande n'était pas guéri, mais encore on devait tout redouter de son état d'exaltation. On échangea quelques mots à voix basse. Seule, Clémence, qui s'était habituée à l'idée que son mari avait recouvré la raison, lui dit avec chaleur :

— A quoi penses-tu, Raymond ? Ne reconnais-tu pas les personnes réunies pour célébrer la naissance de ton fils ? Toutes, ainsi que mon frère Paul...

— Au diable ! s'écria Raymond furieux, et toi, et Paul, et cet enfant de misère, et tous ceux qui m'entendent !... Ah ! ça, ne suis-je plus maître chez moi, à présent ? Nous allons le savoir !

Le dîner tirant à sa fin, les domestiques avaient em-

porté les couverts et les couteaux de table. Il n'y avait plus, parmi les assiettes de gâteaux et les pyramides de fruits, que des couteaux à dessert en vermeil, plus riches et plus élégants que dangereux. Mais ces couteaux avaient une pointe aiguë ; Raymond, par un mouvement aussi rapide que la pensée, s'empara de l'un d'eux et le leva sur la tête de sa femme, qui était auprès de lui.

Georges, attentif, s'écria :

— Prenez garde !...

Il se jeta sur Raymond, lui saisit les deux mains et essaya de le désarmer ; Lalande, en proie au délire vésanique, se débattit énergiquement. Paul Bordier, Legoff et même le prince de Villa-Franca, comprenant le danger, vinrent, en poussant des exclamations bruyantes, prêter leur aide à Georges de Varigny. Raymond leur tenait tête à tous, en poussant de son côté de véritables hurlements. Le plancher était ébranlé par des piétinements continuels ; sur la table, les cristaux et les porcelaines se renversaient avec fracas.

La pauvre Clémence se tordait les mains de désespoir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle ; sa maladie est revenue !... et moi qui souhaitais avec tant d'ardeur sa présence à cette fête !... Messieurs, de grâce, ménagez-le ! Ne lui faites pas de mal. Il est si facile à mener quand il a son bon sens !... Allons ! lâchez-le ; je gage qu'il va être raisonnable.

— Tenez-le bien, au contraire ! s'écria Catiche qui tremblait pour son amie ; sortons, ma chère Clémence... Savez-vous qu'il serait capable de vous tuer, comme il a déjà tenté de le faire une fois !

Et elle essayait vainement d'emmener Mme Lalande.

Raymond, seul contre quatre, faisait des prodiges de vigueur et de ténacité. Bien qu'on l'eût empêché de frapper avec son couteau doré, on n'était pas parvenu à le lui enlever. A chacun de ses mouvements, il entraînait tous ses adversaires. Il est vrai que, dans leur précipitation inexpérimentée, ils se gênaient mutuellement et que leurs efforts se contrariaient. Le fou savait en profiter pour prolonger sa résistance.

Enfin pourtant il sembla commencer à ressentir de la fatigue. Ses mouvements devinrent moins impétueux, ses cris moins sauvages. On le croyait presque dompté, quand, par un effort subit, il parvint à se délivrer. Laissant une partie du collet de son habit entre les mains de Georges, il envoya Paul, qui le pressait trop, rouler à dix pas ; le prince de Villa-Franca fut sur le point d'avoir le même sort, tandis que Legoff recevait en pleine figure un violent coup de poing qui l'étourdisait.

Raymond se trouva donc complètement dégagé ; mais il éprouvait une sorte de vertige et il tourna sur lui-même. Arrivé devant la porte principale, il parut vouloir sortir de ce côté ; la présence de domestiques, qui étaient accourus au bruit et qui, sans oser entrer, barraient le passage, le fit changer d'idée. Il bondissait dans l'atelier, en renversant tout ce qui se rencontrait sur son chemin. L'œil en feu, la bouche écumante, agitant toujours son petit couteau à lame d'or, il avait un aspect effrayant. Comme l'on manœuvrait pour le cerner, il courut vers la porte intérieure conduisant à l'apparte-

ment, il l'ouvrit, s'élança dehors et la referma avec fracas, après quoi on l'entendit repousser violemment les verrous.

Sa disparition causa d'abord un soulagement général. L'un essuyait son front baigné de sueur, l'autre réparait le désordre de ses vêtements ; tous, épuisés, reprenaient haleine.

— Nous le retrouverons là haut, dit Paul Bordier qui venait de se relever un peu meurtri ; le gremlin ! traiter ainsi le chef de la famille !

— Qu'on ne le laisse pas sortir de la maison, s'écria Varigny ; il peut encore causer bien des malheurs !

— Toi, ne nous quitte pas, cousin Georges, dit Catiche ; veille sur cette pauvre Clémence et sur moi... S'il allait revenir !... Voilà donc ce qu'on appelle un fou furieux ! C'est horrible !

— Il ne songe plus à quitter la maison, répliqua Paul. Il faut monter, nous jeter tous ensemble sur lui...

— Grand Dieu ! et mon enfant ! s'écria tout à coup Clémence en repoussant Catiche qui la soutenait ; ce pauvre enfant, qu'il renie et qu'il déteste, est en haut avec sa nourrice... Si Raymond, en le voyant, s'abandonnait à sa frénésie...

— Montons par le grand escalier, dit Georges de Varigny, qui, au milieu de cette crise, ne perdait pas son sang-froid.

— Oui, oui, montons ! s'écria Clémence en s'élançant dans la cour ; mon fils ! mon enfant bien-aimé !

— Pas vous, ma chère, reprit Catiche, qui cherchait à la retenir.

Des cris aigus, auxquels se mêlaient des vociférations, partirent de l'étage supérieur, précisément de la pièce où devaient être l'enfant et sa nourrice.

— Il se passe quelque chose ! dit Georges.

Et il se dirigea rapidement vers le grand escalier. Les hommes le suivirent, et Catiche, impuissante à retenir la jeune mère, ne voulut pas l'abandonner. Clémence, toute-pâle et silencieuse courait d'une telle vitesse, qu'elle finit par dépasser les autres. Elle gravit les marches avec une légèreté que l'on ne pouvait attendre de son état de faiblesse, et pénétra la première dans la chambre d'où venaient les cris, sa propre chambre.

A la lueur du crépuscule qui éclairait encore vaguement la pièce, elle entrevit un spectacle d'horreur.

Raymond, dans le désordre hideux que nous avons peint, se démenait près d'un berceau renversé, dont les rideaux de gaze blanche étaient épars sur le plancher. Au milieu de ces linges, palpitait une frêle et mignonne créature, dont les faibles vagissements s'entendaient à peine au milieu du bruit.

Lalande, toujours son couteau à la main, luttait contre une vigoureuse nourrice qui, tout en criant et en cherchant à lui arracher son arme, faisait de visibles efforts pour l'étrangler. Elle y eût réussi peut-être ; mais à la vue des personnes qui arrivaient, elle cessa la lutte et s'écria en pleurant de douleur et de rage :

— Tombez dessus !... Ce vilain homme a tué le petiot !

— Mon enfant ! s'écria Clémence ; où est-il ?

La nourrice voulut relever le petit être qui remuait encore faiblement parmi les débris de sa barcelonnette ;

plus prompte qu'elle, la mère se précipita avec la même intention. Elle prit l'enfant dans ses bras, et alors elle s'aperçut que les langes étaient tachés de sang... Les palpitations cessèrent et les vagissements s'éteignirent.

— Le misérable a assassiné son fils ! s'écria la malheureuse Clémence.

— Il n'est pas mon fils ! s'écria Raymond avec son ricanement sauvage ; c'est l'enfant de l'adultère et du vice... On peut voir, à cette heure, si je suis un mari complaisant !... Femme maudite, ton tour et celui de ton galant sont arrivés ! Je ne te manquerai pas, cette fois !

Il leva le bras pour frapper Clémence ; mais elle venait de tomber évanouie, sans lâcher le petit corps inanimé. Avant que le fou eût put renouveler sa tentative, on se rua sur lui de tous côtés. Malgré ses élans furibonds, ses clameurs féroces, il fut renversé, garrotté avec des couvertures et réduit à une impuissance absolue.....

.....

Le lendemain matin, Raymond Lalande était réintégré à la maison de santé. Il n'avait aucunement conscience du crime qu'il venait de commettre sur la personne de son enfant nouveau-né et ricanait quand on y faisait allusion. Les médecins aliénistes, qui procédèrent à un nouvel examen sur son état, constatèrent que la « folie à double forme » dont il était d'abord atteint était devenue de la « démence », et le cas était décidément incurable. Aussi Raymond quitta-t-il bientôt la maison de santé, et il fut transféré à la maison nationale de Charenton, dont les portes ne devaient plus s'ouvrir pour lui.

Clémence, tombée-malade à la suite de ces épouvantables événements, resta longtemps entre la vie et la mort. Elle fut sauvée grâce au dévouement de Catiche de Varrigny, qui s'installa à son chevet, et la soigna avec une sollicitude maternelle. Le danger passa, mais la convalescence s'annonçait comme devant être très longue, et le médecin déclara qu'à moins d'une complète tranquillité d'esprit, d'un air pur et vital, les symptômes alarmants ne pouvaient manquer de reparaitre bientôt. Catiche, obéissant peut-être aux inspirations de son cousin, n'hésita pas à prendre un parti. Presque sans consulter Mme Lalande, qui, du reste, dans la cruelle prostration où elle se trouvait, était incapable de vouloir et d'agir, elle loua une maison au bord de la mer, auprès du Tréport, et partit avec son amie pour y passer la fin de la saison.

Déjà Paul Bordier et M. Legoff avaient dû songer à l'avenir du malheureux fou et de Clémence. Les ressources du ménage étaient épuisées. Le peintre avait de nombreuses dettes ; certaines commandes dont il avait reçu le prix n'ayant pas été exécutées, il fallait restituer des avances considérables. Enfin, il importait d'assurer la pension annuelle de Raymond, qui était encore tout jeune et qui, malgré son état d'aliénation mentale, pouvait vivre de longues années. Clémence sans doute, n'aurait eu qu'à s'adresser à ses amis pour faire face aux difficultés ; mais elle ne voulut pas d'un pareil moyen, et on recourut à celui qu'avait jadis proposé Legoff.

Une vente de tous les objets contenus dans l'atelier de

Raymond fut organisée, ainsi qu'une loterie pour laquelle les plus illustres peintres de Paris envoyèrent des lots. Cette admirable fraternité qui règne parmi les artistes ne fit pas défaut encore cette fois au confrère qui tombait blessé dans la bataille de la vie. Nul ne savait comment avait péri le pauvre petit enfant de Raymond, et l'eût-on su, on aurait mis cet horrible fait sur le compte de la démence. Aussi les dons affluèrent-ils pour la loterie, et d'un autre côté, les amis connus et inconnus du peintre se disputèrent à prix d'argent les épaves de son atelier. Il résulta de cette double opération financière une somme assez ronde, qui fut mise à la disposition de Mme Lalande.

Clémence refusa d'en distraire aucune partie pour son usage personnel. Après que l'on eut acquitté scrupuleusement les dettes du ménage, elle exigea que le restant de la somme fût converti en rente, afin d'assurer à l'insensé le paiement de sa pension jusqu'à la fin de ses jours. A la mort de Raymond, le capital de la somme devait revenir à Paul Bordier, car la jeune femme désirait indemniser son frère pour le tort que son mari lui avait causé en brûlant les billets de banque restitués par Georges de Varigny.

Quant à elle, lorsqu'on lui demandait comment elle vivrait désormais, elle répondait tranquillement :

— Dieu y pourvoira !

XXIII

LE RETOUR

En face du Tréport, de l'autre côté de l'embouchure de la Bresle, se trouve le petit village de Mers, situé sur une de ces falaises crayeuses qui bordent la Manche et qui vont toujours en s'abaissant, pour disparaître au milieu des vastes sables de la Somme. Mers, à l'époque où se passe cette histoire, était encore peu fréquenté par les baigneurs citadins. Outre quelques habitations de pêcheurs, il ne se composait que d'un très petit nombre de maisons blanches ou de chalets, dispersés sur le penchant de la colline. C'était une de ces stations recherchées par les gens plus soucieux des spectacles grandioses de la nature, de l'air vivifiant et des promenades solitaires que des plaisirs bruyants et de l'affluence mondaine. Du reste, le voisinage du Tréport eût permis aux Parisiens en villégiature à Mers de retrouver à l'occasion les danses d'un casino, les toilettes tapageuses et les viveurs turbulents.

Telle ne semblait pas être la préoccupation de deux dames qui se promenaient côte à côte sur la sable velouté.

Il était environ cinq heures du soir, et, quoique l'on fût à la fin de septembre, la journée avait été passablement chaude. Cependant, à mesure que le soleil s'abaissait vers un vaste amas de brume à l'horizon, une brise assez fraîche s'élevait du large. Le flot montait avec lenteur ; de petites lames envahissaient avec un léger frémissement la plage unie. On n'apercevait aucun grand navire sur l'immensité des eaux, et il fallait de l'attention pour remarquer çà et là quelques taches, blanches comme des mouettes, qui se rapprochaient de la côte : c'étaient des barques de pêche manœuvrant pour rentrer au Tréport avec la marée. Le tout formait une scène majestueuse, qui inspirait à la fois l'admiration et la mélancolie.

Aussi les deux dames dont nous avons parlé gardaient-elles le silence. Ces promeneuses, dans lesquelles on a deviné Mme Lalande et Catiche, avaient des mises qui contrastaient avec les costumes excentriques de certaines « baigneuses » venues de Paris. Elles portaient des robes de laine de couleur foncée, des chapeaux de paille ronds, avec des voiles verts que lutinait la brise. Malgré cette simplicité, Clémence était toujours belle, et l'étoffe de laine dessinait admirablement les élégantes proportions de sa personne. Une pâleur douce couvrait encore son visage ; mais ses traits avaient en ce moment une expression recueillie, sereine, due peut-être au spectacle imposant qui s'offrait à ses yeux.

Les deux amies n'étaient pas tout à fait seules sur cette superbe plage qu'envahissait le flux. Dans la partie de la marée montante qui se compose de lames brisées, une jeune pêcheuse, les jambes nues et vêtue d'un

jupon court, poussait devant elle un filet attaché au bout d'une perche ; elle prenait ainsi des crevettes qu'elle vidait de temps en temps dans une hotte sur ses épaules. La pêcheuse, fille d'un marin du voisinage, était au service de Mlle de Varigny, et c'était pour la voir manœuvrer son truble avec dextérité que les deux dames avaient fait la partie de l'accompagner au bord de la mer.

Mais Clémence ne donnait aucune attention aux exploits de Marie-Jeanne : ainsi se nommait la pêcheuse. Catiche elle-même, qui d'abord avait pris plaisir au frétillement des petits crustacés dans la hotte, était devenue distraite, préoccupée, tournant fréquemment les yeux vers la jolie maison qu'elle habitait et qui tranchait par sa blancheur sur la verdure foncée de la colline. L'une et l'autre marchaient à pas lents, sans se soucier que la lame expirante vint effacer la trace qu'elles laissaient sur le sable.

Catiche, après avoir jété du côté de la maison un regard plus long que les autres, dit à Mme Lalande, en disputant sa jupe aux attaques indiscrètes de la brise :

— Je ne vois pas le signal que l'on doit nous faire là bas pour annoncer l'arrivée de Georges. Mon cousin viendra pourtant aujourd'hui, car il n'aurait garde de manquer à sa promesse... Voilà si longtemps que nous ne nous sommes vus !

— Vous m'avez dit, ma chère, répliqua Clémence avec un faible sourire, que M. de Varigny devait, en passant, s'arrêter un jour ou deux au Hable-d'Ault, à quelques lieues d'ici. C'est un endroit célèbre pour la chasse aux

oiseaux aquatiques, et votre cousin, qui est un chasseur déterminé, ne peut s'arracher sans doute aux délices du Hable-d'Ault.

— Ne croyez pas cela ; si Georges voyage depuis quelque temps au lieu de venir s'établir auprès de nous, c'est par discrétion pure... Soyez assurée qu'il éprouve une impatience extrême de nous rejoindre... Je le sais, moi... et il trouvera certainement plus de satisfaction à Mers qu'à tuer là bas des canards sauvages et des plongeurs.

— Vous devez le savoir, en effet, ma bonne Catiche, car vous êtes sa confidente... Mais peut-être aussi est-ce ma présence qui l'empêche de résider auprès de vous, et il est temps pour moi de songer à regagner Paris. Grâce à vos soins affectueux et délicats, voilà ma santé remise et je peux affronter de nouvelles épreuves... Je suis donc déterminée à partir dans le plus bref délai, dès demain, si la chose est possible !

— Que dites-vous, Clémence ! reprit Catiche en s'arrêtant brusquement ; n'avait-il pas été convenu que nous demeurerions ici jusqu'à la fin de la saison ? Si c'est l'arrivée de Georges qui vous fait fuir, songez qu'il ne restera pas plus de deux ou trois jours... Il serait désespéré que sa présence dérangeât le moins du monde nos projets.

— Chère amie, je comprends la nécessité de retourner à Paris, et je n'osais le faire de peur de vous laisser seule ; mais puisque M. de Varigny revient...

— Tenez, Clémence, interrompit Catiche avec tristesse, je devine la vérité. Vous n'aimez pas cet excellent Georges, et c'est de votre part une profonde ingratitude.

Vous avez encore présents à la mémoire les torts de son père envers votre famille et envers vous. Quoique nous fassions lui et moi pour effacer un cruel passé, vous ne pouvez surmonter complètement ces préventions... héréditaires.

— Vous vous trompez, ma bonne Catiche, s'écria Mme Lalande avec chaleur en prenant les mains de la vieille fille ; ces anciens torts ont été noblement réparés par vous et par M. Georges, qui pourtant en étiez innocents !... Non, non, je ne suis pas insensible à l'affection, au dévouement, à la généreuse sollicitude que vous me témoignez depuis si longtemps à l'envi l'un de l'autre !... Rétractez ces paroles, mademoiselle, car votre injustice me brise le cœur.

Et elle fondit en larmes. Catiche l'embrassa.

— Allons ! reprit-elle, puisque mes craintes ne sont pas fondées, n'en parlons plus... Aussi, pourquoi voulez-vous partir, au moment où arrive quelqu'un qui a pour vous tant de respect et d'égards ?

— Ne m'interrogez pas ; j'obéis à des scrupules de conscience, dont je ne saurais rendre compte.

— Voilà de belles raisons ! Je ne me paye pas de mots, moi, et je vous prie instamment de m'avouer avec netteté...

— Encore une fois, n'insistez pas, mademoiselle ; mes motifs sont tels que vous les approuveriez sans aucun doute, si je pouvais vous les faire connaître.

Catiche eut l'air de chercher le mot de l'énigme, elle ne put y parvenir et secoua la tête avec impatience.

— Vous êtes une femme incompréhensible, reprit-

elle ; cependant raisonnons un peu... Si vous retournez à Paris, comme vous le dites, qu'y ferez-vous ? Vous n'y avez plus de domicile ; sauf quelques toiles de votre mari et quelques meubles que vous avez conservés comme souvenirs, tout a été vendu pour grossir le capital affecté à la pension de M. Lalande. D'autre part, M. Legoff affirme qu'il ne vous reste rien de la somme en billets de banque restituée par Georges à votre mère, puisque ces billets ont été détruits aussitôt après avoir été reçus...

— Je logerai chez mon frère Paul, qui est prévenu de mon retour.

— Votre frère est un tout jeune homme commis en librairie, avec quinze cents francs d'appointements...

— Je tiendrai le ménage, nous userons de la plus stricte économie. Moi-même je chercherai de l'occupation ; je donnerai des leçons de piano et d'italien comme autrefois. Nous avons beaucoup moins de ressources, quand nous habitons la rue Servandoni avec ma pauvre mère malade et quand on nous appelait « la famille triste » ; mais si pauvres que nous fussions, nous savions sauvegarder les convenances et notre dignité.

— Ah ça, la folie est donc contagieuse ! s'écria la vieille fille avec quelque aigreur ; de semblables projets n'ont pas le sens commun. Ne vaudrait-il pas mieux nous concerter ensemble pour vous trouver une position honorable ? Nous en causerons avec Georges et j'espère...

— M. de Varigny ne saurait changer en rien ma détermination, répliqua Clémence d'un ton péremptoire. Je veux, je dois partir... Chère amie, par pitié!

ne me pressez pas davantage : vous me mettez au supplice.

Et ses larmes recommencèrent à couler.

Catiche allait peut-être renouveler ses tentatives pour pénétrer les véritables motifs de cette résolution ; mais, en levant les yeux, elle aperçut enfin, à une fenêtre de la maison, un mouchoir blanc que l'on agitait.

— Georges est arrivé ! s'écria-t-elle, voilà le signal... Venez vite, Clémence.

Mme Lalande demeura immobile.

— Il convient, dit-elle, que vous alliez seule recevoir votre cousin. Il a peut-être quelque chose de particulier à vous annoncer, et ma présence... Je rentrerai avec Marie-Jeanne quand elle aura fini sa pêche

— Vous moquez-vous ? Vous serez la première personne que Georges demandera. Il est même capable de venir nous chercher sur la plage, si on lui apprend que nous y sommes... Rentrons donc... Hé ! Marie-Jeanne, cria-t-elle très haut pour se faire entendre de la pêcheuse malgré le clapotement des flots, revenez, nous partons... vous avez assez pris de crevettes pour régaler cinquante affamés.

— Me voilà, mademoiselle ! répliqua Marie-Jeanne.

Elle vida une dernière fois son filet dans la hotte où sautillaient ses captures ; puis elle sortit de la mer, et tordant son jupon court tout imprégné d'eau, elle rejoignit les deux dames.

Marie-Jeanne était une belle grande fille, comme en produit le pays de Caux. Ses jambes, quoique un peu rouges, étaient fines et nerveuses. Ses cheveux bruns,

un peu rudes, que la brise avait passablement emmêlés sous son chapeau de grosse paille, encadraient une figure hâlée et peu régulière, mais empreinte de bonne humeur.

— Mon panier n'est qu'à moitié plein, dit-elle.

— Bah ! reprit Catiche, vous devez être fatiguée et transie de froid, ma pauvre Marie-Jeanne.

— La fatigue ! le froid ! on ne s'inquiète guère de ça ici... et mon père, à qui vous avez payé un panier plein de crevettes, me donnera une danse s'il apprend que je n'ai pas achevé ma tâche.

— Vous lui direz que nous avons exigé... Mais au fait, venez ou restez... Quant à nous, nous sommes attendues et nous partons.

En même temps, Catiche prit le bras de Mme Lalande et elles se dirigèrent vers la ligne de galets qui bordait les sables au pied de la falaise. Marie-Jeanne, après une courte hésitation, les suivit, et, chargée de son attirail, elle faisait de telles enjambées, qu'elle ne tarda pas à les rejoindre.

— Vous vous êtes donc décidée, petite ? demanda Catiche avec distraction.

— Oui, oui, mademoiselle, répliqua Marie-Jeanne. Tout à l'heure, pendant que je réfléchissais à la chose, deux corbeaux de la falaise ont passé au-dessus de notre tête en croassant, et c'est un mauvais signe... Que la bonne Vierge nous protège ! Il faut rentrer.

— Eh ! sottie enfant, quel mauvais signe voulez-vous que ce soit !... A moins qu'il ne s'agisse de « la danse » dont promet de vous régaler le père Blanche-Etoupe !

— Ma fi ! ça se pourrait bien tout de même ! répliqua la pêcheuse en faisant la grimace.

Ce mélange de simplicité et de superstition amusait Catiche, mais Mme Lalande n'avait même pas entendu les naïvetés de Marie-Jeanne et semblait éprouver une émotion croissante à mesure que l'on avançait.

Devant la maison stationnait une vieille carriole, attelée de deux chevaux étiques. Une espèce de voiturier campagnard était en train d'en tirer du gibier, canards, sarcelles, poules d'eau, en nombre suffisant pour approvisionner un marché. Catiche se montra un peu surprise que son cousin ne vint pas au-devant d'elle et de sa compagne.

— Où donc est votre voyageur, mon brave homme ? demanda-t-elle.

— Là, madame, répondit le voiturier en désignant la maison ; il a fait bonne chasse, comme vous voyez, mais... il n'est pas bien.

Catiche allait lui demander l'explication de ces paroles, quand la cuisinière Joséphine apparut sur le seuil de la porte.

— Il est là dans le salon, dit-elle avec un certain embarras en désignant une pièce du rez-de-chaussée ; venez vite, mademoiselle.

Sans savoir encore ce qu'elle avait à craindre, Catiche touté tremblante se hâta d'entrer dans le salon, où Clémence, non moins alarmée, entra avec elle.

Marie-Jeanne les suivait, sa hotte sur le dos et son filet à la main. Comme on ne prenait pas garde à elle, elle s'arrêta un peu embarrassée sur le seuil de la porte.

— Tiens ! dit-elle enfin, pourquoi que je ne verrais pas aussi ce beau museau de Parisien ? Il ne me mangera point, je pense !

Et elle avança effrontément la tête ; Joséphine, qui traversait le vestibule, lui dit avec rudesse :

— Allez à la cuisine, la Marie-Jeanne, et vous y déposerez votre hotte. On se soucie bien, à cette heure, de vos crevettes et du gibier de ce voiturin !... On va avoir autre chose à penser.

Mme Lalande et Catiche trouvèrent Georges assis sur un canapé, la tête renversée en arrière, dans un état de prostration extrême. Il portait un élégant costume de chasse en velours vert olive, avec des boutons en argent bruni. Son chapeau de feutre mou était tombé par terre, sans qu'il songeât à le relever. Il avait les yeux à moitié clos, et les pommettes de ses joues étaient d'un rouge ardent ; il respirait avec effort, comme par saccades.

Lorsque les deux dames parurent, il se ranima tout à coup. Ses yeux s'ouvrirent et un sourire de joie éclaira son visage. Mais vainement essaya-t-il de se lever ; il retomba en balbutiant avec effort :

— Madame Clémence... cousine Catiche, que je suis heureux de me retrouver auprès de vous !

Il ne put en dire davantage et tendit la main à Clémence qui la serra doucement ; cette main était brûlante. Catiche embrassa son cousin avec une tendresse maternelle et s'écria :

— Mon Dieu ! qu'as-tu donc, mon pauvre Georges ? Dans quel état tu nous reviens !... que s'est-il passé ?

— Je... je ne sais, répliqua Varigny dont la langue

s'embarrassait de plus en plus ; à la suite d'une chasse de nuit au Hable-d'Ault, j'ai été pris d'un malaise qui n'a fait que s'accroître... Je pourrais à peine dire comment je suis venu ici... et pourtant, ajouta-t-il en fixant un regard ardent sur Mme Lalande muette et consternée, quelle joie d'être enfin auprès de vous, Clémence... chère et bien-aimée Clémence !

— Il a la fièvre... et déjà le délire ! s'écria Catiche ; qu'allons nous faire ?

— Il faut chercher sur-le-champ un médecin au Tréport, répliqua Mme Lalande : ce voiturier, qui vient d'arriver avec M. Georges, peut continuer sa route jusqu'à la ville et il nous ramènera le docteur... car le temps presse.

— Vous avez raison, dit Catiche éperdue.

Et elle sortit en courant.

Demeurée seule avec le malheureux voyageur, Mme Lalande s'assit sur un siège à côté de lui et lui adressa à demi-voix des paroles encourageantes.

— Bonne Clémence, dit-il avec un accent plaintif, je me sens bien malade... Mais si je meurs ici, j'aurai la consolation de mourir sous vos yeux et d'exciter vos regrets peut-être... Je vous ai aimée du premier jour que je vous ai vue, et le sort nous a constamment séparés... Puisque je ne peux vivre pour vous, je voudrais mourir !

Mme Lalande, cruellement troublée, ne répondit pas ; le malade pouvait avoir, en effet, le délire de la fièvre, et il s'était de nouveau renversé comme anéanti, sur le canapé.

Catiche rentra.

— Cet idiot de voiturier ne voulait pas, dit-elle avec humeur, mais je l'ai bourré d'argent, et il est parti... A présent, il faudrait monter ce pauvre garçon dans la chambre qu'on lui a préparée au premier étage.

— Oh ! dit Clémence avec exaltation, que n'ai-je la force de le porter dans mes bras, comme il porta jadis ma pauvre mère !

Georges, qui paraissait incapable d'entendre et de comprendre, regarda la jeune femme.

— Merci, Clémence, dit-il en souriant ; j'espère pouvoir monter à ma chambre, si... si vous voulez bien me prêter votre aide l'une et l'autre.

Cette fois il réussit à se lever, et les deux dames s'élançèrent pour le soutenir.

On se mit en marche. Georges, par l'effet d'une volonté énergique, atteignit sans trop de peine le pied de l'escalier. Là, les difficultés s'accrurent et il dut s'appuyer sur les faibles bras de ses compagnes. Il parvint ainsi à gravir les marches avec lenteur. Tout en gémissant et en s'excusant d'une voix faible, il arriva dans sa chambre et se laissa tomber sur le premier siège qu'il rencontra.

— Maintenant, ma chère, dit Catiche à Mme Lalande, laissez-nous un peu... Quand il était enfant, c'était moi qui remplaçais sa mère et qui prenais soin de lui... J'agirai comme au temps de son enfance.

Une heure plus tard, le voiturier ramena un médecin, qu'il était allé chercher au Tréport. Le docteur trouva Georges confortablement couché dans un lit, mais tou-

jours en proie à une prostration extrême. Après l'avoir longuement palpé et examiné, il fronça le sourcil et demanda ce qu'il fallait pour écrire son ordonnance. Le voiturier, que les libéralités de Catiche avaient rendu fort complaisant, devait, après avoir ramené le docteur à la ville, rapporter les médicaments prescrits.

En reconduisant le médecin jusqu'à la porte de la maison, Catiche demanda :

— Eh bien, monsieur, comment le trouvez-vous ? Connaissez-vous sa maladie ?

Le docteur, vieux praticien campagnard, qui avait plus d'expérience scientifique que de délicatesse en paroles, répliqua avec brusquerie :

— Oui, madame, je crois la connaître... et au diable soit-elle !

— Qu'est-ce donc ?

— Ma foi, si vous voulez le savoir, c'est une fièvre typhoïde du plus mauvais caractère... Voilà ce que c'est d'aller chasser la nuit, dans les marais ! Mais les jeunes gens n'en agissent qu'à leur guise !

— Cependant, docteur, espérez-vous ?

— Je n'en sais rien. Ce sera très long... à moins que ce ne soit très court... Je reviendrai ce soir ; jusque-là, que l'on suive exactement mes prescriptions.

Et il monta dans la voiture.

Les deux amies s'installèrent au chevet du malade, dont la fièvre maintenant était accompagnée d'un délire bien réel. Catiche profita d'un intervalle de calme pour dire à Mme Lalande :

— Ma chère, êtes-vous toujours disposée à partir ?

— Non, répliqua Clémence, je reste... Je reste jusqu'à nouvel ordre, et je vous demande la permission de partager les soins dévoués que vous allez prodiguer à M. de Varigny.

— A la bonne heure !... Tenez, Clémence, je peux vous le dire à présent, si vous l'abandonniez dans une situation pareille, il serait capable de mourir de douleur, sinon de sa maladie.

Clémence ne répondit pas et s'absorba dans les nombreuses occupations qu'imposait la gravité des circonstances.

Marie-Jeanne, qui habitait le village et qui se rendait utile à Joséphine, ne quitta la maison que fort tard. En regagnant sa demeure, elle se disait :

— Voyez-vous cette mauviette de Parisien qui paraît vouloir « tourner de l'œil » parce qu'il a respiré notre air !... Ce que c'est que de nous !... Mais je savais bien qu'il y avait de vilains signes et que ça porterait malheur à quelqu'un !

XXIV

LE LANCEMENT D'UN BATEAU

Octobre était venu et avait mis en fuite toute la brillante cohue de baigneurs et de baigneuses réunis au Tréport. La mer, si belle et si riante les mois précédents, prenait ses aspects des mauvais jours. Tantôt elle se couvrait de brumes épaisses, dans lesquelles on l'entendait gronder sans la voir, tantôt elle était soulevée par des vents impétueux, qui précipitaient sur la grève des lames furibondes. Aussi, en marée basse, ces sables fins, sur lesquels il était si doux de marcher, restaient-ils déserts. Plus de ces dames aux costumes fantaisistes, plus de ces jolis enfants, sommairement vêtus, qui erraient au milieu des flaques d'eau transparentes, pour chercher des coquilles roses et toutes ces productions bizarres qu'on appelle « fruits de la mer. » Les rues de la ville étaient solitaires, et, sur les bancs de la vieille jetée, étaient assis des marins désœuvrés, qui fumaient leur pipe en regardant le temps. A l'heure du flot seulement, les bateaux de pêche ou *flambards*, qui entraient ou sortaient, donnaient quelque animation au port.

Femmes, enfants, vieillards, tout le monde s'attelait au câble qui remorquait les barques, et on criait « hale ! hale ! » en marchant à la file et en cadencant les mouvements avec un bruit de sabots.

Toutefois, par une belle journée de ce même mois d'octobre, une petite fête locale rassemblait sur la grève, entre Mers et le Tréport, une partie de la population maritime, des notables habitants du Tréport et même de « la ville » d'Eu. Il s'agissait du lancement d'un gros bateau de pêche, qui était depuis dix-huit mois sur les chantiers, et qu'on eût bien voulu mettre à la mer pendant la saison des bains ; mais un retard s'était produit dans l'achèvement. Ce bateau appartenait à plusieurs marins, qui avaient réuni leurs économies pour le faire construire, et parmi eux se trouvait Pierre Marsais, dit Blanche-Étoupe, le père de Marie-Jeanne. Il était destiné à la grande pêche, et, pour son premier voyage, on comptait l'envoyer à Yarmouth, peut-être même à Terre-Neuve. Aussi devait-il, selon l'opinion superstitieuse de ses propriétaires, être mis à l'eau avec toute la solennité, avec toutes les cérémonies religieuses et autres en usage dans les circonstances de ce genre.

Or, certaines de ces cérémonies étaient passablement coûteuses et les « armateurs » de la barque, pêcheurs et matelots pour la plupart, avaient épuisé leurs ressources. Il s'agissait de chercher un protecteur, un parrain, qui fournît largement, pour l'honneur de la chose, aux dépenses indispensables ; en récompense de ses libéralités, il aurait le droit de donner un nom au bateau qui allait être lancé.

Mais à qui s'adresser ? Les riches bourgeois du pays avaient trop souvent fait les frais de solennités pareilles pour consentir à les faire de nouveau. Les baigneurs, auxquels on eût pu s'adresser, étaient tous partis. Le navire risquait donc d'entrer dans la mer sans être arrosé, et de n'avoir d'autre nom que celui que le hasard pourrait lui imposer.

On découvrit un parrain, grâce à Blanche-Etoupe et surtout à sa fille Marie-Jeanne. Ce parrain, nul ne le connaissait, quoiqu'il fût dans le pays, et on le disait malade. Quand le moment fut venu de s'exécuter, l'inconnu fit preuve d'une générosité inouïe. Douze bouteilles de champagne, six bouteilles de rhum et une barrique d'excellent cidre, furent envoyés pour *mettre à flot* le bateau de pêche. De plus, comme après l'avoir arrosé il était bon de le nourrir tant soit peu, les ouvriers et matelots intéressés à l'affaire virent arriver un chargement entier de jambons fumés, de saucissons pimentés, de cervelas à l'ail, avec des monceaux de pains blancs. Enfin on annonça que la barque de pêche s'appellerait CLÉMENCE, et ce nom fut peint à l'arrière, en lettres d'or.

Peut-être ce nom de Clémence a-t-il révélé au lecteur le nom du généreux parrain. C'était, en effet, Georges de Varigny qui, par les soins de Mme Lalande et de Catiche, venait d'échapper à une effroyable fièvre typhoïde. Pendant plus de quinze jours et de quinze nuits, ni l'une ni l'autre n'avait quitté un instant son chevet, et le médecin campagnard disait à qui voulait l'entendre qu'elles avaient accompli un miracle dont sa

science seule eût été incapable. La présence de Clémence surtout avait soutenu le moral de Georges et lui avait permis de réagir contre ses cruelles souffrances. Aussi était-il promptement entré en convalescence et il espérait être bientôt assez fort pour retourner à Paris.

Quelques personnages secondaires avaient contribué pour une part à ce résultat. L'un était Marie-Jeanne qui, cantonnée à la cuisine, sous les ordres de Joséphine, se tenait prête à se mettre en course, soit de jour, soit de nuit, pour le service de la maison ; l'autre était son père, le matelot Blanche-Étoupe, qui n'ayant pas d'engagement sur un navire pour le quart d'heure, se rendait fort utile auprès du malade. Extrêmement vigoureux, il avait mission de soulever Georges dans son lit et de le retourner quand besoin était. Blanche-Étoupe le portait comme un enfant, et, à raison de l'espèce d'intimité établie entre eux de cette manière, Varigny avait consenti à être le parrain du bateau.

Le jour du lancement arrivé, il semblait douteux que Georges fût encore assez bien pour assister à la cérémonie. C'était, selon l'usage, un jour de haute marée, et une brise fraîche, qui soufflait du large, semblait être un peu trop rude pour un convalescent.

On avait fait quelques préparatifs afin de donner à la cérémonie tout l'éclat désirable. Dans le chantier, le navire, avec son bois blanc bien menuisé, était enjolivé de guirlandes de verdure, et reposait sur sa quille en attendant qu'on coupât les étais qui le retenaient encore à la terre. Sur une estrade couverte de feuillage, qui s'élevait en face, avaient pris place quelques invités no-

tables, hommes et femmes, en habits de cérémonie ; cinq ou six mucisiens, postés un peu plus bas, déchiraient l'air avec des instruments de cuivre. Sur le bateau, les marins chargés de le diriger quand il serait descendu dans la mer, et surtout des mousses, des enfants du voisinage, faisaient vacarme en chantant des chansons de circonstance. Alentour se pressait la foule turbulente des curieux; appartenant à tous les sexes, à tous les âges et à toutes les professions qui tiennent à la marine.

Il était midi ; la mer « battait son plein » et les lames, remontant la pente de la cale, venaient presque frapper la quille du bateau. Le moment était favorable pour mettre la *Clémence* à flot, et le charpentier qui devait terminer l'opération attendait devant les étais, une hache à la main.

Pendant Blanche Etoupe, le doyen de l'association, ne se pressait pas de donner le signal. Coiffé d'un chapeau ciré, revêtu d'une vareuse noire sur laquelle s'étalait le ruban tricolore d'une médaille de sauvetage, le brave homme, qui devait son surnom à la couleur incertaine de sa barbe et de ses cheveux, regardait tantôt la Manche, dont les lames d'eau verte moutonnaient au large, tantôt la route poussiéreuse qui conduisait à Mers, et la contrariété se peignait sur sa figure de parchemin.

— C'est *fichant* tout de même, dit-il enfin à ceux qui l'entouraient ; le bourgeois et les bourgeoises ne viendront pas... M'est avis qu'il y a encore une anicroche dans les œuvres vives de son tempérament... Mais le vent et la marée n'attendent personne, comme dit cet autre ; et il va falloir crocher le bois.

— Pour lors, ça y est-il, père Marsais ? demanda le charpentier en faisant un pas vers le bâtiment.

Avant de répondre, le vieux marin jeta encore un regard dans la direction de Mers. Cette fois, il eut la satisfaction de voir sur la route une femme qui accourait de toute sa vitesse, en faisant des moulinets avec ses bras, tandis qu'à une centaine de pas en arrière, une belle voiture, attelée de deux chevaux, descendait avec précaution la pente très raide de la falaise.

— Mets en panne, charpentier, répliqua Blanche-Étoupe dont les yeux pétillèrent de plaisir ; voilà du nouveau !

Quelques minutes plus tard, Marie-Jeanne toute haletante arrivait dans le chantier. Elle n'avait plus le costume négligé qu'elle portait pour la pêche aux crevettes, mais un beau casaquin bleu et un ample cotillon rouge sous lequel un jupon de toile à voile jouait la crinoline. Sur sa tête s'élevait une coiffe normande de deux bons pieds de haut, véritable clocher de mousseline et de carton que la brise de mer menaçait d'emporter. Quoiqu'elle eût des souliers et des bas, elle était légère comme un oiseau, et en apercevant son père elle s'écria gaiement :

— Ils viennent tout de bon, cher père... et c'est un heureux signe pour votre bachot !

Blanche-Étoupe se hâta de faire à voix basse certaines recommandations à ses associés, tandis que Marie-Jeanne à qui sa superbe parure donnait de la hardiesse, disait voix haute :

— Que ceux qui ont mauvais regard virent de bord,

et plus vite que ça... Toi, Trouillet, ajouta-t-elle en s'adressant à un grand garçon louche qui se rencontra sur son chemin, tu as un œil qui regarde l'amont, tandis que l'autre regarde l'aval ; tâche de les mettre tous les deux dans ta poche quand le *batiau* de mon père filera sur sa quille... Et vous, mère Filoche, continuait-elle en se tournant vers une vieille ratatinée, à tête branlante, on dit que vous avez une « poule noire », et ce ne serait pas la peine de jeter un sort au pauvre bachot !

Nous ne saurions dire si le garçon louche et la vieille à la « poule noire » tinrent compte des objurgations de la superstitieuse Marie-Jeanne, car la foule s'était mise en mouvement et tout le monde se tournait vers l'extrémité du chantier. La voiture venait de s'arrêter ; Georges de Varigny, Catiche et M^{me} Lalande en descendirent.

Georges était encore bien pâle et bien amaigri ; quoique la saison ne fût pas avancée, il s'enveloppait dans une pelisse doublée de fourrures. Cependant un bon sourire s'épanouissait sur ses lèvres, ses yeux avaient une expression caressante ; Catiche, en grande toilette, semblait partager sa satisfaction, tandis que Clémence, en simple robe de soie noire, avait un air timide, embarrassé, comme si elle regrettait d'être venue à cette petite solennité nautique.

Blanche-Étoupe, suivi de ses principaux associés, alla au-devant des arrivants ; comme il était le beau parleur de la bande, il dit, en ôtant son chapeau ciré et en mâchonnant un tampon de tabac :

— Merci, monsieur et la compagnie, pour l'honneur

de votre venue... J'avais peur que, rapport à cette chienne de fièvre... Mais puisque vous voilà, tout est paré. A présent, vous allez voir que notre luronne de *Clémence* va piquer une tête *dedans* l'Océan, comme si elle avait le feu quelque part !

Georges, en souriant toujours, serra la main à l'orateur et répondit comme il put à cet échantillon d'éloquence ; puis, on le conduisit, ainsi que les dames, à l'estrade où des places d'honneur leur avaient été réservées.

Aussitôt les cuivres de l'orchestre déchainèrent leurs plus étourdissantes fanfares ; les gamins, sur le pont et autour du bateau, redoublèrent de cris, de chants et de danses. Vraiment on pouvait prendre plaisir au spectacle de cette foule bariolée, qui s'agitait au pied des hautes falaises, en présence de la mer immense ; mais le malaise de Mme Lalande ne cessait pas et elle avait rabattu son voile. Varigny, qui était à son côté, lui dit d'un ton affectueux :

— De grâce, chère Clémence, chassez cette humeur noire. Après tant de fatigues et de veilles, vous avez besoin de distractions... Prenez part à cette modeste fête... dont vous êtes la reine, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Je vous l'ai dit, monsieur Georges, répliqua Clémence avec abattement, ma place n'est pas ici. Je ne suis venue que pour ne pas vous désobliger, vous et Catiche ; ma situation me défend...

— Votre situation mérite toutes les sympathies et tous les respects ; mais ne vous exagérez-vous pas les obligations qu'elle vous impose ?

— Bon ! voilà que vous vous disputez encore ! interrompit Catiche avec impatience. Vous savez bien, ma chère, que dans l'état de faiblesse de ce pauvre Georges, la moindre contradiction lui fait du mal.... Tenez ! regardez plutôt ce qui se passe ; on va lancer le navire.

En effet, Blanche-Etoupe, qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies, venait de dire un mot au charpentier, et celui-ci avait repris sa hache brillante. De son côté, Blanche-Etoupe se mit à examiner les poutres de la cale pour s'assurer que rien ne s'opposerait au glissement de la coque, dès qu'elle serait dégagée de ses liens.

La musique et les chants cessèrent ; il se fit un grand silence. L'opération du lancement, en dépit des précautions, peut ne pas réussir, et il faut toujours être en garde contre un accident. Aussi les conversations particulières avaient-elles cessé ; les assistants, attentifs, l'œil fixe, le cou tendu, demeuraient immobiles. On n'entendait maintenant que les sifflements du vent, le fracas régulier de la mer et le bruit cadencé de la hache qui s'abattait sur les étais.

Tout à coup des voix s'écrièrent :

— Il a remué !

Réellement un mouvement s'était produit ; mais il était si faible, que la plupart des spectateurs doutaient encore, quand le charpentier se retira vivement en arrière. Aussitôt le mouvement devint plus marqué et s'accéléra peu à peu. Enfin le bâtiment partit avec vitesse et et atteignit la mer où il parut vouloir s'abîmer ; mais une grosse lame le releva, et il flotta avec aisance sur

l'élément nouveau dont il venait de prendre possession.

Pendant ces évolutions diverses, toutes les poitrines étaient haletantes. Dès que le bateau fut entré dans la mer, et tandis que les ouvriers jetaient quelques seaux d'eau pour éteindre le feu allumé par le frottement sur les poutres du chantier, des acclamations partirent de toutes parts :

— Hourra ! pour la *Clémence* ! criait-t-on ; bon voyage et longue vie à la *Clémence* ! Hourra !

En même temps que les enfants qui se trouvaient sur le navire entonnaient à tue-tête la chanson traditionnelle :

Il a pris l'iaau
Jusqu'au musiaau,
Y n'a pus le sou
Pour boire un coup ;

d'autres chantaient :

Il était un petit navire
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué.

Un moment de tumulte suivit l'opération du lancement. La musique infernale avait recommencé son tapage ; on courait, on échangeait des lazzis. Les vieux marins discutaient sur les qualités nautiques du bateau, qui n'était pourtant encore qu'à quelques mètres du rivage, en attendant qu'on le conduisit dans le port.

Georges et les dames s'étaient levés et se préparaient à se retirer, quand Blanche-Etoupe, accompagné de sa fille, s'approcha d'eux.

— Hein ! mes bourgeois, dit-il avec orgueil, c'est un joli morceau de bois, n'est-ce pas ? Nom d'un chien ! la

Clémence est gentille et pimpante comme *la* celle dont elle porte le nom !

— Et pas de « mauvais œil » quand elle a dérapé ! s'écria Marie-Jeanne ; j'avais donné un coup de coude dans la figure du « louchon » et, jeté mon tablier sur la face ridée de la vieille à la poule noire.

Georges protesta du plaisir qu'il avait pris à la fête et accompagna ses remerciements d'une magnifique gratification pour les ouvriers du chantier et pour les marins.

— Alors, ce soir, reprit Blanche-Etoupe, ils seront tous ivres-morts... et peut-être moi aussi. Nous sommes déjà *lancés* comme le bateau, rapport aux bonnes choses que vous avez tirées de votre cambuse... Ne faut-il pas faire honneur à vous et à la dame votre épouse ?

— Mon épouse ! répéta Georges.

— Que dis-tu là, père ? s'écria Marie-Jeanne, Mme Clémence n'est pas la femme du monsieur de Paris qui a tant d'argent.

— Tiens ! vraiment ? Tout le monde croyait... Ensuite, poursuivit le marin en prenant un air finaud, si elle n'est pas son épouse, elle est sa bonne amie... et c'est tout comme !

Georges et Mme Lalande elle-même furent tellement interdits, qu'ils ne songèrent pas à relever l'assertion très hasardée du grossier loup de mer. Clémence se contenta de rabaisser sa voilette encore plus bas, tandis que Catiche disait avec précipitation :

— Partons, cousin Georges ; ce vent est très frais, et tu as besoin de ménagements.

Elle prit le bras de Varny et Varny voulut, à son tour, prendre le bras de Clémence ; mais Mme Lalande s'éloigna avec affectation et marcha seule. La foule s'écartait sur leur passage et ils les saluait avec une bienveillance évidente.

La voiture, qui les avait amenés, stationnait à l'entrée du manoir. Comme on était l'après-midi, Georges dit :

— Mais si je ne trouve si bien de cette promenade, que j'aie envie de sauter la maison à pied en suivant la grande route, en pensez-vous, mesdames ? Je voudrais acheter mes deux maillottes.

— Non, non, ce serait une imprudence ! s'écria Catiche ; je ne t'accuserai pas, et je vais remonter dans la voiture.

— A qui use, Catiche, mais j'ose espérer que Mme Clémence ne m'abandonnera pas de même et qu'elle ne refusera pas une fois encore son appui à un convalescent.

Clémence hésita quelques secondes.

— Soit, dit-elle enfin : je crois qu'il le faut.

Catiche, piquée, ne revint pas sur sa détermination ; après avoir recommandé à son cousin de bien s'envelopper dans sa pelisse fourrée, elle monta dans la voiture qui devait suivre la grande route. Quant à Georges et à Clémence, ils s'engagèrent sur une bande de sable, qui côtoyait la mer.

XXV

SUR LA GRÈVE

A peine hors du chantier de construction, ils se trouvèrent dans une profonde solitude. Les gens de la fête finirent par apparaître comme des points noirs et mobiles ; leur bourdonnement se perdit dans la voix majestueuse des vents et des flots. En ce moment, la Manche, bouleversée par une grande marée, était couverte de *moutons* blancs qui s'agitaient au soleil sur ses grosses vagues vertes. Les falaises, qui formaient une barrière aux flots tumultueux, se dressaient à la droite des deux promeneurs et ils furent bientôt comme écrasés par l'immensité du tableau dont ils faisaient partie.

Georges tenait serré contre sa poitrine le bras de Mme Lalande. Après avoir marché quelques moments en silence, il dit d'une voix timide, qui s'entendait à peine au milieu des sifflements de la brise :

— Je crois, Clémence, que les sots propos de ce vieux marin vous ont blessée. De sa part, ils sont sans importance et ils ne méritent pas qu'on les remarque.

— Vous avez raison, monsieur de Varigny, répliqua

Clémence avec embarras : mais l'erreur de ce pauvre homme peut se propager autour de moi, et il importe de couper court, le plus promptement possible, à des suppositions... fâcheuses.

— Sur quel ton vous me parlez ; reprit Georges avec un étonnement douloureux ; vous m'aviez habitué à plus d'intimité et d'abandon, pendant la cruelle maladie dont vous avez tant contribué à me délivrer ; vous ne repoussez pas l'expression d'un sentiment pur et respectueux...

— Vous êtes guéri à cette heure, monsieur de Variigny ; certaines indulgences de ma part deviendraient coupables. Il est temps de mettre un terme à une situation équivoque, et je compte partir dans le plus bref délai.

— Y songez-vous, Clémence ? s'écria Georges en s'arrêtant ; Catiche m'avait déjà parlé de certains scrupules de votre part... Mais n'est-ce pas plutôt à moi de quitter la maison ? et je le ferai bientôt.

— Vous n'êtes pas encore en état de voyager, monsieur Georges, et puisqu'une séparation est inévitable, pourquoi n'aurait-elle pas lieu maintenant ? A la suite de mes malheurs, j'ai dû accepter les bons offices de mes amis. Je rentre, à présent, dans les conditions ordinaires et il faut que je retourne où le devoir m'appelle.

— Quel devoir, Clémence ? N'avez-vous pas recouvré absolument votre liberté ? N'avez-vous pas dépassé toutes les limites du dévouement, de l'abnégation, à l'égard de l'insensé qui vous a tant fait souffrir et vous a déchiré le cœur par un acte horrible ? Que lui devez-vous désor-

mais ? Son cas est incurable, il n'y a plus l'ombre d'un doute sur ce point ; et, pendant le reste de sa vie, qui peut être très longue encore, il ne dépassera plus le seuil de la maison de force où il est interné. En sacrifiant ce que vous possédiez, en commun, vous avez assuré sa pension pour le reste de ses jours. Que ferez-vous de plus ? Vous ne pouvez même espérer que votre présence soit pour lui une consolation, car il entre en fureur dès qu'il vous voit et, au dire des médecins qui le soignent, un moment viendra où il ne reconnaîtra plus ni parents, ni amis. Dès à présent, Clémence, vous êtes en droit de le considérer comme mort et, en commettant un crime, dont il n'avait pas conscience, je l'avoue, il a rompu le dernier lien qui vous attachait à lui.

— Je porte encore son nom, répliqua Mme Lalande avec dignité, et si bas que soit tombé ce malheureux, les lois divines et humaines n'ont brisé ni pu briser le contrat qui nous lie. Tant qu'il conservera un souffle d'existence, je lui appartiens, et je suis trop fière pour manquer à des engagements sacrés.

Ils se turent tous les deux. Georges avait lâché le bras de sa compagne, quoiqu'ils continuassent de marcher côte à côte. Aucun détail du magnifique spectacle qui s'offrait à leurs regards ne pouvait plus les distraire de leurs sentiments intérieurs.

En se retournant pour disputer sa mantille à la brise, Clémence vit briller de grosses larmes dans les yeux caves du convalescent. Elle lui prit le bras à son tour :

— Vous êtes fatigué, Georges, dit-elle doucement ; permettez-moi de vous soutenir.

Il la remercia d'un signe.

— Clémence, reprit-il bientôt, j'avais espéré que nous ne serions plus séparés l'un de l'autre. Malgré ma richesse actuelle, mon existence jusqu'ici a été triste et troublée. Des fautes que je n'avais pas commises, mais dont je poursuivais avec ardeur la réparation, m'avaient inspiré je ne sais quelle honte de moi-même ; je me considérais comme indigne d'aspirer aux joies que procure une affection partagée. L'amour profond qui, depuis plusieurs années, remplit mon cœur, a donné une nouvelle direction à mes idées, et cet amour, Clémence, a commencé lorsque je vous'ai vue, pour la première fois, au Luxembourg.

— Je l'avais deviné, Georges, répliqua Mme Lalande en baissant les yeux.

— Vous l'aviez deviné ! Et pourtant, Clémence, de quelle discrétion absolue, presque ridicule, n'ai-je pas fait preuve ? Rougissant du nom que je portais et qui vous rappelait de si pénibles souvenirs, j'évitais soigneusement de me montrer à vous et à votre famille, mais votre pensée emplissait mon cœur. Le jour, je vous épiais de loin ; la nuit, j'errais pendant de longues heures sous vos fenêtres. Lors de votre mariage, quoique j'eusse le cœur déchiré, ce fut moi qui déposai une branche de lilas blanc dans votre voiture, devant Saint-Sulpice... Et l'achat de cette branche de lilas, madame, avait absorbé tout l'argent que je possédais ; ce jour-là, je me passai de dîner.

— J'avais encore deviné l'auteur de ce présent, murmura Mme Lalande.

— Plus tard, notre situation à tous les deux ayant changé, je ne profitai pas des occasions qui se présentaient de me rapprocher de vous. Il a fallu des circonstances étranges, des hasards inouïs, pour nous imposer de simples rapports de politesse. Depuis peu, seulement, j'ai eu l'audace de venir ici, et c'est dans le délire de la fièvre, qui a failli me tuer, que j'ai osé vous faire connaître... Ah ! Clémence, Clémence, vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert !

— Je sais pourtant, Georges, répliqua la jeune femme avec entraînement, ce que vous ne me dites pas, que du premier jour où nous nous sommes vus, vous nous avez entourés, moi et les miens, d'une protection invisible et que j'ai été comme accablée de vos bienfaits. Je suis sûre qu'en opérant envers nous la restitution d'une somme considérable, vous n'avez pas obéi seulement à un sentiment de stricte équité. D'autre part, au milieu de mes disgrâces, n'ai-je pas éprouvé sans cesse l'effet de votre intervention puissante quoique secrète ? A supposer que vraiment le hasard vous ait conduit dans la forêt de Saint-Germain quand j'étais en danger de mort, n'avez-vous pas plus tard placé auprès de moi cette bonne Catiche, qui, exécutrice fidèle de vos volontés, me prodigue les témoignages de tendresse et les consolations ?... Et puis, ne connais-je pas l'acquéreur bienveillant qui, pour les esquisses et les ébauches de mon mari, comme pour les tableaux de Legoff, a produit une hausse énorme, afin que tout fût payé au double et au triple de sa valeur ? Vous avez presque seul acheté ces toiles encore informes et vous avez entassé quelque part

les œuvres de ce malheureux... Ah ! monsieur Georges, je n'ignore rien de ce qui fait de vous le plus délicat, le plus noble, le plus désintéressé des hommes... et je vous jure que je ne suis pas une ingrate.

Les sanglots lui coupèrent la parole. Tous les deux s'assirent sur une roche, que la marée venait de découvrir.

— Vous n'êtes pas une ingrate, Clémence, reprit Georges, et pourtant vous parlez de me quitter, lorsque je vous assure que votre absence me tuera ! Je suis à bout de courage... A présent que vous êtes libre, je ne saurais vivre éloigné de vous ; et, si vous partez, je sens que je ne pourrai plus supporter le chagrin qui me ronge.

— Pourquoi cela, Georges ? La vie ne vous sourit-elle pas à cette heure ? Vous avez honorablement réparé les fautes de votre père, et vous vous êtes concilié l'estime, le respect, l'admiration de tous. Vous êtes jeune, riche ; toutes les félicités semblent vous attendre... Moi, au contraire, mon existence est brisée ; je vais reprendre, dans une position obscure, mes anciennes habitudes de travail...

— Catiche m'a parlé de ces projets absurdes et auxquels j'espérais que vous aviez renoncé... Vous ! exercer de nouveau à Paris cette humble et fatigante profession d'autrefois ? Vous ! partager la mansarde de votre frère, qui gagne à peine de quoi manger du pain ?

— N'avez-vous pas exercé vous-même, monsieur de Varigny, une profession encore plus humble et plus pénible ? Vous devez savoir par expérience que quand on

est soutenu par le sentiment du devoir accompli, on peut accepter toutes les privations, tous les sacrifices.

— Ce n'est pas au sentiment du devoir que vous obéissez, s'écria Georges avec feu ; tous les liens qui vous unissaient à ce cadavre vivant sont rompus aujourd'hui et vous avez repris la disposition de vous-même... Oh ! je vous en conjure, Clémence, ne partez pas... Je vous l'ai dit, ce sera moi qui m'éloignerai, s'il le faut. Vous vivrez paisiblement avec Catiche, qui sera pour vous comme une sœur aînée. Je ne vous verrai que rarement, bien rarement... quand vous le permettrez.... Ainsi, du moins, j'aurai la certitude que vous êtes à l'abri des hasards funestes... Par pitié ! Clémence, ne partez pas... Je vous le demande à mains jointes... Je vous le demande à genoux !

En effet, il s'agenouilla sur le sable humide.

— Relevez-vous ; quelqu'un pourrait nous voir du haut de ces falaises.

— Eh ! que nous importe ! A qui devons-nous compte de nos actions et de nos paroles ?... Promettez-moi de rester ou, dans mon désespoir, je serais capable de chercher là une prompte fin à mes souffrances !

Et il étendait le bras vers la mer. La jeune femme éprouvait de mortelles angoisses.

— Georges, reprit-elle, ayez pitié de moi à votre tour... Je ne peux vous promettre cela... si vous saviez...

— Ce qui vous éloigne de moi, c'est l'orgueil.

— Non, non, je vous le jure, répliqua Mme Lalande dans un trouble inexprimable ; ne m'obligez pas à vous avouer... Et si c'était la défiance de moi-même ?

A peine eut-elle achevé ces mots, qu'elle se détourna toute honteuse. Georges se leva et essaya de voir son visage.

— Clémence, s'écria-t-il avec un accent de joie, que voulez-vous dire ? Vous vous défiez de vous-même ! Mais alors, c'est que vous m'aimez, c'est que vous avez la crainte...

— Ne m'interrogez pas, Georges, balbutia Mme Lalande avec égarement ; sais-je ce qui se passe dans mon cœur ?

— Clémence, chère Clémence, ne rétractez pas ces paroles qui me sont si précieuses. Laissez-moi espérer que vous n'êtes pas indifférente à un amour si profond, si constant, si respectueux...

— Paix ! Georges... paix ! je vous en supplie... Et tenez ! quelqu'un vient de ce côté.

Réellement, quelqu'un s'avançait vers eux à pas rapides. C'était Catiche qui, malgré sa brillante toilette, sautillait sur les galets de la plage. En un instant elle les rejoignit.

— Georges, dit-elle avec empressement, n'es-tu pas indisposé ? J'ai vu de là haut que vous marchiez très lentement, que vous vous arrêtiez parfois et que, finalement, tu as été dans la nécessité de t'asseoir... Je disais bien que cette promenade à pied excéderait tes forces !

Georges était de fort mauvaise humeur ; mais l'excellente créature montrait tant de douceur naïve et de sollicitude, qu'il n'osa exprimer toute son impatience.

— Je suis bien, ne t'inquiète pas, répliqua-t-il ; nous causions et tu aurais mieux fait de nous attendre.

— Puisque me voilà, je vais aider Clémence à te sou-

tenir, car il y a une pente assez roide pour monter à la maison.

Bon gré, malgré, le convalescent dut s'appuyer sur ses deux compagnes, et l'on prit un chemin tortueux qui allait de la grève au village. Catiche ne cessait de gronder son cousin pour l'imprudence qu'il avait commise, et Georges répondait d'un ton assez maussade. Clémence ne disait rien, mais elle était tremblante et avait la poitrine oppressée.

On arriva bientôt à la maison, et, pendant que Variigny regagnait sa chambre, Mme Lalande, de son côté, courait s'enfermer dans la sienne.

Elle n'en sortit pas du reste de la journée ; l'heure du diner venue, elle prétextait une indisposition pour ne pas paraître à table. Sur le soir seulement, Catiche, qui voyait son cousin fort agité, avait envoyé chercher le médecin du Tréport par crainte d'une rechute ; Mme Lalande apparut tout à coup, au moment où le docteur, sortant de la chambre de Georges, disait, avec sa rudesse habituelle :

— Allons donc ! mademoiselle, il n'y a pas trace de fièvre... Tout au plus un peu d'agitation causée par la promenade. Que diable ! on ne dérange pas un médecin pour une semblable niaiserie... et un jour de fête encore !

Clémence, rassurée sans doute, regagnait sa chambre, quand elle rencontra dans l'escalier Marie-Jeanne qui, toujours vêtue de ses habits des dimanches, était venue du Tréport avec le médecin et se disposait à repartir seule.

— Marie-Jeanne, lui demanda-t-elle mystérieusement,

n'y a-t-il pas chaque soir, à neuf heures, un départ de l'omnibus qui fait la correspondance du chemin de fer ?

— Oui, madame.

— En ce cas, écoutez-moi.

Et elle donna à la jeune fille quelques instructions tout bas.

— Quoi ! madame, dit Marie-Jeanne effarée, vous voulez...

— Chut ! Il s'agit d'une surprise pour... pour les personnes de la maison, et vous ne me trahirez pas, j'espère.

Marie-Jeanne, comme la plupart des femmes, aimait le mystère pour le mystère, et elle promit de se conformer aux instructions reçues.

Quand la nuit fut tombée, Mme Lalande passa quelques instants auprès de Catiche, que son cousin venait de renvoyer. Elle paraissait très calme, n'eussent été des traces de pleurs sur ses joues. Mlle de Varigny acheva de la rassurer au sujet de Georges, qui devait se retrouver sur pied le lendemain. Clémence embrassa son amie un peu plus chaleureusement qu'à l'ordinaire et se retira.

Le lendemain matin, quand Catiche entra chez Georges, il avait l'œil brillant et la figure souriante.

— As-tu déjà vu Clémence ? demanda-t-il avec empressement.

— Non ; elle n'est pas levée, je crois ; depuis hier elle est toute bizarre.

— C'est bon ; laisse-la se recueillir... et quand elle sera visible, avertis-moi.

— Je n'y manquerai pas... Il y a aussi cette sotte Marie-Jeanne qui n'a pas paru encore. Sans doute elle a passé la nuit à la danse, et en venant ici elle aura rencontré sur son chemin une araignée de mauvais augure ou une taupe, ou une belette... Que ces filles de marin sont superstitieuses !

Une partie de la matinée s'écoula et Mme Lalande ne descendait pas. Catiche, qui commençait à s'inquiéter, alla frapper à la porte de sa chambre ; elle ne reçut pas de réponse. Sérieusement alarmée, elle tourna le bouton de la porte et entra.

La chambre était dans le plus grand ordre et le lit n'avait pas été défait. Sur la table, on voyait deux lettres : l'une adressée à Georges de Varigny, l'autre à Catiche elle-même.

Catiche se hâta d'ouvrir la sienne. Mme Lalande lui annonçait que « des nécessités inexorables » l'obligeaient de partir ; elle lui demandait pardon des chagrins qu'elle allait lui causer, et l'assurait d'une éternelle amitié.

La vieille fille jeta les hauts cris et se répandit en lamentations. Elle s'empressa pourtant d'apporter à Georges la lettre qui lui était destinée.

Ce n'était qu'un billet laconique ainsi conçu :

« Je fuis... Plaignez-moi, car je suis plus à plaindre que personne.

» Adieu !

» CLÉMENCE. »

Au grand étonnement de Catiche, Georges ne parut ni trop irrité, ni trop désolé de ce brusque départ.

— Pauvre folle ! murmurait-il, elle n'a écouté que ses

mesquins scrupules... Mais nous nous retrouverons, et je sais à présent que je ne dois plus désespérer.

— Que dis-tu, Georges ? Clémence t'explique-t-elle pourquoi...

— Cousine, préparons-nous à partir aussi... Nous retournerons à Paris dans le plus bref délai.

— Soit ; maintenant que Clémence nous a quittés... Mais j'entends dans la cuisine la voix criarde de Marie-Jeanne ; c'est certainement cette stupide créature qui a aidé notre amie à exécuter ce vilain projet... Voyons si quelque présage a averti Marie-Jeanne de ce qui va lui arriver !

Et Catiche descendit précipitamment.

XXVI

UN SOIR D'HIVER

Revenue à Paris, Clémence avait réalisé ses projets, si absurdes qu'ils semblassent à Georges et à Catiche.

Elle avait loué avec son frère un modeste logement sur le boulevard des Invalides. Dans cette partie de Paris, les loyers n'avaient pas pris encore les proportions effrayantes qui jettent tant de trouble dans beaucoup de ménages parisiens. Le frère et la sœur occupaient, pour un prix relativement modique, un appartement de trois pièces, au fond d'une cour ; et le trajet que Paul Bordier était obligé de faire plusieurs fois par jour, pour se rendre à sa librairie et en revenir, devait être un exercice salulaire à sa santé.

Quant à Clémence, elle n'avait pas tardé à reprendre la vie laborieuse qu'elle menait au temps de « la famille triste. » Elle avait trouvé avec facilité des élèves, soit pour le piano, soit pour l'italien, soit même pour la langue française, car elle était fort instruite et, selon la sage précaution de beaucoup de jeunes filles aisées de notre temps, elle avait obtenu le diplôme d'institutrice.

Aussi s'absentait-elle toute la journée afin de donner ses leçons, et le soir seulement elle rejoignait Paul qui, de son côté, avait rempli pendant le jour ses devoirs de petit employé.

Mme Lalande n'avait revu aucune des connaissances de son mari. Seul, Legoff, à qui l'on avait tant d'obligations, était admis le dimanche chez le frère et la sœur, mais on l'avait prié instamment de ne pas faire connaître l'exception dont il était l'objet. Varigny et Catiche s'étaient présentés plusieurs fois ; ils n'avaient rencontré personne, ou bien on avait refusé de les recevoir. En désespoir de cause, Georges et sa cousine écrivirent à Clémence ; elle répondit à Catiche une lettre très affectueuse, pleine de sentiments de reconnaissance pour le passé, tout en exprimant d'une manière très ferme sa volonté de rompre les relations avec d'anciens amis « qu'elle aimait, qu'elle honorait, mais que son humble situation ne lui permettait plus de fréquenter. » A la suite de cette réponse, les Varigny avaient semblé se piquer et n'avaient plus fait aucune démarche pour renouer des rapports si durement rompus.

Quelques mois s'écoulèrent. Le frère et la sœur avaient repris au boulevard des Invalides leurs habitudes modestes de la rue Servandoni. Absorbée par son travail quotidien, Clémence semblait n'avoir pas le loisir de songer au passé ; et, quoique toujours mélancolique, elle montrait un air calme qui annonçait une conscience satisfaite.

L'hiver était venu et Clémence pouvait regretter l'obligation d'arpenfer Paris du matin au soir pour se

rendre chez ses élèves ; mais elle ne se relâchait pas de son zèle et ne faisait jamais entendre de plainte ; aucune fatigue ne la rebutait.

Un soir de janvier, sur les six heures, elle quittait une maison de Passy pour retourner chez elle. Bien que l'heure ne fût pas avancée, il était nuit depuis longtemps, et elle appréhendait de traverser les quartiers déserts qui s'étendent entre Passy et le boulevard des Invalides. Il avait fait très froid les jours précédents ; un dégel, accompagné de verglas, rendait les rues environnantes encore plus solitaires que de coutume. Clémence ordinairement prenait l'omnibus et n'avait que fort peu de chemin à faire pédestrement pour regagner sa demeure. Mais, ce soir-là, lorsqu'elle s'était rendue à la station des omnibus, on lui avait annoncé qu'en raison du verglas le service des voitures était interrompu, et, en effet, il n'y en avait pas une sur la place. Prendre un fiacre eût été une dépense trop forte pour la pauvre institutrice ; et puis les fiacres, comme il arrive en ces jours de détresse publique, étaient subitement devenus introuvables.

Clémence accepta donc avec résignation la nécessité qui s'imposait. Souple et légère, elle était réellement moins exposée qu'en omnibus ou en fiacre à des chutes dangereuses ; et, retroussant sa longue jupe avec la grâce que toute Parisienne sait mettre à cette délicate opération, elle s'engagea dans le brouillard, pour gagner les quais et le pont des Invalides.

En marchant avec précaution sur le sol perfide, couvert d'une couche de glace, elle regardait avec inquiétude à droite et à gauche. Les avenues du Trocadéro

étaient alors beaucoup moins fréquentées qu'aujourd'hui ; à peine entrevoyait-on par intervalles un passant, qui se mouvait comme une ombre dans la brume. Les becs de gaz eux-mêmes, beaucoup trop espacés, ne formaient que des taches lumineuses, et, vu l'absence des voitures, un morne silence régnait dans ces quartiers reculés.

Grâce à ce silence, Mme Lalande ne tarda pas à acquérir la certitude qu'elle était suivie. Un pas d'homme se faisait entendre derrière elle et se rapprochait de plus en plus. La vue de rares piétons ne la rassurait guère, et elle se disait que, par ce temps abominable, l'endroit était on ne peut mieux choisi pour commettre un acte de violence avec chance d'impunité.

Comme elle accélérât sa marche autant que possible, elle distingua derrière elle un nouveau pas, plus lourd que le premier et qui annonçait de plus fortes chaus-sures. On faisait même, sur la couche de glace, de fréquentes glissades accompagnées de jurons étouffés.

Les terreurs de Clémence allaient croissant et elle commençait à perdre la tête. Au risque de se tuer, elle courait sur le verglas, et ses persécuteurs, de leur côté, doublaient le pas, bien qu'ils occupassent l'un la droite, l'autre la gauche de l'avenue. Enfin, elle atteignit le quai. La marche devenait moins dangereuse que sur les pentes du Trocadéro : en revanche, les environs de la Seine, avec leurs grands arbres dépouillés de feuilles, étaient encore plus déserts, et s'il y avait des passants, ils disparaissaient dans la largeur de la voie publique.

Clémence portait ostensiblement au col une chaîne

d'or avec une croix en pierres fines. Ce n'était pas coquetterie ; mais l'institutrice croyait devoir laisser en évidence ce débris de son ancienne fortune, afin de ne pas trop exciter la pitié des personnes dont elle fréquentait la maison. Or, elle avait oublié de faire disparaître ce bijou, qui était de quelque valeur et qui brillait aux lumières.

Au moment où elle traversait une allée du Cours-la-Reine, un homme misérablement vêtu et ayant un vieux chapeau enfoncé sur les yeux s'élança sur elle. Il tendit les mains vers la chaîne d'or et dit d'une voix railleuse :

— Eh ! la petite mère, donnez-moi ce bibelot, qui ne vous sert pas à grand'chose... Et si vous avez un porte-monnaie, aboulez-le au plus vite, ou ça se gâtera.

C'était l'ancienne formule de « la bourse ou la vie, » rajeunie par le progrès moderne.

Mme Lalande éprouva un tel saisissement qu'elle ne poussa pas un cri. Incapable de toute résistance, elle allait se laisser dépouiller, quand un maître coup de poing, envoyé sur la nuque, arrêta le malfaiteur dans sa tentative.

Il se retourna vivement, afin de riposter de son mieux ; par malheur pour lui, le défenseur de Clémence était armé d'une canne dont il fit pleuvoir une grêle de coups sur le coquin. Celui-ci, ne se sentant pas de force, jugea à propos de battre en retraite. Néanmoins il jeta, à la lueur du gaz, un regard rapide sur la pauvre femme qui avait failli être sa victime et sur le protecteur :

— Eh ! eh ! comme on se retrouve ! murmura-t-il en ricanant ; suffit !... On y aura l'œil.

Et il détaïa à toutes jambes ; mais, comme on ne faisait pas mine de le poursuivre, il ne tarda pas à ralentir sa course et, après un moment de réflexion, il revint sur ses pas. Il se tenait à distance respectueuse et, le brouillard aidant, on ne pouvait plus le soupçonner d'avoir été l'auteur de cette agression criminelle.

La scène avait eu lieu sans bruit, et Mme Lalande pétrifiée se rendait avec peine compte de ce qui venait de se passer. Son libérateur dit, d'un ton qui la fit tressaillir :

— Madame, le gredin pourrait revenir à la charge et je vais vous accompagner jusque chez vous... Il n'est pas prudent pour une femme de s'aventurer le soir dans ces quartiers.

— Georges !... Monsieur de Varigny ! s'écria Clémence subitement ranimée, est-ce bien vous que Dieu envoie sur mon chemin... comme du reste dans toutes mes épreuves et tous mes dangers ?

Georges lui prit le bras et l'entraîna vers le pont.

— Madame, dit-il avec amertume, vous voyez à quoi vous expose cette existence aventureuse que vous avez choisie ! Si je ne m'étais trouvé là par hasard...

— Ah ! Georges, répliqua Clémence chaleureusement, est-ce bien le hasard qui, cette fois encore, vous a conduit ici d'une manière si opportune ? Malgré ma conduite brutale, qui ressemble tant à une noire ingratitude envers vous et envers votre excellente cousine, croyez-vous que j'ignore la part que vous ne cessez de prendre à mon sort ? Ne sais-je pas que vous continuez de veiller sur moi, et n'ai-je pas deviné votre main dans tout ce qui m'arrive ? Quoi que je fasse, je ne peux me soustraire

à votre intervention bienfaisante... Et je songe avec douleur que jamais sans doute je n'aurai l'occasion de vous prouver ma reconnaissance pour tant de sollicitude et de dévouement.

Ses larmes coulèrent en abondance, et elle fut obligée de s'arrêter.

Varigny, qui d'abord avait montré une sorte de réserve farouche, ne résista pas à ces manifestations spontanées d'un sentiment sincère.

— Il est vrai, Clémence, répliqua-t-il d'une voix très altérée ; je n'ai pu me désintéresser de votre sort autant que je l'aurais voulu. Vous m'avez cruellement blessé et, si j'en avais eu le courage... Mais, en dépit de moi-même, vous êtes l'objet de toutes mes pensées ; je ne saurais m'occuper que de vous. Cet éloignement, que vous supportez avec tant de philosophie, Clémence, moi j'en meurs... et je ne résisterai pas longtemps aux tortures que vous m'imposez.

Mme Lalande le regarda avidement. En effet, il était très pâle, très amaigri, et sa figure trahissait une consommation redoutable.

— Est-il possible ? Georges, pauvre Georges ! dit-elle ; les sacrifices qu'un devoir inexorable impose excèdent-ils votre courage ? Oh ! pardonnez-moi, car moi aussi je souffre... je souffre plus que je ne saurais le dire.

— Vous, madame, vous obéissez à un sentiment exagéré dont je serai certainement, dont vous serez peut-être, la triste victime... Tenez, l'idée m'est venue que vous aimez encore, sans en avoir conscience, l'homme dégradé qui a été la cause de tous vos maux.

— Non, Georges, répliqua Clémence avec fermeté ; il ne m'inspire plus que de l'effroi, peut-être même de l'horreur. J'ai pu oublier que, dans sa folie, il avait attenté à mes jours ; mais je n'oublierai jamais que sa frénésie s'est exercée sur mon enfant... mon pauvre petit enfant, qui était aussi le sien !

Les sanglots lui coupèrent encore la parole. Elle reprit, après une pause :

— Ces derniers temps, j'ai voulu m'assurer par moi-même de son état actuel. Je me suis rendue à la maison nationale de Charenton, dont il est pensionnaire, et j'ai demandé à le voir. On ne m'a pas permis de l'approcher ; j'ai pu seulement l'examiner de loin à son insu... Dieu ! quel affreux changement ! C'était naguère encore, un homme jeune et beau. Quelle noble physionomie, quand l'enthousiasme de l'art animait ses traits ou bien quand il exprimait, avec des paroles poétiques, des sentiments élevés et généreux ! Maintenant, ses traits sont flétris, ses yeux éteints : sa physionomie a je ne sais quoi de farouche, de bestial, et son extérieur est repoussant. Malgré tout, je m'approchai de lui, dans l'intention de lui adresser une parole bienveillante. Je ne sais s'il me reconnut ; mais ses yeux étincelèrent. Il poussa un cri dont rien ne saurait rendre le caractère horrible et voulut s'élancer... Plusieurs gardiens le retinrent, tandis qu'on m'entraînait d'un autre côté. Je quittai la maison nationale et je n'y retournerai jamais... J'ai toujours devant les yeux l'image hideuse de celui qui fut Raymond Lalande ; le cri féroce, qui lui échappa en m'apercevant, résonne toujours à mon oreille... La nuit, ce

souvenir me fait frissonner... J'en frissonne encore !

Pendant cette conversation, on avait franchi le pont et gagné le boulevard des Invalides. On n'était plus qu'à une courte distance de la demeure de Mme Lalande.

— Je comprends, reprit Varigny, combien cette dégradation physique et morale a dû produire sur vous un effet terrible... Clémence, avez-vous demandé aux savants praticiens qui dirigent la maison de Charenton si le brillant artiste d'autrefois pouvait longtemps encore se survivre à lui-même ?

— Il ne m'appartenait pas de faire cette question.

— Moi, Clémence, j'en ai faite. Comme vous, j'ai voulu savoir la vérité au sujet de ce malheureux, et on m'a donné de nouveau la certitude qu'il pouvait vivre ainsi de longues années, atteindre même l'extrême vieillesse, quand vous et moi nous aurons succombé depuis longtemps à la douleur de notre séparation.

Ils étaient arrivés devant la maison. Peut-être Varigny espérait-il que Clémence allait l'engager à entrer ; elle reprit tout en larmes :

— Il faut nous quitter, Georges... Soyez fort comme moi, et ne cherchez plus à me revoir... A quoi bon exhaler des plaintes inutiles, nous abandonner à des lamentations qui affaiblissent les cœurs, énervent le courage ? Je veux pourtant vous dire formellement ce que je vous ai fait entendre déjà : je souffre du même mal que vous, et, moi aussi, je peux en mourir... J'ai ressenti pour vous, mon ange gardien sur la terre, ce que je n'ai jamais ressenti pour... un autre... Maintenant, Georges, souvenez-vous bien de cette parole... la der-

nière : tant que mon mari sera vivant, nous ne devons plus jamais nous rencontrer... Adieu.

Elle voulut entrer chez elle. Varigny la retint.

— Clémence, dit-il avec égarement, je vous en supplie, ne me dites pas que nous ne nous reverrons plus... Si le sentiment du devoir vous tyrannise à ce point, pourquoi, vous et moi, ne réunirions-nous pas nos efforts afin d'obtenir la dissolution de votre mariage ? Il est impossible que la loi n'ait pas prévu le cas...

— Vous savez bien, Georges, que la loi est implacable ; un vivant est attaché à un cadavre : la loi ne veut pas les disjoindre... N'affrontons donc pas un scandale inutile et obéissons aux prescriptions de Dieu et de la société... Adieu !... adieu sans doute pour toujours !

Et elle lui tendit la main. Georges, cédant à un mouvement irréflecti, saisit Clémence dans ses bras. Soit par hasard, soit à dessein, des lèvres brûlantes rencontrèrent les siennes et on entendit le bruit d'un baiser. Au même instant, la jeune femme se dégagea avec une force extraordinaire, et s'élança vers la porte de sa maison, encore ouverte, vu l'heure peu avancée.

— Clémence ! appela Georges d'une voix plaintive.

On ne répondit pas et la porte se ferma.

Si Georges de Varigny n'eût été bouleversé par cette scène, il eût entendu dans les ténèbres, à quelques pas de lui, un ricanement moqueur.

Il restait immobile, en s'efforçant de remettre de l'ordre dans ses idées.

— Elle m'aime réellement, pensait-il ; elle est trop loyale et trop franche pour ne m'avoir pas dit vrai. Après

un pareil aveu, bien des hommes sauraient, malgré ses résistances... Mais un amour coupable lui causerait trop de remords !... Mon Dieu ! que faire ? Elle s'obstine à ne pas me recevoir, quand je ne peux vivre sans elle... Rien ne s'oppose à ce que je la voie de loin comme par le passé, à ce que je la suive dans ses courses à travers Paris ; mais ces satisfactions misérables ne me suffisent plus... Je ne supporterai pas longtemps mon supplice... « Tant qu'il sera vivant, m'a-t-elle dit, nous devons être séparés... » Mais, alors c'est une séparation éternelle !... La mort semble se jouer des injonctions de la raison et de la justice. Elle épargne les méchants, les vieillards infirmes, les êtres inutiles qui sont à charge aux autres et à eux-mêmes, pour frapper impitoyablement les meilleurs et les plus jeunes, les plus nécessaires et les plus aimés.

Tout en faisant ces réflexions, il s'était éloigné de la demeure de Clémence et marchait au hasard, dans la direction du Champ-de-Mars. Le brouillard devenait de plus en plus dense ; le gaz était impuissant à vaincre l'obscurité dans les vastes rues qui entourent l'hôtel des Invalides. Georges trébuchait sur le verglas, sans même s'en apercevoir. Comme il traversait l'avenue de Breteuil, un homme apparut tout à coup à son côté et lui dit d'un ton cauteleux :

— Eh ! monsieur de Varigny, ne voulez-vous pas que nous causions un brin ensemble ? Je vous glisserai dans le tuyau de l'oreille des choses qui peut-être vous gâteront... Ça vous chausse-t-il ?

Georges regarda avidement l'individu qui l'inter-

pellait ainsi ; c'était le voleur qui avait fait une tentative, un moment auparavant, pour arracher à Clémence sa chaîne d'or ; mais c'était aussi Poisson-Frit, l'ancien habitué du passage Sifflet, et c'était encore Marsaud, le ci-devant gardien à la maison de santé de Passy.

XXVII

DANS LE BROUILLARD

Georges, en reconnaissant le vaurien, fit un mouvement pour se mettre en garde. Toutefois, maintenant qu'il était seul, il ne le craignait guère, et il ne manifesta aucune frayeur.

— Que me veux-tu, misérable ? lui dit-il avec énergie ; tout à l'heure je ne voyais en toi que le premier voleur venu, arrêtant les passants sur la voie publique ; à présent je sais ton nom.... Tiens ! ne laisse pas à mès souvenirs le temps de se réveiller. Sauve-toi bien vite, sinon je n'aurai pas besoin d'appeler la police à mon secours et je te briserai les os avec ma canne.

Poisson-Frit s'attendait sans doute à cette colère et ne s'en montra pas très alarmé. Il répliqua d'un ton conciliant :

— Voyons, voyons ! ne vous fâchez pas et ne criez pas si haut le nom des gens ! Ce n'est pas poli... J'ai eu, dans les temps, des affaires avec votre père, et, quoi qu'il ait tourné de l'œil...

— Scélérat ! je n'ignore pas que tu l'as assassiné.

— C'est un malheur... ça s'est trouvé comme ça... Mais si, dans l'autre histoire où Trigaut a payé les pots cassés, vous ne m'avez pas fait pincer, vous aviez pour cela de bonnes raisons... Vous craigniez mes coups de langue, rapport à votre papa.

Réellement, Poisson-Frit avait trouvé le motif qui empêchait le jeune Varigny de dénoncer l'assassin de son père. Comme Georges se taisait, il continua :

— Je me suis pourtant fourré dans la cervelle que, plus tard, le jour où vous m'avez rencontré rue Lamartine et où vous étiez en compagnie des gros messieurs de la *rousse*, vous avez pris votre revanche. Cré nom ! vous avez de fameuses connaissances, vous !... Mais on est malin, et on sait tirer son épingle du jeu.

Georges perdit patience.

— Ah ! ça, s'écria-t-il, que me voulez-vous ? Votre présence m'est odieuse, et si ce n'est pour me voler... ce qui ne serait pas facile... pourquoi avez-vous l'audace de m'aborder ?

— Encore une fois, mon bon monsieur, ne montons pas comme une soupe au lait, répliqua Poisson-Frit d'un ton protecteur ; c'est dans votre intérêt seul que j'ai à vous parler... Vous avez empoché le saint-frusquin du papa, et si vous vouliez ne pas être trop dur à la desserre, je vous tirerais du pied une fière épine !

— Qu'ai-je besoin de vous et de vos services ? dit Georges qui ne prenait même pas la peine de baisser la voix ; retirez-vous, je vous le répète... sinon je vous empoigne par le collet et je vous emmène au poste de police le plus voisin, comme auteur d'une tentative de

vol sur la dame que vous avez arrêtée tout à l'heure.

Poisson-Frit se mit à rire.

— Vous ne ferez pas cela non plus, répliqua-t-il.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il faudrait dévider tout votre chapelet sur mon compte, et ça pourrait vous mener loin... toujours rapport au défunt... Et puis, la particulière en question ne serait pas contente d'avouer que vous la suiviez et que vous l'avez accompagnée jusque chez elle... même que je vous ai vus vous bécoter devant la porte, et que cela m'a fait comprendre de quoi il retourne.

Georges eut des vellétés de s'élancer sur le malfaiteur ; il se contenta de répondre :

— Allez au diable... Partez, et ne vous retrouvez jamais sur mon chemin.

Il fit lui-même un mouvement pour s'éloigner ; l'autre ne bougea pas.

— Comme ça, reprit Poisson-Frit, vous ne voulez pas écouter ce que j'ai à vous infuser dans le pertuis de l'entendement ? Il s'agit pourtant de la petite dame que vous venez de quitter et qui vous tient bigrement au cœur...

Georges se retourna.

— Vous la connaissez ? demanda-t-il.

— Peut être bien... Tout à l'heure, dans la nuit, je ne la *remettais* pas, et j'ai failli m'emberlificoter pour sa méchante chaîne de deux sous... Mais l'occasion était si bonne ! on veut s'entretenir la main... Je n'ai donc tout à fait reconnu la dame que quand je vous ai vu la serrer de si près. C'est celle dont vous êtes toqué, n'est-ce pas ?

L'épouse de ce fou, qui était autrefois dans la maison de santé de Passy et qui est maintenant dans celle de Charenton ?

Georges ne s'expliquait pas qu'un pareil scélérat connût si bien ses affaires et celles de Clémence. Malgré l'horreur que lui inspirait cet homme, il voulut avoir le cœur net de ses confidences.

— Enfin, dit-il brusquement, qu'avez-vous à m'apprendre au sujet de... cette dame ? Dépêchez-vous, car cette conversation ne m'amuse guère !

— Eh bien ! mon gentil monsieur, marchons un peu, si ça vous botte... On ne sait qui peut moucharder, quand on est planté sur ses quilles... Allons de l'avant, que je vous dis !... Je ne vous fais pas peur, que diable ! Vous êtes plus fort que moi, c'est prouvé !

Georges, dans son impatience d'entendre ce que Poisson-Frit avait à lui communiquer, ne fit aucune objection, et l'on marcha côte à côte vers le Champ-de-Mars, où l'on était sûr, à cette heure du soir, de trouver une complète solitude. Cependant, il se tenait sur la défensive, n'ignorant pas de quels coups de traître le malfaiteur était capable.

Bientôt Poisson-Frit reprit d'un ton familier, presque bonhomme :

— Voyez-vous, mon mignon, on peut vous conter à vous, dont le père était du métier, ce que l'on ne conterait pas à un autre, et vous avez grand tort de vous méfier. Si votre papa et le gros Trigaut avaient pu jaser un tantinet sur moi, ils vous auraient appris que je travaille toujours dans la *haute*... Ce n'est pas moi qui

irais commettre de ces petits vols où il n'y a pas d'eau à boire ; pas la peine de risquer sa peau pour des misères ! Je laisse ça aux maladroits, aux camelots de l'état... Moi, je ne me mets en besogne que pour les profits qui en valent la peine. Aussi étais-je une bonne pratique au passage Sifflet. Des *faflots*, des jaunets, des diamants, voilà ce qui me fait entrer en danse, et vous vous souvenez que, le soir où nous nous rencontrâmes, il s'agissait d'une superbe rivière de diamants, *soulevée* chez un bijoutier du Palais-Royal... Vous allez encore me jeter à la face la dame de tout à l'heure et sa bête de chaîne ; mais, je vous le répète, c'est l'occasion qui m'a tenté. Vous n'avez donc pas besoin de craindre pour votre porte-monnaie et votre portefeuille... C'est une grosse affaire que j'ai à vous proposer, et, si nous nous entendons, vous aurez la preuve que je traite les choses en grand !

— Enfin, de quelle coquinerie s'agit-il ? Vous pourriez vous tromper dans vos calculs, je vous en avertis !

— C'est à savoir.. Je vais vous narrer l'opération.

On fit quelques pas en silence.

— Tenez, reprit Poisson-Frit brusquement, je n'irai pas par quatre chemins : N'est-il pas vrai que vous êtes, depuis longtemps, l'amoureux de la femme du fou... celle qui était là tout à l'heure... et que vous êtes le véritable papa du mioche qui est né, il y a quelques mois ?

Georges, indigné, leva sa canne sur son brutal interlocuteur.

— Qui vous a dit cette infamie ? s'écria-t-il.

— La paix ! et à bas les pattes ! répliqua Poisson-Frit en sautant de côté ; tonnerre ! si l'on ne peut plus placer un mot dans la conversation... Vous voulez savoir qui me l'a dit ? Pardi ! c'est le fou lui-même, c'est M. Raymond Lalande... un ami à moi.

— Quoi ! vous connaissez aussi... Vous savez sans doute alors que ce malheureux insensé, dans un accès de jalousie, a égorgé son pauvre petit enfant ?

— Voyez-vous ça !... Mais le mioche, vivant ou mort, ne fait rien à l'histoire. La dame et vous, vous n'en tenez pas moins l'un pour l'autre, et ça ronfle, comme j'ai pu m'en assurer ce soir... Nom-de-bleu ! quel bécot ! on l'a entendu d'une lieue.

— Si vous aviez mieux ouvert les yeux et mieux prêté l'oreille, vous auriez pu voir des larmes et entendre des sanglots... Enfin, cela ne doit vous importer guère... Achevez, car j'ai hâte d'être délivré de votre présence...

— Vous allez peut-être changer d'avis... Voyons ! ne donneriez-vous pas un fameux cierge à celui qui vous débarrasserait du fou ? Vous pourriez alors épouser la veuve qui, j'en conviens, est jolie comme un amour.

Cette fois, la surprise de Georges l'emporta sur tous ses autres sentiments.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Eh ! mais il me semble que je mets les points sur les i... Quelle rigolade, hein ! quand le fou aura descendu la garde ! Vous serez, vous, un bon petit mari, elle, une bonne petite femme... que l'eau en vient à la bouche ! Ensuite, vous me direz : « Combien que tu demandes pour faire cette belle action-là ? Il s'agit d'un particulier

qui ne vaut pas grand'chose, qui a l'esprit à l'envers et qui est méchant comme un âne rouge... Ça ne devra pas me coûter bien cher... » Aussi, mon digne monsieur, vous traiterai-je en conscience. Je vous demanderai presque rien, une misère... dix mille balles, que vous me payerez après l'affaire, en *fafots* ou en or, à votre choix.

Georges écoutait en silence. Cette proposition du scélérat lui arrivait juste au moment où il sentait combien l'existence de Lalande était gênante, et il semblait que la Providence la lui suscîtât pour éprouver son honnêteté. Mais il ne songea d'abord qu'à s'informer comment Poisson-Frit pourrait réaliser son offre, et contenant son indignation, il répliqua avec une apparente incrédulité :

— Vous moquez-vous et n'avez-vous pas trouvé mieux pour me tirer des *fafots*, selon votre expression ? Le fou dont il s'agit est enfermé dans l'établissement national de Charenton, à l'abri de vos atteintes comme de celles de tout autre.

— C'est à savoir, répliqua Poisson-Frit ; tenez, je vais jouer cartes sur table et vous expliquer comment se fait le tour ; ce n'est pas vous qui voudrez mettre la puce à l'oreille de la *rousse*... toujours pour les raisons susdites... Or donc, imaginez-vous que les malins comme moi ont plus d'un nom et que les cordes pour leur arc ne manquent pas. Vous ne me connaissez que sous mon sobriquet de Poisson-Frit, et, sans me vanter, je l'ai rendu fameux dans les cours et tribunaux ; seulement, j'en ai beaucoup d'autres, avec des papiers en règle que je peux montrer, et comme je travaille toujours

seul, il n'y a pas de camarades pour me vendre... A présent, suivez bien mon raisonnement : je me présente à la maison de Charenton avec de bons répondants et de bons papiers... très bien. Dans ces bazars-là, voyez-vous, on a toujours besoin de solides lurons qui soient nuit et jour sur pied, qui reçoivent sans broncher des gifles, atouts, coups de poing, et comme on les paie très mal pour faire ce chien de métier, les lurons n'abondent pas. Moi, je connais l'état, que j'ai pratiqué n'y a pas longtemps. A la vérité, je suis sorti mal de la boutique où j'étais ; mais on n'a pas la langue dans sa poche et j'ai arrangé gentiment la chose ; ça fait que je possède des certificats et que je suis certain d'être agréé par les administrateurs de Charenton....

— Dans ce cas, êtes-vous certain d'être attaché précisément au service de M. Lalande ?

— Il ne doit pas y avoir de presse pour surveiller les *agités* comme lui, et si je sollicite la place, on ne me remballera pas... Une fois que je serai en fonctions, on pourra tailler en plein drap dans la besogne... Je ne vous dis que ça.

— Enfin, comment comptez-vous vous y prendre ?

— Mon Dieu ! êtes-vous donc innocent ! Faut-il employer tant de précaution avec des fous, surtout avec des fous enragés tels que celui-là ? On n'y regarde pas de si près, allez ! et on a toujours la ressource de jurer qu'ils se sont donné « le coup de pouce » à eux-mêmes... Je vous réponds que l'affaire ne trainera pas ; au bout de trois jours, la petite dame sera veuve d'une manière ou d'une autre, et vous pourrez faire une noce à tout cas-

ser... A présent, mon mignon, vous savez le fin mot de la mécanique, et il faut vous décider... Est-ce dit? Aboulez-vous les dix fafiots? On ne paye qu'en sortant... Néanmoins, je vous demanderai comme acompte quelques *roues de derrière*, car, voyez-vous, les toiles se touchent pour le quart d'heure... et c'est cela qui m'a fait faire des petiteses ce soir.

Georges connaissait maintenant tout le plan du misérable, et ce plan, par sa simplicité même, semblait infailible. Il entrevit, comme dans un éclair, les conséquences possibles du crime, c'est-à-dire son mariage avec Clémence, et non seulement il n'eut pas une seconde d'hésitation, mais encore il lâcha la bride à sa colère :

— Coquin ! dit-il d'une voix sourde, m'as-tu vraiment cru capable d'accepter un pareil marché? Tiens, file au plus vite, car je suis violemment tenté... Et ne songe pas à réaliser l'abominable projet dont tu parlais tout à l'heure : Je vais prévenir les administrateurs de Charenton, et, si tu te présentes à la maison nationale, tu seras arrêté sur-le-champ.

Un profond étonnement se peignit sur les traits noirs et ridés de Poisson-Frit.

— Tiens ! tiens ! grogna-t-il, on veut vous obliger et c'est ainsi que vous rabrouez le monde ! Nous causions ensemble comme une paire d'amis et il me semblait... Mais sans doute vous avez voulu seulement me tirer les vers du nez. Il se peut aussi que, quoique riche à millions, vous soyez un peu... *ficelle*, comme votre défunt papa, et que vous ayez l'envie de marchander un brin.

C'était au plus juste... Cependant, si dix mille vous paraissent trop gros, on pourrait se contenter « d'une pièce » de huit mille... Par exemple, il n'y aurait pas un sou à rabattre... Ça va-t-il pour huit mille ? C'est à prendre ou à laisser.

Pendant cette conversation, on avait gagné le Champ-de-Mars qui, à cette époque, formait une immense plaine toute nue. Par cette soirée brumeuse, on ne distinguait même pas les longues files de gaz qui en déterminaient les limites, et il avait l'aspect d'un désert ténébreux. A peine Georges et le vaurien y avaient-ils fait quelques pas, qu'ils ne s'apercevaient plus l'un l'autre. Ils prenaient un tel intérêt à leur entretien, que peut-être s'étaient-ils avancés dans cette direction sans en avoir conscience.

Varigny s'arrêta.

— Assez ! dit-il péremptoirement ; je n'ai ni à t'écouter ni à te répondre, et je te défends de m'accompagner davantage.

Poisson-Frit ne pouvait croire qu'on repoussât sérieusement sa proposition.

— Bah ! s'écria-t-il, vous ne serez pas assez godiche pour manquer cette affaire, qui est pour vous une affaire d'or ! Je sais combien vous êtes toqué de « la dame aux bécots » et j'ai dans l'idée qu'elle est toquée également de vous.

— Tais-toi ! s'écria Georges en brandissant sa canne.

— Eh ! tonnerre ! on peut bien vous dire que vous faites une sottise... A moins que vous n'ayez l'idée de garder la femme sans l'épouser ; cela s'est vu !

Georges perdit patience et sa canne s'abattit sur la tête du misérable, dont le chapeau roula par terre.

Poisson-Frit poussa une espèce de rugissement.

— Ah ! c'est comme ça ! s'écria-t-il ; on joue du bâton !... Moi, je vais jouer d'autre chose.

Il tira de sa poche un long couteau, semblable à celui dont il était armé autrefois, et il en porta un coup à son adversaire. Georges sentit le fer lui effleurer la poitrine ; mais, par bonheur, le bandit, au milieu des ténèbres, n'avait pu viser, et la lame produisit seulement une forte égratignure.

Varigny, dont les nerfs étaient déjà très ébranlés par les secousses précédentes, fut pris d'une espèce de vertige. Il saisit sa canne à deux mains et la fit retomber avec une vigueur extraordinaire. Bien qu'il n'eût pas pu viser non plus, un fatal hasard avait dirigé ce coup terrible, qui résonna sur le crâne du scélérat comme sur une calebasse. Poisson-Frit tourna sur lui-même, puis roula par terre, où il demeura immobile, sans avoir même poussé un cri.

Georges, subitement calmé, ne songea pas que cette chute pouvait être une ruse afin de le surprendre ; il se pencha en avant, tâtonna dans l'obscurité. Sa main rencontra la tête du vaurien et se promena à la surface. Une fracture avait eu lieu à la tempe ; le sang coulait avec abondance.

— Poisson-Frit ! Poisson-Frit ! appela Georges d'un ton où il n'y avait plus que de l'effroi.

Il ne reçut pas de réponse ; le corps n'eut pas le moindre tressaillement.

— Je l'ai tué ! Je suis un meurtrier ! murmura-t-il.

Et incapable de résister à cette émotion nouvelle, il tomba évanoui à son tour sur la terre glacée.

Cet évanouissement chez un jeune homme qui, malgré son état de langueur, conservait encore de la force, ne pouvait être de longue durée, et Georges ne tarda pas à recouvrer connaissance. En revenant à lui, il eut peine d'abord à rassembler ses souvenirs. Peu à peu sa mémoire se réveilla et il finit par se relever.

Toujours en tâtonnant, il chercha l'homme qu'il avait frappé, et il le découvrit à quelques pas. Aucun signe d'existence n'était revenu ; la respiration était nulle, le cœur ne battait plus, et, soit effet de la température, soit effet de la mort, le corps était froid.

— Poisson-Frit ! appela encore Georges avec angoisse.

Celui qui répondait autrefois à ce trivial sobriquet ne répondait plus.

— Allons ! reprit Georges d'un ton solennel, que je le veuille ou non, j'ai été l'instrument de la vengeance divine... Cet homme a péri sous mes coups, comme mon père est mort sous les siens.

Il songea que souvent, en cas semblable, la mort est seulement apparente, et que des soins intelligents peuvent ranimer une personne qu'on suppose privée de vie. Au risque donc de ce qui pouvait arriver pour lui-même, il cria de toute sa force. Sans doute il n'y avait pas de passants dans le Champ-de-Mars à cette heure, ou bien le brouillard étouffait sa voix, car rien ne répondit à ses appels de détresse ; aucune lumière n'apparut dans la brume compacte qui l'entourait.

Il résolut de gagner la maison la plus proche pour y chercher de l'assistance, et s'avança dans la direction où, selon son calcul, devait être une rue. A peine eut-il fait dix pas, qu'il comprit l'impossibilité de retrouver le cadavre qu'il venait de quitter ; néanmoins se croyant sûr d'atteindre bientôt une voie publique éclairée et fréquentée, il continua d'avancer.

Il s'était trompé dans son appréciation ; il marcha pendant un quart d'heure et n'aperçut ni lumières, ni maisons, ni passants. Dépité, il tourna à droite, puis à gauche ; il était perdu dans le brouillard, et ces changements continuels avaient fini par rendre l'orientation difficile, Il n'y voyait pas à un mètre devant lui ; tous les points de repère lui faisaient défaut. Ne pouvant se conduire au moyen des yeux, il essaya de prêter l'oreille au bruit lointain des voitures ; mais nous savons que les voitures étaient rares par cette soirée de verglas, et elles manquaient absolument autour du Champ-de-Mars. Le silence était donc aussi complet que l'obscurité. Plus Georges redoublait d'efforts, plus il s'enfonçait dans le vague et dans la brume, et tout donnait à penser qu'au lieu de gagner les extrémités de la place, il ne faisait que tourner sur lui-même au centre de cette plaine immense.

La fatigue vint se joindre à ses angoisses. Sa poitrine était haletante ; malgré le froid, son front ruisselait de sueur. De temps en temps, il poussait un cri d'appel ; mais sa voix s'éteignait dans cette atmosphère cotonneuse, et elle ne devait pas être entendue au delà d'un cercle restreint. Il allait toujours, espérant qu'une cir-

d'un grand poids. Il avait craint qu'un innocent ne fût accusé de l'acte dont il était l'auteur et, dans ce cas, il n'eût pas hésité à déclarer, devant qui de droit, toute la vérité.

Il ne devait donc conserver aucune inquiétude à cet égard : néanmoins, il demeura triste, languissant, et un mal inconnu continua de miner cette constitution jadis si vigoureuse.

XXVIII

DISPARUS !

De longs mois s'écoulèrent encore, et rien n'était changé dans la situation.

Georges de Varigny déclina de plus en plus, au grand désespoir de Catiche. Il avait renoncé à la chasse, son passe-temps favori d'autrefois ; il semblait même incapable de suivre de loin Clémence, quand elle parcourait Paris pour donner ses leçons. Il ne sortait plus qu'en voiture et presque toujours avec sa vieille cousine, qui avait pour lui les soins d'une mère.

Clémence, de son côté, ne paraissait pas être dans un état plus satisfaisant. Ses yeux caves et cernés, sa blancheur de cire, son amaigrissement général trahissaient aussi la consommation. Son activité fiévreuse des premiers temps avait disparu ; maintenant, elle semblait avoir grand-peine à remplir ses devoirs quotidiens, et c'était en omnibus qu'elle se rendait chez ses élèves. Son frère Paul assurait qu'elle ne mangeait pas, et les nuits, on l'entendait s'agiter dans sa chambre. Ses joues portaient souvent des traces de larmes. Toutes ses paroles témoi-

gnaient d'un découragement sans bornes, d'un cruel dégoût de la vie.

S'ils ne se voyaient pas, du moins les deux pauvres jeunes gens correspondaient ensemble. Presque tous les jours, l'un recevait une lettre de l'autre. Clémence, malgré ses principes rigides, n'avait pas cru que le devoir lui imposât des scrupules exagérés sur ce point. Georges lui ayant écrit, peu de temps après l'aventure où Poisson-Frit avait trouvé la mort, elle n'avait pu résister à la tentation de répondre. Georges, enhardi, avait écrit de nouveau, et, depuis ce temps, une correspondance active s'était établie entre eux. Que se disaient-ils ? Nul ne le savait, car ni l'un ni l'autre n'avait de confidants. Sans doute les lettres contenaient des plaintes, l'expression d'une tendresse sérieuse et constante, des protestations contre certaines lois inexorables. Toujours est-il que cette correspondance semblait être leur unique consolation.

Un dimanche de mai, dans l'après-midi, une calèche couverte vint s'arrêter boulevard des Invalides, devant la maison où demeuraient Clémence et son frère. Comme il n'y avait pas de valet de pied, la portière de la voiture fut ouverte de l'intérieur, et une dame, simplement, mais convenablement vêtue, s'empressa de sauter sur le trottoir. Après avoir dit un mot au cocher, elle entra dans la maison.

Cette dame était Catiche de Varigny. Ses traits, ordinairement si placides et si pleins de bienveillance, exprimaient de l'embarras. Elle n'avait pas vu Mme Lalande depuis leur séjour à Tréport et elle était fort irritée, non sans raison, on en conviendra, de l'ingratitude

qu'on lui avait témoignée. Aussi fallait-il un motif de haute importance pour qu'elle se présentât en ce moment chez cette ancienne amie, qui avait si mal reconnu son dévouement.

Catiche, en passant devant la loge du portier, demanda si Mme Lalande était chez elle ; le concierge répondit négativement, mais indiqua le logement de la locataire en affirmant « qu'il y avait quelqu'un pour répondre ».

La vieille fille traversa une cour, qui devait lui rappeler celle de l'ancienne demeure de son cousin Georges ; toutefois la maison habitée par Clémence et par son frère avait, quoique modeste, un air de propreté ; tout était neuf, la lumière y pénétrait largement.

Catiche franchit un petit escalier et, parvenue au premier étage, sonna à la porte qui lui avait été indiquée.

Aussitôt, on entendit à l'intérieur une voix qui s'écriait d'un ton joyeux :

— Ah ! enfin, voici Clémence !

Et la porte fut ouverte par Paul Bordier, qui paraissait prêt à sortir. Après avoir jeté un coup d'œil sur la visiteuse, il dit à une autre personne, qui se tenait au fond de la première pièce :

— Ce n'est pas elle encore !... c'est.... c'est... Eh ! parbleu ! c'est l'excellente Mlle Catiche !

— Mademoiselle de Varigny ! s'écria l'autre personne ; voilà un hasard heureux... et un peu inespéré !

En même temps, Legoff, car c'était lui, se précipita au-devant de Catiche.

Elle avait pris d'abord un air froid et réservé ; mais, ne voyant pas Mme Lalande, à qui surtout elle gardait

— Tu n'as plus rien à lui dire ?

— Bonjour, Jean Paul... Bonjour, monsieur Legoff, dit-elle à son tour en lui tendant sa main osseuse et glacée dans une humble prière : charmée de vous voir et de vous retrouver, je ne suis pas venue vous que je cherchais pour le fils ? Zélie... Clémence... je veux dire Mme Lalande, n'est-ce pas ?

— C'est elle-même, répondit Paul ; elle est sortie, et je commence à être fort inquiet de son absence.

— Mais ! de quoi ? la consigne est de faire cette promenade... Mme Lalande, n'est-ce pas ?

— C'est elle-même, répliqua Legoff ; j'attends moi-même Mme Lalande pour lui donner des nouvelles de son mari, que je suis allé voir hier à Charenton..... Et Paul voudrait lui faire faire une petite promenade. Elle ne veut manquer de rentrer bientôt ; si vous voulez vous arrêter un moment...

— Je suis très pressée ; cependant, si vous croyiez qu'en effet elle ne tardera pas à venir...

— Son absence ne saurait se prolonger, dit Paul. Ma pauvre sœur est si faible, si souffrante, qu'elle ne peut être allée bien loin.

— Je l'attendrai donc quelques minutes, car il faut absolument que je lui parle.

Et Catiche prit place sur une chaise de paille, que Paul venait d'avancer.

La pièce où l'on se trouvait et qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de chambre pour Paul, était d'une véritable austérité. Le mobilier, bien tenu, du

reste, et reluisant de propreté, consistait en un lit de fer, une table et quelques sièges. Cette pièce, avec une cuisine exigüe et une seconde chambre, qui était fermée, composait tout l'appartement du frère et de la sœur.

Il y eut d'abord un silence embarrassé. Catiche ne semblait pas se soucier de faire connaître le motif de sa visite. De leur côté, Paul et Legoff n'osaient lui adresser des questions, qui pouvaient être mal reçues. Mlle de Varny essaya de mettre fin au malaise général.

— Vous disiez, monsieur Legoff, reprit-elle distraitemment, que vous avez vu hier M. Lalande à Charenton... Eh bien, comment va-t-il ? Conserve-t-on quelque espoir de lui rendre l'intelligence ?

— Il va très bien, mademoiselle, on pourrait dire..... trop bien, car l'espoir dont vous parlez n'existe plus. Lalande devient gros et gras, ce qui, selon les médecins, est un signe de l'incurabilité de la démence. De plus, il a parfois encore des accès de fureur et on est obligé d'employer les grands moyens... Quel malheur pour lui, qui se survit à lui-même, et pour... pour tout le monde !

Le digne Flamand, còmme s'il craignait d'avoir exprimé sa pensée avec trop de hardiesse, recourut à sa tabatière, qui maintenant était en or, grâce à sa richesse croissante.

Catiche ne répondit pas, et laissa tomber la conversation. Ce fut seulement après une pause assez longue, qu'elle demanda encore :

— Et vous, monsieur Legoff, comment vont vos affaires artistiques ? Venez-vous toujours bien vos tableaux ?

— Si bien, mademoiselle, répliqua Legoff avec bonho-

mie, que j'en suis presque honteux. Ma pauvre peinture ne mérite pas qu'on se l'arrache, comme font certains marchands ; si je pouvais travailler plus vite, je les ruinerais tous. Néanmoins, je gagne tant d'argent, que je ne sais qu'en faire... puisque mes amis, ajouta-t-il en jetant un regard oblique sur Paul, ne veulent pas me permettre de le placer chez eux.

Un imperceptible sourire de Catiche donnait à penser qu'elle était dans le secret des succès pécuniaires de Legoff. Elle poursuivit, en se tournant vers Paul :

— Et vous, monsieur Bordier, êtes-vous content aussi de l'état de vos affaires ? Votre sœur a-t-elle beaucoup d'élèves ?

— Plus que je ne le souhaiterais, vu son état de langueur. Clémence est une vaillante créature, qui ne recule devant aucune fatigue. Je la prie vainement de se ménager ; rien ne l'arrête, il faut que le mal la cloue en place pour qu'elle manque une leçon... Cependant, moi, ajouta-t-il en se redressant, je suis plus en état que jamais de remplir mes devoirs de chef de famille ; mes appointements à la librairie augmentent sans cesse, et le caissier met à ma disposition toutes les avances qu'il me plaît de demander.

Catiche sourit encore ; peut-être avait-elle le secret des prospérités du frère et de la sœur, comme de celles de Legoff. Mais, tout à coup, elle perdit patience et s'écria en se levant :

— Clémence ne revient pas ! Voyons ! est-il vrai, messieurs, là, bien vrai... qu'elle est sortie et qu'elle n'est pas... là, par exemple ?

Et elle désignait la seconde pièce.

— Mademoiselle, dit Legoff d'un ton de reproche, nous avez-vous cru capables...

Paul, pour toute réponse, alla ouvrir la porte et on put, d'un coup d'œil, voir l'intérieur de cette chambre. Elle n'était ni plus grande ni mieux ornée que la pièce d'entrée ; le seul meuble élégant qui s'y trouvât était un superbe piano, reste de l'ancienne opulence. Sur les murs, on voyait trois ou quatre tableaux, dont un était sans cadre, et qui tous portaient la signature de Lalande. Ces toiles devaient avoir pour Clémence un intérêt particulier, car elle figurait dans chacune d'elles, rayonnante de jeunesse et de beauté. Peut-être voulait-elle, en les plaçant ainsi sous ses yeux, s'en faire une sauvegarde contre certaines pensées qui l'obsédaient. Quoi qu'il en fût, Catiche s'assura qu'il n'y avait personne dans cette chambre, où régnait l'ordre le plus parfait.

Elle laissa échapper ses larmes.

— Pardonnez-moi, Paul... et vous aussi, mon cher Legoff, s'écria-t-elle ; véritablement l'inquiétude me fait perdre la tête. Cette absence de Clémence me donne des craintes étranges, parce qu'elle concorde... Ayez pitié de moi et répondez à ma question : mon cousin, Georges de Varigny, ne serait-il pas venu ici ce matin ?

Une vive surprise se peignit sur le visage de Paul et du Flamand.

— Eh ! mademoiselle, répliqua Legoff, oubliez-vous qu'il n'y vient jamais... qu'il ne doit pas y venir ?

— Ma sœur, ajouta Paul, est à cet égard d'un rigorisme que j'approuve.

— Mais alors, où peut-il être ? s'écria Catiche avec explosion ; lui aussi a disparu de la maison depuis plusieurs heures et lorsqu'il a pris congé de moi, il était si agité...

— Il est sorti sans doute dans sa voiture ? demanda Legoff.

— Non, il est sorti seul, à pied ; et comme il marche avec beaucoup de peine, il a pris probablement une voiture de place.... Je l'ai attendu pendant plusieurs heures et il ne reste jamais dehors aussi longtemps. Dans ma mortelle inquiétude, j'ai pensé que l'on pourrait ici m'en donner des nouvelles, et, malgré certains souvenirs... fâcheux, je me suis décidée à venir en demander... Puisque Georges n'a pas paru chez vous, où peut-il être, bon Dieu !

— Tout cela est singulier... bien singulier ! murmurait Legoff en tournant et retournant sa tabatière d'or entre ses doigts, pour aider le travail de ses réflexions.

— Écoutez, mademoiselle, reprit Paul d'un ton grave qui contrastait avec sa physionomie juvénile, il m'a semblé que ma sœur n'avait pas non plus, en me quittant, sa tranquillité ordinaire, et elle m'a embrassé plus chaleureusement que d'habitude. Elle avait passé une partie de la matinée dans sa chambre, et pendant le déjeuner elle m'a dit des choses qui me reviennent à la mémoire maintenant. Elle me disait, par exemple, que ma vie était fort triste auprès d'elle ; que je devais souhaiter d'être affranchi d'une responsabilité bien pénible à mon âge ; que je pouvais déjà me suffire à moi-même ; que, si je venais à me trouver seul, il ne faudrait pas

me désoler... Nous nous sommes attendris et je l'ai priée de se taire... Mais réellement, elle était aujourd'hui sous le coup d'une violente émotion, et il y avait dans son adieu, en sortant, quelque chose de solennel.

— Savez-vous, Paul, demanda Legoff, où votre sœur est allée ?

— Quoique je sois chef de la famille, répliqua le jeune employé avec emphase, je ne questionne jamais Clémence sur ses actions. Elle est assez raisonnable pour se diriger seule, et elle ne fait rien que de bien... cependant, vous, Legoff, que pensez-vous de cela ?

— Mme Lalande et M. de Varigny doivent s'être réunis quelque part et il y a tout lieu de supposer qu'ils se trouvent ensemble.

— C'est aussi mon opinion ! s'écria Catiche, et dans ce cas, il est permis d'espérer...

— Pour moi, interrompit Paul d'un ton rauque, je n'admets aucune supposition capable de nuire à la considération de ma sœur. Clémence est une honnête femme dans toute l'acception du mot, et je ne souffrirai pas qu'on dise devant moi... qu'on ait l'air de croire...

— Aimez-vous mieux, répliqua Legoff flegmatiquement, supposer que Georges et la pauvre jeune dame, exaltés par le chagrin, se sont entendus pour se livrer à quelque acte désespéré ?

— Hélas ! on peut craindre cela ! dit Catiche.

Paul perdit subitement son air matamore et pâlit.

— Comment ! s'écria-t-il ; auriez-vous l'idée... Ma sœur ! ma chère Clémence !... Mais ce n'est pas possible. Elle est trop pieuse, trop pénétrée du sentiment de

ses devoirs, pour s'être portée à des extrémités coupables envers les autres ou envers elle-même !

— Le désespoir trouble l'esprit, répliqua Legoff ; Paul, ne pourrait-on trouver dans la chambre de Mme Lalande quelque indice qui mettrait sur la voie des découvertes ?

— Vous avez raison ; peut-être découvrirons-nous..... Venez, mon ami, et vous aussi, mademoiselle.

Tous les trois s'empressèrent d'entrer dans la chambre de Clémence.

Il y régnait, comme nous l'avons dit, un ordre parfait. Les clefs étaient aux meubles, et il semblait que la maîtresse de ce modeste réduit dût y revenir d'un moment à l'autre. Mais en chercha-t-on un écrit, un signe quelconque pouvant éclairer sur les causes de la sortie de Clémence. Seulement, il y avait dans la cheminée des papiers brûlés depuis peu, comme si l'on avait livré aux flammes une correspondance assez volumineuse.

Catiche, avec son instinct féminin, se baissa pour examiner certains fragments de papier échappés à la combustion.

— C'est l'écriture de mon cousin Georges, s'écria-t-elle, et il a fallu sans doute des motifs sérieux pour que Clémence se décidât à détruire ces lettres.

— Hum ! dit Legoff en aspirant une prise de tabac, si la discrétion permettait de jeter un coup d'œil sur ces chiffons à demi consumés, nous saurions peut-être le secret de l'affaire.

— Les circonstances sont graves, dit Paul ; aucun scrupule ne doit nous arrêter.

Déjà Catiche, sans attendre de permission, s'était agenouillée devant la cheminée et retirait du milieu des cendres quelques morceaux de lettres demeurés intacts.

— Voyez, s'écria-t-elle avec explosion, ce que mon malheureux cousin écrivait à Mme Lalande : « ... L'existence, comme à vous, m'est devenue insupportable, » et j'ai hâte, comme vous, d'en voir la fin... »

Le papier noirci passa sous les yeux de tous les assistants.

— Diable ! murmura Legoff, voilà qui est mauvais !... Cependant, il faudrait quelque chose de plus précis.

Chacun se mit à chercher, dans les cendres légères, un fragment assez grand pour présenter un sens complet. On en découvrit plusieurs : malheureusement, ils n'apprenaient rien, sinon que celui qui écrivait était arrivé au dernier degré de la souffrance et du désespoir.

Un d'eux, pourtant, contenait un détail digne de remarque. « Votre mari, y lisait-on, conserve dans sa dé- » mence une aversion profonde contre vous ; et, d'après » les informations que j'ai prises, il ne pourrait vous » voir sans tenter de vous frapper à mort... »

— Ceci est exact, reprit Legoff ; même affirmation m'a été faite quand Mme Lalande m'a consulté sur son intention de voir encore son mari. On m'a dit que sa présence seule pouvait jeter le fou dans un accès de frénésie, et il a fallu renoncer à cette visite.

— Fort bien, dit Catiche avec impatience, mais cela ne nous apprend pas...

— Ah ! s'écria Paul qui venait de retirer des cendres

un nouveau fragment de lettre ; voici quelque chose d'effrayant... Écoutez !

Et il lut à haute voix :

« ... Puisque la force et le courage nous manquent »
» pour soutenir la lutte, puisque, chère Clémence, nous »
» nous entendons sur le but, nous nous entendrons sur »
» les moyens. Trouvez-vous donc demain, à deux heures, »
» dans la rue d'Austerlitz, en face de l'esplanade des In- »
» valides, à la hauteur du numéro 12... Un fiacre, où je »
» serai, vous y attendra, et si nous ne pouvons être »
» réunis dans la vie, nous le serons du moins dans la »
» mort... »

— Seigneur ! s'écria Catiche ; et quelle est la date de cette lettre ?

— La date est intacte... Voyez, le 20 mai... c'était hier.

La consternation et l'épouvante rendaient muets tous les assistants.

— Plus de doutes ! dit enfin Legoff, il s'agit d'un suicide... J'avais toujours pensé que l'un ou l'autre en viendrait là.

— Malheureuse Clémence ! murmura Paul Bordier en cachant son visage dans ses mains.

Mlle de Varigny, d'abord atterrée, se redressa brusquement.

— Eh bien, que faisons-nous donc ? s'écria-t-elle ; il faut nous rendre sur-le-champ dans la rue d'Austerlitz, qui est tout près d'ici, et peut-être quelqu'un nous fournira-t-il des indications... Venez avec moi, messieurs ; j'ai en bas une des voitures de Georges : vous m'aidez

à recueillir des renseignements et nous agirons en conséquence.

Le peintre secoua la tête.

— Mademoiselle, répliqua-t-il, le rendez-vous était pour deux heures et il en est près de quatre... Nous n'apprendrons rien, nous ne rencontrerons personne.

— Qui sait ? Essayons toujours... Moi, je pars !

— Je vous accompagne, dit Paul.

— Et moi aussi, reprit Legoff ; à tout hasard, nous ne pouvons rester oisifs quand s'accomplit peut-être... Partons !

On quitta avec précipitation l'appartement, dont Paul, qui sortit le dernier, eut tout juste la présence d'esprit de tirer la porte. Devant la maison stationnait, comme nous savons, la voiture de Catiche, et le cocher semblait endormi sur son siège. Quelques mots de Mlle de Variigny le firent tressaillir, et il voulut demander des explications. Catiche ne lui en laissa pas le temps ; après lui avoir indiqué le numéro 12 de la rue d'Austerlitz, elle monta dans la calèche, fit signe à ses deux compagnons de l'imiter, et les chevaux partirent au galop.

Il fallut peu de minutes pour gagner l'esplanade des Invalides, dont la rue d'Austerlitz formait un des côtés. Le cocher s'arrêta devant le numéro 12, et les trois personnes, qui occupaient l'intérieur de la calèche, s'empressèrent de descendre.

L'endroit était presque désert. Il y avait là une station de quelques voitures, mais pas de bureau de surveillant, et à cette heure de la journée, un dimanche, on n'y voyait pas un seul fiacre. La rue ne se composait

que d'une rangée de maisons, l'autre côté étant formé, comme nous l'avons dit, par la belle place, ombragée de vieux arbres, qui s'étend devant l'hôtel des Invalides ; et les boutiques du quartier étaient fermées. A qui donc s'adresser pour avoir des indications ? Les rares passants que l'on rencontrait ne pouvaient évidemment en fournir.

Catiche avisa sur un banc de l'esplanade un homme en blouse et en casquette, qui fumait nonchalamment sa pipe d'un sou. C'était un de ces lazzaroni parisiens, ramasseurs de bouts de cigare, ouvriers de voitures, comme il en existe tant sur le pavé de Paris. Il était assez jeune et avait une figure intelligente, annonçant plutôt un fainéant qu'un coquin.

Mlle de Varigny l'aborda.

— Mon ami, demanda-t-elle, y a-t-il longtemps que vous êtes ici ?

L'ouvreur de portières, interpellé par une dame bien mise et accompagnée de deux messieurs, ôta sa courte pipe de sa bouche et ébaucha un salut.

— Depuis midi, répliqua-t-il ; et tout à votre service !

— Eh bien, peut-être serez-vous en état de me donner des renseignements d'une grande importance pour ces messieurs et pour moi. Il s'agit d'un fiacre qui a dû stationner devant cette grande maison, vers deux heures.

Le bohème ne lui laissa pas le temps d'achever. Il cligna des yeux, tordit sa bouche d'un air malin et répliqua en ricanant :

— Connu ! connu ! madame ; un peu que je me souviens de cette voiture, puisque le monsieur... un beau

brun... m'a donné une *roue de derrière*, je veux dire une pièce de cent sous, pour que je le laisse tranquille, ce qui assure « mes vieux jours » pour vingt-quatre heures au moins... Et puisse Dieu ou le diable m'envoyer souvent pareille aubaine !

— Dieu vous envoie bien mieux que cela ! dit Catiche en lui remettant vingt francs ; à cette heure, mon cher, dites-moi vite ce que vous savez de cette voiture et... et des personnes qu'elle contenait.

L'ouvreur de portières fit prestement glisser la pièce d'or dans la poche béante de son gilet, et répliqua de son ton le plus gracieux :

— Vous avez d'excellentes manières, ma belle dame, et on ne vous fera pas l'affront de refuser... Seulement, ce n'est pas pour « embêter » le monsieur brun et... l'autre personne, n'est-ce pas, que vous y allez de votre louis ? Je ne voudrais pas, voyez-vous, causer du désagrément à un brave bourgeois qui s'est bien conduit à mon égard.

— Non seulement on n'a pas l'intention de le chagriner, mais encore on espère, grâce à vos indications, lui rendre un grand service, peut-être lui sauver la vie, à lui et... à l'autre personne.

— Tiens ! tiens ! répliqua le bohème, qui sans doute ne demandait pas mieux que d'être convaincu ; je *m'avais* mis dans la boussole qu'il s'agissait tout simplement d'une amourette... Puisqu'il retourne d'autre chose, l'affaire peut s'arranger.

Paul et Legoff s'étaient avancés afin d'écouter et d'interroger au besoin.

— Pour lors, reprit l'ouvreur de portières en jouant avec sa pipe éteinte, j'étais là sur ce banc depuis plus d'une heure sans avoir eu l'occasion de cueillir le moindre décime, quand j'ai vu arriver une voiture de place. J'ai cru qu'elle allait prendre son rang à la station, qui ne vaut pas grand'chose et où il n'y avait en ce moment que deux ou trois sapins... Pas du tout ; au lieu de se ranger à la file des autres, elle est venue s'arrêter là, devant le numéro 12. Je n'ai pas tardé à reconnaître qu'elle contenait un voyageur et que les stores étaient baissés des deux côtés.

» Comme elle ne bougeait plus, je me suis approché sans faire semblant de rien. Le monsieur brun, qui était dedans, relevait parfois le store et avançait la tête ; il avait l'air d'attendre quelqu'un qui ne venait pas.

» Il était bien pâle et bien chétif, le monsieur, et quoiqu'il fût habillé en vrai milord, il n'avait pas l'air folichon. Tandis qu'il se penchait à droite et à gauche, je lui ai demandé poliment :

» — Voulez-vous descendre, mon bourgeois, ou bien faut-il vous faire quelque commission ?

» — Non, non, rien... va-t-en ! m'a-t-il répondu avec brusquerie.

» Comme je continuais mes offres de service :

» — Je t'ai dit de t'en aller, a-t-il répliqué d'un ton d'impatience, tiens, voici pour toi... et laisse-moi en paix.

» C'est alors qu'il m'a donné une *roue de derrière*, c'est-à-dire un gros Louis-Philippe d'argent. »

— Oui, interrompit Catiche incapable de se taire da-

vantage, il est bon comme un saint Vincent de Paul et généreux comme un prince... Mais continuez, de grâce !

Le bohème poursuivit :

— Je ne demandai pas mon reste, comme vous pensez bien, et je regagnai le banc que voici. Cependant, j'étais intrigué, fièrement intrigué ; je regardais de tous mes yeux, j'écoutais de toutes mes oreilles... Ça ne pouvait offusquer le bourgeois, puisque j'étais à plus de trente pas de lui ; aussi ne m'en faisais-je pas faute.

» Tout à coup, je vois déboucher du boulevard des Invalides une petite dame bien pimpante, qui semblait à son tour chercher quelqu'un ou quelque chose. Vous dire si elle était jeune et jolie, je ne le pourrais pas, car elle avait sur la figure un coquin de voile de dentelle qui lui descendait bien plus bas que le menton. Je crois pourtant qu'elle n'était pas laide ; ça se devine quand on a du flair...

— Supposez qu'elle était jeune et jolie, répliqua Catiche avec impatience, et finissons-en.

— Donc, quand je vois arriver la petite dame ainsi calfeutrée et toute honteuse, je me dis à moi-même : « Suffit ; on sait d'où souffle le vent ! » Nous connaissons ça, nous autres ! En apercevant la voiture, elle se met à trotter de ce côté. Avant même qu'elle l'eût rejoint, le fiacre s'ouvre tout seul ; ma particulière y monte lestement, après quoi la portière se referme de même. Plus personne ; enfoncé les curieux !...

— Et la voiture est partie ? demanda Catiche halestante.

— Pas tout de suite... Ils causaient dans le sapin et

avaient l'air de se chamailler ; mais ils parlaient bas et je n'osais m'approcher ; le monsieur m'ayant payé pour ne pas entendre, je devais lui en donner pour son argent.

» Enfin il s'est encore penché au vasistas et a glissé quelques mots au cocher. Celui-ci ne paraissait pas content et se rebiffait : « C'est trop loin, disait-il tout haut ; mes chevaux sont éreintés... Aller à Charenton-Saint-Maurice... le plus souvent !... » Le monsieur alors lui a mis je ne sais quoi dans la main, et faut croire que ça l'a décidé, car il a fouaillé ses bêtes ; la voiture est partie dans la direction du quai... Et voilà toute l'histoire. »

Le bohème passa la main sur sa moustache de chien-dent, comme pour se féliciter de son éloquence.

Catiche dit à ses compagnons d'un air stupéfait :

— Vous l'entendez, messieurs ? Ils sont allés à Charenton ! Y comprenez-vous quelque chose ?

— Moi, rien, répliqua Legoff.

— Que nous comprenions ou non, dit Paul Bordier résolument, il faut les rejoindre au plus vite.

— C'est juste, reprit Catiche ; nous ne devons pas hésiter.

Elle demanda encore à l'ouvreur de voitures s'il avait remarqué le numéro du fiacre et sa couleur ; le bohème put fournir ces renseignements, qui ne manquaient pas d'importance.

— Si l'on veut me croire, dit Legoff, nous n'essayerons pas de suivre la piste du fiacre. Puisque notre monde s'est rendu à Charenton-Saint-Maurice, allons-y par le plus court, de notre côté.

— M. Legoff a raison..., toujours raison, répondit Catiche ; montons donc... chaque minute est précieuse.

— On prit place dans la calèche, et Mlle de Varigny, ayant donné ses instructions au cocher, on partit.

Comme la voiture tournait le quai, l'ouvreur de portières qui, sa pipe à la bouche, la regardait s'éloigner, dit en se grattant l'oreille :

— C'était-il des amoureux ou ça n'en était-il pas ? Je donnerais gros pour le savoir !... Ensuite, ajouta-t-il avec philosophie, je m'en fiche pas mal !... J'ai vingt-cinq balles en poche et je n'ai jamais été si riche... Pendant deux jours, je m'en vais faire une noce à tout casser.

XXIX

UN BIZARRE PROJET

Occupons-nous maintenant de Mme Lalande et de Georges de Vaugouy, partis en fiacre de l'esplanade des invalides.

Leur voiture allait avec lenteur, et le cocher qui, en dépit des libéralités de Georges, ne se souciait pas de crever ses chevaux, laissait « flotter les rênes », comme le fils de Thésée. On avait baissé les stores ; les voyageurs semblaient vouloir se dérober aux regards indiscrets des passants.

Georges était enveloppé dans un pardessus foncé, qui cachait sa taille amaigrie ; il tenait son chapeau sur ses genoux, et on pouvait voir son visage blême, aux yeux brillants de fièvre, son large front, blanc et poli, sur lequel les cheveux, malgré sa jeunesse, commençaient à devenir rares. Clémence était vêtue de noir, et sa voilette, obstinément rabattue, ne permettait pas de distinguer ses traits charmants, quoique mélancoliques et même un peu égarés. Georges lui avait pris la main, qu'elle ne songeait pas à retirer ; ils se taisaient, comme si la joie

de se trouver ensemble suffisait pour occuper leur cœur.

Tout à coup, Clémence dégagea sa main et dit d'une voix un peu oppressée :

— Levez les stores, Georges... J'ai peur de tout ce qui a l'apparence du mystère. Dans les quartiers déserts qu'il plaît à notre cocher de traverser, vous pouvez vous montrer sans inconvénient ; et moi, qui me reconnaîtrait sous ce voile ?

Georges ne se pressait pas d'obéir.

— Chère Clémence, dit-il avec un accent plaintif, depuis que je suis près de vous, que je vous entends, que je respire l'air parfumé par votre haleine, je ne me sens plus le courage de mourir !

— S'il en est ainsi, répondit Mme Lalande chaleureusement, pourquoi sommes-nous ici ? Quand je me suis décidée à venir, je pensais que, comme moi, vous étiez hors d'état de supporter davantage l'existence de douleur et de misère qui nous est faite... Donnez donc l'ordre qu'on arrête la voiture ; je vais descendre, et chacun de nous ne prendra plus conseil que de soi-même.

— Clémence, répliqua Georges en cherchant de nouveau à s'emparer de sa main, je suis aussi las que vous de cette existence douloureuse et sans espoir ; cependant m'est-il interdit de songer qu'avant de quitter le monde, qui nous a été si dur et si cruel, nous pourrions trouver encore sur la terre quelques instants de bonheur ?...

— Taisez-vous, mon ami, dit Clémence qui venait de lever elle-même les stores avec autorité ; vous me feriez repentir de ma confiance.

Elle ajouta en pleurant :

— Georges, vous m'aimez et je vous aime. Nous paraissions faits l'un pour l'autre, et nous nous sommes donnés, en diverses circonstances, des marques réciproques d'affection, d'estime et de dévouement. Par malheur, un obstacle insurmontable nous sépare ; la loi humaine et la loi divine sont contre nous... Sachons nous résigner et laissez-moi mourir sans reproche, comme j'ai vécu.

Il y eut un nouveau silence.

— Soit, reprit enfin Varigny d'un ton sombre ; mais, si nous sommes également résolu à en finir avec des chagrins devenus intolérables, pourquoi ne mourrions-nous pas au même moment et de la même mort ?

— Parce que, si nous cédions à votre désir, je serais déshonorée... Dans les conditions que vous dites, notre affection mutuelle frapperait tous les yeux et on l'accuserait d'avoir été coupable. Mon ami, cette triste consolation elle-même nous est refusée ; nous pouvons, comme nous en sommes convenus, mettre fin à nos jours au même instant, avec l'espoir de nous retrouver bientôt dans un monde meilleur ; mais il nous faut mourir isolément et d'une mort différente.

— Voilà, Clémence, répliqua Varigny avec un sourire amer, une rigidité inconcevable. Cependant, je respecterai ces derniers scrupules comme j'ai respecté les autres, car votre volonté est ma loi souveraine !... Quant à moi, poursuivit-il en tirant divers objets de la poche de son pardessus, j'ai pris mes précautions pour toutes les éventualités.

Il exhibait un beau revolver dont les canons étaient chargés, un poignard turc enfermé dans une gaine d'argent, et enfin un petit flacon de porcelaine de Saxe bouché avec soin.

— Ce flacon, dit-il en souriant toujours, contient de l'acide prussique, et, pour l'obtenir, j'ai dû tromper un savant chimiste de mes amis, à qui j'exprimais l'intention de faire certaines expériences... Vous le voyez, ma bien-aimée, je n'aurai que le choix !

— Part à deux, Georges ! répliqua Clémence avec une sorte d'enjouement lugubre ; peut-être devrai-je recourir moi-même à vos provisions.

Varigny la regarda fixement, et demanda après une pause :

— M'expliquerez-vous, ma chère, pourquoi vous avez voulu qu'on vous conduise où nous allons ?

— C'est que peut-être nous sommes de pauvres fous tous les deux, répliqua Clémence avec sagacité factice. Et puis, mon bon Georges, ne devinez-vous pas ma pensée ?

— Non, quelle est-elle ?

— Je veux le voir encore une fois.

— Est-il possible !... On ne vous permettra pas de pénétrer jusqu'à *lui*.

— Je me présenterai sous un faux nom.

— Il ne s'y trompera pas, et il est capable de s'élancer sur vous, de vous broyer sous ses pieds.

— N'est-ce pas son droit ? Je suis encore sa femme et je ne l'aime plus... puisque c'est vous que j'aime.

— Clémence ! Clémence ! ce projet est insensé, et ne peut que tourner mal.

— Ne me contrariez pas, mon ami ; si ce moyen manque, je pourrai employer un de ceux dont vous m'offrez le choix... Laissons cela, pour le moment ; et puisque ce cocher nous mène par d'interminables chemins, utilisons les minutes qui nous restent encore.

Elle posa sa tête sur l'épaule de Georges et ajouta avec un accent d'une douceur infinie :

— Nous n'appartenons déjà plus à la terre ; répète-moi que tu m'aimes, que si le sort ne nous eût pas séparés, nous eussions pu vivre dans le bonheur et dans la joie.

Et ils continuèrent de causer à voix basse, l'œil brillant, le sourire aux lèvres.

Les bourgeois endimanchés, qui se rendaient à la promenade et qui jetaient en passant un regard distrait dans la voiture, disaient à les voir si heureux en apparence :

« Voilà de jeunes amoureux qui vont faire une agréable partie ! »

S'ils avaient su !

Malgré la lenteur de sa marche, le fiacre avait franchi la barrière et atteint les premières maisons de Charenton-Saint-Maurice. Le cocher retint ses chevaux et déclara qu'il ne pouvait aller plus loin. Varigny, sans bouger encore de la voiture, dit bas à Clémence :

— Qu'avez vous décidé ?

— Je persiste dans mon dessein, Georges. Nous allons nous séparer ici. Nous ne sommes pas loin de la Maison Nationale, et je peux m'y rendre en dix minutes.

— Clémence, je vous répète que ce projet est absurde, il ne réussira pas.

— Laissez-moi du moins faire une tentative ; dans notre situation, tous les scrupules, tous les caprices sont sacrés.

— Si cependant il vous était impossible de parvenir jusqu'à Lalande, ou bien, si on l'empêchait d'assouvir sur vous sa haine et sa colère...

— Cette fois, vous avez raison, et il faut prévoir tous les cas.

La voiture s'était arrêtée à quelque distance du pont jeté sur la Marne et sur le canal. Entre ces deux cours d'eau, s'étend une longue et étroite bande de terre, sorte de promenade publique bien connue des pêcheurs à la ligne, et à laquelle on accède par un escalier en bois situé au milieu du pont.

— Attendez-moi là, poursuivit Clémence en désignant la bande de terre ; il est en ce moment quatre heures et demie ; si, à six heures sonnantes, vous ne m'avez pas revue, c'est que je serai morte et que je vous attendrai dans l'éternité... Vous serez libre alors de prendre telle détermination qu'il vous plaira.

Georges tira sa montre et regarda l'heure.

— Bien, répliqua-t-il ; mais s'il survenait un obstacle imprévu...

— J'enverrai quelqu'un vous en donner avis et je vous rejoindrai au plus tôt... Ne craignez pas que je renie notre pacte secret ; recommencer l'existence loin de vous, me serait impossible maintenant !

Et elle se mit en devoir de descendre.

— Clémence, dit Varigny en la retenant encore, vous êtes bien faible... Souffrez que je vous accompagne jusqu'à la Maison Nationale.

— Non, mon ami ; on ne doit pas nous voir ensemble à ces derniers moments, de peur d'appeler sur notre mémoire les outrageants soupçons que je veux éviter. Aimons-nous tant qu'il nous restera un souffle de vie et disons-nous un adieu... peut-être éternel !

Ils s'embrassèrent ; bientôt Clémence se dégagea par un mouvement impétueux, sauta à bas du fiacre, et se dirigea, sans se retourner, vers la grande rue qui forme, presque à elle seule, le bourg de Charenton-Saint-Maurice.

Dès qu'elle eut disparu, Georges quitta la voiture à son tour, paya généreusement le cocher et marcha vers le pont voisin. Il le parcourut jusqu'à la moitié, descendit l'escalier de bois et gagna la langue de terre dont nous avons parlé. Là, il se mit à se promener d'un air sombre et rêveur.

Nous le retrouverons plus tard : suivons Mme Lalande.

La maladie et le chagrin l'avaient fort affaiblie, comme nous savons. Soutenue par la fièvre, elle prit d'abord un pas rapide, mais elle ne tarda pas à devenir haletante ; elle sentait ses jambes fléchir, la sueur perlait sur son front. Force lui fut de ralentir sa marche et elle employa, pour se rendre à la maison des fous, le double du temps qu'elle avait cru suffisant pour ce trajet. Il fallait se hâter néanmoins ; les dimanches et les jeudis, jours fixés pour la visite des familles, la porte était inexorablement fermée à l'heure réglementaire ; et Clémence rencontrait beaucoup de personnes qui revenaient sans doute du célèbre établissement. Aussi faisait-elle des efforts inouïs pour avancer.

Lorsqu'elle se trouva devant la grille monumentale qui précède la première cour, il était près de cinq heures, et elle n'ignorait pas que les réceptions finissaient habituellement à quatre. Le concierge, revêtu du petit uniforme des employés de la maison, le lui signifia dès qu'elle se présenta au guichet ; néanmoins il la vit si fatiguée, si souffrante et en même temps si désolée, qu'il en fut ému.

— Tenez, madame, reprit-il, c'est contraire à ma consigne, mais puisque vous avez un si grand désir de voir un malade, montez au bureau de la direction. Notre directeur est un excellent homme et le docteur X..., le médecin en chef, est la complaisance même ; en vous adressant à eux, vous obtiendrez peut-être...

— C'est bien, merci, répliqua Clémence avec empressement.

Et elle passa.

— Qui sait, pensait-elle, si ce retard, que je n'ai pu éviter, ne rendra pas plus facile l'exécution de mon plan ?

La Maison Nationale de Charenton est construite sur un plateau élevé, d'où l'on domine les alentours, et quand on a traversé la cour d'entrée, il faut gravir une pente assez raide pour arriver aux bâtiments, qui sont d'une étendue considérable. Cette pente est ornée d'une luxuriante végétation, à travers laquelle serpente une route bien sablée et soigneusement entretenue. A mesure que l'on monte, un magnifique paysage s'offre aux regards : c'est la vallée de la Seine et de la Marne, où les deux rivières font mille gracieux détours avant de se

confondre, où les villas, les parcs, les usines, les jardins s'entremêlent de la façon la plus pittoresque, tandis que la forêt de Vincennes forme çà et là comme de grands murs de feuillage.

Clémence eut tout le temps de contempler ce beau spectacle, car, en gravissant la pente, elle fut obligée, malgré son impatience, de s'arrêter plusieurs fois pour respirer. Enfin, pourtant, elle atteignit le plateau et la vaste agglomération de bâtiments qui constitue la Maison Nationale de santé.

Cette maison, quoique renfermant d'habitude six cents malades, tant hommes que femmes, n'a nullement l'apparence d'un hospice ; on dirait d'une villa plus considérable et plus somptueuse que les autres. Clémence, après avoir franchi un élégant vestibule, aperçut la *cour d'honneur*, beau *patio* entouré d'arcades, auquel des arbustes, de la verdure, des fleurs parfumées donnent un aspect riant. Un calme profond règne là, comme dans presque toutes les parties de cette immense habitation, et il semble que ce silence, aussi bien que la verdure et les fleurs, doive être des plus salutaires pour la guérison des intelligences et pour celle des corps.

Clémence qui, l'on s'en souvient, était déjà venue à Charenton, se dirigea vers le cabinet du médecin en chef, le docteur X***, dont le pouvoir dans l'établissement est presque souverain. Le docteur n'avait pas encore quitté son cabinet, où il donnait à quelques familles des renseignements sur certains de ses malades. Clémence s'approcha timidement et demanda

l'autorisation de voir au parloir M. Raymond Lalande.

Comme elle avait toujours son voile baissé, le docteur la regarda avec attention.

— Qui êtes-vous, madame, demanda-t-il, et de quelle part venez-vous ?

Clémence avait prévu cette question ; elle tendit au médecin en chef une lettre, qu'elle avait préparée d'avance et dans laquelle, en sa qualité de tutrice de son mari, elle invitait l'administration de la maison de santé à permettre que « M^{me} Z***, une parente de province, » visitât le pensionnaire Raymond Lalande.

Le docteur parcourut la lettre distraitemment.

— Vous êtes madame Z*** ? dit-il.

Clémence fit un signe affirmatif. Le docteur, ne la connaissant pas, n'avait aucun motif de suspecter cette affirmation.

— Eh bien, madame, reprit-il, puisque vous êtes seulement de passage à Paris, je ne veux pas vous donner la peine de faire un nouveau voyage ; si donc M. le directeur n'y met pas obstacle, je vous accorderai une permission, malgré l'heure avancée.

Il consulta un cahier de notes déposé sur son bureau.

— Justement, poursuivit-il, M. Raymond Lalande est parfaitement calme pour le quart d'heure... Je ne vois aucun inconvénient à vous satisfaire... Ah ! si c'était Mme Lalande elle-même, je ne me montrerais pas si facile, car il paraît que mon malade a une furieuse rancune contre sa femme !

Tout en parlant, le médecin en chef avait saisi un petit papier, sur lequel il griffonna quelques mots et qu'il

signa ; puis il le tendit à Clémence. La jeune femme balbutia un remerciement et s'enfuit, tandis que le docteur reprenait sa conversation avec les personnes présentes.

Restait à obtenir le visa du directeur ; mais le directeur, de son côté, avait du monde et s'occupait de régler des intérêts assez importants. Il jeta machinalement les yeux sur le papier que lui remettait Mme Lalande, et voyant la signature du médecin en chef, il signa à son tour, sans demander d'explications.

Clémence, en possession de la permission qu'elle avait tant redouté de ne pas obtenir, se hâta de la porter à un surveillant, qui l'examina avec soin.

— Il est bien tard, madame, dit-il avec humeur ; mais puisque les chefs vous ont autorisée... Allons ! montez au parloir... Je vais prévenir M. Lalande, qui était tout à l'heure en train de dessiner dans la bibliothèque... Il ne faudra pas le retenir longtemps, car voyez-vous, c'est mon jour de sortie, et je suis impatient de prendre le tramway.

Il s'éloigna en courant, ses clefs à la main.

Clémence s'empressa de monter un escalier de pierre, qui n'avait de rampe d'aucune sorte. Après avoir traversé une antichambre, elle pénétra dans un parloir spacieux, convenablement meublé, où les pensionnaires étaient admis à voir leurs amis ou leurs parents.

Le parloir était désert, quoique des chaises, groupées encore autour des tables, laissassent supposer que, peu d'instant auparavant, il était plein de visiteurs. Le surveillant qui, d'ordinaire, préside à ces réunions, en cas

d'accident, avait lui-même quitté son poste, et la solitude la plus absolue régnait dans la pièce.

Clémence, livrée à elle-même, ne put s'empêcher de trembler un peu. Les circonstances favorisaient d'une manière merveilleuse l'exécution de son plan, et elle n'avait pu espérer un semblable succès. Mais, au moment où la redoutable expérience allait s'accomplir, elle éprouvait une véritable terreur. Elle fit le signe de la croix et adressa à Dieu une prière mentale, convaincue qu'elle allait, quelques minutes plus tard, paraître devant lui.

Comme elle prêtait l'oreille aux moindres bruits du dehors, elle entendit des pas dans l'escalier, puis une voix joyeuse fredonnant un air d'opéra. Elle tressaillit et son cœur battit avec violence. Elle avait reconnu la voix de Raymond.

Au même instant, le surveillant dit tout haut dans l'antichambre :

— Je vous attends ici, monsieur Lalande, car François doit être au parloir. Soyez bon enfant et ne me faites pas trop attendre ; j'ai hâte de partir... aujourd'hui je compte dîner à Paris.

— C'est bon, Joseph, répliqua la voix joyeuse ; ce ne sera pas long, je vous le promets ; les visites m'ennuient et je désire terminer une aquarelle que j'ai commencée.

Puis, Raymond entra en sautillant dans le parloir.

Raymond Lalande était assez bien vêtu. Sans doute il n'avait pas l'habitude de lacérer ses habits, comme font certains aliénés dans leurs accès. Il paraissait alerte, bien portant. Sauf une expression particulière

des yeux, son visage annonçait la satisfaction, la bonne humeur, et son embonpoint témoignait de l'excellence du régime à la Maison Nationale de Charenton.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte et promena un regard rapide dans le parloir pour chercher la personne qui venait le visiter. Clémence, avec ses vêtements noirs, était debout, en face de lui ; elle avait relevé son voile et montrait en pleine lumière ses traits pâles et mélancoliques. Immobile, elle se taisait ; peut-être n'avait-elle pas la force de parler.

Raymond l'examina d'abord d'un air effaré, comme s'il ne la reconnaissait pas ; mais bientôt son sourire hébété s'effaça de ses lèvres, ses yeux prirent une fixité effrayante, tous les muscles de sa figure se crispèrent. Il se ramassa sur lui-même, avec le mouvement de la bête féroce qui va s'élancer.

— Toi ! s'écria-t-il ; toi !... toi !

Et chacun de ces *toi* avait une expression plus terrible, si bien que le dernier était une espèce de rugissement.

Dès qu'il eut reconnu Clémence, il n'éprouva pas la moindre hésitation. Il bondit vers elle, la saisit dans ses bras, de manière à lui faire craquer les os, et se mit à lui mordre l'épaule avec rage. La malheureuse femme, en se sentant ainsi dévorer vivante, n'essaya pas de se dégager, ne poussa pas un cri. Elle se borna à balbutier d'une voix étouffée :

— Tue-moi, Raymond... Je suis venue pour que tu me tues, ainsi que tu as tué notre enfant !

L'insensé n'avait pas besoin de ces excitations. Les yeux hors de la tête, il était en proie à la plus épouvan-

table fureur. Il avait arraché avec ses dents des lambeaux, déjà ensanglantés, de la robe et de la mantille de Clémence ; trouvant sans doute insuffisant ce moyen de torture, il saisit entre ses mains crispées le col blanc et onduleux de la jeune femme. A présent, elle eût voulu crier qu'elle ne l'aurait pu. Il l'avait soulevée de terre et la secouait toute pantelante, comme le chat secoue la souris.

Mais si Clémence était incapable de faire entendre sa voix, le fou lui-même ne cessait de vociférer, tandis que ses piétinements ébranlaient le parloir. A ce bruit, le surveillant Joseph s'empressa d'entrer. En voyant ce qui se passait, il se précipita en avant et s'écria :

— Monsieur Lalande, mille tonnerres ! que diable faites-vous ? laissez cette pauvre dame... On vous mettra la camisole de force... on vous campera au cachot des isolés... Ah ! ça, allez-vous finir ?

Il poussa des cris d'appel, qui retentirent dans toute la maison, et se jeta courageusement sur le frénétique pour lui arracher sa proie.

Il y eut une lutte violente. Si robuste que fût le surveillant, il était incapable de contenir Raymond, qui, tout en se défendant contre lui, s'acharnait sur Clémence et l'emportait à travers le parloir. La malheureuse créature semblait ne plus respirer déjà ; son chapeau ayant été arraché, ses longs cheveux noirs voilaient sa figure congestionnée, pendant que sa tête ballottait à droite et à gauche. Ses vêtements en lambeaux découvraient ses blanches épaules, sur lesquelles apparaissaient des filets de sang.

Les secours ne tardèrent pas à arriver. Les employés de Charenton sont toujours en éveil, comme les pompiers en cas d'incendie. Trois ou quatre hommes, revêtus de l'uniforme de la maison, vinrent en aide à leur camarade et essayèrent de maîtriser le forcené. Deux d'entre eux s'emparèrent de ses bras afin de les desserrer, et Clémence tomba sur le plancher, inanimée et comme morte.

Pendant le combat n'était pas fini. Raymond, au paroxysme de la démence, se débattait avec une énergie inconcevable. Les braves gardiens recevaient une grêle de coups de pied et de coups de poing ; plusieurs avaient déjà le visage en compote et les habits déchirés. Quoiqu'ils combinassent leurs forces, l'aliéné les emportait tous comme une grappe humaine. Son intention évidente était de saisir de nouveau Clémence, pour l'achever si elle vivait encore, ou pour assouvir sa haine sur un cadavre.

Par un effort puissant et irrésistible, il réussit à se dégager des mains solides qui le contenaient. Il célébra sa victoire par une clameur farouche ; puis, prompt comme la foudre, il se lança, tête baissée et à corps perdu, vers la pauvre femme évanouie. Dans ce mouvement impétueux, il n'avait pas aperçu une chaise renversée qui se trouvait sous ses pas ; il perdit l'équilibre et, par suite de l'impulsion reçue, sa tête vint frapper la muraille avec une force terrible. On entendit un bruit sourd, et Raymond roula, le crâne fracassé, à côté de sa victime.

Les employés de la maison, tout haletants de leur

côté, s'empressèrent autour d'eux. Au même instant, le médecin en chef et le directeur entrèrent, avec quelques autres personnes, attirés par la gravité de l'événement. Parmi ces personnes, se trouvait Paul Bordier, qui, essoufflé et couvert de poussière, venait d'arriver à Charenton. A la vue de Clémence, il courut vers elle, en s'écriant :

— Je vous le disais bien, messieurs, c'est ma sœur... Grand Dieu ! voyez .. Il l'a tuée... Elle est morte !

— Quelle étrange fantaisie, dit le médecin, cette dame a-t-elle eue de tromper notre vigilance, de se faire passer pour...

— C'est à n'y rien comprendre, dit le directeur à son tour ; comment prévoir une pareille catastrophe ?

Déjà le docteur, obéissant à l'instinct professionnel, s'était agenouillé pour examiner les blessés et leur donner les premiers secours.

Le hasard fit qu'il s'occupa d'abord de Raymond. I palpa doucement la tête ensanglantée du peintre, et ne put retenir une légère grimace.

— Hum ! grommela-t-il, le pauvre diable n'avait pas assez de cervelle pour la prodiguer ainsi...

Puis, se soulevant :

— Qu'on appelle l'interne de service, commanda-t-il, et qu'on transporte ce blessé à l'infirmerie... Il s'agit d'un grave fracture du crâne.

Pendant que l'on se hâtait d'exécuter ses ordres, il s'approcha de Clémence, auprès de laquelle se tenait Paul, tout en larmes, et s'assura qu'elle n'avait aucun os de cassé. Réellement, quoique la jeune femme fût cou-

verte de contusions et de morsures, ses seules lésions dangereuses étaient au col, où restait la profonde empreinte des doigts de son bourreau.

Le médecin s'empressa de frictionner la partie blessée avec une liqueur médicamenteuse qu'on lui apporta. On fit respirer des sels à la malade, on lui baigna d'eau fraîche le visage. Grâce à ces soins, elle ne tarda pas à reprendre ses esprits.

Sa première impression fut un sentiment de pudeur en se voyant les épaules découvertes au milieu de tant de monde. Une des sœurs Augustines qui font le service des aliénées, remarqua son embarras et s'empressa de lui passer un fichu blanc. Clémence la remercia par un sourire, et alors elle reconnut son frère, qui se penchait anxieusement au-dessus d'elle. Ses souvenirs lui revinrent tout à coup.

— Paul ! balbutia-t-elle, mon cher Paul !

Une douloureuse constriction à la gorge l'empêcha d'en dire davantage.

— Pauvre Clémence ! répliqua le jeune homme. Quelles inquiétudes mortelles tu nous a causées ! Comment se peut-il...

— Il ne faut pas faire parler la malade, interrompit le docteur ; on s'expliquera plus tard... Ma mère, continua-t-il, en s'adressant à la supérieure des Augustines, on va d'urgence porter cette dame dans un des appartements particuliers, et on continuera les frictions camphrées... Quand elle sera installée complètement, je verrai moi-même.

Les religieuses et les infirmières enlevèrent Clémence

dans leurs bras, et à l'habileté qu'elles y mirent, on reconnaissait qu'elles avaient l'habitude de cette manœuvre. Comme on sortait déjà du parloir, Mme Lalande fit signe qu'elle voulait adresser un mot à son frère. Paul accourut.

Elle eut besoin de grands efforts pour prononcer ces mots d'une voix distincte :

— Cherche Georges de Varigny... Il est dans le petit square au bas du pont... A six heures, il doit se tuer.

— Six heures ! s'écria Paul en montrant que la nuit commençait à tomber ; mais il est plus de six heures !...

— Va vite, vite, ajouta Clémence ; et... tu lui diras...

Elle ne put achever, ses yeux se fermèrent et on l'emporta.

Paul éprouvait de nouvelles angoisses.

— Messieurs, dit-il au directeur et au médecin en chef, je vous recommande ma sœur et... et l'autre. Je viens de recevoir une mission de grande importance... Je reviendrai dans quelques instants.

Et il partit comme un trait.

— Ma foi ! dit le docteur brusquement, je crois que, dans cette famille, les hommes et les femmes sont tous en droit de devenir nos pensionnaires... Nous eussions dû garder aussi le petit de tout à l'heure !

Et sur cette boutade, l'éminent médecin retourna auprès des blessés.

XXX

LA DERNIÈRE LUTTE

Il nous faut dire comment Paul Bordier s'était trouvé à la Maison Nationale, au moment de la catastrophe que nous venons de raconter.

On se souvient que la voiture de Catiche, d'après les renseignements recueillis à Paris, avait pris aussi la route de Charenton-Saint-Maurice. Comme l'attelage était excellent et comme on n'avait aucune hésitation sur la direction à suivre, on parcourut le trajet deux fois plus vite que le fiacre aux rosses poussives. En route, Legoff disait :

— Il sera facile de découvrir là-bas la voiture qui a conduit notre monde... Les voitures y sont rares... Nous n'aurons pas de peine à remettre la main sur celle que nous cherchons.

— Que Dieu vous entende, monsieur Legoff ! répondait Catiche ; pourvu que nous arrivions à temps !

Les prévisions de Legoff se réalisèrent plus tôt encore qu'on n'avait pu l'espérer. Quand on arriva aux premières maisons du bourg, un fiacre stationnait devant une espèce de cabaret borgne. Le siège était vide et les che-

vaux broyaient leur mesure d'avoine. Le cocher, assis près de la porte du cabaret, mangeait un morceau « sur le pouce », en vidant un litre de vin.

Legoff avait vu tout cela d'un coup d'œil.

— Un fiacre brun, dit-il. Maintenant, quel numéro?... 375 ; c'est justement cela... Ma foi ! il y a une Providence pour les honnêtes gens.

Catiche ordonna d'arrêter ; elle mit pied à terre avec Paul et le Flamand, et tous les trois s'avancèrent vers le cocher.

Celui-ci avala précipitamment un verre de vin, et leur dit d'un ton rogue, avant même qu'on lui eût adressé la parole :

— Je ne suis pas libre et je ne marche pas. Mes bêtes sont fourbues ; je ne rentrerai à Paris qu'à *la fraîche*... Laissez-moi la paix !

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, répliqua Catiche avec vivacité ; nous avons besoin de renseignements sur le monsieur et la dame que vous avez conduits ici et que vous avez pris à l'esplanade des Invalides.

Le cocher manifesta une profonde surprise, et fit quelques difficultés pour répondre. Les instances, les libéralités de Mlle de Varigny finirent par le décider et il raconta les faits que nous connaissons. Catiche demanda avec impatience :

— En vous quittant, de quel côté ont tourné ces voyageurs ?

Le cocher expliqua qu'ils s'étaient éloignés l'un après l'autre et que la dame s'était engagée dans la rue principale de Saint-Maurice, tandis que le monsieur, un peu plus tard, se dirigeait vers le pont.

Mlle de Varigny et ses compagnons ne pouvaient comprendre pourquoi Georges et Clémence s'étaient ainsi séparés après être partis ensemble, et quel pouvait être leur dessein. Toutefois, il n'y avait pas à délibérer longtemps.

— Monsieur Bordier, dit Catiche, votre affaire, à vous, est de vous occuper d'abord de votre sœur... Je suis convaincue qu'à la Maison Nationale on pourra vous en donner des nouvelles.... Quant à M. Legoff et à moi, nous allons nous mettre à la recherche de Georges.

Elle remercia le cocher de fiacre et donna l'ordre à son propre cocher de l'attendre avec la voiture sur un des bas côtés de la route. On convint que cette voiture servirait de point de raliement et que chacun y reviendrait, le plus tôt possible, rendre compte du résultat de ses démarches ; puis, Paul s'engagea en courant dans la longue rue du bourg, comme avait fait sa sœur, pendant que Catiche, appuyée sur Legoff, se dirigeait vers le pont qui s'élevait à quelque distance.

Le Flamand et Mlle de Varigny marchaient très vite, de leur côté, en regardant les promeneurs avec attention. Ils rencontraient à chaque pas des familles parisiennes qui, venues à Charenton pour passer le dimanche, erraient en chantant le long des berges de la Marne. Des troupes de mariniers, désertant, en ce jour de chômage, les gros bateaux dont la rivière et le canal étaient couverts, flânaient au bord de l'eau ou allaient s'installer dans les cabarets des environs. Mais nulle part, parmi ces groupes plus ou moins turbulents, on n'apercevait Georges de Varigny.

Catiche et Legoff parcoururent inutilement le pont dans toute sa longueur. Ils n'oublièrent pas non plus d'examiner l'étroite bande de terre, qui s'étend entre les deux cours d'eau et que, du haut du pont, on peut embrasser d'un seul coup d'œil. Excepté quelques pêcheurs endurcis qui, aux derniers rayons du soleil couchant, lançaient leur ligne au milieu des trains de bois ou des roseaux, il n'y avait personne.

La pauvre Catiche était désespérée de ce mauvais résultat. Quoique fatiguée, elle ne voulait pas s'arrêter, et plus le jour baissait, plus son anxiété devenait grande. Elle dit à Legoff :

— Ne croyez-vous pas que déjà il aurait été capable...

— Non, non, mademoiselle, répondit Legoff avec ce flegme qui, chez lui, n'excluait pas un sentiment profond ; ce que vous craignez n'est pas possible. Il y a trop de monde par ici... D'ailleurs, j'ai dans l'idée que Georges doit rejoindre Mme Lalande... Attendons ; peut-être Paul aura-t-il mieux réussi que nous.

Néanmoins, cédant aux supplications de la vieille fille, il se décida à questionner un gros marinier assis sur la cabine d'un bateau chargé de planches ; il lui demanda s'il n'y avait pas eu « quelque accident » dans les environs depuis une heure ou deux.

— Accident ! répéta le marinier d'un air abruti, connais pas ce particulier... Ah ! vous voulez parler d'aucuns qui, en pêchant, se fichent à l'eau... Bah ! ils se repêchent, et s'ils y restent, c'est quinze francs pour celui qui les ramène au bout de sa gaffe... J'ai pas de ces aubaines-là, moi... Malheur !

Legoff s'empressa de rejoindre Mlle de Varigny. Évidemment, aucun événement tragique n'avait eu lieu, car cet homme, qui semblait être là depuis longtemps, n'eût pas manqué de le savoir.

Catiche n'était rassurée qu'à demi, et continuait de regarder autour de d'elle, quand six heures sonnèrent à l'église du bourg.

Aussitôt, un homme de haute taille et vêtu de noir, qui, jusqu'à ce moment, était resté caché sous une touffe d'arbustes à l'extrémité de la bande de terre, se montra à découvert et se mit à marcher d'un pas irrésolu.

— C'est lui ! s'écria Catiche ; voyez, Monsieur Legoff... C'est bien mon cher Georges ! que Dieu soit loué !

Ne pouvant se contenir, elle appela de toute sa force :

— Georges !... Georges de Varigny !

Elle était trop loin, et sa voix se perdit dans l'espace.

Legoff avait aussi reconnu Georges.

— Allons le joindre, dit-il ; que diable peut-il faire là ?

Ils descendirent l'escalier de bois et se dirigèrent de toute leur vitesse vers le promeneur solitaire.

Georges, car c'était lui, semblait ne rien voir et ne rien entendre. Il allait de la Marne au canal, comme s'il cherchait un endroit favorable à son projet. Enfin il s'avança vers le canal, dont la profondeur était plus grande que celle de la rivière, et il jeta un long regard autour de lui. Quand il fut si près du bord qu'au moindre mouvement il risquait de tomber dans l'eau, il prit dans la poche de son pardessus un objet qui brilla aux faibles clartés du crépuscule.

Legoff et sa compagne avaient vu ce mouvement redoutable.

— Georges ! Mon Georges bien-aimé ! cria Catiche d'une voix éclatante.

— Varigny ! s'écria le peintre, attendez... attendez donc, sac à papier ! On a quelque chose à vous dire,

Si résolu à mourir que l'on soit, le moindre prétexte suffit pour retarder le sacrifice suprême. D'ailleurs, Georges croyait possible un message de Mme Lalande. Aussi, quoiqu'il n'entendît que des clameurs confuses et qu'il n'eût pas reconnu encore les survenants, se tourna-t-il de leur côté, et il s'empressa de dissimuler sous son paletot l'objet qu'il tenait à la main.

Catiche, plus miuce et plus alerte, le rejoignit la première.

— Georges, dit-elle en pleurant ; je te retrouve enfin !.. Ah ! je ne te quitte plus !

Et elle l'étreignit contre sa poitrine. Legoff arrivait à son tour.

— Sapristi ! Varigny, dit-il tout essoufflé en lui saisissant le bras, vous pouvez vous vanter de nous avoir fait une belle peur !... Venez donc par ici... Il faut causer que diable !

En même temps, il l'entraînait vers la partie la plus large du terrain.

Georges, d'abord surpris et un peu confus, eut un mouvement de colère.

— Ah ! çà, dit-il, que me veut-on, et pourquoi se permet-on de me relancer jusqu'ici ? Il m'est donc défendu de me promener à la campagne ?

— Elle est jolie, la promenade ! répliqua Legoff avec autorité en s'emparant du revolver de Georges et du poignard à gaine d'argent qui sortait de la poche du pardessus ; quand on va à la promenade, on n'a pas besoin de ces joujoux-là !

Poignard et revolver firent un saut dans le canal.

Catiche tout en larmes, se suspendait au cou de son cousin.

— Georges ! malheureux ! à quelle extrémité allais-tu te porter ? Tu ne songes donc plus à moi... à ceux qui t'aiment ?

— Je ne souffrirai pas qu'on épie mes actions, qu'on gêne ma volonté, répliqua Georges ; aucune affection ne peut autoriser... Aussi bien, ajouta-t-il avec ironie, croit-on m'empêcher de faire ce que j'ai résolu ?

Il jetait un regard farouche sur les eaux noires du canal, et palpait, au fond de sa poche, le flacon d'acide prussique qui, par sa petitesse, avait échappé aux investigations du Flamand.

— Vous pouvez me tuer, Varigny, dit Legoff avec tranquillité, mais je ne vous quitte pas d'une semelle, comptez-y.

— Georges, reprit la vieille fille, sois raisonnable, je t'en conjure... Si ce n'est pour nous, du moins que ce soit pour cette Clémence que tu aimes tant !

— Clémence ! répéta Varigny ; il est plus de six heures et elle n'a pas reparu, elle ne m'a pas envoyé de message... Elle est donc morte, et nulle puissance humaine ne sera capable de s'opposer à ce que je la rejoigne, comme nous nous le sommes mutuellement juré !

Il tenta de nouveaux efforts pour se dégager, mais son ami et sa cousine se cramponnaient à lui, l'un avec une ténacité froide, l'autre avec une force nerveuse contre lesquelles il ne pouvait résister.

Legoff ne prononçait pas un mot et se bornait à le maîtriser avec vigueur. Mlle de Varigny finit par lui dire :

— Georges, je t'en supplie, prends patience jusqu'à ce que nous ayons revu M. Paul Bordier ; il est allé à la Maison Nationale de Charenton et va nous rapporter des nouvelles certaines de Mme Lalande.

— Quoi ! demanda Georges en cessant tout à coup de se débattre, Paul est... avec sa sœur ?

— Oui, et nous devons nous réunir près de la voiture, qui stationne à quelques pas d'ici... Peut-être s'y trouve-t-il déjà ! Viens avec nous... tu entendras ce qu'il va nous apprendre.

Varigny réfléchit quelques secondes.

— On me trompe, dit-il ; cependant, il se pourrait... Sachons ce qui s'est passé et rejoignons Paul Bordier... Seulement, ajouta-t-il avec solennité, n'oubliez pas tous les deux que si Clémence est morte, rien, absolument rien, ne m'empêchera de mourir !

On se mit en marche vers le pont, Catiche et Legoff tenant toujours Georges par le bras. Lorsque l'on arriva à l'escalier de bois, Paul le descendait en courant et faillit tomber sur eux.

Le pauvre garçon était tout en nage. En reconnaissant Georges, il s'écria :

— Vous l'avez donc rencontré ?... Je savais qu'il était ici !

— Qui vous l'a dit ? demanda Georges.

— Ma sœur Clémence, qui m'a chargé de vous chercher...

— Clémence ! Elle est donc vivante ?

— Oui... j'espère que oui. Quant à l'autre, je ne sais...

— L'autre ! qui donc ?

— Eh ! mon beau-frère... Raymond Lalande.

— Expliquez-vous... au nom du ciel ! Qu'y a-t-il ?

Paul raconta que Clémence s'était présentée à la Maison Nationale sous un faux nom ; que mise en présence de son mari, une scène épouvantable avait eu lieu, à la suite de laquelle la vie de l'une et de l'autre semblait être en danger.

— Je serai bientôt éclairé à cet égard, poursuivit-il ; maintenant que je vous ai retrouvé et que je vous vois en compagnie de personnes sûres, je retourne auprès de ma sœur.

— On veut encore me tromper ! murmura Georges avec égarement ; mais s'il était vrai, s'il était possible... Bordier, ajouta-t-il d'un ton ferme, je vous accompagne : partons.

— Allons-y tous, dit Catiche ; moi aussi, je suis impatiente de savoir ce qu'il est advenu de cette pauvre Clémence.

On se rendit à l'endroit où la voiture attendait, et tout le monde y prit place.

Le cocher ayant reçu l'ordre d'aller très vite, les chevaux s'élançèrent au galop.

Pendant le trajet, on garda le silence. Seul, Georges, qui était toujours vivement agité, adressa quelques

questions brèves à Paul Bordier, qui répondit non moins brièvement.

Il faisait presque nuit quand on atteignit la Maison Nationale. Le concierge de la cour d'entrée, vu la gravité des circonstances, les conduisit à l'appartement du directeur, où ils espéraient obtenir des nouvelles décisives.

Le directeur et le médecin en chef se trouvaient encore dans le cabinet administratif et s'entretenaient de l'événement de la journée. Ils accueillirent les visiteurs avec une politesse grave.

— Un fait douloureux, dit le médecin, vient de s'accomplir dans cette maison ; mais M. le directeur et moi, nous en déclinons absolument la responsabilité. Le seul coupable est cette dame, qui a surpris notre bonne foi ; puis, un concours de hasards que nous déplorons...

— Je sais, messieurs, interrompit Georges, qu'aucun tort ne peut vous être imputé. De grâce ne nous faites pas languir ; quelle a été la conséquence de cet acte de désespoir ? Mme Lalande...

— Je la quitte à l'instant, répondit le docteur ; elle est installée dans un appartement particulier, destiné aux dames pensionnaires, et je me suis assuré qu'elle n'a aucune lésion sérieuse ; huit jours de régime et de repos absolu la guériront.

Bordier et Catiche poussèrent des cris de joie ; Georges demeura impassible, en apparence.

— Eh bien, demanda Paul, et Lalande... mon beau-frère... dans quel état se trouve-t-il ?

Le directeur et le médecin se regardèrent avec embarras.

— Le malheureux Lalande, dit enfin le docteur, a été victime de sa propre frénésie. La science ne pouvait rien contre une effroyable fracture du crâne... Il est mort il y a quelques instants, sans avoir recouvré connaissance... Ses obsèques auront lieu demain, dans la chapelle de la maison.

— Veuve !... *Elle est veuve !* murmura Georges.

Et cédant à des émotions si diverses, si précipitées, si violentes, il tomba dans un fauteuil. Comme l'on s'empressait autour de lui, Catiche, pleurant et souriant à la fois, s'écria avec explosion :

— Laissez, laissez, messieurs... La joie fait peur, mais elle ne fait pas mourir !

FIN

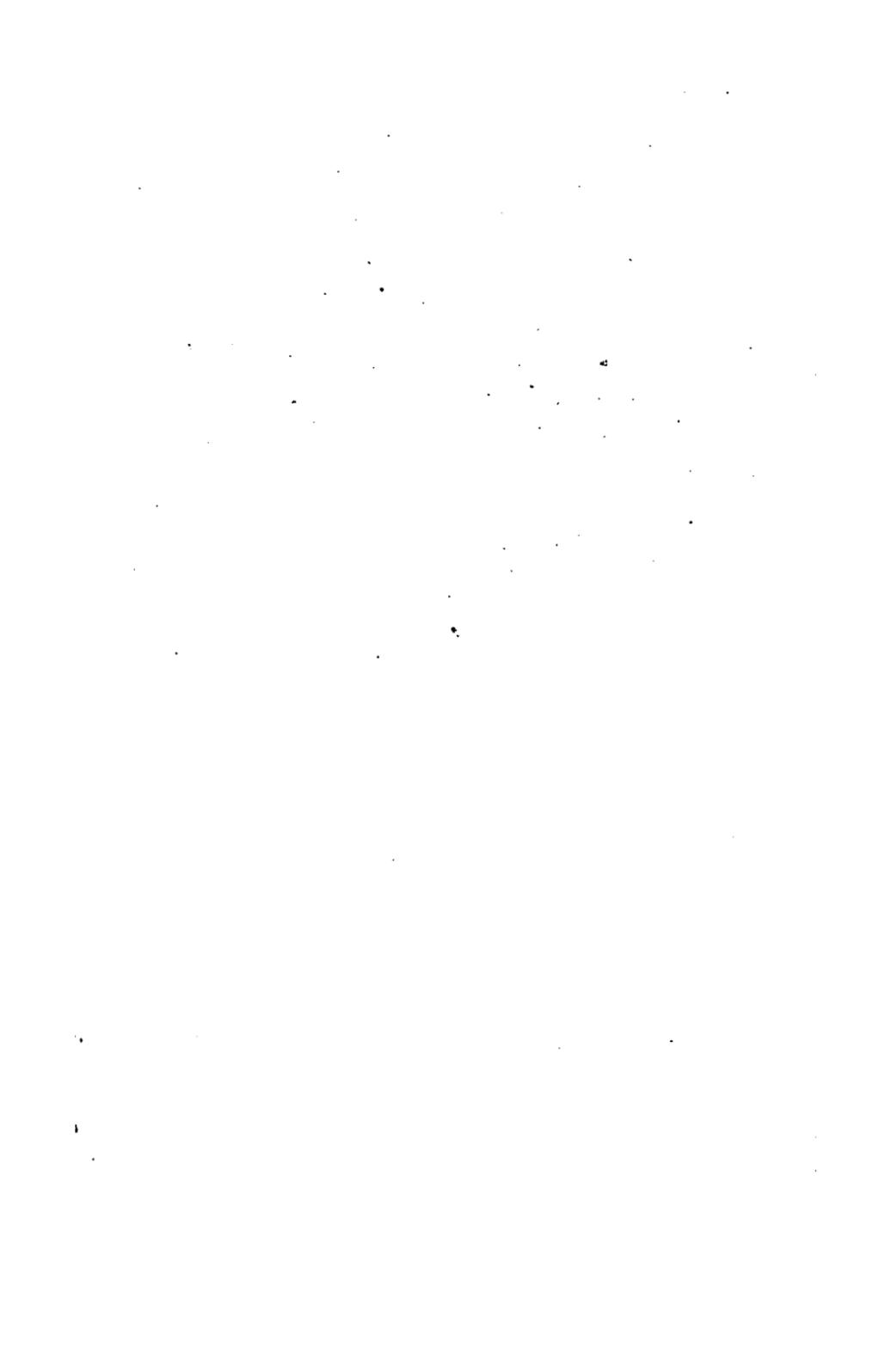
TABLE

	Pages
I. La famille triste.	1
II. Le fils de l'usurier.	13
III. L'artiste.	21
IV. Le mariage.	31
V. Une rencontre.	45
VI. Le mourant.	60
VII. Chez Legoff.	70
VIII. Le fils rebelle.	81
IX. L'avoué.	92
X. Un acte de folie.	102
XI. Révélations et recherches.	113
XII. Le passage Sifflet.	124
XIII. La cachette.	141
XIV. Le préfet.	156
XV. Jalousie.	170
XVI. Terreurs.	178
XVII. La catastrophe.	187
XVIII. Nouvelles angoisses.	202
XIX. La maison de santé.	213
XX. Le dîner de baptême.	227

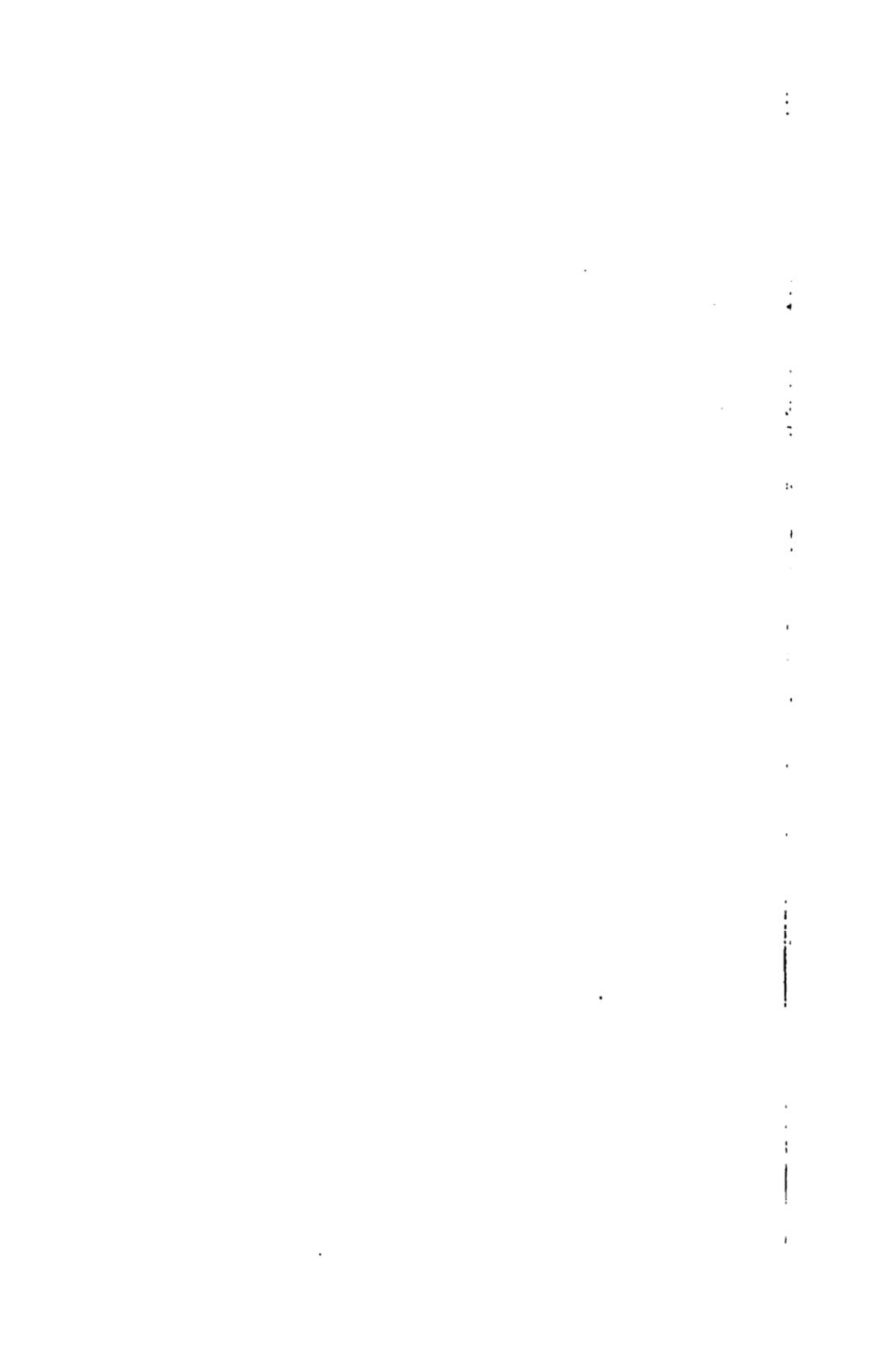
	Pages
XXI. L'évasion	237
XXII. Un père	247
XXIII. Le retour	257
XXIV. Le lancement d'un bateau	271
XXV. Sur la grève	283
XXVI. Un soir d'hiver	295
XXVII. Dans le brouillard	307
XXVIII. Disparus	323
XXIX. Un bizarre projet	342
XXX. La dernière lutte	366

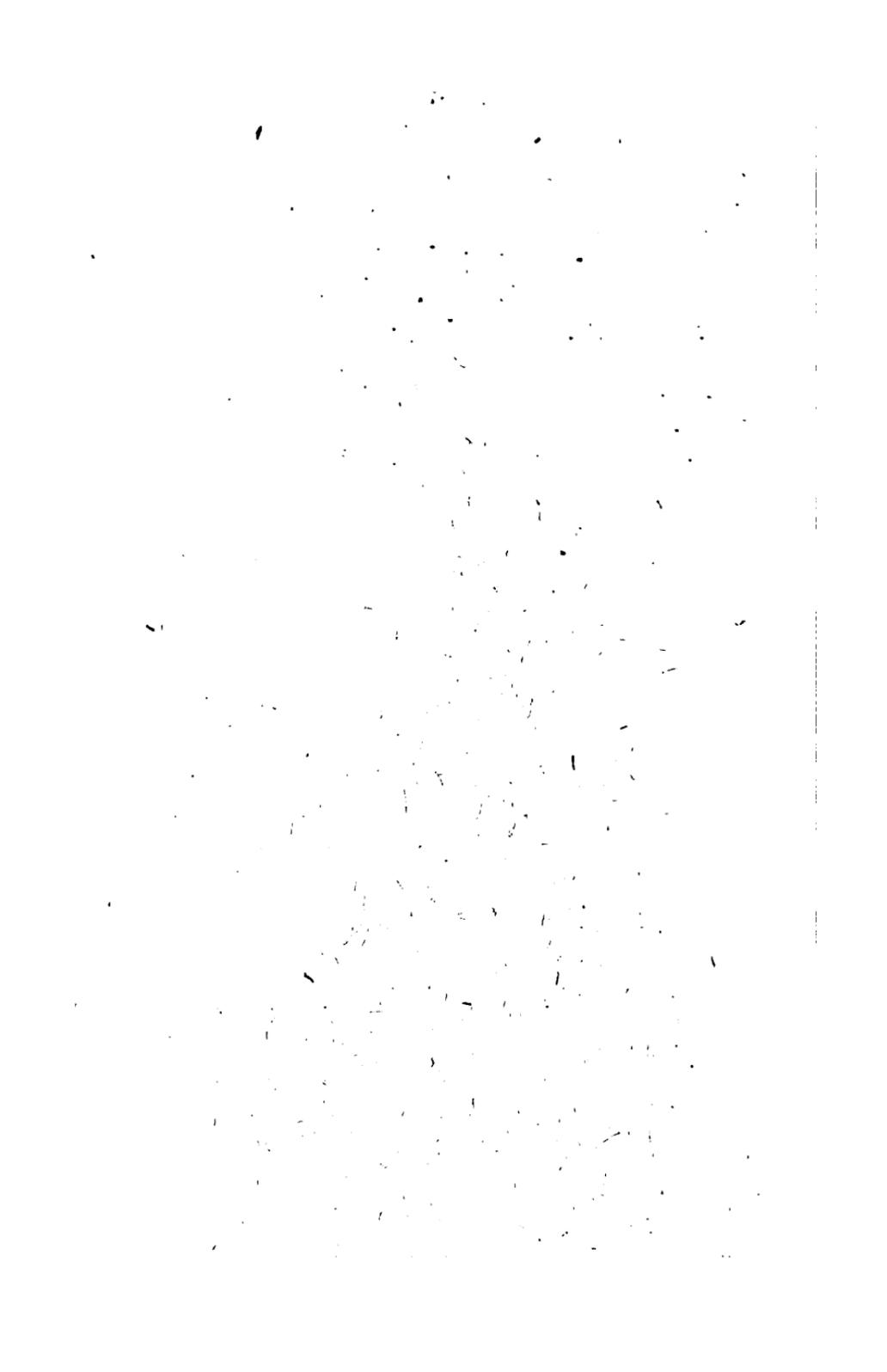
FIN DE LA TABLE.

S. 401









1 FEB 15 1928



